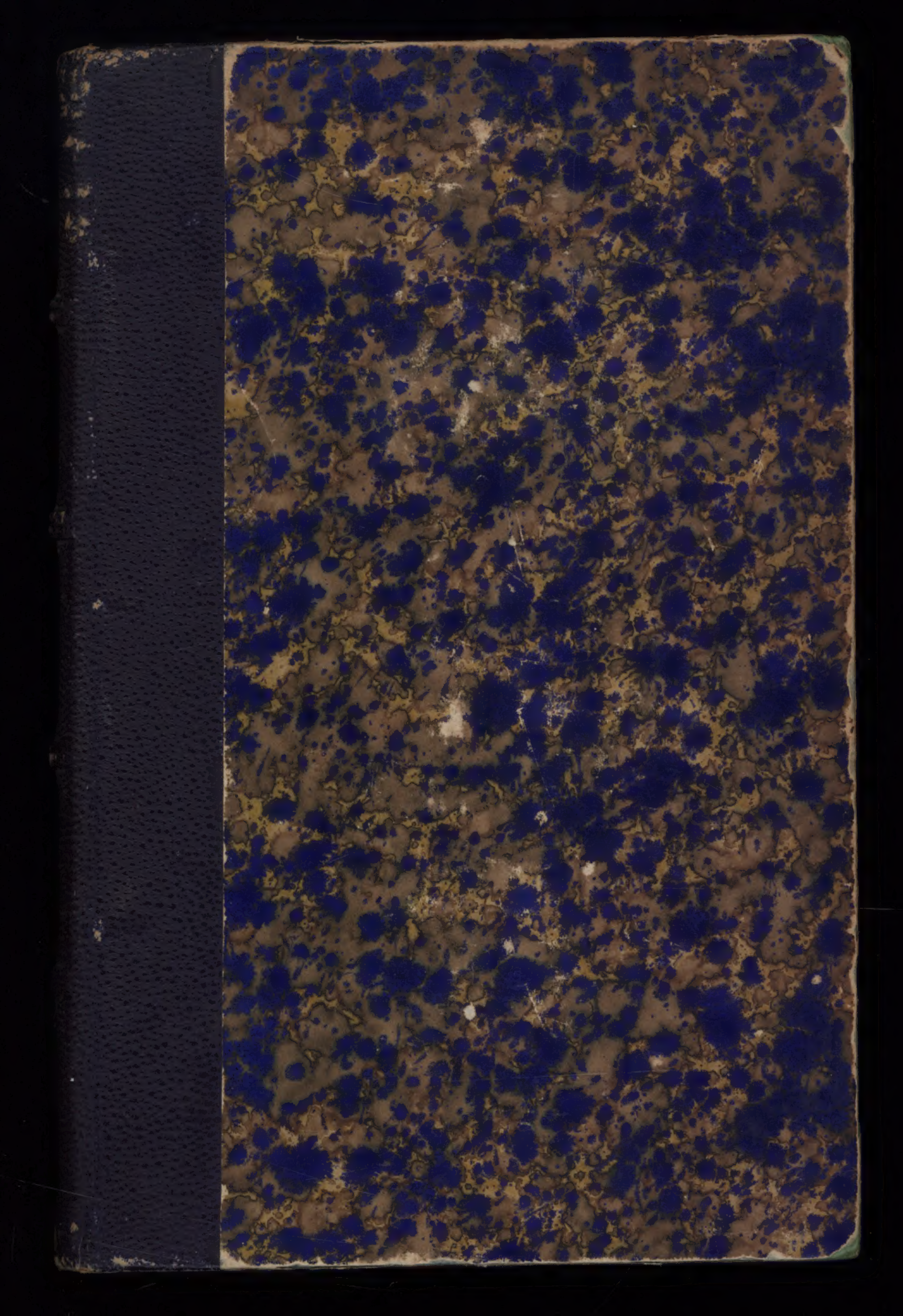
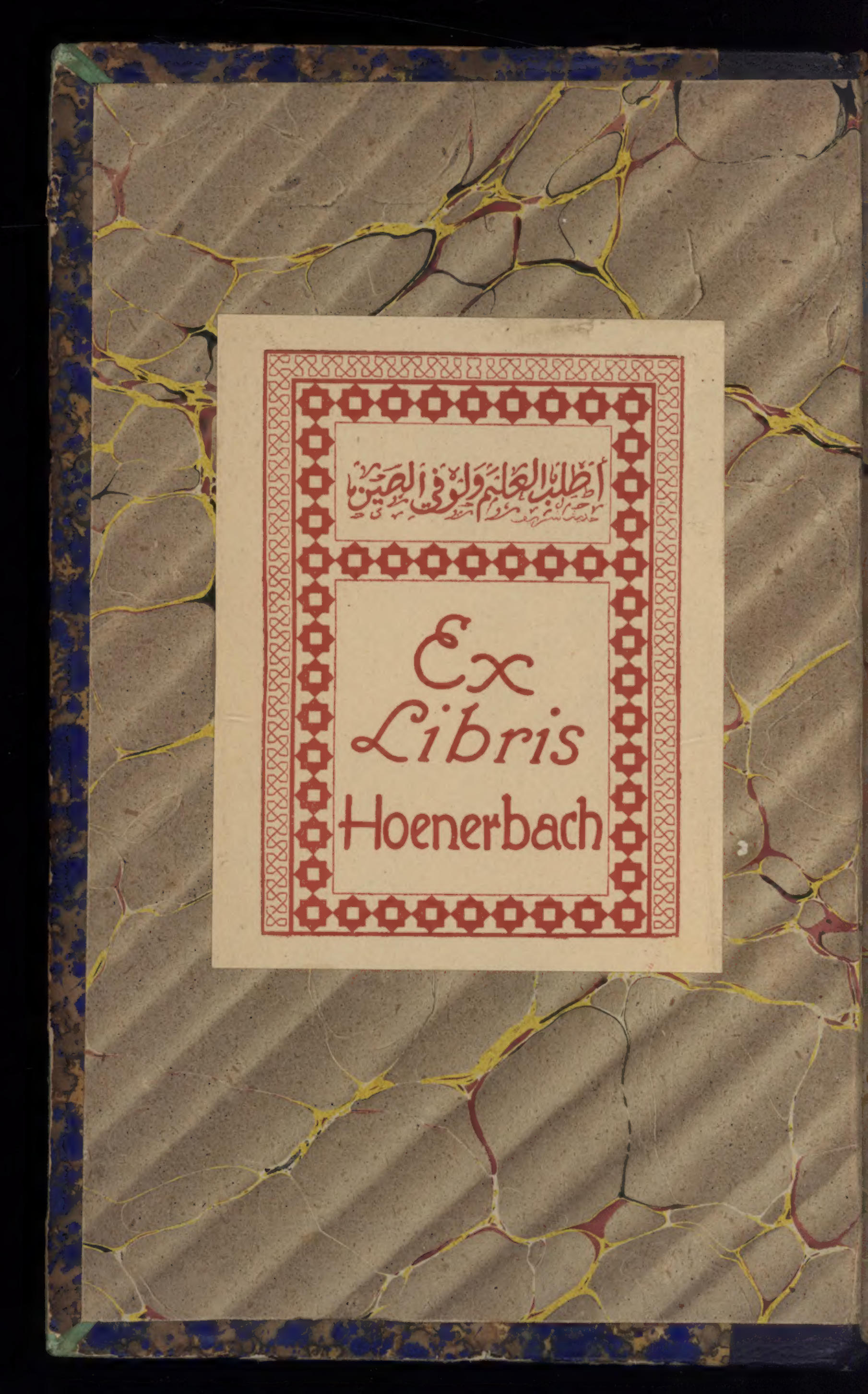
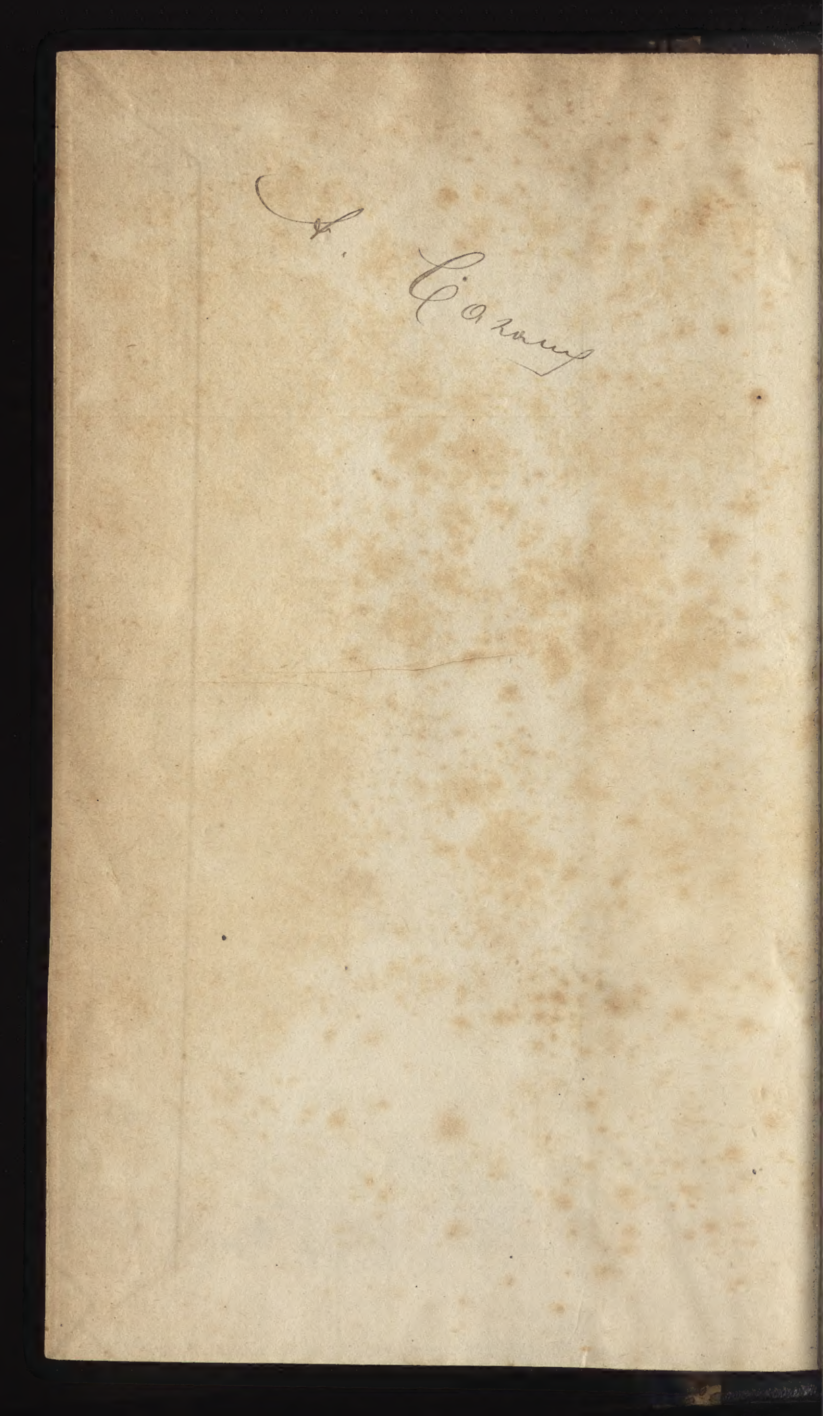




أطلب العلم ولو في الصين
Ex
Libris
Hoenerbach





A TRAVERS

L'ALGÉRIE.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

L'ABBÉ EDMOND LAMBERT,
VICAIRE A NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A PARIS.

A TRAVERS L'ALGÉRIE.

HISTOIRE, MŒURS ET LÉGENDES DES ARABES.



PARIS,
RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
35, RUE BONAPARTE, 35,
1884



Ami Lecteur,

En lisant ce petit ouvrage, peut-être serez-vous étonné d'y trouver une profusion de citations tirées des fables de La Fontaine; ne me blâmez pas avant d'avoir entendu ma défense, et les raisons qui ont motivé ce souvenir de l'illustre poète.

Je suis né, vous l'ignorez certainement, au pays de La Fontaine, cet homme illustre qui sut confisquer à son profit tout l'esprit gaulois de sa ville natale.

J'étais enfant (cet âge est sans pitié); quelques jeunes vauriens de mon âge et moi, nous crûmes fort spirituel de lancer des pierres contre la statue du bonhomme. Peut-être n'étions-nous pas bien coupables; car nos pères et nos concitoyens ne nous avaient pas appris tout le mérite du grand fabuliste; ils l'ignoraient eux-mêmes. Sa statue est, il est vrai, placée sur une des places de la ville, près du Pont-Neuf, on la peut voir; mais quel fut le poète et quel fut son mérite, on l'ignore généralement dans sa ville natale! Soyez donc un grand homme, pour passer ainsi, parmi les vôtres,

à l'état de vieux souvenir, de vieille curiosité. Bref, dans mon enfance, j'eus le malheur de casser la plume qu'il tenait à la main, d'une pierre qui était dirigée vers le bout de son nez. Je reçus du commissaire de police, vengeur des délits et du vandalisme, une correction soignée. Plus tard, j'appris à connaître La Fontaine, et me suis imposé, pour réparation, de lire chaque année, au moins une fois, ses fables immortelles. Mais, j'éprouvais le besoin de faire amende honorable à mon célèbre compatriote; ne soyez pas étonné si je le cite si souvent : voilà mon excuse.

Je dois vous raconter mon voyage en Algérie, hélas! est-ce que le bonhomme n'a pas répondu pour moi :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Avez-vous oublié la morale de la fable du Renard et du Corbeau? Il

> Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Mais je vous entends : — Assez de préambules, dites-vous; arrivez enfin au déluge. Ah! oui, le déluge! vous n'avez jamais dit si vrai. Écoutez le triste récit de mon embarquement.

Edmond LAMBERT.

A TRAVERS
L'ALGÉRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Marseille. — Mauvais présage : le mistral. — Je membarque gaiement. — Comme quoi il ne faut pas avoir le cœur trop sensible. — Le mal de mer. — La tempête. — J'aurais pu être submergé par les flots sans le dévouement héroïque de mon compagnon de voyage. — Arrivée à Oran. — Panorama du golfe. — Aspect général de la ville d'Oran. — Mélange de la population.

C'était le 12 novembre 18..; à six heures du soir, je quittai la terre ferme pour me confier à l'élément perfide. Devions-nous avoir une heureuse traversée? Je le désirais beaucoup, mais je n'osais l'espérer. La veille, j'étais allé visiter le bénit sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, et me mettre sous sa protection. Sur l'esplanade, à côté du sanctuaire, nous rencontrons un marin, un vieux loup de mer, occupé à préparer des signaux. — La mer sera-t-elle bonne demain, mon brave? — Hum! hum! puis il regarde au loin et prête aux flots une oreille attentive, et d'une voix brusque : — Où allez-vous? — A Oran, y aura-t-il à craindre une tempête, un naufrage? — Hum! hum! non. Puis il étudie de nouveau la mer. — Mistral!... mistral!... le voilà qui

arrive...; roulis très fort..., tempête...; mais naufrage, non...

A ce mot de mistral, jugez de ma stupéfaction; depuis quelques jours, je n'entendais parler que de ce vent désastreux, si fertile en catastrophes. On me l'avait annoncé sur tous les tons; on m'avait dit les accidents, les désastres, les naufrages dont il avait chargé son bilan, et dont il le chargeait encore chaque jour. J'allais dont l'éprouver, triste perspective; et remarquez que c'était la première fois que j'allais sur la mer. Je me remis bien vite de mon émotion et me réfugiai dans mon insouciance habituelle. Mais, voici qu'en descendant la montagne, à peine étions-nous arrivés vers le milieu,

Du bout de l'horizon accourt avec furie,
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

C'était le mistral; il soufflait... il soufflait! J'avoue que, pour moi, ce n'était pas merveille de l'ouïr; non, ce n'était pas gai. Nous étions sur le port, et plusieurs fois je faillis être renversé sous l'effort de la tempête; je n'oserais vous avouer que je mesurai le pavé de toute la longueur de mon corps. Ce fut bien pis la nuit suivante :

.... Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau...

Il mugit, il rugit; c'était dans ma cheminée un bruit effrayant, assourdissant, à réveiller les morts. Le lendemain, jour de notre départ, toutes les barques et tous les vaisseaux étaient rentrés au port. En voilà pour trois

jours au moins de roulis, de mal de mer, etc. C'est peu consolant; mais bah! *Alea jacta est.*

Me voici embarqué. A peine nous sortions, non pas des portes de Trézène, mais bien du port de Marseille, il était six heures du soir, le vent semblait s'être un peu calmé et la cloche du bord appelait au dîner tous les passagers. « Très bonne précaution, me disais-je; il est bon de s'aguerrir contre la tempête et de centupler ses forces pour le labeur de la nuit. Mais, ô dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître? Sur la table de la salle à manger le violon était déjà placé. On appelle ainsi, en termes de marine, un entrelacement, un réseau de ficelles qui retiennent fixés sur la table, et quand la mer est mauvaise, les plats, les assiettes et tout l'attirail d'un dîner, pour les empêcher de rouler sous la table. Déjà,

> *Je me réjouissais* à l'odeur de la viande,
> Mise en menus morceaux *que je croyais* friande.

Je ne suis pas gourmand, mais, quand cela se présente, je tiens cependant à faire honneur à un bon dîner, et puis ne fallait-il pas puiser des forces pour le danger à venir? Ah bien, oui! L'homme propose, mais Dieu dispose. Pendant que je prends méthodiquement mes précautions, un passager se lève de table et sort avec précipitation. Où va-t-il? Il ne revient pas; un autre bientôt le suit, un troisième disparaît à son tour, enfin un quatrième ne tient pas davantage. J'avais pour voisine une dame qui me paraissait posséder une âme fortement trempée. Elle avait jusque-là bravement résisté, se permettant quelques fines plaisanteries au sujet des déserteurs; elle s'apprêtait même à chanter victoire, quand soudain elle devient muette; elle pâlit, quelques contorsions fort peu élégantes et qu'elle s'efforce en vain de retenir,

lui échappent, et tout à coup, avec une légèreté dont je l'aurais crue incapable, elle s'élance hors de la table. Où va-t-elle? Hélas, combien la force du caractère est souvent mal secondée par les organes! Quand elle atteignit la porte de la salle à manger.... il était trop tard!...

Est-ce sympathie naturelle pour tout ce qui souffre, est-ce désir ou besoin d'imiter (car l'homme est essentiellement imitateur, et quelques naturalistes se fondent sur ce caractère, pour reconnaître en l'homme le descendant du singe), est-ce quelque autre motif, je l'ignore, jamais je n'ai pu voir, sans y prendre part, l'humanité souffrir. Les mets ne me disent plus rien, ils sont sans saveur; la terre, ou plutôt le vaisseau, tourne; je prends ma place dans ce tournoiement universel, et, à mon tour, je quitte la salle à manger et me réfugie avec une impétuosité remarquable dans le salon qui nous avait été assigné comme cabine. Là, étendu sur mon lit, je me mets à réfléchir philosophiquement sur les maux qui inondent la pauvre humanité.

Avez-vous jamais éprouvé le mal de mer?

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,

Eh bien, oui! je l'avoue, j'avais le mal de mer, et je renonce à vous dire tout ce que j'ai souffert; je laisse à votre bon cœur le soin de le deviner et de me plaindre.

Pendant que je gémissais sur mon malheureux sort, le vaisseau marchait, mais péniblement; tout tournait, tout tremblait autour de moi, et le vent soufflait ou plutôt il mugissait. Le vaisseau, tantôt porté sur la cime des flots, pareil au Titan de la fable, semblait vouloir escalader le ciel, tantôt précipité au fond des noirs abîmes,

il paraissait toucher aux portes du sombre empire de Pluton. Il était noir depuis longtemps, nous voguions à pleine vapeur dans le golfe du Lion; les flots en furie ballotaient notre navire, comme ils auraient fait d'une coquille de noix. Et moi, sur mon lit, me cramponnant au bord de ma couchette, je tâchais, avec beaucoup de peine, de conserver la position horizontale que j'avais prise dès l'abord, et que je croyais la plus sûre. Cependant, les mouvements de roulis et de tangage qu'avait à subir notre navire, me forcèrent bientôt à constater que, les principes d'équilibre qu'enseigne la physique peuvent, sans doute, être bons sur la terre ferme, mais assurément ils ne sont pas infaillibles quand on voyage sur mer, sous l'effort d'une effroyable tempête.

Pendant que je m'exhalais en plaintes inutiles, c'était au-dessus de ma tête un vacarme horrible : le vent mugissait sur le pont à travers les mâts et les cordages; dans la salle à manger et dans la cuisine, les plats, les assiettes, les marmites, les casseroles, les verres et les bouteilles, dansaient une sarabande à faire envie à tous les diables de la terre et des enfers. A côté de moi, et séparé par une mince cloison, un pauvre malheureux passager se tordait dans les douleurs de l'agonie; il jetait des cris qui me fendaient le cœur, tant était forte sur lui l'influence du mal de mer. Pour comble de bonheur, un des hublots s'ouvre précisément au-dessus de mon lit, et voilà l'onde amère qui se précipite par torrents sur ma poitrine.

Je commençais alors à m'assoupir. Réveillé en sursaut, je pousse un cri homérique; je me crois englouti au fond de la mer, je voyais déjà quelque monstre marin prêt à me recevoir dans ses entrailles, comme autrefois le prophète Jonas. Je dus faire une horrible grimace au goût de l'onde salée qui s'engouffrait dans mon gosier.

Heureusement j'avais près de moi, dans le même salon, un ami charitable. Il me fit un long sermon sur les vicissitudes humaines, sur la fragilité et l'inanité de la vie; et de toutes les puissances de son âme, il m'exhortait saintement à la patience. Ces élans de charité durèrent bien un quart d'heure; mais alors, quand il eut compris que l'eau qui montait, montait toujours, pourrait bien nous submerger, son éloquence, fort heureusement pour moi, changea de ton; il cria au secours! Les garçons de service accoururent. La tempête semblait alors s'apaiser; on me sauva des flots et on me remit dans mon lit, où, brisé des fatigues de la nuit, je m'endormis jusqu'au moment où, l'aurore aux doigts roses, entr'ouvrait les portes de l'Orient.

A mon réveil, frais et dispos, je montai sur le pont, d'où je jouis du spectacle le plus splendide. J'assistai à un lever de soleil sur mer. A l'orient, l'astre du jour, dans tout son éclat, sortait à l'horizon des flots empourprés; une mer calme, inondée de feux lumineux, et qui ressemblait à une fournaise ardente; les marsouins au dos d'argent qui se jouaient autour du navire et voulaient rivaliser de vitesse avec lui. Du côté opposé, c'étaient les côtes arides de l'Espagne. Les montagnes escarpées, nues et dépouillées de toute végétation; montagnes volcaniques entremêlées de pics, de cratères, de dômes et d'aiguilles, qui me rappelaient les grandes révolutions du globe, auxquelles elles devaient leur formation. Ces amas de laves, ces entrelacements de couches granitiques et porphyriques, avec les filons de basaltes et de trachytes, et les veines de minerais, le tout confondu, brisé, disloqué, les failles et sur quelques points les couches sédimentaires des terrains primitifs, redressées ou inclinées, tout cela jetait mon esprit en de grandes pensées, et me reportait naturellement aux grandes secousses et

aux grandes convulsions des premiers âges de la terre.

Le dimanche, dès le matin, nous entrons dans le golfe d'Oran. Rien de plus grandiose que le spectacle qui se présente à notre vue. Un immense panorama s'étend du cap Ferrat, à l'est, au cap Falcon, à l'ouest. C'est d'abord au sommet du cap Falcon, le phare qui apparaît et le petit village maritime d'Aïn-el-Turck. La côte, fort basse jusqu'à cet endroit, se relève et forme une haute muraille de rochers redressés et disloqués, appartenant aux dépôts de basaltes et de trachytes anciens; Mers-el-Kébir se voit avec ses maisons, ses fortifications et son port abandonné désormais par la marine marchande. Les villages de Saint-André, de Sainte-Clotilde et les bains de la Reine s'échelonnent entre les falaises et les pentes du Mourdjadjo. C'est ensuite la ville d'Oran, bâtie en amphithéâtre, dont le pied plonge dans le golfe aux ondes azurées; cette superposition de maisons, disposées comme sur des gradins et entourées çà et là de verdure, présente un aspect merveilleux. La forme générale de la ville est celle d'un triangle un peu irrégulier dont la base est formée par la mer. Un rideau de hautes montagnes la domine, et les nombreux ouvrages de fortifications, élevées par les Espagnols d'abord et plus tard par les Français, complète cet ensemble majestueux. Rien de plus imposant, en effet, que les forts de San-Gregorio et de Santa-Cruz, assis l'un au-dessus de l'autre sur les gradins du Mourdjadjo.

Entre ces deux forts et à peu près à égale distance, vers le sommet de la montagne, Mgr Callot, évêque d'Oran, a eu l'heureuse idée de bâtir, à Notre-Dame-du-Salut, une petite chapelle sous le vocable de Notre-Dame de Santa-Cruz et d'y construire une tour élevée et pittoresque d'un goût archéologique très riche et très pur. Le sommet de la tour est couronné par une statue co-

lossale de la Très Sainte Vierge. Étoile du matin, la reine des cieux domine les flots, commande à leur fureur et rend au pauvre passager battu par la tempête le calme et l'espérance; c'est, en effet, le premier point de vue qui attire les regards à son entrée dans le golfe.

D'autres forteresses occupent, sur des rochers qui bordent le rivage, tous les points en saillie et forment une enceinte redoutable. Plus loin, la falaise court de Kerguenta à la pointe de Canastel : elle est parsemée d'une foule de fermes et de riantes villas qui entourent le village d'Arcole.

Enfin, au-dessus de Canastel à l'est, surgit le djebel Khar, la montagne des Lions ou de Saint-Augustin; c'est le point le plus saillant de la côte, et, entre le djebel Khar et la pointe de l'Aiguille, on aperçoit le petit village espagnol de Christel. La pointe de l'Aiguille termine, à l'est, le golfe d'Oran, et plus loin, quand le temps le permet, on aperçoit le cap Ferrat, derrière lequel se trouve Arzew.

Voilà le spectacle qui se présenta à nos regards à notre arrivée à Oran!

Mais pendant que je me laisse aller à l'extase, le navire s'est arrêté; nous descendons sur le port. Il est neuf heures du matin.

Oran est une ville importante destinée à prendre un immense développement. C'est le chef-lieu du département et de la division militaire, la résidence de tous les chefs supérieurs des différents services administratifs et militaires, et d'un évêché. Rien de plus bizarre qua la composition de ses habitants. On y rencontre tous les peuples les plus disparates; ils forment, à égale proportion, un mélange des plus bizarres. Cependant c'est l'élément arabe, avec toutes ses ramifications, qui semble y dominer.

Cette ville est d'origine fort ancienne; il serait, toutefois, téméraire de prétendre donner des détails circonstanciés et certains sur les périodes carthaginoise et romaine. On se heurterait inévitablement contre l'impossible, car les documents que l'on possède sont incertains et surtout bien incomplets.

Pendant la domination arabe, Oran dépendait du royaume de Tlemcen, mais des franchises locales très étendues avaient donné un puissant essor à son commerce et à sa marine. Il survint des démêlés de voisinage ou des méfaits de piraterie avec les Espagnols, qui attaquèrent la ville. Arrivés à Mers-el-Kébir en 1505, après quelques années, ils s'emparèrent d'Oran, sous la conduite de Ximénes, en 1509, et gardèrent cette conquête pendant deux siècles. Elle retomba dans la suite aux mains des musulmans et était possédée par le bey de Mascara, quand les Français y pénétrèrent, le 3 janvier 1831.

« Oran n'est plus aujourd'hui, dit quelque part F. Morand, ce qu'elle était autrefois sous la domination des Espagnols : le bagne de l'Espagne et la ville où tous les seigneurs mécontents et tombés en disgrâce étaient exilés, ce qui ne les empêchait pas d'y mener grand train de vie. La population, alors seulement de trois mille âmes, ne se composait que d'Espagnols; il y avait, en outre, dans la ville six ou sept mille hommes de garnison et un nombre à peu près égal de *presidiarios*, galériens employés aux travaux de fortification. Un labeur de galériens peut seul expliquer, en effet, une telle débauche de moellons, un pareil luxe de bâtiments. Soldats, forçats et habitants s'entendaient du reste à merveille. Les uns et les autres se faisaient d'ailleurs la vie très douce. Les soldats ne veillaient pas sur les forçats, et s'en allaient, toutes les fois que la fantaisie leur

en prenait, grossir le nombre des rénégats espagnols du Maroc, où l'on trouvait des villes entières peuplées de réfugiés. Les forçats épargnaient aux soldats toute fonction autre que celle de faire la sieste et de fumer leur cigarette. Les bourgeois fraternisaient humainement avec ces deux classes intéressantes de l'ordre social. Cette touchante fusion ne contribuait pas peu à rendre Oran ce qu'elle était, un véritable lieu de délices, s'il en faut croire du moins ce que disent les chroniqueurs contemporains. Nuit et jour, à ce qu'ils rapportent, ce n'était dans la ville que jeux, collations, danses, comédies, courses de taureaux et sérénades sous les fenêtres. On avait surnommé Oran *la Corte Chica* (la petite cour); c'était un bagne de plaisance... »

Oran, tour à tour arabe, espagnole et turque, est aujourd'hui et tend chaque jour à devenir une ville tout à fait française, excepté le quartier arabe proprement dit et le quartier nègre. Elle est bien percée et bien aérée, les constructions nouvelles sont régulières et ont une certaine élégance. La population européenne imprime au commerce une activité fiévreuse, qui lui donne un mouvement de plus en plus prononcé.

On y voit encore, selon l'expression d'un auteur, défiler, comme dans une lanterne magique, les militaires de tous grades et de tous corps : zouaves, turcos, chasseurs à pied et à cheval, spahis et artilleurs; les Juifs portant le costume de leurs compatriotes du Maroc, la lévite, le pantalon à pied et le bonnet noir; les Juives brillantes, couvertes de robes damassées d'or et de soie, quand elles ne sont pas laides et sordidement vêtues sous leur châle rouge sang de bœuf; les Espagnols venus des villes et des *Huertas* de l'Andalousie (nous avions amené sur notre navire près de 500 indigents partis de Carthagène, dont l'aspect misérable et les haillons sales

qui les couvraient, inspiraient la pitié, je n'oserais dire le dégoût). Ils sont vêtus de grègues blanches de l'Alhamar, couverture de grosse laine rouge, et le mouchoir roulé autour de la tête; costume qui trahit son origine mauresque : les Manolas, gaies, vives, bruyantes, remplissent les fonctions de bonnes d'enfants ou de ménagères, mais elles n'ont plus rien de national dans leur vêtement, auquel elles ont, en grande partie, substitué la crinoline.

Les Maures insouciants et fatidiques ne se trouvent pas trop étonnés de circuler au milieu des Européens. Puis, comme dans tous les grands centres de l'Algérie, ces différentes races d'indigènes sont venues du dehors et se partagent tous les petits métiers.

CHAPITRE II.

Le Château-Neuf, sa description. — L'âne de la fable rencontre-t-il quelquefois des imitateurs? — Le fort de Santa-Cruz. — La famine de 1849. — Le maréchal Pélissier. — Nouvelle famine en 1867. — Les églises d'Oran. — La synagogue des juifs, son mode d'éclairage. — La mosquée du pacha. — La mosquée de Sidi-el-Haouri. — Les Espagnols. — Comment les musulmans traitent les juifs. — Le quartier nègre. — Les sorcières. — La fête de Lella-Marina.

Au milieu de la ville et sur une colline peu élevée et surbaissée, qui domine la mer à une hauteur médiocre, on aperçoit le Chateau-Neuf, résidence du général. C'est une véritable forteresse. Bâti sur la rive droite de l'oued Rehhi, le Château-Neuf est encore orné, comme autrefois, de trois grosses tours reliées entre elles; les murs en sont très forts et très élevés. On en attribue la fondation première aux Vénitiens, peuple essentielle-

ment marchand. Il n'est pas étonnant, en effet, que, voulant défendre leurs intérêts et leurs personnes contre les attaques des indigènes, et se tenir à l'abri des révolutions si fréquentes au moyen âge, ils aient bâti une redoutable forteresse. Bien d'autres opinions contradictoires ont encore été émises sur l'origine et les commencements du Château-Neuf. Ainsi, selon les uns, ce sont des chevaliers maltais, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui en jetèrent les premiers fondements ; selon d'autres, c'est le sultan Aboul-Hassen qui le construisit, en même temps qu'il fondait Mers-el-Kébir, de 731 à 739 de l'hégire (1331 à 1339 de l'ère chrétienne). Cette forteresse joua par la suite un très grand rôle; elle était connue sous le nom de *Bordj-el-Mehal* (fort des Cigognes) et de *Bordj-el-Ahmor* (fort Rouge).

Quand vous arrivez au Château-Neuf, le premier objet qui frappe vos regards est une inscription placée sur la porte d'entrée; elle rappelle la date de la construction de cet édifice : « Sous le commandement de Don Juan Martin Zermeno, on construisit les voûtes pour le logement de la garnison, et l'on réédifia le château en ce qui concerne la partie qui regarde la mer. » Au-dessous on lit, en arabe, l'année de la reddition par les Espagnols : en 1206 de l'hégire (1791), sous le pachalich d'Hassen.

Le Château-Neuf devint la résidence des beys d'Oran, qui s'y succédèrent, perdant le pouvoir comme ils l'avaient acquis, par des intrigues et des crimes, jusqu'en décembre 1830, où la France, cédant aux sollicitations instantes du dernier de ces satrapes, se décida à prendre possession de la ville. Le génie militaire a détruit presque toute la beauté de ce séjour ; mais, en dépoétisant le palais destiné à un seul homme, il l'a, par compensation, transformé en une immense caserne où demeurent

non seulement des troupes, mais presque tous les chefs des services militaires. C'était autrefois une délicieuse demeure.

Le pavillon destiné au harem était un séjour aérien, situé au point culminant du château, et d'où l'on jouissait d'une vue ravissante. Le bey, du haut de ce joli kiosque, plongeait ses regards dans toutes les maisons placées sous ses pieds, et étendait ainsi sur la ville son invisible surveillance. Un jardin de roses et de jasmins séparait ce pavillon du corps du palais, dans l'intérieur duquel étaient deux parties bien distinctes : l'une, habitation du bey; l'autre, palais proprement dit, où il trônait en souverain absolu. Une galerie couverte mettait l'une et l'autre partie en communication.

Le palais et le kiosque ont été conservés et sont devenus la demeure du général français. Ces édifices présentent encore intégralement le genre de leurs constructions primitives. Une colonnade de marbre blanc à colonnes torses, avec chapiteaux feuillagés et fouillés délicatement, forme péristyle le long du palais. La façade est couverte d'arabesques artistement ouvragées; l'intérieur du palais est meublé et orné dans le genre mauresque, et rappelle très bien sa destination primitive. J'ai admiré aussi, dans les jardins, une magnifique plantation de bananiers, chargés de leurs fruits, dont la vue chatouillait délicieusement mon œil. — Ces fruits doivent être bons, me disais-je à part moi ; ce doit être une nourriture digne des dieux :

> Jupiter, s'il était malade,
> Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
>
> (La Fontaine, liv. XI, fab. 6.)

Ils étaient délicieux, en effet, je puis vous l'assurer, car :

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je goûtai de ce fruit la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net...
(LA FONTAINE, liv. VII, fab. 1.)

Mais, rassurez-vous, je n'étais pas tout à fait dans les conditions du héros du fabuliste; si je n'avais pas le droit strict et rigoureux de satisfaire mon goût pour les sciences d'observation, j'en avais cependant reçu le pouvoir des hôtes gracieux qui me faisaient admirer cette végétation luxuriante.

Par une transition un peu brusque, que vous voudrez bien me permettre, je vous transporterai au fort de Santa-Cruz, au sommet du pic d'Aïdour, à plus de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et là, vous admirerez la puissance et la hardiesse du génie humain uni à l'instinct de la conservation.

Le fort de Santa-Cruz est juché sur une aiguille de pierre semblable à une gigantesque stalagmite. C'est un terme de géologie que j'emploie ici pour votre instruction et pour ma plus grande satisfaction, car vous le savez :

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie...
(LA FONTAINE, liv. III, fab. 7.)

Du haut de cette stalagmite, l'œil, embrassant une immense étendue de mer, découvre, quand le temps est beau, jusqu'à la côte de Carthagène. Ce fort est considéré, non sans quelque raison, comme imprenable. Non seulement il serait impossible de s'en emparer par escalade, mais on se demande comment des créatures humaines, *presidiarios* ou autres, ont pu, sans ailes, hisser jusqu'à ce nid d'aigle les matériaux nécessaires

pour la construction d'un fort. Cette œuvre aérienne tient vraiment du prodige. « On dirait, dit un auteur, un ouvrage avancé de cette fameuse Néphélococcygie, bâtie jadis, au dire du comique grec, par les cigognes, les hirondelles, les grues d'Afrique, les hérons et autres architectes de la république emplumée. »

Les Arabes disent que, lorsqu'il fut question de commencer les travaux, on ne savait comment faire arriver l'eau nécessaire à la préparation du mortier. Les moyens de transport faisaient défaut, lorsqu'un chef des Hamian offrit aux Espagnols toutes les outres de sa tribu, et ce fut dans ces outres que l'on transporta l'eau à dos d'homme. Cette explication est bonne pour le vulgaire, mais elle est trop prosaïque; décidément, j'aime mieux l'autre.

Un second fort, situé au-dessous du fort de Santa-Cruz, sur la même montagne, attire également l'attention, et frappa mon imagination. C'est la forteresse de San-Gregorio; elle est construite en forme d'étoile irrégulière, avec les matériaux et sur l'emplacement d'un château, au sommet duquel, au dire de l'historien Gomez, on voyait briller, pendant la nuit, un feu qui rappelait le phare des Grues. Une inscription espagnole, dont voici la traduction, recueillie par M. L. Frey, nous donne la date de la construction du fort San-Gregorio :

« *L'an 1589, le roi Don Philippe II régnant dans les Espagnes,*

« *Don Pedro de Padilla, son capitaine général, fit achever ce château.* »

Entre ces deux forts, et à peu près à égale distance, on admire la chapelle et la tour de Notre-Dame de Santa-Cruz ou Notre-Dame-du-Salut. Rien de plus touchant et de plus émouvant que l'origine et la construc-

tion de ce monument, témoignage de la piété et de la reconnaissance d'un grand général et d'un pieux évêque. Je ne puis mieux faire que de donner la parole à M. C..., qui a fait, en termes si heureux, l'histoire et la description de ce monument :

En 1849, un horrible fléau s'abattait avec violence sur notre colonie algérienne, déjà bien souvent et cruellement éprouvée : c'était le choléra!... Les victimes succédaient rapidement aux victimes, sans distinction d'âge ni de rang ; le fléau frappait sans relâche et la mort faisait une ample moisson. La colonie était consternée.

La ville d'Oran, entre toutes, fut plus cruellement éprouvée : sa population, mélange hétérogène de toutes les nationalités où domine pourtant le Français, l'Espagnol, le Maure, l'Arabe et le Juif, était consternée. Dans cette terrible occurrence, un homme pensa à fléchir la colère céleste, à implorer sa miséricorde : cet homme était le général Pélissier, commandant alors la province d'Oran et qui devint depuis le glorieux maréchal de France, vainqueur de Malakoff. Tous invoquèrent Marie, la douce consolatrice des affligés, et l'illustre soldat, plein de la foi la plus vive, s'engagea à lui construire un sanctuaire en témoignage de la reconnaissance commune. La prière fut exaucée ; le fléau cessa miraculeusement.

La chapelle de Notre-Dame-du-Salut, pleine de coquetterie en sa simplicité, est construite sur un rocher qui domine les deux ports d'Oran et de Mers-el-Kébir, rocher qui est lui-même dominé par le fort de *Santa-Cruz* (Sainte-Croix), construit par les Espagnols, qui avaient l'habitude de donner un nom religieux à tous leurs monuments militaires. Le nom de Sainte-Croix était vraiment celui qui indiquait à tous, que cet emblème sacré est le seul de la vraie civilisation.

Dix-neuf ans plus tard, un fléau, non moins terrible que le précédent, venait également semer l'épouvante et la mort en Algérie : ce fléau était la famine !... Au travers de tous ses malheurs, notre colonie a trouvé une consolation dans l'inépuisable charité et le dévouement des évêques qui lui ont été donnés ; le souvenir de Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, victime de sa charité, et de Mgr Pavy, qui lui succéda, sont encore bien vivants.

> Par un chemin montant, sablonneux, malaisé,
> Et de tous les côtés au soleil exposé...
>
> (La Fontaine, liv. VII, fab. 9.)

Nous avons fait notre pèlerinage à cette délicieuse chapelle de Santa-Cruz ; il était bien méritoire, avouez-le, mais aussi bien agréable par les émotions douces que nous avons recueillies. Si vous le permettez, nous descendrons à la cathédrale, située au pied de la montagne.

La cathédrale de Saint-Louis est bâtie sur un des petits plateaux et semble, de loin, adossée à la montagne. Cet édifice, au point de vue de l'architecture, n'offre rien de bien remarquable, mais il intéresse par les vicissitudes qu'il a subies. La cathédrale appartint d'abord à un couvent de moines Bernardins, qui remplaça une mosquée, transformée en chapelle par Ximènes, après la prise d'Oran, sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire. Cette chapelle devint ensuite l'église du Saint-Christ de la Pénitence. De 1708 à 1732, on en fit une synagogue. Rendue au culte catholique pour un temps, elle tomba bientôt au pouvoir des musulmans, et n'était plus que des ruines sous Mohammed-el-Kébir. Son abside, debout encore en 1831, fut conservée, lorsqu'en 1839 on réédifia l'église dans le style froid et monotone, en vogue sous le roi des Français Louis-Philippe Ier.

Mais le monument était trop petit. En 1874, Mgr Callot termina heureusement la construction de trois nouvelles travées.

La cathédrale provisoire de Saint-Louis, roi de France, est bâtie sur la place de l'Église et dans le quartier de la Marine. Elle a la forme d'un parallélogramme. Le chœur se termine en cul de four (c'est l'ancienne abside qui a été conservée), dont la partie supérieure est décorée d'une peinture remarquable représentant saint Louis débarquant à Tunis. Cette peinture est due au pinceau de M. Saint-Pierre, élève de M. Picot. Deux pendentifs, dans lesquelles figurent saint Jérôme et saint Augustin, complètent cette décoration murale.

Un double escalier, qui ne laisse pas d'avoir une certaine majesté, conduit à la plate-forme, située devant le portail aux trois portes, et sur la balustrade qui circonscrit cette plate-forme, on a eu l'heureuse idée de placer les statues de saint Augustin et de saint Cyprien, de saint Louis et de saint Vincent de Paul. J'ai trouvé ce choix très opportun. Ces statues m'ont paru symboliser l'union de la France avec l'Afrique, par la science et par la charité, qui apportent sur ces rivages naguère barbares, aux malheureuses populations, le bienfait de la civilisation chrétienne.

Parmi les autres églises d'Oran, une seule mérite de fixer notre attention, c'est celle de Saint-André. Il existait autrefois, près du fort de ce nom, une mosquée construite par les étrangers que leur commerce attirait à Oran; elle fut détruite en 1732; une autre la remplaça, construite à la même place, en 1801, par le bey d'Oran. Cette mosquée, après avoir servi en 1830 de magasin pour les troupes, fut donnée en 1845 au culte catholique, et devint l'église Saint-André.

Ce n'est pas un monument remarquable, loin de là;

seul, un minaret peu élevé la signale à l'extérieur. L'intérieur est un rectrangle dans lequel on distingue plusieurs travées en forme d'arcs en fer à cheval, supportés par des colonnes unies et trapues. L'ornementation est pauvre, mesquine et à peu près nulle. On parvient à cette église par une petite cour, qui n'ajoute rien à la grandeur du monument qui, d'ailleurs, ne présente rien de curieux ni d'intéressant.

Il y a aussi à Oran un temple protestant, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait dans cette ville beaucoup de partisans de la religion réformée. Ce temple n'a rien de remarquable.

J'ai voulu aussi visiter la synagogue des juifs, je l'ai trouvée misérable. C'est une grande pièce carrée, aux murs noirs et enfumés. Toute la décoration consiste en plusieurs rangées de pupitres et de bancs vieux et délabrés; au milieu s'élève une misérable estrade (ou ambon) dépourvue d'ornement, du haut de laquelle le rabbin fait la lecture de la Bible. Les femmes sont séparées des hommes, elles entrent par une porte et un escalier différents, et s'installent dans une espèce de galerie fermée qui circule autour de ce qu'on peut appeler la nef, qui seule est réservée aux hommes.

J'ai remarqué avec intérêt le mode d'éclairage usité dans ce temple. Ceci me rappelle un certain village de la Picardie, où vivait un bon et pieux curé auquel nous avions donné le nom de *saint homme.* Il avait imaginé, dans son église, un splendide et économique éclairage qui en faisait l'ornement et l'ébahissement de tout le pays; c'est le même mode qui a été employé ici, tant il est vrai que les mêmes goûts sont inhérents à la nature humaine et se retrouvent partout; et qu'en dépit de notre civilisation nous revenons toujours aux principes de l'art :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Voici en quoi consiste ce mode primitif de propagation de lumière; rien de plus simple et de plus naturel. Du haut du plafond et suspendus à un long fil de fer (je n'oserais dire, à une prosaïque ficelle) et épars çà et là, sont un ou plusieurs godets ou verres à boire, long, étroits, en formes de cônes tronqués et renversés. On les remplit d'huile, on y place une veilleuse que l'on allume, et leur fonction sera d'illuminer la salle. Le chandelier à sept branches qui doit exister dans toute synagogue, selon le rit de la religion mosaïque, est une espèce de lustre, du centre duquel partent sept branches en fil de fer, dont chacune reçoit à son extrémité un godet plus grand rempli des mêmes ingrédients. N'est-ce pas que cela n'annonce pas un grand développement de l'art et de la civilisation, chez une race qui passe avec raison pour posséder la richesse de la terre?

Il me reste à vous parler des monuments arabes, je veux dire les mosquées.

La grande *mosquée* ou *mosquée du Pacha* se compose d'une immense voûte qui retombe sur des colonnes basses et accouplées avec les murs extérieurs. Tout dans ce monument est nu et froid; le minaret seul, placé sur la rue de la Mosquée, présente un grand intérêt. C'est un des plus jolis de toute l'Algérie : il est élevé, octogone, et va en s'amincissant; les arabesques qui le décorent, les couleurs qui le revêtent, les plaques et carreaux de faïence émaillée aux vives couleurs, lui donnent le plus gracieux aspect et semblent rehausser encore la légèreté de sa construction. La mosquée du Pacha offre extérieurement un mur semi-circulaire, terminé par des ornements dentelés. L'entrée s'ouvre sur un beau porche, en forme de koubba. Sa partie supérieure est ornée d'une corniche à trèfles, supportée par consoles ou corbeaux, dont les motifs sont empruntés à l'art

arabe le plus pur. Des versets du Koran, en caractères koufiques, se détachant sur des palmettes et des rosaces, complètent la décoration du pavillon. Quand on a franchi la porte d'entrée, on se trouve devant une fontaine en marbre blanc, dont les eaux servent pour les ablutions des musulmans. Le mur extérieur est doublé intérieurement d'une galerie, où les musulmans viennent se mettre à l'ombre et dormir.

Cette mosquée a été fondée par l'ordre de Baba-Hassen, pacha d'Alger sous le beylik de Mohammed-el-Kébir, en mémoire de l'expulsion des Espagnols, avec l'argent provenant du rachat des esclaves chrétiens.

L'inscription suivante donne sa date : « Cette mosquée a été fondée par le grand, l'élevé, le respectable, l'utile, notre maître Sidi Hassen-Bacha. — Sa présence imposante continuera à détruire les ennemis de la religion. — A Oran, que Dieu conserve éternellement comme maison de foi ! » L'inscription se termine ainsi : « Ces Habous (description des bains, boutiques et maisons qui entourent la mosquée et sont affectés à son service) ont été écrits dans le mois de Ramadan, l'an 1210 (mars 1795), sous le commandement du victorieux Abou'l-Hassen-Sidi-Bacha. »

La mosquée de Sidi-el-Haouri a été élevée sous le gouvernement du bey Othman-le-Borgne, fils de Mohammed el-Kébir. Son minaret, décoré de trois étages d'arcatures trilobées, domine la koubba d'El-Haouri, la seule partie qui ait été conservée au culte musulman. La fondation de cette mosquée remonte à 1213 (1799-1800). « Sidi El-Haouri, en l'honneur duquel on éleva la mosquée qui porte son nom, était un grand marabout pour lequel les Arabes avaient autant de crainte que de respect. A l'âge de dix ans, il savait déjà par cœur le Koran et avait acquis par cela même le titre de

kâfed. A peine adolescent, il possédait la sagesse et marchait dans son sentier, dirigé par le guide tout-puissant. Il se rendit à Kel-Mitou, près du Chélif, pour y visiter un *ouali* (saint), éminent parmi les saints de Dieu, et obtenir en sa faveur l'intercession de ses prières. Le ouali appela sur lui les bénédictions divines, afin qu'il pût être compté au nombre de ceux qui marchent dans la voie droite. Après s'être séparé du saint veillard, Mouhammed-el-Haouri parcourut les contrées de l'est à l'ouest, il s'enfonça dans le désert, au sein des lointaines solitudes. Il se nourrissait de plantes et des racines de la terre, des feuillages des arbres, et vivait au milieu des animaux féroces, qui ne lui faisaient aucun mal. Après avoir étudié la science à Bougie et à Fez, il accomplit son pèlerinage à la Mekke, visita Jérusalem, et, à son retour, alla se fixer définitivement à Oran, où, par son exemple et ses leçons, il tourna vers Dieu les cœurs de la multitude. »

On trouve, dans les écrits du temps, une foule de récits concernant ce personnage... Ahmed-ben-Mohammed-ben-Ali-ben-Sahmoun raconte l'histoire suivante :

« Une femme avait son fils prisonnier en Andalousie; elle alla chez El-Haouri pour se plaindre de son malheur. Le saint homme lui dit d'apprêter un plat de bouillon et de viande et de le lui apporter. La femme obéit et revint bientôt avec l'objet demandé. El-Haouri avait une levrette qui nourrissait alors ses petits; il lui fit manger le plat apporté, puis lui adressa la parole : — Va maintenant, dit-il, en Andalousie, et ramène le fils de cette femme. La levrette partit à l'instant, et Dieu permit qu'elle trouvât le moyen de passer la mer. Arrivée sur la côte andalouse, elle rencontra le prisonnier, qui, ce jour-là, était allé au marché acheter de la viande pour une chrétienne dont il était l'esclave. La levrette,

d'un bond, lui arracha cette viande des mains, prit sa course et se sauva dans la direction du rivage. Le jeune Arabe se mit à sa poursuite. La levrette franchit un canal, l'Arabe le franchit après elle; tous deux arrivèrent sur le bord de la mer, tous deux la traversèrent encore, par la toute puissance de Dieu, et rentrèrent à Oran sains et saufs. »

El-Haouri mourut en 843 (1439), à l'âge de quatre-vingt-douze ans. On sait que, pour venger la mort de son fils tué par les habitants d'Oran, il demanda à Dieu que cette ville devînt pendant trois cents ans la proie des chrétiens. Si la durée des deux occupations d'Oran par l'Espagne ne comporte pas un tel nombre d'années, il est à croire que l'occupation française compensera au delà ce qui manque à ces trois cents ans. Du reste, on sait assez que, en fait d'occupation, la France a pris pour maxime celle d'un de ses présidents : « J'y suis, j'y reste; » et c'est la bonne en fait d'occupation.

Il est inutile que je dépeigne les maisons, les rues, les places, les marchés et les bazars d'Oran; ils ne présentent rien d'extraordinaire, tout est en général à l'européenne; quelques belles rues sont en voie de formation; mais ne cherchez pas à Oran le type des constructions mauresques, vous ne le rencontrerez pas; la ville arabe, vous ne la retrouverez plus. A peine verrez-vous quelques maisons espagnoles; le reste est bâti à la française.

Me voici installé à Oran comme si j'y avais toujours vécu, j'en profite pour examiner la ville plus en détail, sous le rapport des mœurs de ses habitants.

A part quelques honorables exceptions qui appartiennent à l'administration de l'État, il se trouve un assez grand nombre de nos compatriotes qui ne se sont fixés en Algérie, et surtout à Oran, que parce qu'ils n'ont pu faire autrement. Aussi le radicalisme le plus échevelé

domine parmi eux. Quand on n'a pas le courage de travailler, et que l'on veut néanmoins jouir de la vie; quand on passe ses jours et ses nuits dans les cafés ou d'autres lieux, laissant à des mains mercenaires le soin de ses affaires, la misère vient bientôt frapper à votre porte. Tel est le sort d'un grand nombre de nos colons principaux. Il n'y a plus alors qu'un moyen d'essai pour se tirer d'embarras, c'est de se lancer dans la république rouge, c'est de chercher à renverser le gouvernement établi et de courir à la curée des places et des sinécures. Et l'on songe aux moyens :

Car, que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

Et ces hommes songent tant, entre le petit verre et la choppe, qu'ils prennent la résolution de se rendre importants, indispensables et terribles; en sorte que, selon les paroles que le fabuliste place dans la bouche d'un de ses héros, que j'appellerais leur idéal, si j'osais me servir de son expression, ils peuvent s'écrier :

..... Ma présence
Effraye aussi les gens! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
La Font., liv. II, fab. 14.

Gens sans aveux, qui spéculent sur les criailleries et cherchent à leur faveur à se bien pourvoir, aux dépens des contribuables. Boire, manger, dormir, crier et commander, voilà leurs moyens, et comme dit le fabuliste :

Étant de ces gens là, qui sur les animaux
Se font un chimérique empire...
La Font., liv. VII, fab. Ire.

Ils arrivent toujours à leur but en spéculant sur la faiblesse des bons :

> *Le radical* n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
> Notre crédulité fait seule sa puissance.

Je pourrais citer tel homme important, à Oran, qui, spéculant ainsi sur notre légèreté naturelle, osa publiquement et dernièrement insulter la religion dans son représentant. Il fut applaudi par le grand nombre, cela devait être; mais il dut être bien honteux de son triomphe. Ces gens réclament pour eux seuls la liberté et se gardent bien de la laisser aux autres. Voyez-les à Oran, ils sont pleins de respect pour toutes les autres religions, et n'ont que du mépris et des insultes pour la religion catholique qui les a élevés et formés. Les protestants sont libres, les juifs sont libres, les musulmans sont libres, et respectés dans leur croyance; on feint même de les admirer; mais n'essayez pas de réclamer le même respect, la même liberté pour la religion catholique, vous ne trouverez que moqueries, insultes, sarcasmes et tyrannie : il faut écrasser l'infâme, tel semble être le mot d'ordre.

Les Espagnols sont très nombreux à Oran; ce sont de pauvres diables expulsés de leur nation à cause de leur opinions politiques ou qui ont été chassés par la famine. Sales, déguenillés, à l'air fier et en même temps féroce, ils croupissent dans la pauvreté et la misère. J'en ai vu un certain nombre vivre dans des tanières ou des gourbis; ils se creusent sur le penchant de la montagne, sous une roche, un abri, où ils habitent au milieu de la terre. Hommes, femmes, enfants, poules, cochons, lapins, chiens et chats, tout s'y rencontre pêle-mêle et constitue ce qu'ils appellent une famille, et là, ainis

entassés, ils vivent à la manière des animaux. Ce n'est vraiment pas la plus intéressante partie de la population. Tous les vols et tous les assasinats qui se commettent dans la ville leur sont attribués, le plus souvent avec raison. Ils jouent, en effet, du couteau catalan avec la plus extrême facilité.

Ce sont surtout, à Oran, des *huertolanos* ou jardiniers des provinces de Murcie, de Valence et de l'Andalousie. On les trouve avec le costume arabe, sauf de légères différences : caleçons fort larges et ceintures très apparentes, sandales de cordes, mouchoirs sur la tête, quelquefois un chapeau, gilet croisé à bouton de métal, et enfin la couverture, dans laquelle le dernier mendiant sait si bien orgueilleusement se draper.

On rencontre à Oran beaucoup de Juifs. Le peuple d'Israël est ici, comme dans toutes les contrées du monde, adonné au commerce et en même temps d'une avarice sordide. Ce peuple est reconnaissable par ses caractères physiques, ses mœurs, ses costumes et ses pratiques religieuses. Ces Juifs paraissent s'être réfugiés en Afrique après la ruine de la Judée, sous l'empereur Vespasien.

Les Juifs d'Alger racontent sur leur venue en Algérie la légende suivante, qui est pour eux un article de foi : « Quand les Musulmans possédaient l'Espagne, disent-ils, ils nous avaient permis de nous livrer au commerce, de trafiquer et d'exercer librement notre sainte religion. Lorsqu'ils furent chassés de ce beau pays par les chrétiens, ils nous laissèrent d'abord tranquilles, mais, envieux des richesses que nous avions acquises par notre travail, ils ne tardèrent pas à nous tyranniser.

« En 1390, le grand rabbin de Séville, Ben-Smia, fut chargé de fers et jeté en prison avec soixante des principaux chefs de familles juives. Cet acte arbitraire fut le

signal de cruautés encore plus grandes que celles que nous avions éprouvées jusque-là. La mort du rabbin et de ses compagnons d'infortune fut ordonnée, et tous allaient être exécutés lorsqu'ils furent délivrés par un miracle. Tous ceux qui étaient avec Simon, voyant approcher leur dernière heure, accablés de douleur, s'abandonnaient au désespoir. Mais ce grand homme restait calme et semblait se résigner avec courage à son malheureux sort. Tout à coup ses yeux se remplirent de feu, sa figure s'anima, et un rayon de lumière brilla autour de sa tête. Dans ce moment, il prit un morceau de charbon, dessina un navire sur la muraille, et, se tournant ensuite vers ceux qui pleuraient, il leur dit : — « Que tous ceux qui croient en la puissance de Dieu et qui veulent sortir d'ici à l'instant même mettent avec moi le doigt sur ce vaisseau. » Tous le firent, et aussitôt le navire dessiné devint un navire véritable, qui se mit de lui-même en mouvement, traversa la ville de Séville, au grand étonnement de tous les habitants, sans en écraser un seul, et se rendit droit à la mer avec tous ceux qui le montaient. Le vaisseau miraculeux fut conduit par le vent dans la rade d'Alger, ville qui n'était alors habitée que par des mahométans. Sur la demande que leur firent les Juifs de s'établir parmi eux, les Algériens, après avoir écouté le récit de la manière miraculeuse dont ils avaient échappé à la cruauté de leurs oppresseurs, consultèrent un marabout fameux qui vivait à Miliana. Sur sa réponse qu'il fallait accueillir les enfants d'Israël, les Juifs eurent la permission de débarquer, et les habitants, ayant à leur tête les chefs de la religion et de la loi, sortirent en foule pour les recevoir. »

On accorda aux Juifs tous les privilèges dont ils avaient joui en Espagne sous l'empire des Maures. Ils obtinrent

2.

même le pouvoir de faire des liqueurs et du vin. Toutes les conditions du traité furent écrites sur un parchemin que les rabbins d'Alger conservent encore dans leurs archives.

Autrefois, dit un auteur, à six heures du soir, ils ne pouvaient plus circuler dans les rues : renfermés dans un quartier à part, ils étaient dans un état permanent de suspicion. S'ils voulaient sortir après le coucher du soleil, ils se présentaient à la police, qui leur donnait, comme à ses agents, une lanière en nerf de bœuf, espèce de passe qu'ils montraient à la ronde de nuit pour se faire connaître. Si la nuit était obscure, au lieu de porter une lanterne, comme les Turcs et les Maures, ils tenaient à la main une bougie allumée que le vent éteignait à chaque instant. Passaient-ils devant une mosquée, ils prenaient leurs souliers à la main et rampaient jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus en vue. Devant la Kasba, ils étaient obligés de s'agenouiller; puis ils fuyaient rapidement, la tête inclinée, et malheur à celui qui oubliait sa consigne : attaché à une chaîne, le misérable était bâtonné!

J'ai été témoin d'un fait qui témoigne de la haine que les musulmans leur portent encore de nos jours. J'allais visiter une mosquée; un Juif, très pressé et très préoccupé, passait également sous le porche; au moment où il y pensait le moins, il reçoit sur les épaules et sur le dos un coup énorme de bâton, appliqué par une main vigoureuse et consciencieuse. C'était l'Arabe gardien de la mosquée qui se permettait cette jovialité ou cette correction. Le Juif, sans dire un mot, et comme s'il avait commis un crime, prend ses jambes à son cou, et court encore. Fort intrigué de cette scène, je demande explication à l'Arabe.

« Pourquoi frappes-tu ainsi ce Juif, quel mal t'a-t-il fait?

— Comment, toi, marabout chrétien, tu défends ce chien de Juif? c'est ton ennemi, c'est l'ennemi de ton dieu.

— Il ne t'a pas fait de mal, tu n'as rien à lui reprocher?

— C'est un chien qui ne doit pas souiller la mosquée; il a tué Sidi-Aïssa, son dieu et le tien.

— Qu'arriverait-il donc s'il entrait dans la mosquée?

— Il n'en sortirait pas vivant, il serait déchiré avec les ongles. »

Voilà les dispositions des Arabes à l'égard de cette race.

Revenons à notre description des mœurs. Les Juifs ne devaient parler aux Maures qu'avec déférence et soumission. Ils leur cédaient le haut du pavé, et toute infraction à ces mesures avait pour résultat la bastonnade ou l'amende. La dernière place à la fontaine était pour eux. Ils ne pouvaient même rentrer en ville sur un âne. Une législature sanguinaire les menaçait à chaque instant. L'insulte envers un musulman était punie par une mort soudaine, infligée arbitrairement et souvent d'après le caprice du Maure offensé, qui, en cas de réprimande, payait une amende au gouvernement, rarement aux parents de la victime. Les janissaires rachetaient de pareils forfaits avec une livre et demie de tabac, qu'ils versaient dans les magasins de l'État. Le pacha voulait-il s'emparer de la fortune d'un Juif, il lui suscitait une mauvaise affaire qui l'envoyait à la mort. Tandis qu'un Turc recevait la bastonnade, un Juif était brûlé pour le même délit.

Tel était le sort misérable des Juifs avant la domination française, et l'on peut s'étonner que ce peuple ait pu résister à cet état de choses; cela n'est pas étonnant cependant. Les Algériens qui habitaient le bord de la

mer étaient aventureux et ne vivaient que de pirateries, il leur fallait donc des individus intermédiaires entre eux et les peuples qui étaient leurs victimes pour faire fructifier le produit de leurs courses et de leurs rapines. Les Juifs étaient souples, insinuants, façonnés à toute espèce de trafic, et, de plus, ils avaient un instinct tout particulier pour le commerce. Ils étaient avant tout spéculateurs, doués d'une patience admirable, ne se rebutant pas plus devant les juges que devant les mauvais traitements. Ils se maintenaient donc auprès des indigènes par la seule raison qu'ils leur étaient nécessaires.

Depuis la révolution du 4 septembre 1870, comme nous l'avons indiqué plus haut, les Juifs sont reconnus Français, ils en ont tous les droits, et ils en usent pour accaparer, à Oran, tout le commerce, et partant, tout l'argent. Ils sont bijoutiers, changeurs, argentiers, marchands de toutes espèces de denrées, ont le génie du trafic et sont propriétaires des plus beaux immeubles. Ils sont essentiellement voleurs et de mauvaise foi dans le commerce. Règle générale : Quand vous achetez à un marchand juif un objet quelconque, gardez-vous bien de lui payer la somme qu'il vous demande, offrez-lui seulement le quart de ce qu'il exige, et il sera très heureux de vous donner sa marchandise; et encore n'êtes-vous pas sûr de ne pas être volé. C'est une recommandation que je suis heureux de faire à tout voyageur qui achète en Algérie.

Le type juif, en général, est des plus magnifiques : grand, bien fait, la figure ovale, le nez busqué, les yeux noirs et vifs, les cheveux et la barbe abondants. Le costume, taillé comme celui des Maures, est de couleur sombre. Le turban est noir, des bas et des souliers remplacent les chaussettes et les babouches des musulmans. Ils s'habillent aussi à l'européenne, et des mar-

chands que l'on rencontre à Paris ou dans les villes d'eau, s'habillent comme des Maures et prennent souvent leurs noms.

Les Juifs qui vivent dans les tribus sont habillés comme des Arabes : un manchir ou foulard noir entourant la tête par-dessus le kaïk les distingue des Arabes.

Les Juives, à l'inverse des Mauresques, se montrent partout, aux fontaines, sur le seuil des portes, devant les boutiques, ou réunies dans les boulangeries banales, à l'heure où les galettes sont tirées du four. Elles s'en vont alors, soit avec leur cruche remplie, soit avec leur planche au pain, traînant leurs pieds nus dans des sandales sans quartier, le corps serré dans des fourreaux de soie de couleur sombre, et portant, comme des veuves, un lambeau noir sur leurs cheveux.

Je suis allé visiter, à Oran, le quartier réservé plus particulièrement aux nègres; ce n'a pas été, je l'avoue, une visite très agréable, mais elle m'intéressait beaucoup, cependant. Je voulais juger de la physionomie de ce peuple. Hélas! je n'y ai rencontré que la pauvreté, la misère et l'ordure. La saleté est à l'ordre du jour, et dans l'intérieur des maisons, elle est extrême : on dirait plutôt des terriers que des habitations humaines. Dans le but de débarrasser la ville, la place, les postes et les glacis des nombreux gourbis qui les peuplaient, on arrêta, en 1845, la création et la formation du village des Djalis (étrangers), appelé aujourd'hui le village nègre. On dressa des rues très larges, tracées au cordeau, et bordées de maisons uniformes, basses, à un rez-de-chaussée; de nombreuses fontaines alimentent le village, et, au premier aspect, la vue de ces maisons et de ces rues pourrait offrir quelque intérêt, qui disparaît bientôt, lorsque l'on examine de près la misère et la malpropreté des habitants.

Les enfants de tout âge, de tout sexe, déguenillés, revêtus de sales lambeaux disparates, errent à travers les rues en foule nombreuse et désordonnée; toute leur occupation est d'aller mendier et d'entourer par bandes l'étranger qui s'aventure dans le dédale de ce chenil. C'est ce qui nous est arrivé. Tous ces pauvres déshérités, hommes, femmes, enfants, à la figure de marsouin, se pressaient en foule autour de nous; il en arrivait de tous côtés, semblables aux flots pressés. C'était une chose si rare de voir une voiture un peu convenable traverser le pays; c'était à qui se précipiterait, se bousculerait pour recevoir une aumône, et notre générosité ne pouvait les rassasier. Notre cocher, qui les connaissait bien, dut à la fin employer les moyens à son usage pour nous débarrasser de cette cohue qui entourait notre voiture, au risque de se faire écraser; et ce fut avec grand'peine que nous pûmes sortir de ce lieu sale et infect.

La vue de cette dégradation de la nature humaine fait mal à voir; et si l'homme ne présentait à notre admiration d'autres types plus beaux et surtout plus avancés en civilisation, volontiers je dirais, en voyant l'état misérable de ces nègres et de ces négresses : « Il serait bien difficile de prouver à M. Darwin que l'homme est le chef-d'œuvre de la création, et non pas le descendant du singe, et à M. Huxley, que l'homme n'est pas un singe dégénéré. » Pardonnez-moi cette réflexion, qui m'est suggérée par l'étude que je fais actuellement de la théorie de l'auteur anglais.

En effet, la race nègre a un cachet tout particulier de dégradation; et cependant rien ne saurait la sortir de cet état. Il semblerait que ces malheureux sont nés pour l'esclavage et la servitude; ils ne font aucun progrès, bien qu'ils soient libres, ou des progrès si lents que

personne ne peut s'en apercevoir. Ils conservent les mêmes habitudes, la même religion, et c'est précisément cette religion qui les empêche de sortir de leur position; car ils sont musulmans, et l'islamisme, fondé sur le fatalisme et le matérialisme le plus abject, les retient au contraire dans cet état d'infériorité et d'abaissement. Chez eux aussi, il faut bien le dire, les sens sont plus exercés que l'intelligence; peu d'efforts, peu d'initiative, beaucoup d'impressionnabilité, et par conséquent de mobilité, donnent au caractère les qualités et les défauts de l'enfance.

En vertu de ce caractère, il n'est pas étonnant de voir le nègre montrer, dans son habillement, une prédilection marquée pour les couleurs claires. Il porte presque invariablement le turban et le *séroual* (espèce de culotte bouffante qui descend jusqu'aux genoux) blancs, et presque toujours aussi une veste blanche. Jusque dans les industries qui les font vivre, il semble rechercher des oppositions à la couleur de jais luisant, dont la nature l'a couvert. Il se fait marchand de chaux, et sa compagne marchande de farine. Dans presque toutes les villes de l'Algérie, on le voit promener son pinceau à long manche sur la coupole des mosquées, sur les flèches des minarets, sur les façades et les terrasses de tous les édifices. Les nègres sont encore fabricants de sparterie; puis à l'occasion, manœuvres, terrassiers, portefaix, etc.; les négresses sont masseuses dans les bains maures, boulangères ambulantes, servantes et sorcières.

J'ai prononcé le mot de sorcières, c'est qu'en effet ces pauvres gens sont grossièrement superstitieux. Bien que la plupart soient musulmans, cependant leurs idées religieuses sont du genre le plus décousu et le plus vague; on ne trouve pas deux personnes qui s'accordent sur le même point. La superstition individuelle semble

avoir le champ libre, et chaque homme croit à ce que son imagination lui présente, par une cause ou par une autre, comme funeste ou favorable. Ils croient aux esprits bons ou mauvais, et c'est pour conjurer les uns ou implorer les autres, qu'ils observent certaines cérémonies dont nous parlerons plus bas.

Leur plus grand fléau, c'est la croyance à l'*aniemba,* c'est-à-dire à la sorcellerie et à la magie. Le nègre croit fermement que la mort est toujours une violence contre nature; il ne peut s'imaginer qu'un homme qui se portait bien quinze jours auparavant puisse être amené par la maladie aux portes du tombeau, à moins qu'un sorcier puissant ne s'en soit mêlé, et n'ait, par quelque maléfice, attaqué le principe de la vie et déchaîné le mal. Aussi, ne soyez pas étonné de les voir couverts d'amulettes ou de grigris, talismans dans lesquels ils ont la plus grande confiance.

Pas un nègre qui n'ait sur sa personne un ou plusieurs amulettes. On porte d'ordinaire ces amulettes autour du cou ou de la taille. Ce sont des morceaux de peaux d'animaux rares, des serres d'oiseaux de proie, des dents d'animaux féroces, des plumes d'oiseaux curieux, des cendres de certaines espèces de bois, des os de serpents, etc. Ne rions pas trop de leur superstition, est-ce que, même dans nos campagnes de France, on ne recherche pas avec ardeur la corde de pendu, pour ne pas prendre un mauvais numéro quand on doit tirer au sort, ou pour être toujours heureux au jeu? Chaque grigri a une vertu particulière : l'un vous préserve de la maladie, un autre raffermit le cœur du chasseur ou du guerrier, etc. Le charme vient-il à faire défaut, la foi du croyant n'en est pas ébranlée, car il suppose alors que quelque méchant sorcier a fabriqué un contre-charme d'une puissance supérieure dont il est victime. Il y a des

talismans plus compliqués que les grigris : quelques-uns sont assez ingénieux. Il en est qui se composent d'un cornet et d'une sonnette attachés ensemble; il a pour but de chasser le diable. Quand le porteur de ce talisman se croit en danger, il agite la sonnette, le son met en fuite les méchants esprits et appelle en même temps les bons, qui entrent dans le cornet.

Laissez-moi vous raconter comment, dans les cérémonies solennelles, les sorcières négresses conjurent les esprits, ce tableau est le complément indispensable des mœurs et des superstitions grossières des nègres. Le fait a surtout lieu le mercredi de chaque semaine, sur la route de Bab-el-Oued, à Saint-Eugène, près d'Alger. On rencontre de nombreux groupes de femmes et d'enfants à âne et à mulet, suivis de serviteurs portant des poules. Ils se dirigent vers la plage, au-dessous de l'ancienne koubba de Sidi-Yacoub, à Seba-Aïoun (les sept fontaines). Là président, non pas les naïades traditionnelles, mais des génies dont l'influence est grande, il paraît, sur la destinée des musulmans. Les uns sont les génies blancs, verts, bleus, couleur fleur de pois; ce sont les bons génies; les autres, rouges, noirs et bruns, sont les mauvais génies. C'est pour invoquer ou conjurer ces génies que les musulmans se rendent le mercredi aux Sept-Fontaines. Qui conjure ou invoque ces génies? Les négresses, sorcières, fabricantes de philtres, diseuses de bonne ou mauvaise aventure, en un mot, les Guezzanates.

Voici, dit-on, ce qui se passe : près d'une des fontaines désignée d'avance, une négresse allume un réchaud, y fait pétiller des grains d'encens ou de benjoin, dont la personne intéressée respire l'odeur et la vapeur. Ensuite, les poules apportées pour le sacrifice sont égorgées à moitié et lancées sur le sable. Si les poules agonisantes

vont, moitié volant, moitié roulant, gagner la mer, le sacrifice aura été agréable au génie invoqué, et alors la réussite désirée est certaine, c'est-à-dire qu'une maladie sera guérie ou un vœu accompli. Si, au contraire, les poules meurent sur le sable, tout est à refaire. Mais les négresses ont une trop grande habitude de la chose pour ne pas prévoir le dénouement du sacrifice, dénouement qui sera en raison de la rémunération des malades, des faiseurs de vœux ou de leurs représentants, s'ils n'ont pu quitter la maison.

Les poules sont quelquefois remplacées par un mouton, rarement par un bœuf, et alors c'est un nègre qui fait l'office de sacrificateur, mais sur place, et sans que la victime aille cette fois mourir dans la mer. La raison de cette différence se comprend facilement et naturellement, elle n'a pas besoin d'explication.

Les nègres, en dehors de leurs occupations habituelles, ont l'attribution du tapage; aux fêtes musulmanes et à nos fêtes publiques, ils parcourent les rues en gambadant et en gesticulant au son assourdissant de la grosse caisse, du tamtam et des karakob (castagnettes). Puis, ils stationnent sur les places publiques pour y exécuter des rondes sans fin, dont ils marquent la mesure avec des bâtonnets qu'ils lèvent et frappent en cadence au-dessus de leur tête.

Il est bon de vous raconter quelques particularités qui achèveront de peindre ce peuple d'un seul trait, et qui vous laisseront soupçonner ce qu'ils peuvent faire habituellement.

Dans toutes les villes, les nègres ont l'habitude de se réunir un jour de chaque année, et de célébrer en commun une fête qui leur fait retrouver pendant quelques heures les joies naïves de leur berceau.

La solennité a lieu le jour de la fête de Lella Bonà-

Bent-el-Hamara (madame Bonà, fille de la rouge) : c'est le nom donné par les Arabes aux ruines d'Hippone, où ils prétendent qu'une sainte de ce nom est enterrée. La scène se passe dans les vastes citernes de l'ancienne ville. Ce jour est consacré aux sacrifices : on immole à la sainte des coqs, et toujours des coqs rouges, parce que Lella Bonà était fille de la rouge (Bent-el-Hamara).

Dès que le soir vient, les bougies s'allument et projettent une lumière vacillante sous les murailles du souterrain. Des négresses préparent le couscoussou. Pendant ce temps, le tambourin et le fifre font entendre sans interruption leur bruit assourdissant. Les négresses quittent le voile bleu et, revêtues de gaze et de soie brochées d'or et d'argent, commencent lentement leurs danses. Bientôt arrivent les nègres, et chacun de son côté et à sa manière se met en mouvement. D'abord, les gestes ont de la lenteur et une sorte de nonchalance; mais, peu à peu la mesure se précipite, les cadences deviennent plus vives, danseurs et danseuses sont enivrés, haletants de fatigue, exaltés, furieux et ruisselants de sueur. Ils se livrent bientôt aux contorsions les plus incroyables et finissent par tomber dans un état d'ivresse magnétique, au milieu de laquelle ils poussent de grands cris incohérents. On ne sait en vérité, ce qui doit le plus étonner du courage des musiciens, de l'ardeur des danseurs ou de la patience des spectateurs !

Tout cela se voit à la lueur incertaine de quelques bougies, par une nuit sombre, dans de vastes souterrains auxquels tous ces visages noirs donnent une certaine ressemblance avec l'enfer. Des feux allumés brillent; çà et là des femmes et des enfants gisent accroupis le long des murs; d'autres courent échevelés à travers les danses. Au-dessus de toutes ces têtes en mouvement règne une voûte en partie détruite, à travers laquelle on

aperçoit les étoiles du firmament et les cimes des arbres qui ont poussé dans les crevasses. Toute cette fantasmagorie dure jusqu'aux premières lueurs du jour. Alors la caravane de nègres, de négresses et de négrillons s'en revient à la ville, fatiguée, mais satisfaite des plaisirs de la nuit.

CHAPITRE III.

Les Arabes. — La société arabe. — Le Douar. — La Tribu. — La Noblesse. — Les Marabouts. — La Zaouia. — Abd-el-Kader. — Photographie de l'Arabe. — Son esprit superstitieux. — Visite à un marabout. — Hospitalité des Arabes. — Bou-Zian : il dévalise un juif avec originalité et amabilité. — L'Arabe nomade sous la tente. — Sa jalousie et sa férocité.

La société arabe repose sur trois caractères généraux qui se trouvent jusque dans les plus petites divisions. Ce sont : l'influence de la consanguinité, dérivant de l'interprétation que les Arabes ont adoptée de la loi de Mohammed ; la forme aristocratique du gouvernement, résultant à la fois des préceptes religieux et des habitudes naturelles, de l'instabilité des centres de population, qui ne tient absolument qu'au caractère du peuple arabe, à des raisons tirées de la culture et de la nature du pays que ce peuple habite.

Ce qui distingue la tribu arabe, c'est l'esprit de solidarité et d'union contre les voisins, qui de son berceau a passé à ses descendants, et que la tradition et l'orgueil, aussi bien que le souvenir des périls éprouvés en commun tendent encore à fortifier.

Le sort des tribus a été extrêmement variable : quelques-unes sont entièrement éteintes ; d'autres sont très

réduites, d'autres encore sont restées puissantes et très nombreuses. Il n'est point difficile de se rendre compte de cette inégalité de population dans les tribus; leur genre de vie les soumet à mille vicissitudes. Les tribus sont divisées en un plus ou moins grand nombre de fractions, selon leur importance. De même que la tribu est un élément politique et administratif dans le gouvernement, de même le *Douar* est l'élément de famille dans la tribu. Tout chef de famille, propriétaire de terres, qui réunit autour de sa tente celles de ses enfants, de ses proches parents, alliés, de ses fermiers, forme ainsi un *douar* (rond de tentes) dont il est le chef naturel, dont il est le représentant ou *cheik* dans la tribu, et qui porte son nom. L'autorité de ce cheik est indépendante de toute délégation extérieure; ni l'État, ni la tribu ne peuvent intervenir dans sa nomination, si l'on peut appeler ainsi l'acte qui, d'un consentement tacite, mais unanime, confère l'autorité à un seul. Le besoin de la vie nomade, aussi bien que les préceptes religieux, expliquent, du reste, la fonction du douar et sa constitution. Le désir de sécurité pour les individus, la garde des richesses et des troupeaux, ont porté les hommes d'une même souche à se réunir et à voyager ensemble, à se soumettre à une autorité non contestée. L'histoire de tous les peuples nomades nous offre des faits analogues.

Une même loi sociale gouverne également les Arabes et les Berbères. Dans les clans abruptes de la montagne, dans les horizons découverts de la plaine, dans les steppes et les oasis du Sahara, partout nous retrouvons la constitution uniforme de ces peuples; nous retrouvons le même élément d'agrégation : la tribu. La tribu, c'est l'unité, c'est la commune.

Chez les peuples stables qui ne font point usage de

la tente, la tribu se présente comme une agglomération de villages; c'est alors surtout qu'elle offre une grande analogie avec nos communes de France; c'est la forme caractéristique de la race berbère.

Chez les peuples qui ont rompu avec le chaume et la tuile, la tribu se présente comme nous l'avons indiqué tout à l'heure; c'est une agglomération de cercles formés de taches noires, qu'on prendrait de loin pour des amas de fumier. Chacune de ces taches est une tente, chaque cercle de tente forme un douar; c'est la forme caractéristique de la race arabe.

Le village pour les uns, le douar pour les autres, tels sont les éléments principaux de la tribu.

Entre cette unité de la commune et de la tribu, qui est l'unité constitutive de la société, il existe une division intermédiaire qui réunit un certain nombre soit de villages, soit de douars, et que l'on appelle la *Ferka*, mot qui signifie fraction. La somme de ces fractions produit l'unité, c'est-à-dire la tribu.

Parmi les communes, les unes sont sédentaires, les autres nomades; quelques-unes offrent l'exemple d'émigrations partielles et jonchent le sol de leurs colonies.

Les communes et les tribus sédentaires sont celles qui, habitant sous le chaume, sous la tuile ou sous la terrasse, ne se déplacent jamais, comme les villages de Kabylie ou du Sahara; celles qui, habitant sous la tente, se meuvent entre des limites fixes, comme les Arabes du Tell; ou bien enfin celles qui, habitant sous la tente, se meuvent autour de points fixes, comme cela a lieu pour quelques tribus du Sahara.

Il ne faut pas prendre les peuples nomades pour des peuples errants; il n'y a pas de tribus errantes en Algérie. Les plus mobiles obéissent, dans leurs mouvements, à crteaines lois qui limitent d'une manière presque

invariable le champ de l'habitation, de la culture et du parcours. Ces lois résultent du climat et du sol, de l'extrême régularité qui préside au retour des saisons, de l'extrême inégalité qui préside au partage des eaux.

Pendant une moitié de l'année, l'Algérie ressemble à une pelouse verte et arrosée. Pendant l'autre moitié, elle se partage en deux larges bandes verdoyantes et en deux larges bandes jaunes et arides. Les deux premières sont le massif méditerranéen et le massif intérieur; les deux autres sont la zone des landes et celle des oasis.

Pendant les six mois de verdure, les tribus des oasis se répandent avec leurs troupeaux dans les landes limitrophes, les tribus qui habitent les pentes des montagnes méridionales descendent pareillement dans les landes voisines.

Pendant les six mois de sécheresse, ces dernières remontent dans leurs montagnes. Les tribus des oasis exécutent leurs mouvements de migration lointaine; elles abandonnent la région natale et vont chercher, sur les plateaux du Tell, de l'eau, des blés et des pâturages.

Pendant la première saison, la population de l'Algérie se disperse sur toute sa surface; pendant la seconde, elle se concentre dans les massifs montueux et dans les terres cultivables des oasis. Elles obéissent ainsi à un mouvement d'oscillation qui, aux mêmes époques, les ramène sur les mêmes points.

Le peuple arabe a non seulement des chefs de tribu, mais des chef militaires et des chefs de religion. Il existe chez eux trois sortes de noblesse : 1° la noblesse d'origine; 2° la noblesse militaire; 3° la noblesse religieuse. On appelle noble d'origine, *chérif*, tout musulman qui peut, au moyen de titres en règle, prouver qu'il descend de Fatma-Zohra, fille du prophète, et de Sidi-Ali-Abi-Taleb, oncle de ce dernier. On peut dire que c'est

Mohammed lui-même qui a fondé cette noblesse, très considérée chez les Arabes. Il prescrit, en effet, dans plusieurs passages du Coran, aux peuples qui ont embrassé sa foi, de témoigner les plus grands égards aux hommes de son sang, en annonçant qu'ils seront les plus fermes soutiens et les purificateurs futurs de la loi musulmane. Les *cheurfa* jouissent de prérogatives plutôt morales que matérielles, et leur influence ne doit pas se mesurer sur les honneurs qu'on leur rend.

Les membres de la noblesse militaire, chez les Arabes, portent le nom de *djouad*. Ce sont les descendants de familles anciennes et illustres dans le pays, ou bien encore les rejetons d'une tribu célèbre, les *Koraïche*, dont Mohammed et sa famille faisaient partie. Les djouad constituent l'élément militaire dans la société arabe. Ce sont eux qui, accompagnés de leur clientèle, mènent les Arabes au combat. Par le fait, ces derniers sont presque leurs sujets.

Les membres de la noblesse religieuse s'appellent *marabouts*. Le marabout est l'homme spécialement voué à l'observance des préceptes du Coran; c'est lui qui, aux yeux des Arabes, conserve intacte la foi musulmane; il est l'homme que les prières ont le plus rapproché de la divinité. Aussi ses paroles deviennent des oracles auxquels la superstition ordonne d'obéir, et qui règle à la fois les discussions privées et les questions d'un intérêt général. C'est ainsi que les marabouts ont souvent empêché l'effusion du sang en réconciliant des tribus ennemies. C'est ainsi que leur protection, *anaïa*, a souvent suffi pour garantir de toute atteinte les voyageurs ou les caravanes. Bien des fois encore ils ont, le Coran à la main, prêché la guerre contre les infidèles. Un des caractères principaux de la noblesse religieuse est qu'elle est héréditaire comme la précédente.

Il existe des tribus dont tous les habitants naissent marabouts, il en existe en grand nombre. On les désigne par la qualification générique de Ouled-Sidi (les enfants de monseigneur), suivie d'un nom propre; c'est le nom du personnage, qui, de son vivant, s'est acquis, soit par des excentricités pieuses, soit par des actes de bienfaisance mystique, une réputation de sainteté, consacrée par de prétendus miracles. Élevé ainsi au pavois de la vénération populaire, il a transmis à toute sa postérité, avec son titre de marabout, le prestige qui l'accompagne. Parmi ces tribus, il en est quelques-unes qui ont laissé peu à peu décroître leur influence, et n'ont conservé, si l'on peut parler ainsi, qu'un titre nu; mais, en revanche, il en est beaucoup d'autres qui exercent sur toutes les communes circonvoisines une véritable suzeraineté. Ce sont elles qui donnent le signal de la moisson et du labourage. A l'approche de ces deux époques capitales, le paysan arabe ne regarde pas si la terre est prête à recevoir la charrue, si la moisson est prête à recevoir la faucille. L'œil fixé sur le champ de ses maîtres, il attend que la charrue et la faucille suzeraine se mettent en mouvement; alors seulement il se met à l'œuvre, car s'il les devançait, la bénédiction du ciel manquerait à ses travaux.

Ce sont encore les tribus de marabouts qui, comme nous l'avons indiqué, donnent le signal de la guerre sainte, et l'expérience nous a édifiés sur le caractère de leur insurrection.

Cependant quelques exceptions intéressantes ont prouvé que tous les chefs de cette famille ne se sont pas jetés avec la même ardeur dans la voie de la violence et du fanatisme.

Ainsi, dans les premières années de notre occupation, un des marabouts les plus influents de la province

d'Alger, consulté par les indigènes sur la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard des Français, leur fit cette remarquable réponse : « Restez tranquilles, et ne luttez pas contre eux ; car, ou la volonté de Dieu est qu'ils restent, et vos efforts pour les chasser seraient impies ; ou la volonté de Dieu est qu'ils s'en aillent, et vos efforts seraient inutiles. »

Le territoire des tribus religieuses un peu considérable est signalé à la vénération des musulmans par un petit édifice surmonté d'une coupole, blanchi à la chaux et entretenu avec soin. C'est là que reposent les restes d'un saint personnage fondateur de la tribu. Cet édifice portent le nom de *koubba,* qui signifie coupole, et l'on ajoute le nom du marabout dont il contient les restes. Dans les plaines nues et découvertes, la koubba se voit de très loin, et guide les pas des voyageurs. C'est le clocher des musulmans.

Souvent, à côté de la koubba s'élève un autre établissement qui occupe une place importante dans la vie et dans les besoins de la population indigène. Nous voulons parler de la *zaouïa*. C'est là que, sous les auspices de la religion, les enfants du voisinage viennent apprendre à lire; ils ont pour maîtres des *talebs,* ou hommes lettrés, entretenus sur les produits de la *zekkat,* ou redevance pieuse imposée à tous les musulmans. C'est là aussi que siège le cadi, dont la juridiction s'étend à toutes les tribus du ressort ecclésiastique de la zaouïa. Souvent la zaouïa est habitée par des *ulémas* ou docteurs, que les cadis eux-mêmes ne dédaignent pas de consulter.

La tribu religieuse renferme donc en elle la paroisse, l'école et le tribunal, le bureau de bienfaisance et l'hôtellerie, qui s'ouvre gratuitement au voyageur et au pauvre. Le point central autour duquel se groupent

ces divers établissements est la tombe d'un homme qui fut parmi eux un homme de bien.

La zaouïa correspond assez bien à ce qu'étaient au moyen âge nos hôtels-Dieu; elle exerce autour d'elle une influence énorme; elle la doit à son origine religieuse et aux richesses concentrées dans les familles qui l'administrent, par une accumulation soutenue d'offrandes, d'impôts et de revenus.

C'est du fonds des zaouïa que sont sortis les principaux agitateurs de l'Algérie. Il existe au sud d'Alger, sur le haut Isser, une zaouïa renommée, consacrée au marabout Sidi-Salem. Elle a produit Ben-Salem, l'un des principaux lieutenants de l'émir, dont le fils, par un singulier enchaînement de vicissitudes, se trouvait à Paris dans une maison d'éducation, pendant que son père combattait contre nous.

Une autre zaouïa, que j'ai visitée et dont je vous parlerai plus tard, est plus célèbre encore, et plus étroitement liée à la destinée de notre domination, c'est celle de Sidi-Mahi-ed-din, dans la plaine d'Eghres, au sud d'Oran. Elle se composait naguère d'une centaine de maisons, de cabanes et de tentes groupées à l'entour de la koubba. La zaouïa de Mahi-ed-din jouissait déjà, il y a 300 ans, d'une réputation de savoir et de sainteté qui a servi de base à la fortune des Hachem. Déjà à cette époque des marabouts d'Eghres faisaient trembler sur le trône de Tlemcen la puissante dynastie des Beni-Zian, et trois siècles après, dans cette même zaouïa, naissait un enfant qui devait faire retentir le monde entier du bruit de son nom : il s'appelait Abd-el-Kader.

On commettrait une grande erreur en tirant de ce qui précède la conséquence que tous les cheurfa, djouad ou marabouts occupent une position élevée dans la société arabe. On en voit journellement occupés à tous les

métiers. Mais, si tous les membres de ces classes ne jouissent pas d'une part égale de considération et d'influence, on peut affirmer au moins que la puissance et l'autorité ne se trouvent qu'en elles.

Les classes inférieures, celles qui constituent la masse du peuple, n'offrent pas à beaucoup près, chez les Arabes, la même variété que chez nous. On ne trouve, en effet, au-dessous de l'aristocratie, que les propriétaires fonciers, les fermiers et les domestiques ou manœuvres. Chez les tribus des Arabes pasteurs, où, à de très rares exceptions près, la propriété ne consiste qu'en troupeaux, cette uniformité est encore plus grande.

Les tribus les plus importantes de la province d'Oran, dans le Tell, sont : les Flita, les Hachem, les Sdama, les tribus de la Yakoubia, les Djafra, les Beni-Amour, les R'ossel; dans le Sahara : les tribus du djebel Amour, les Harar et les Hamïan, les Ouled-Sidi-Cheik.

L'Arabe est de race blanche; il est grand de taille et vigoureux; il a le visage ovale, le front fuyant, les yeux noirs et vifs, le nez busqué, les lèvres minces, les cheveux et la barbe noirs. Il porte toujours la tête couverte, est habillé toujours avec des burnous et des haïks. L'ensemble de ces différentes pièces maintient sur le corps une température toujours égale soit qu'on les relâche, soit qu'on les resserre.

L'Arabe se couvre de talismans : il en attache au cou de ses chevaux, de ses lévriers, pour les préserver du mauvais œil, des maladies et de la mort. Il est généralement vaniteux, humble, obséquieux, arrogant tour à tour; il est menteur, voleur, paresseux de corps et d'esprit. Une des rares qualités dont il est doué, c'est l'hospitalité qu'il donne largement, et ne pas accepter ce qu'il offre, serait lui faire une injure sanglante.

Je passais un jour à Oran devant la maison d'un ma-

rabout, tisserand de son métier; je voulais visiter la maison d'un marabout arabe. Sa première parole fut de m'inviter à entrer; je n'avais garde de refuser, et j'eus bientôt parcouru tout le mobilier, qui consistait en quelques instruments en bois, un métier à tisser composé de quatre tiges transversales, une natte pour coucher et quelques pauvres ustensiles : toute la demeure était pauvre et misérable.

— Marabout, me dit-il (les Arabes appellent ainsi les prêtres français), tu vas prendre le café avec moi ; femme est au marché, elle va revenir bientôt.

Je refusai, peu désireux de prendre le café arabe, qui est cependant très bon, mais le logement que je venais d'examiner, ne me portait pas beaucoup à accepter cette bienveillante invitation.

« Non, marabout, lui dis-je, je n'ai pas le temps, il faut que je retourne.

— Comment? toi, me refuser? Tu veux donc faire de la peine à moi? Voilà femme qui arrive. »

J'eus toutes les peines du monde à lui persuader que ses instances seraient inutiles, et je ne pus obtenir la permission de me retirer qu'à la condition que je reviendrais le lendemain prendre le café avec lui. Il avait les larmes aux yeux de mon refus, et je suis convaincu que si j'avais pu tenir ma promesse, je me serais fait de lui un grand ami : j'avais probablement reçu de la nature le don de lui agréer infus avec la vie.

En sortant de la maison de ce marabout et dans la cour, j'aperçus, assis à terre, dans une niche grande comme une niche à chiens, un pauvre Arabe, apprenti marabout faisant son stage, ou, si vous le permettez, faisant son séminaire. Il avait un énorme chapelet autour du cou, un petit bouquin sale et poudreux à la main : c'était le Coran qu'il devait apprendre. Je vous

assure qu'il avait un air bien pieux et bien édifiant; et il m'aurait bien touché, si je n'avais su que tout cet appareil de piété n'était qu'extérieur, et n'avait pour but que d'édifier les étrangers ou ceux qui le voient. Cela me rappelait involontairement certains individus de notre France.

« Qu'est-ce que cela, marabout?

— C'est un dévôt fils d'Islam qui se prépare à devenir marabout. Il commence à être édifiant, ne bouge pas, restera ainsi sans mouvement plusieurs mois dans la même position, et devra apprendre par cœur le Coran.

— Mais la nuit, que fait-il?

— Il doit réciter tout haut et par cœur ce qu'il a appris pendant la journée ou égrener son chapelet.

— Mais s'il dort plus que l'heure réglementaire?

— Oh! jamais il ne le fait, sans cela reçoit du bâton. »

Il faut avouer que le système est peu encourageant.

Cependant il ne faut pas trop s'illusionner sur la vertu d'hospitalité que possèdent les Arabes, vous risqueriez d'être obligé de rabattre de votre bonne opinion. Tant que vous serez sous la tente ou dans la maison d'un Arabe, vous êtes son hôte et par conséquent en sûreté; mais aussitôt que vous aurez mis le pied dehors, l'Arabe est délié de ce qu'il regarde comme une obligation de la loi. S'il soupçonne que vous avez de l'argent ou s'il a aperçu sur vous un objet qui le tente, à quelques pas de là, il vous dévalisera sans scrupule et, au besoin, il vous assassinera pour vous voler, si vous lui opposez de la résistance. Le meilleur parti à prendre, c'est de lui abandonner généreusement et gracieusement ce qu'il vous demande.

Le pillage semble être l'élément de la vie des Arabes et surtout des Arabes nomades. Ils se réunissent en

grand nombre pour entourer les *blokhaus* ou fermes écartées. C'est surtout au point du jour qu'ils attaquent, car la nuit ils ont une peur effroyable du diable. Si un jour vous venez en Algérie et que vous soyez attaqué la nuit par ces brigands, ne craignez pas d'appeler le diable, de crier bien haut son nom en arabe, bien entendu, et vous les verrez fuir sur-le-champ, et vous pourrez ainsi continuer votre chemin sans encombre. Dès que le jour a paru, ils ne craignent plus rien; aussi on est obligé d'entourer les fermes solitaires de murs crénelés pour se défendre de leurs attaques. C'est ce qui leur a fait donner le nom de blokhaus. C'est une sorte de citadelle d'où les colons repoussent l'ennemi, qui s'enfuit aussitôt qu'il s'aperçoit que l'on est sur ses gardes, qu'il est découvert, ou qu'il y a une forte résistance à redouter.

La passion qu'ont les Arabes pour le vol occasionne souvent des anecdotes assez amusantes. En voici une qui montre assez avec quelle facilité il convient de se laisser détrousser et dévaliser; et nous pourrons en tirer la conclusion et la morale que nous enseigne la Fontaine dans ses fables. Il était, vous savez, un peu épicurien, cet homme, il n'est pas étonnant que ses maximes s'en ressentent...

Mécénas fut un galant homme,
Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

et dans un autre endroit :

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Le terrible Bou-Zian, devenu actuellement chef des

bandits arabes, est un ancien tirailleur algérien qui déserta nos armées et se mit chef de voleurs. Il a une spécialité, c'est de détrousser les voyageurs de la manière la plus polie, cela ne l'empêche pas de commettre des vols audacieux en plein village. C'est, en effet, ce qui eut lieu à Perrégaux, deux jours avant mon arrivée en cette ville. Plus tard, je vous raconterai peut-être ce fait; aujourd'hui, il s'agit d'un autre que je vous garantis très authentique.

Un jour, il n'y a pas très longtemps de cela, un riche juif revenait chez lui avec une somme importante d'argent : il portait, je crois, quarante ou cinquante mille francs. C'était bien imprudent à lui surtout, juif, de voyager seul avec une telle somme. Il se hâtait bien entendu, car il connaissait les habitudes des Arabes; et droit à son terrier il s'enfuyait au plus vite. Mais hélas! Bou-Zian l'avait appris.

« Bonne aubaine! » se dit-il.

Tout fait nombre; et il accourt accompagné de quatre de ses fidèles Arabes. Car Bou-Zian a une troupe avec lui, il a une compagnie de douze hommes déterminés, choisis et éprouvés. Il pourrait en avoir davantage, sa réputation de voleur et d'assassin est faite, et il y a toujours plus de deux cents solliciteurs qui attendent l'insigne honneur d'être choisis par le chef; mais Bou-Zian ne le veut pas, et ce n'est que quand un ou plusieurs de ses hommes disparaissent qu'il en choisit d'autres.

Ces cinq hommes donc se mettent en embuscade sur le chemin que doit parcourir le juif. Il approche, soudain ils l'entourent; quatre canons de fusil sont braqués sur lui.

« Ta bourse, dit Bou-Zian, je sais que tu as cinquante mille francs sur toi... Si tu dis un mot ou si tu fais un mouvement pour te sauver, tu es mort. »

Le juif, éperdu, sent son cœur frémir, l'effroi le saisit; donner sa bourse c'est arracher son âme; n'importe, il le faut !

« La voilà.

— J'ai besoin de ton manteau et de tes autres vêtements; il me les faut. »

Le malheureux, d'une voix étranglée :

« Les voici.

— Mais, j'y pense, tu as une belle montre, la mienne est arrêtée, voyons-la, il me la faut et je donnerai la mienne à un de mes hommes. »

Notre pauvre juif s'exécute encore bien à regret, comme vous le supposez facilement.

« Tu as une belle bague, elle doit faire bon effet à mon doigt; et ton fusil, il sort vraiment d'une bonne fabrique, il fera bien mon affaire, et cela allègera d'autant la charge que tu portes, tu n'en marcheras que plus allègrement.

— Mais, dit le juif, qui, malgré sa torpeur, est resté juif, et a recouvré sa présence d'esprit (cette race ne perd jamais absolument la carte) mais, Bou-Zian, je sais que tu es de bon accommodement, je ne te redemanderai pas mon argent, ce serait inutile, n'est-ce pas? je te le donne. Il y a trois objets auxquels je tiens davantage et qui te seraient inutiles : ma bague, ma montre et mon fusil; celui-ci surtout ne saurait te servir, puisqu'il te manquera les munitions convenables, veux-tu me les revendre?

— Avec plaisir, dit l'autre, après un moment de réflexion. Combien veux-tu me les racheter ?

— Cent francs.

— Cela me va; demain à huit heures, un de mes hommes te rapportera chez toi ces objets, contre cent francs que tu lui remettras. »

Le lendemain, à huit heures, un Arabe rapportait les objets et recevait la somme promise. Mais, me direz-vous, pourquoi ne pas avoir arrêté ce voleur ? et pourquoi n'a-t-on pas poursuivi Bou-Zian?

Pourquoi? Essayez, si vous l'osez, quand vous vous trouverez dans le même cas. Le juif connaissait mieux que vous encore ce moyen et il n'a pas jugé à propos de le prendre, car, l'eût-il employé, ses jours et ses heures étaient comptés; on l'eût trouvé assassiné à quelques jours de là. Bou-Zian a sur les Arabes une puissance fascinatrice et illimitée, d'autant plus grande, qu'il passe chez eux pour un homme extraordinaire, et presque au-dessus de l'humanité. Ils ont pour lui une vénération extrême, qui augmente chaque jour, en raison des vols et assassinats qu'il commet. Sa tête est mise à prix depuis longtemps, des recherches sont faites, les troupes sillonnent les parages où on suppose qu'il s'est réfugié. Mais Bou-Zian est de connivence avec les Arabes, qui l'avertissent des recherches entreprises, et quand on croit être sûr de le saisir dans un endroit, on apprend le lendemain qu'il vient de commettre un vol dans la région diamétralement opposée. Voilà l'Arabe.

Les Arabes vivent ordinairement sous la tente, c'est le plus petit nombre qui habitent les villes et les villages. Ce peuple est essentiellement nomade, il laboure et possède de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons qu'il envoie paître sur le penchant des montagnes, sous la garde d'un enfant. L'Arabe ne plante pas d'arbres, et, comme il est essentiellement paresseux, il craint la fatigue. Il possède une espèce de charrue de bois; c'est une poutre ou un tronc d'arbre, dont il tient une extrémité? l'autre bout est traversé par un coin de bois, qui sert de lame et doit fouiller la terre. Il y attelle

le plus souvent une femme avec une vache, ou quelquefois il remplace la vache par un bourriquot; ces malheureux doivent tirer la charrue, dont le maître soutient l'extrémité en fumant sa pipe. A peine si la terre est entamée, et il contourne le moindre obstacle, tant l'Arabe redoute la fatigue!

Comme je m'étonnais beaucoup de cet excès de paresse, je dis un jour à un Arabe qui cultivait le peu de terre libre entre les arbres, dans une forêt de palmiers nains, contournant avec soin sa charrue, et laissant l'arbuste intact :

« Pourquoi n'arraches-tu pas ces palmiers, et ne défriches-tu pas cette forêt, tu aurais un champ vaste et fertile?

— Pas la peine, me répondit-il, plus tard, bientôt peut-être, tous ces vastes champs que vous avez défrichés seront à nous. »

Je n'en demandai pas davantage, j'avais compris; car tous sont élevés dans la persuasion qu'un jour ils chasseront les Français et redeviendront maîtres de l'Algérie; c'est pourquoi ils se dispensent de travailler pour l'avenir.

L'Arabe n'a pas d'industrie proprement dite, il confectionne des selles, des harnachements et des mors. Les femmes tissent tous les vêtements et les étoffes servant à faire les tentes, les sacs, etc.

Quand l'Arabe nomade change de campement, il replie sa tente faite en poil de chameau, tissée de couleur grise ou noire et non blanche, comme le dit poétiquement le grand Victor Hugo, qui, dans son lyrisme, s'extasie sur la blancheur des tentes arabes, qui sont noires. Il donne à porter les instruments de ménage et le bagage à son chameau, place les enfants sur le bourriquot et sur le dos de ses femmes, qui marchent à pied,

et lui, triomphalement campé sur son coursier, fume sa pipe le long du voyage. La femme, en effet, est peu considérée chez l'Arabe, il la traite comme un animal; c'est elle qui doit faire tout l'ouvrage de la tente et tous les autres travaux, heureuse encore quand, pour prix de ses services, elle n'est pas maltraitée de coups.

On m'a raconté un fait qui s'est passé sous une tente aux environs d'Oran, et qui dépeint parfaitement la tyrannie des Arabes sur leurs femmes et la passion de la jalousie qui les domine.

Un Arabe avait besoin de faire une course; en partant, il défend à ses femmes de sortir de la tente, sous quelque prétexte que ce soit. Pendant son absence, l'eau vient à manquer pour les besoins du ménage; une des femmes croit devoir en aller puiser à quelques pas de la. A son retour, l'Arabe s'aperçoit que les outres sont pleines, et s'informe quelle est celle qui a été puiser de l'eau; il la tue sur-le-champ d'un coup de pistolet. Depuis, et pour ce fait, il a été traîné dans les prisons, où il était encore lorsque je suis arrivé. A-t-il-été condamné? A-t-il compris son crime? C'est ce que j'ignore. Mais le fait n'en est pas moins horrible.

Un chef de la tribu des Haracta, entre Aïn-Beïda et Tebessa, se rend à Constantine. A quelques jours de lâ, il rentre dans sa tribu au petit jour, appelle sa femme, lui dit d'apporter quatre pieux et quatre cordes. La chose faite, il jette sa femme par terre, l'étend entre quatre pieux, lui attache les membres avec les cordes, et, prenant un long bâton, il frappe la malheureuse à coups redoublés. Les cris de désespoir et de douleur poussés par cette femme réveillent toute la tribu, on accourt à ce cruel spectacle, et c'est en vain qu'on cherche à arrêter le bras du mari.

« Mais que t'a fait ta femme? ose-t-on lui dire. C'est

la perle de la tribu, c'est une bonne mère, c'est le modèle des épouses !

— Ce qu'elle m'a fait? réplique le mari en redoublant les coups, ce qu'elle m'a fait?.... Ma foi, je me soulage. »

A bout de forces, il redevint plus calme. C'est alors qu'il raconta qu'étant parti pour affaires, il avait vu à Constantine une femme de cette tribu, forte de l'appui de l'autorité française, traîner son mari chez le kadi pour se plaindre de lui, et le kadi avait donné raison à la femme. Chose inouïe, monstrueuse et qui avait tellement ahuri notre Arabe qu'il était reparti, oubliant le but de son voyage, et ne songeant qu'à venger sur sa femme l'affront fait au sexe fort. *Ab uno disce omnes !*

CHAPITRE. IV

Forêts de l'Afrique. — Le commandant Michel. — Amende honorable à la ville de Château-Thierry. — Aspect et sauvagerie des forêts de palmiers. — Rencontre d'une caravane d'Arabes. — Visite à un blockhaus. — Sidi-Chami. — Le lac Salé. — Misserg'hin. — Le Père Abram. — Triste et funeste aventure qui m'arrive; conséquences désagréables. — Arrivée à la ferme de M. Bonfort. — Temsalmet. — Aïn-Bridia. — Bou-Tlelis, légende arabe.

J'avais beaucoup entendu parler de ces forêts si renommées, et grand était mon désir de les visiter. Bien certainement elles devaient être peuplées d'animaux farouches. Mille anecdotes que j'avais entendu répéter à ce sujet, chaque jour, à Oran, aiguillonnaient outre mesure ma curiosité. Il y a quelque temps, disait-on, une panthère rôdait autour de la ville; elle avait même osé en franchir les murs et commençait à exercer d'affreux ravages... Une énorme hyène, quelques jours

avant mon arrivée, avait osé mettre bas aux portes de la ville; mais elle avait expié chèrement son audace et sa témérité... Les chacals étaient plus communs dans ces forêts que les lapins dans les nôtres...

Jugez combien mon imagination devait s'exalter. Je crus un instant que j'étais redevenu jeune, tant je sentais mon courage grandir et avec lui le désir de rencontrer, au milieu de ces forêts, quelqu'un de ces animaux féroces. Mes souvenirs de vieux professeur d'histoire naturelle se réveillaient. Enfin, rien ne pouvait m'être plus agréable qu'une excursion vers la montagne de saint Augustin ou *Montagne des Lions*. Si j'avais le bonheur de rencontrer ce roi de la nature animale!

Le projet avait été mûri, il fut exécuté. Mais nous dûmes prendre des précautions. Nous savions que

. . . la prudence
Est la mère de la sûreté.
Deux sûretés valent mieux qu'une...

De manvais plaisants ont dit : « La prudence est la mère de l'absurdité... » : « Deux absurdités valent mieux qu'une; » mais c'étaient des hommes peu sérieux et peu graves qui parlaient ainsi. Aussi, pour être à l'abri de tout danger, nous nous réfugiâmes sous l'égide de la force armée, et par le plus singulier des hasards, elle se présenta à nous sous les traits du commandant du train d'artillerie Michel. (Qu'il reçoive toute ma reconnaissance!) C'était un de ces braves soldats et, parti engagé volontaire, il avait conquis tous ses grades à la pointe de l'épée et au prix de son courage et de son sang. Homme bon, loyal, simple, surtout homme de cœur, et ce qui ne nuit pas à la chose, bon chrétien, ce dont je ne fus pas étonné quand j'appris qu'il était Champenois, je rencontrais en lui un compatriote, sinon de

naissance, du moins un habitant de ma ville natale, qui y avait passé une partie de sa jeunesse.

Le long du chemin, nous devisions en menus propos, parlant du pays, du bon La Fontaine ; nous mêlions à la conversation quelques réminiscences des anciennes histoires et des prouesses de l'antique jeunesse de Château-Thierry.

A propos de cette ville, que l'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse et de rétablir sa réputation intellectuelle, que j'ai légèrement ébréchée au commencement de la narration de mon voyage.

Depuis qu'a paru mon avis au lecteur, dans lequel je déplorais l'insouciance qu'avait montrée la municipalité de mon cher pays à l'endroit du célèbre fabuliste, j'ai appris que le conseil municipal avait racheté la maison du bon La Fontaine, afin de conserver aux âges futurs le séjour où il composa ses fables immortelles. Honneur donc à ce beau pays et à mes compatriotes! Ils ont voulu faire mentir encore une fois le vieux proverbe que vous connaissez : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent b.... » Je devais une réparation à mon pays, la voilà faite : j'ai la conscience plus légère.

Il y avait donc une heure au moins que nous cheminions; le commandant Michel caracolait sur son cheval de bataille près de notre calèche; il nous racontait ses campagnes avec une modestie charmante, nous disant les combats auxquels il avait assisté, les pourchassements des Arabes auxquels il avait pris part, car c'était un vieux loup algérien, quant tout à coup, interrompant brusquement et d'une manière peu parlementaire cette intéressante conversation, je lui dis :

— Mais, commandant, vous nous avez promis de nous faire parcourir les immenses forêts de l'Afrique,

et vous sembliez nous faire espérer que nous rencontrerions quelque bête farouche, et je ne vois ni forêt, ni animal sauvage.

— Comment, me répondit-il, mais vous serez donc toujours de votre pays! Voilà déjà plus d'une heure que nous traversons la forêt et vous demandez où elle se trouve?

— Pardon, commandant, mais il me semble que nous sommes seulement au milieu de grandes herbes; mais de futaies, mais de grands arbres, je n'en vois pas, et moi qui croyais rencontrer une forêt au moins aussi majestueuse que la forêt de Villers-Cotterets, ou le bois du Loup qui fait l'ornement de notre pays, le tout agrémenté d'arbres inconnus et nouveaux, entrelacés de lianes épaisses, en un mot, d'inextricables défilés, d'où l'on ne pouvait sortir qu'en se frayant un passage la hache à la main.

— Et bien! me dit le commandant, est-ce que vous n'êtes pas satisfait? Vous voyagez au milieu d'une superbe forêt de palmiers.

— Oui, mais ce sont des palmiers nains, hauts à peine d'un mètre, et vous appelez forêt, cette luxuriante végétation, aussi abondante et aussi nuisible que le chiendent de notre pays!

— Voilà nos forêts au moins quant à cette région que nous avons habitons.

— Mais, et les bêtes féroces dont vous nous annonciez la rencontre probable?

— Nous ne sommes pas heureux aujourd'hui, me répondit-il, et à part quelques chacals que nous avons fait fuir, aucune ne nous a fait l'honneur de venir nous saluer.

— Nous sommes cependant proche de la montagne Saint-Augustin, autrement dite la *Montagne des Lions*.

Est-ce qu'il y en a beaucoup? Dirigeons donc nos pas de ce côté !

— Inutile, car depuis le commencement du défrichement, il n'y en a plus de ce côté, et il semble que la Montagne des Lions est ainsi appelée uniquement parce qu'on y en rencontre aucun. Autrefois, d'après les récits des anciens, ils y pullulaient.

— Ah oui! mais c'était au temps jadis.

— Eh bien! nous dit-il, puisque vous avez vu nos forêts, vous plairait-il de nous diriger vers cette éclaircie? Vous pourrez visiter les fermes établies çà et là, et nous reviendrons par Sidi-Chami, village en voie de formation. Pour vous consoler de vos déceptions, vous verrez un échantillon des progrès que la civilisation française opère parmi nous. »

En ce moment, nous rencontrions une caravane d'Arabes revêtus de leurs burnous blancs.

« Voilà, nous dit le commandant, les bêtes féroces contre lesquelles surtout je devais vous prémunir.

— En effet, lui répondis-je, en apercevant ces visages aux traits durs et ces yeux étincelants de haine contre tout ce qui porte le costume français,

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

Ils passent néanmoins près de nous, fiers et silencieux, nous regardant *torvis oculis,* selon l'expression du poëte latin ; mais là se borna leur politesse, et bientôt nous les perdîmes de vue.

Nous arrivions dans un lieu de défrichement, plaine immense au milieu de laquelle on apercevait une ferme ou blockhaus parfaitement organisée et agencée de tous les instruments nécessaires. Nous n'avons pas idée, en France, de la composition de ces fermes. Rien n'y manque. Après avoir visité les écuries, les étables où

plusieurs centaines de chevaux, bœufs, vaches, moutons, chèvres trouvent un abri, nous admirons les celliers. Chaque fermier ici est non seulement agriculteur, mais vigneron. Toute la propriété de la ferme est entourée d'un mur crénelé pour se défendre de l'invasion et de la rapine des Arabes, dont les attaques contre les fermes isolées sont plus à craindre que celles des bêtes féroces.

Nous terminâmes notre visite par celle des greniers, que l'on peut appeler greniers d'abondance, car la terre nouvellement défrichée est d'un produit extraordinaire; les céréales paraissent s'y plaire beaucoup et rendent énormément, comme aussi la vigne, que l'on s'efforce de propager en Algérie. Nous avions, en effet, parcouru d'immenses champs remplis de céréales, et de vignes en plein rapport. Ne croyez pas que j'exagère : le fermier dont nous venons de visiter le blockhaus possède plus de 1,500 hectares de terres défrichées et en plein rapport.

« Bon, me disais-je en goûtant le produit du fruit de Bacchus, Noé a véritablement bien mérité de l'humanité, c'est un grand observateur et il a été un des grands bienfaiteurs du monde quand il a inventé ce nectar. Le vin est réellement bon, et plus tard il sera encore meilleur quand la viticulture aura fait plus de progrès dans ce pays. Ce n'est pas à Paris que l'on peut espérer boire du vin aussi pur et aussi véritable : vive l'Algérie, où l'on peut goûter le vin qui n'a pas passé par la cave des marchands de vins de Bercy ! »

C'est sous cette bonne impression que nous nous dirigeâmes vers Sidi-Chami, où nous ne tardâmes pas à arriver.

Sidi-Chami est un charmant petit village en voie de formation, créé le 16 décembre 1845 et constitué en commune le 31 décembre 1856. On y compte de 1,100 à 1,200 habitants.

Il est situé au milieu d'une grande plaine, mais le plan d'après lequel il a été établi me paraît trop régulier, très froid et trop mathématiquement distribué.

J'en demande pardon aux ingénieurs et aux géomètres chargés de tracer les villages nouveaux de l'Algérie, mais ils me semblent trop passionnés pour la ligne droite. Un peu plus de pittoresque ne nuirait pas à la chose.

Une très grande place circulaire; au point central, un puits banal, d'un côté de la place, l'église qui regarde la mairie, sur un bras latéral et au milieu, la maison d'école des garçons qui fait vis-à-vis à l'école des filles; puis, du point central de la place et à égale distance les unes des autres, partent un certain nombre de rues larges aux maisons blanches sans étage, assez bien bâties, qui rayonnent régulièrement autour de la place comme autant de rayons prolongés autour d'un soleil central.

Nous voulûmes rendre visite au curé de l'endroit. Il paraît que son presbytère est toujours vide le jour, il semble avoir élu domicile journalier dans son église. C'est là, en effet, que nous l'avons trouvé, travaillant à l'ornementation du temple et priant pour la conversion de son peuple, pour lequel il dépense tout son zèle et toutes ses forces presque inutilement, je le crains bien. La population est composée d'Arabes musulmans qu'il ne pourra jamais convertir, et de Français qui, il faut bien l'avouer à notre honte, ne sont pas en ce pays de fervents catholiques. Hélas! cela se retrouve dans notre France et beaucoup trop souvent!

Notre excurtion était terminée, et nous rentrions le soir à Oran.

C'est vers Tlemcen que nous dirigeons aujourd'hui notre excursion; mais que d'étapes agréables nous avons à faire jusque-là! D'une traite, nos mules nous amènent à Misserghi'in. Nous traversons d'abord le petit village

d'Ekmühl, situé à quelques minutes d'Oran. Ce hameau en construction est composé de 60 à 80 maisons, et la reconnaissance publique des habitants lui a donné le nom de *Noiseux*, du nom d'un architecte mort à la peine en cherchant, à 10 kilomètres d'Oran, une source qui a doté Ekmühl et Oran de ses eaux bienfaisantes. La fontaine publique du village porte une inscription qui rappelle l'histoire de Noiseux.

Nous nous dirigeons au sud-ouest, entre le djebel Mourdjadjo, qui prend en se prolongeant au sud-ouest le nom de djebel Santo ou R'mera, les landes et les plaines cultivées qui s'en vont finir à gauche, au grand lac Salé ou Sebka d'Oran. On aperçoit au loin, du côté du midi, les cimes blanchâtres des monts Tessala et Aredj. Au pied de cette chaîne de l'Atlas s'étend le vaste lit de la Sebka, dont une grande partie était alors à sec. Sa surface, aussi blanche que la neige, ressemblait à une nappe que l'on aurait jetée sur une immense table.

La route monte légèrement au milieu d'une campagne qui n'est pas entièrement défrichée, et où l'on trouve beaucoup de palmiers nains. Des figuiers, des agaves, des cactus, des aloès et autres plantes hautes bordent la route et entourent les villages.

On passe au petit hameau de Pont-Albin près de la tour Combes, qui couronne un coteau de 256 mètres, pour descendre dans la plaine du lac Salé.

La Sebka, ou grand lac Salé, que la route côtoie depuis Missergh'in, finit à 4 kilomètres au delà de Lourmel. Sa longueur est de 52 kilomètres, sa largeur de 8 à 12, et son altitude de 80 mètres. Une Sebka est une terre que les eaux couvrent, puis découvrent, en y laissant une légère couche de cristaux de sel formés par la chaleur. On tire parti de ce sel; mais le défrichement

du Grand-Lac offrirait, d'après le journal l'*Echo d'Oran*, des résultats financiers plus avantageux.

On pourrait le dessécher de deux manières : « En rejetant, dit M. Ville, les eaux dans des bois-tout, qui seraient creusés au milieu même du lac; » ou en établissant un canal vers le Rio-Salado, fleuve qui coule à 5 ou 6 kilomètres seulement de l'extrémité occidentale de la Sebka, et à un niveau inférieur. Pour ce dernier travail, les difficultés d'exécution ne seraient pas grandes, le dos du terrain entre le fleuve et le lac n'ayant pas plus de 11 mètres de hauteur.

Nous arrivons à Missergh'in ou mieux Miserr'in, village antique et qui a acquis une certaine célébrité. Il est probable qu'autrefois il y eut en cet endroit un campement romain, car depuis longtemps on y a trouvé des médailles, moyens et grands bronzes du bas empire. Il y quelques mois à peine, un orphelin arabe trouva un grand bronze parfaitement conservé et intact qu'il prit pour de l'or. Le Père Abram, à son voyage en France, apporta cette médaille à la bibliothèque nationale de Paris, afin qu'elle pût être déterminée; je l'ai vue, mais malheureusement j'ai oublié d'en noter l'époque par écrit, et ma mémoire m'a joué encore un de ses tours.

Sans remonter aussi loin, on sait que les beys d'Oran possédaient à Missergh'in une habitation de plaisance ombragée, embaumée et comme blottie au milieu des orangers, des citroniers et des grenadiers. Cette délicieuse demeure tomba en ruines après 1831. Vers la fin de 1837, on installa près de là un camp retranché, une colonie de militaires cultivateurs, auxquels on substitua plus tard un régiment de spahis. Une belle pépinière de 15 hectares fut créée sur ce point en 1842. Le 25 novembre 1844, on décréta un village dans le voisi-

nage du camp, près duquel étaient déjà groupées les maisons ou baraques des cantiniers et des petits marchands, noyau inévitable de toute colonie africaine, auprès d'un établissement militaire.

Les spahis ayant été transportés sur un autre point en 1851, les bâtiments de l'ancien camp furent, par décret du 16 août de la même année, concédés à l'abbé Abram, qui ordinairement est appelé le Père Abram, avec les terrains qui étaient affectés, la pépinière et des terres contiguës formant une superficie de 55 hectares.

Jamais donation ne fut plus heureuse. Entre les mains du Père Abram, la transformation fut complète, et des agrandissements nombreux commencèrent à s'adjoindre. Car il faut vous dire que, sous un extérieur modeste et une simplicité charmante, le P. Abram cache un génie d'organisateur, une persévérance et un courage à toute épreuve. Rien ne peut lui faire abandonner ses projets : embarras, nécessités, manque de ressources, difficultés de toute nature, rien ne peut diminuer son courage ni ébranler sa persévérance. Aussi la communauté qu'il a établie est-elle en pleine voie de prospérité.

Le premier soin du religieux fut de fonder un orphelinat où il reçoit les enfants abandonnés, français, arabes, espagnols, etc. Une communauté de quarante-cinq frères, sous la direction du F. Moyse, le remplaçant et le bras droit de P. Abram compose la maison. Rien n'est imposant comme de voir l'assemblée de ces religieux tous laïques, avec leur costume arabe et leur burnous blanc. Le premier soin de leur fondateur fut de donner à ses religieux le costume le plus commode et le mieux adapté à la température locale.

Un ou plusieurs frères sont placés à la tête des ate-

liers; car tous les corps de métiers sont représentés, menuisiers, serruriers, carrossiers, charpentiers, charrons, cordonniers, tailleurs, distillateurs, vignerons, jardiniers, agriculteurs, etc., etc.; de sorte que les enfants qui sortent de l'orphelinat ont un métier et peuvent se suffire à eux-mêmes.

Outre l'orphelinat du P. Abram, nous avons visité celui des filles, des dames Trinitaires. Par un décret du 20 avril 1854, la maison du général Montauban fut concédée à ces religieuses. Deux cents jeunes filles y reçoivent l'instruction nécessaire à de futures ménagères. Les jeunes filles françaises sont séparées des jeunes arabes, qui sont au nombre de soixante-cinq. Un certain nombre de celles-ci ont déjà reçu le baptême, d'autres ne sont que catéchumènes, d'autres sont encore païennes. C'est par une conduite irréprochable qu'elles méritent d'être admises à la grâce du baptême. Cet orphelinat des jeunes filles arabes est destiné à fournir aux orphelins arabes d'M'Sila, comme nous le dirons plus loin, des épouses chrétiennes et de bonnes mères de famille.

Rien n'est plus intéressant que d'entendre ces jeunes arabes lire ou chanter en français; elles n'ont aucun accent étranger, parlent correctement et sont extrêmement gaies.

Un autre couvent, celui des dames du Bon-Pasteur d'Angers, fut aussi l'objet de notre visite. C'est également un couvent de jeunes filles, mais établi dans d'autres conditions : ce sont les filles repenties. La religion chrétienne est ainsi, qu'elle a ouvert des refuges à toutes les misères. Des catégories existent dans la maison : les préservées et les repenties, et ces deux catégories ne communiquent pas ensemble. Les repenties sont en général des Espagnoles et des Arabes, et il n'est

pas toujours facile de les contenir et de les retenir.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Les jeunes Arabes sont quelquefois indisciplinables; à la moindre occasion qui se présente de recouvrer leur liberté, elles en profitent pour s'échapper et elles retournent bien vite à leur vie ancienne. Du reste, on n'en est nullement étonné, à voir leur type sauvage, leur œil fauve et sournois. De leur propre aveu, il leur est presque impossible de continuer le genre de vie qu'elles mènent au couvent, à moins qu'elles n'y soient formées dès l'enfance. Elles avouent qu'elles sont très heureuses dans la maison, où elles ont toutes choses sinon en abondance, du moins à satiété; mais le sang parle haut en elles, et à cette vie heureuse elles préfèrent le séjour de la tente, où elles savent très bien qu'elles ne pourront trouver que l'esclavage, la misère, la dégradation et une vie très malheureuse.

Mais la journée s'écoule, et il nous faut rentrer chez le P. Abram, où nous attend un splendide repas, pris en commun avec toute la communauté. Hélas! il n'y a qu'à moi qu'arrivent ces affreux malheurs! J'endurais le supplice de Tantale, et je me réjouissais déjà d'oublier un instant les saintes lois de la mortification! J'avais compté sans une fièvre malicieuse qui me joua le plus abominable tour. Force me fut de quitter le dîner dès le commencement, et de me réfugier dans ma chambre de repos. Il est vrai, si toutefois c'est une compensation, que l'on me donna pour séjour le marabout même du bey d'Oran. C'était beaucoup d'honneur que l'on me faisait; mais comment voulez-vous qu'avec une fièvre très forte, je fusse en état de jouir de toutes les splendeurs arabesques?

Il est vrai encore, qu'à quelque chose malheur est bon,

je n'eus qu'à me réjouir des soins empressés et inquiets que me prodiguèrent les bons religieux. Leur charité fut même si grande qu'ils voulurent me faire avaler un fébrifuge que l'on disait infaillible. A ce mot mon cœur bondit, j'aime si peu la tisane! Pouah! Mais combien sont fréquentes les surprises dans ce beau pays de légendes! Le fébrifuge se présenta à moi sous la forme d'une fiole dorée, remplie de la liqueur appelée extrait de mandarines.

Oui, croyez-moi, c'est un excellent fébrifuge que je vous recommande. J'ai été si satisfait de cette expérience, que je voulus de nouveau couper la fièvre; si la prudence qui guide toujours mes actions n'était venue à mon secours, certainement, j'aurais pu recourir trop souvent au bienfaisant remède, tant il me semblait réelment infaillible!

Combien de temps Morphée répandit-il sur moi ses bienfaisants pavots, je l'ignore. Feu le bey d'Oran vint-il m'apparaître environné de splendeur, et me reprocha-t-il d'avoir envahi sa demeure? je l'ignore encore; mille rêves, riants ou tristes, vinrent-ils m'obséder? c'est ce dont je n'ai nulle souvenance. Toujours est-il que le lendemain, quand j'ouvris les yeux à la lumière, j'étais guéri, complètement guéri. Je tenais à vous raconter le pouvoir de la puissante mandarine.

Mais ce fut tant pis pour moi, car je fus obligé de répondre à une promesse que j'avais faite, avec l'intention bien arrêtée de trouver un prétexte pour ne pas l'accomplir. Mais j'étais guéri, il fallut bon gré mal gré m'exécuter. C'est ce que je fis bien piteusement,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Ce lendemain, c'était un dimanche, je dus chanter la messe, et déployer devant la gent arabe toute la splen-

deur de ma voix. Chanter la messe, passe encore! Mais, il y avait le quart d'heure de Rabelais. Il me fallut prêcher à toute la chapelle, garnie et remplie de fidèles chrétiens. Prêcher, moi! Tout le monde sait bien que je ne suis pas prédicateur, « c'est là mon moindre défaut! » En quelle langue? L'auditoire, pour la moitié peut-être, se composait d'Arabes. Grand était mon embarras; je n'avais qu'une langue à mon service, et je sais si peu m'en servir!

Pour trancher la difficulté et ne pas laisser apercevoir mon embarras, j'essayai de parler en français, pour la plus grande commodité et satisfaction de mon auditoire, et croyez-le bien, un peu aussi pour la mienne. Que valut le sermon? je ne m'en inquiétai guère, je fis de mon mieux, et les bons frères furent très indulgents pour moi; ce dont je leur sais beaucoup de gré.

Mon sacrifice accompli, je pus plus allègrement visiter la maison, les ateliers, les immenses jardins, l'admirable pépinière, me réjouir de l'agréable musique, dont les sons mélodieux venaient frapper mon oreille. Il faut vous dire que le père Abram, qui sait joindre l'agréable à l'utile, a établi dans son orphelinat une Société d'orphéonistes, qui sont beaucoup plus musiciens qu'un grand nombre de Sociétés musicales françaises.

Il faut cependant quitter Missergh'in malgré tout l'attrait que ce pays a pour nous. Nous traversons Tensalmet, ancien bourg au dixième siècle, aujourd'hui détruit, à 5 kilomètres de Missergh'in, et nous visitons la ferme et la bergerie modèles de M. Bonfort. C'est à Tensalmet que 800 hommes, entraînés dans une embuscade, le 12 mars 1840, faillirent être masacrés par 6,000 Arabes, mais purent revenir au camp, grâce à la bonne contenance d'un bataillon d'infanterie du 1er de ligne, formant la réserve.

Nous nous dirigeons vers Bou-Tlelis, après avoir traversé Aïn-Bridia, localité située près de la koubba de Bou-Tlelis. Là sont plusieurs mares où les bergers arabes ont coutume de venir abreuver leurs bestiaux. Ces mares sont assez intéressantes, car on y trouve de nombreuses familles de grenouilles, de tortues et d'autres animaux nageant çà et là dans l'eau bourbeuse de ces mares, dont les bords verdoyants sont habités par des lézards, des serpents et des caméléons.

A quelques kilomètres de là, c'est Bou-Tlelis, relai et colonie agricole de 1849, remis à l'autorité civile le 6 avril 1853, annexée à la commune de Missergh'in le 31 décembre 1856, et érigée en commune le 23 mars 1864. Ce village prospère, exclusivement habité par des Alsaciens-Lorrains, semblait devoir nous préparer de douces émotions. Mais, après avoir vu ce pays, je ne suis plus aussi enthousiaste à l'égard des Alsaciens-Lorrains, je doute même qu'ils méritent tout l'intérêt que leur nom leur a attiré; toute la population du pays appartient à la démagogie la plus colorée qui existe. Il est vrai qu'il n'y a que la gent la plus pauvre qui ait consenti à s'expatrier et à fonder cette colonie algérienne.

Bou-Tlelis est le surnom d'un marabout nommé Ali. Il vivait au quatorzième siècle; il opéra, dit-on, pendant sa vie et après sa mort, un grand nombre de miracles et entre autres celui qui lui fit donner son surnom.

La tradition rapporte qu'un jour, un envoyé du prince Mérinide, en guerre avec le roi de Tlemcen, vint demander à Ali une certaine quantité d'orge pour les chevaux de son maître. Le bonhomme, qui était un pauvre diable, entra chez lui et reparut un instant après, conduisant un lion sur le dos duquel était un petit sac d'orge. Il y en avait à peine pour le repas d'un cheval.

A la vue du lion, l'envoyé du prince veut prendre la fuite; le marabout l'arrête et lui dit :

« Conduis-moi à la tente du sultan. »

Celui-ci, à la vue du sac d'orge que lui présenta Ali, entre dans une violente colère; il injurie le pauvre homme et le menace de le faire écorcher vif avec son lion. Le marabout, pour toute réponse, prend le sac qui est sur le dos du lion et verse aux pieds du prince l'orge qu'il contient. Déjà un assez gros tas était formé, il y en avait assez et le sac n'était pas désempli.

On cria au miracle, et Ali ne fut plus connu que sous le nom de *Bou-Tlelis*, l'homme au petit sac.

CHAPITRE V.

Arrivée de nuit à M'Sila. — Orphélinat. — Mariages des Arabes chrétiens. — Denis le cocher. — Il se fait baptiser; il se marie. — Le garde forestier Djilali-Ben-Taïed. — El-Bachir-Ould-Ouassin. — Visite au douar. — Adieux touchants et départ de M'Sila. — Aïn-Temouchen. — Aventure nocturne et mystérieuse. — Déjeuner à Pont-de-l'Isser; splendide dessert. — Réflexions judicieuses de la gouvernante de M. le curé. — Panorama de Tlemcen.

Autrefois, les premiers rois mérovingiens voyageaient avec lenteur, traînés majestueusement sur leur char rustique par des bœufs (c'étaient les nobles coursiers de l'époque). Que les temps sont changés! Nous, au contraire, bercés mollement dans une splendide berline, traînée par deux mules fringantes, nous nous dirigeons vers la montagne. C'est alors que l'attelage de nos premiers rois francs nous eût été utile.

La distance qui s'épare Bou-Tlelis de M'Sila n'est guère que de trois ou quatre lieues, et nous avons mis plus de

cinq heures pour la franchir. Cela n'a rien d'étonnant, car nous gravissons une montagne très élevée, par des chemins affreux remplis d'ornières. D'un côté de la route une tranchée taillée dans la montagne, de l'autre des précipices d'une profondeur très grande. Le moindre faux pas de nos mules aurait pu nous faire rouler dans le gouffre béant. Sans être précisément poltron, cependant, je n'étais pas trop rassuré; quel malheur pour l'humanité et pour moi si j'allais trouver ma fin au fond d'un précipice, dans ces contrées sauvages de l'Algérie!

La lune brillait de son plus bel éclat et éclairait notre route; nous étions conduits par un homme expérimenté, il est vrai, mais un peu téméraire, selon moi. C'était Denis, Arabe de naissance, dont j'aurai occasion de parler tout à l'heure.

Tant firent les mules, tant fit Denis, que nous arrivâmes au sommet de la montagne sans encombre, et bientôt nous descendîmes dans la petite plaine de M'Sila. Cette route, malgré ses difficultés, n'a pas été sans résultat scientifique pour moi. Vers le sommet de la montagne, je découvris une riche mine de gypse ou de sulfate de chaux cristallisé; les cristaux sont d'une pureté extraordinaire. La couche est très épaisse et très abondante. Je lègue cette découverte aux ingénieurs et aux industriels de la contrée. Si je ne me trompe, il y a en cet endroit une source de richesse; l'exploitation serait très facile et très productive et les moyens de transport peu dispendieux.

Mais bientôt deux coups de fusil retentissent à nos oreilles. C'est un signal convenu : deux Arabes ont été détachés de M'Sila à notre rencontre, pour avertir la petite communauté de notre arrivée. Bientôt après nous voyons apparaître, au clair de la lune, la procession bannière en tête; ce sont les orphelins arabes de

Mgr l'évêque d'Oran qui sont heureux d'accourir à la rencontre de leur évêque, de leur père. Nous entendons de toutes parts ces cris naïfs sortis du cœur et qui produisent sur moi la plus vive émotion : « Voilà papa Monseigneur! Vive papa Monseigneur! » J'étais ému, des larmes de joie perlaient dans mes yeux.

Cependant, après un instant, la procession se reforme et nous nous dirigeons vers la chapelle. Le bon Dieu devait recevoir notre première visite. Avec quelle douce impression nous entendions sur cette terre musulmane les beaux chants de la liturgie chrétienne, le *Veni creator,* le *Magnificat*, le *Sub tuum præsidium,* etc., les cantiques français à la bonne Vierge, s'échappant de la bouche et du cœur de ces petits Arabes, la plupart encore païens.

Cet orphelinat était dirigé par les PP. des Missions africaines, hommes d'un dévouement modeste, et admirables de simplicité et de cœur. Aussi, il n'y a qu'à regarder tous ces petits Arabes, pour lire sur leur figure la joie et la reconnaissance qui est dans leur cœur. Après les premières et suffisantes notions d'instruction, ils apprennent à M'Sila un métier qui devra un jour les mettre à l'abri du besoin.

L'établissement de M'Sila est simple, mais bâti dans de bonnes conditions ; on y est à l'aise, pour la construction et le confortable; il est modeste, mais suffisant. Une immense propriété, défrichée par les orphelins, et près des bâtiments un très grand jardin d'une végétation luxuriante. Des orangers, des néfliers, des figuiers, des rosiers, voilà pour la vue; un très grand potager fournit abondamment à la nourriture de la maison. Des étables remplies de moutons, de bœufs et de vaches, donnent la nourriture et le vêtement. Les poulaillers sont bien fournis, et d'immenses champs de céréales et d'herbages fournissent en abondance le pain et la nour-

riture des bestiaux. Toute la propriété, d'un côté, est bordée par la montagne, et de l'autre, entourée par une forêt de chênes-liège. Cette vallée forme un magnifique panorama, et présente un aspect très pittoresque.

Près de l'orphelinat commence à s'élever un village chrétien. Plusieurs ménages sont établis. Voici comment se font ces établissements, et les mariages entre Arabes chrétiens des deux orphelinats.

On conduit les futurs maris à Missergh'in dans l'orphelinat des filles, où ils font leur choix. Lorsque la jeune fille choisie a agréé et accepté la demande du futur, l'évêque fait conduire le jeune Arabe à M'Sila et on donne aux deux parties quelques mois pour réfléchir et s'affermir sérieusement dans leur résolution. Puis, après ce temps d'épreuve, on les réunit de nouveau; s'ils persévèrent dans leur choix, l'évêque les fiance, les marie, les établit dans une petite maison, toute meublée et bâtie exprès dans ce but, et leur donne à cultiver quelques arpents de terre. Il leur impose une légère redevance; mais ils ne sont pas encore propriétaires; au bout de quatre ans, si le jeune ménage a été laborieux, économe, bon chrétien surtout, alors ils deviennent propriétaires de leurs biens, et vivent contents et heureux des bienfaits de leur père.

Un nouveau ménage s'est établi à M'Sila depuis mon départ; c'est celui de Denis, ce fidèle cocher qui nous fut si dévoué pendant notre voyage.

C'était un jeune Arabe, en service à Oran. Touché de la grâce et des beautés du culte catholique, il éprouva le vif désir de quitter la religion de Mahomet pour s'enrôler sous les bannières du Christ. Il prenait sur le peu de temps que lui laissaient ses occupations et son sommeil, pour apprendre la religion catholique. Quand il se crut assez instruit (il ne l'était pas beaucoup cepen-

dant, mais le jeune néophyte brûlait du désir de recevoir le baptême), quand il se crut assez instruit, il se présenta à l'évêque d'Oran et lui demanda avec instance le baptême.

« Mais, mon pauvre enfant, lui dit l'évêque, après l'avoir interrogé, tu n'es pas assez instruit, dans quelque temps, ne perds pas courage, tu seras admis au baptême. » Le pauvre Denis se retira les larmes aux yeux et désolé de n'avoir pas été trouvé digne.

Sur ces entrefaites, il entend dire à un de ses camarades que, s'il se rendait en Espagne, il obtiendrait plus facilement ce qu'il désirait. Denis n'hésite pas ; il avait pu écomiser une somme de 200 francs, il s'embarque, et arrive à Valence. Mais là, une nouvelle épreuve l'attend. Outre la difficulté de son peu d'instruction, l'évêque de Valence ne pouvait l'admettre sans la permission de l'évêque d'Oran, et Denis avait oublié cette permission. Nouvelles tristesses, nouveaux déboires : il fallut revenir à Oran. Comment? car ses pauvres petites économies avaient été épuisées; c'est là son secret. De retour, Mgr Callot apprenant cet acte d'héroïsme, fut touché jusqu'au plus profond du cœur. Il le fit instruire et enfin put l'admettre au baptême. Monseigneur le choisit pour son domestique, et il n'eut pas à s'en repentir. Denis fut un modèle de probité, de dévouement et de piété.

Établi à M'Sila, il épousa une des plus pieuses jeunes filles de l'orphelinat de Missergh'in. Ce ne fut pas sans peine et sans verser d'abondantes larmes, qu'il se sépara de Mgr Callot, mais il ne le quittait pas tout à fait, car il lui fut donné de surveiller à M'Sila les chevaux de la ferme; ce fut pour lui une grande consolation, puisqu'il pouvait encore être utile à son bienfaiteur, à son père.

Le lendemain, grande et intéressante excursion. Il

s'agissait de visiter les Arabes et leurs tribus. Nous vîmes d'abord la tente ou plutôt le gourbis du garde forestier du gouvernement Djilali-ben-Taïeb. C'est un Arabe qui est devenu Français, le plus aimable et le plus intéressant de tous les Arabes que j'ai cultivés. C'était lui qui était accouru au-devant de nous, lorsque nous arrivions à M'Sila, et qui était chargé d'annoncer bruyamment notre entrée. Il fait exception aux autres Arabes. Il fallut à tout prix visiter sa demeure; nous y consentîmes, et il partit bride abattue pour prévenir ses femmes de notre arrivée.

Nous étions en marche, et je trouvai qu'il serait plus pittoresque et plus intéressant pour moi de suivre la caravane à cheval, c'était beaucoup plus en rapport avec ma dignité, et surtout moins fatiguant. Quand je dis que j'étais à cheval, entendons-nous, j'étais à cheval sur un bourriquet. Et fièrement campé sur l'animal africain :

Mon sceptre à la main
(*Je*) menais en empereur romain
Ce coursier à longues oreilles

. . . .

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé,
Il marchait d'un pas relevé
Et faisait sonner sa sonnette.

Au fait, avait-il une sonnette? je n'en sais rien; en tout cas, un peu de son ne peut nuire à la chose : supposons qu'il en était ainsi. Je m'en trouvai très bien, et je crois que le bourriquet ne se plaignit nullement, tant je fus un bon maître. Arrivés au gourbis de Djilali, nous admirâmes son château. C'est un mur circulaire bâti grossièrement en pierre, avec une entrée qui représentait la porte, le tout recouvert d'une tente en poil de chameau. C'est

déjà un progrès dans la civilisation, la plu part des Arabes n'habitent que sous des tentes mobiles et portatives.

Djilali fut bon enfant; on voit qu'il se familiarise avec les mœurs françaises. Il nous reçut à l'intérieur de sa tente. Ses deux femmes avaient fait toilette et s'étaient revêtues de leurs atours. Nous vîmes deux jeunes femmes assez jolies, l'une et l'autre accroupies auprès d'un petit foyer situé aux deux extrémités de la tente. Elles semblaient ébahies et ahuries de voir tant de monde envahir leur demeure. Leur figure atone et brunâtre n'avait aucune expression.

Pendant ce temps je passais en revue le mobilier de la demeure et j'y retrouvai ce que j'ai trouvé invariablement dans toutes les tentes des Arabes que j'ai visitées. Tout l'ameublement consistait en une meule portative à moudre le grain, un pilon pour broyer le poivre ou le café, un mortier, espèce de tube creux cylindrique, pointu à l'extrémité et des outres de peau de bouc dont l'usage était de conserver l'eau, et qui remplaçaient les oreillers lorsqu'elles étaient gonflées; force poules vivantes et autres animaux domestiques, car bêtes et gens vivent ensemble.

Le recensement fut bientôt fait.

Pendant qu'à la grande satisfaction de Djilali-ben-Taïed nous admirions son château, arrive, accompagné de plusieurs Arabes, El-Bachir Ould-Ouassin, chef du douar Ould-Ouassin. Il était venu à notre rencontre pour nous inviter à visiter sa tribu qui était campée à quelques lieues de là.

Quelle bonne fortune! Nous en profitâmes à ma grande satisfaction. J'enfourchai mon noble coursier et je fis, à travers les forêts de palmiers, les précipices et les ravins, la plus délicieuse promenade.

Après une heure et demie de marche, nous atteignons

le campement. Les tentes, au nombre de huit, étaient rangées en cercle, laissant au milieu d'elles une place vide, pour le rassemblement des bestiaux pendant la nuit. Ces tentes sont vastes et divisées en deux par une grande pièce de laine qui retombe du haut en bas de la tente. D'un côté, l'appartement des femmes et des enfants; de l'autre, la salle ordinaire, où le propriétaire reçoit ses amis et leur fait les honneurs de sa tente. C'est du reste, pour l'ameublement et l'agencement, le même mobilier que j'avais vu bien des fois.

El-Bachir Ould-Ouassin nous invita à prendre le café en compagnie des autres Arabes de la tribu; nous acceptâmes avec empressement. En revanche de cette politesse, Mgr d'Oran invita le Bachir et ses amis à venir à leur tour, le lendemain, prendre le café avec nous à M'Sila. Cette invitation parut leur faire grand plaisir; ils acceptèrent, et sur chaque visage semblaient se traduire ces paroles du bon La Fontaine :

Volontiers... car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.

Ils furent exacts au rendez-vous.

La tente où nous étions reçus était très vaste, complètement dénudée d'ustensiles de ménage. Dans le fond, on déposait les agneaux qui venaient de naître, afin de les soustraire pendant quelque temps aux intempéries de l'air. Des nattes de jonc ou d'alpha couvraient tout le plancher de la tente, elles étaient revêtues de tapis de laine blanche aux filets bleus et rouges avec des coussins disposés çà et là pour s'asseoir.

Après avoir pris le café arabe qui, malgré la manière dont on le prépare, me sembla très bon, nous retournâmes à M'Sila où nous arrivâmes le soir.

Le moment du départ était venu, il fut bien triste pour moi; j'étais tellement familiarisé avec ma monture! Nous nous aimions tant, que nous ne pouvions plus nous quitter; nous nous comprenions si bien! Cavalier intrépide, je voulus faire admirer encore une dernière fois mon talent pour l'équitation; et, mon bourriquet et moi, l'un portant l'autre, nous arrivâmes dans cet équipage à Bou-Tlelis, où nous nous fîmes les adieux les plus touchants, comme deux bons amis qui ne doivent plus se revoir.

Vers six heures, nous arrivâmes à Aïn-Temouchen, et nous trouvâmes au presbytère la plus large comme la plus aimable hospitalité. Aïn-Temouchen est l'ancienne Timici des Romains, le Ksar-Ibn-Sénan des Arabes. Cette petite ville est bâtie à 258 mètres d'altitude sur le bord d'un escarpement, et au confluent de l'oued Temouchen et de l'oued Sénan, qui font marcher de beaux moulins et alimentent les fontaines de la ville.

On y rencontre les ruines de Timici, qui ont été signalées à différentes reprises. M. l'abbé Bargès les décrit ainsi : « De grandes pierres carrées, entassées çà et là les unes sur les autres, des pans de murailles encore debout avec des portes et des seuils, des dalles ayant servi de pavés et restant encore fixées dans le sol, des fragments de briques, de verres et de vieux ustensiles, gisant pêle-mêle au milieu des décombres et des buissons, qui en dissimulaient en partie la vue, étaient les seuls restes d'une ville probablement fondée par les Romains. Le pays environnant se nomme Zidour, et appartient aux Ouled-Khralfa. Un Arabe de cette tribu m'a dit que Zidour était le nom d'un roi romain, qui avait régné autrefois dans la contrée. Je crois reconnaître dans ce nom une origine grecque ou latine, et, si je ne

me trompe, c'est le mot *Isidorus* défiguré par les Arabes. Cet Isidorus était peut-être le gouverneur de la contrée. »

Des fouilles faites depuis la visite de M. l'abbé Bargès ont mis à découvert des moyens bronzes, un Trajan d'argent, des sous d'or du Bas-Empire, des inscriptions tumulaires et votives, des bas-reliefs, dont l'un, représentant Cléopâtre, se voit dans la cour du Château-Neuf à Oran; l'autre, un Bacchus indien, a disparu. C'en est assez pour démontrer aux incrédules et aux âges futurs l'antiquité de l'origine romaine de cette ville.

J'étais accoudé sur la balustrade de la fenêtre, il était soir, et je prenais le frais. Devant moi s'étendait une place immense qui servait de marché, elle était bordée tout autour de maisons arabes et dans presque chaque maison était un café. Les cafés sont aussi nombreux en Algérie, que les cabarets ou les buffets de marchands de vins en France. J'étais donc plongé dans mes réflexions, me rappelant tout ce que j'avais appris sur ce merveilleux pays, tout entier au souvenir des choses que j'avais vues; la nuit se faisait sombre, et au milieu de la nuit tout devient plus solennel.

Quelques maisons seules avaient conservé de la lumière. Vers le milieu de la place, il y en avait une d'où l'on sortait et où l'on entrait continuellement; je la distinguais à la lueur d'une faible lumière qui brillait à travers la porte entr'ouverte. Tout à coup il me semble entendre des cris plaintifs, des accents de douleur; puis le chant monotone des Arabes lorsqu'ils invoquent le dieu de Mohammed. Les chants étaient accompagnés par les sons monotones et criards des instruments à cordes ou à vent en usage dans ce pays; joignez à cela le bruit sourd du tamtam, et celui non moins mélodieux du chalumeau. Puis les chants cessaient, les cris et les

gémissements redoublaient. Assurément, me disais-je, ce doit être un chant de tristesse. Je croyais me rappeler qu'il est d'usage, chez certains peuples, de favoriser la mort d'un individu, et d'aider par des concerts funèbres l'âme à sortir du corps d'un humain; et de tout mon cœur je plaignais l'infortunée famille, fût-elle arabe, qui perdait ainsi un être aimé et chéri. Les chants se prolongèrent, et avec eux ma mélancolie et ma pitié; ils se prolongèrent si longtemps que, las et fatigué de la route, je dus quitter la fenêtre avant d'avoir pu découvrir d'où provenaient ces bruits.

Le lendemain, mon premier soin fut de m'informer de la cause de ce concert nocturne. Quel fut mon désappointement! J'avais pris Vaugirard pour Rome. Les bruits que je croyais des chants funèbres, les instruments qui m'avaient semblé pleurer si éloquemment sur un mort provenaient d'un concert arabe, et les pleurs et les gémissements qui m'avaient si fort attendri, avaient été produits par les chiens et les chats, sur lesquels la musique monotone produit un effet si grand que, forcément, ils veulent faire leur partie dans le concert.

Voilà ce qui me fut dit. Je fis semblant de le croire; mais, au fond, je demeure convaincu que j'assistai à un de ces grands spectacles de la douleur humaine.

Au sortir de Aïn-Temouchen, jusque vers Aïn-Tekbalet, la contrée présente un phénomène géologique très intéressant à étudier. Nous marchons sur les basaltes et les trachytes; une montagne, composée tout entière de scories de laves, de bombes volcaniques, de trachytes, de basaltes, en un mot de débris volcaniques, voilà ce qui s'étend au loin, de tous côtés, autour de nous. A voir ces cônes élevés, ces cratères éteints, ces puys, ces aiguilles, on se croirait transporté en Auvergne. Oui, c'est bien l'aspect des volcans éteints de cette

contrée classique que nous retrouvons ici, et nous les voyons dans les mêmes conditions. C'est le même aspect, ce sont les mêmes détritus, les mêmes éléments minéralogiques; ils doivent être assurément de la même époque, c'est-à-dire du commencement de la période géologique moderne, comme le pensent la plupart des géologues, et je suis de leur avis.

A Aïn-Tekbalet, appelé le *relais des Carrières*, sur la route, on peut voir une fontaine construite par les soins de l'autorité française. On y a gravé une inscription arabe, qui consacre le souvenir de la halte faite en cet endroit par Sidi Bou-Médin, il y a sept cents ans. (Nous dirons plus tard quel est ce bonhomme qui fut jadis si célèbre.)

C'est à gauche de la route qu'est la carrière de travertin calcaire ou marbre onyx (c'est le nom qu'on lui donne), translucide, blanc, rose, jaune clair, jaune-orange, vert maritime, brun foncé. Les sultans de Tlemcen y faisaient tailler des colonnes, des vasques et des dalles pour leurs mosquées et leurs palais. L'industrie, de nos jours, n'a su faire de cette riche matière que des garnitures de cheminées.

La route va de ce point, toujours en descendant ou montant, à travers les terres couvertes de palmiers nains ou de scilles. Quand on est arrivé au plateau qui domine Pont-de-l'Isser, on découvre une vue des plus magnifiques, surtout le matin. Aussi, comme je n'ai joui de ce spectacle grandiose que vers le milieu du jour, je laisse à M. l'abbé Bargès le soin de vous le décrire :

« Au loin s'étend une haute chaîne de montagnes, dont le pied plonge encore dans l'ombre. Peu à peu, les rayons du soleil levant éclairent leurs flancs mystérieux; des maisons blanches, des tours élevées, des remparts semblent noyés dans les flots d'une lumière vapo-

reuse, des paysages d'une richesse magnifique se révèlent à la curiosité de nos regards. Vous avez devant vous l'ancienne capitale du Maghreb moyen, la porte du *R'arb*, la clef de l'Occident, la première résidence des princes Edrissites, le siège d'un empire célèbre dans les fastes de l'Afrique septentrionale; enfin, une cité dont les ruines sont dignes, au plus haut degré, des études et des explorations de la science.

« Cette apparition, qui a lieu au moment du réveil de la nature entière, et dans un lointain où les objets paraissent revêtus de formes vagues et incertaines, me semble tenir plutôt du rêve et de l'illusion que de la réalité et de l'évidence. »

Tlemcen apparaît à 37 kilomètres de distance.

Après une forte descente, terminant une côte qui n'a pas moins de 10 à 11 kilomètres, depuis Aïn-Safra, on traverse l'Isser par 200 mètres d'altitude, sur un pont de trois arches, au hameau de Pont-de-l'Isser.

Ce village, situé dans un pays fécond, il est vrai, mais peu salubre, est peu prospère, et la population n'y augmente pas. L'Isser occidental, pour le distinguer de l'Isser oriental, qui passe à l'est d'Alger, coule ici entre de hautes gerbes terreuses, dans un lit de roseaux. C'est l'Assara de Ptolémée, disent les savants.

Cette rivière prend naissance dans les hautes montagnes des Beni-Smiel, qui se dressent au sud-est de Tlemcen, à plus de 1,600 mètres d'altitude. Elle arrose la vallée de Lamoricière ou des Ouled-Mimoun, passe près des ruines de la ville romaine de Rubra (Hadjar-Roum), tombe par une jolie cascade de 12 mètres, puis se dirige vers le pont de l'Isser pour aller se perdre dans la Tafna, à huit ou dix lieues du littoral de la Méditerranée, après avoir reçu, dans la longueur de son parcours, une multitude d'affluents.

Dans les plaines voisines abonde une espèce de buisson qui, par ses feuilles et son fruit, offre beaucoup de ressemblance avec notre jujubier. Les Arabes l'appellent *sidrah;* le fruit, qui est à noyau et de forme ronde, présente, quand il est mûr, une couleur qui semble un mélange de jaune et de rouge. Il a une saveur douce et mielleuse, et se nomme *nebek*. Du reste, cet arbrisseau est très commun dans le nord de l'Afrique. Des voyageurs assurent en avoir vu en Égypte. On peut supposer aussi qu'il croît en Orient, car on lit dans Bokharii que Mohammed, lors de son ascension nocturne, aperçut dans le jardin céleste un *sidrah*, dont les fruits étaient gros comme des cruches au large ventre, et dont les feuilles ressemblaient, tant par leur forme que par leur dimension, à des oreilles d'éléphant; ce qui suppose qu'il avait vu ces arbrisseaux dans les pays qu'il avait parcourus, c'est-à-dire dans la Syrie et l'Arabie, sans cela, il ne les aurait pas rêvés.

Quelques savants, il faut toujours les respecter, ont soutenu que le *sidrah* n'est rien autre chose que le lotus dont il est parlé dans Homère. Ce poète semble, en effet, placer les Lotophages dans une contrée de l'Afrique où le *sidrah* est encore aujourd'hui extrêmement commun. Mais, il faut bien l'assurer, les Lotophages d'Homère, s'ils n'avaient pas d'autre nourriture, étaient condamnés, dans ce monde, à faire une bien triste chère. Quant aux bienheureux du paradis de Mohammed, qui, pendant toute l'éternité, mangent des *nebeks* aussi gros qu'une cruche ventrue, je ne crois pas qu'un chrétien (ni vous, ni moi) serait tenté d'envier leur sort!

Cette longue dissertation scientifique m'a mis en appétit. Le déjeuner m'appelle; mais, assurément, ce n'est pas le fruit du sidrah qui m'attire; aussi ne suis-je pas un habitant de l'empyrée de Mohammed, et souvent, à

certaines heures, je suis forcé de me rappeler ce vers de Térence :

Homo sum, nil humani à me alienum puto.

Nous fîmes honneur au repas, mais non pas aux dépens du pauvre curé de l'Isser, car il n'est pas bien riche; il se suffit à peine à lui-même, ne mange que de trois mois en trois mois de la viande de boucherie. On n'en trouve pas dans le pays; il faut la faire venir de Tlemcen, où elle est fort chère, et le curé n'a pas le moyen de se procurer ce luxe. Sa basse-cour, bien modeste cependant, suffit seule au repas de chaque jour.

Nous avions avec nous nos provisions, que nous partageâmes fraternellement avec ce digne ministre du Seigneur. Le dessert seul fut à sa charge, et il fut improvisé de la manière la plus charmante.

Il se composait d'un morceau de fromage déjà supporté de quelques grains de gros sel, et d'une assiettée d'olives. La vieille et respectable gouvernante de M. le curé, qui jamais n'avait vu sur la table de son maître de luxe aussi raffiné et de dessert aussi splendide, les deux poings triomphalement campés sur les hanches, et d'un air de fierté et de satisfaction personnelle :

« Ah! bien, maintenant, je ne vois pas trop bien ce qui pourrait manquer?

— C'est très bien, ma bonne, lui fut-il répondu; vous pouvez, à votre tour, aller dîner. Votre dessert est parfait. »

Cette naïveté de la bonne vieille et cette simplicité antique nous ont beaucoup amusés, et je me suis promis de ne pas l'oublier de sitôt.

Depuis Pont-de-l'Isser jusqu'à Tlemcen, la route est bordée, à droite et à gauche, de bosquets de lentisques

et de térébinthes d'une dimension prodigieuse. Plus loin, c'est la rivière de Saf-Saf, *Salsifi*, *Salsef;* il est probable que c'est la même que les Arabes appellent Satfecj. Du reste, le nom de Salsef signifie *tremble*. Il a peut-être été donné à ce courant d'eau à cause des arbres de cette espèce qui abondent sur ses bords (1), si toutefois il n'est pas une abréviation du mot *Satfecj*, qui paraît appartenir à la langue berbère.

Cette rivière, descendant des montagnes des Beni-Oulnid, situées au nord de Tlemcen, coule d'abord dans la direction du sud-ouest au nord-est; puis, tournant vers le nord-ouest, elle arrose le territoire de la ville, et va mêler ses eaux à celles de la Sikka, l'un des principaux affluents de l'Isser, après un parcours d'environ trente lieues.

De cet endroit, l'œil aperçoit d'abord Bou-Médin, sur le penchant de la montagne; puis, sur un plateau ménagé sur les dernières pentes d'une montagne escarpée, l'antique reine du Maghreb. On la reconnaît facilement à ses blancs minarets, à ses vieux remparts qui tombent en ruines. D'immenses vergers d'oliviers, une forêt de figuiers, de noyers, de térébinthes et d'autres arbres l'environnent de toutes parts, et forment autour d'elle une large ceinture de verdure.

A chaque pas, le panorama se rétrécit, les édifices disparaissent et se cachent dans l'ombre; on n'aperçoit plus que les créneaux du minaret de la grande mosquée, qui lève encore la tête au-dessus de cette enceinte, et que l'on est tenté de prendre pour un vaste nid d'oiseau perché sur la cime d'un arbre.

Au levant, Tlemcen, et à la distance d'une demi-lieue

(1) A cet endroit, il y a un relai qui s'appelle *le Tremble*. Il a sans doute été nommé ainsi à cause d'un grand tremble qui s'élève dans le ravin, au-dessus d'une source et d'un abreuvoir.

s'élève, comme nous l'avons indiqué, au milieu des arbres et des jardins, le pittoresque hameau de Bou-Médin, avec sa grande mosquée, son élégant minaret et ses blanches maisons.

Site délicieux! C'est là que les souverains de Tlemcen, oubliant un instant les affaires sérieuses, venaient jadis converser familièrement avec les anachorètes qui peuplaient cette montagne. C'est le lieu que choisit le célèbre historien Abd-el-Rhaman-ben-Kaldoun pour se donner tout entier à l'étude des sciences et à la contemplation des choses divines.

CHAPITRE VI.

Tlemcen, son antiquité. — Moïse et le prophète El-Khidr. — Le quartier des Juifs. — La mosquée de Djama-Kébir, les litanies arabes. — Sidi-el-Haloui. — Le Méchouar. — Chapelle de Sidi-Bou-Djemâah. — Histoire de ce marabout. — Koubba de Baba Safyr. — La Mansourah, son minaret. — Légende à ce sujet.

« Le paradis de l'éternité, ô Tlemcinois! s'écrie un poète arabe, ne se trouve que dans votre patrie, et s'il m'était donné de choisir, je n'en voudrais pas d'autre que Tlemcen! »

La poésie, expression du sentiment populaire, nous donne une idée de la place glorieuse que Tlemcen a occupée dans le sentiment affectueux des peuples musulmans, et l'histoire, consultée à son tour, justifie, dans les limites de la réalité, une appréciation aussi favorable. Tlemcen a été le centre d'une société puissante.

D'après une tradition, Tlemcen serait une des plus anciennes villes du monde, et son nom primitif d'Aga-

dyr, dont la forme pourrait être rapportée au Phénicien, n'est pas absolument opposée à cette hypothèse; c'est le sentiment de M. Bargès que je vous rapporte :

« Deux voyageurs, Moïse et le prophète El-Khidr, allèrent ensemble dans l'Occident. Suivant la tradition, El-Khidr aurait acquis le don de l'immortalité en buvant des eaux de la fontaine de vie. Il s'appelait Balya-ben-Malkan. Les uns disent que c'était Phinéas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron; les autres Élie, et les autres saint Georges. Mais, suivant quelques-uns, ce serait Phinéas, dont l'âme aurait passé successivement dans le corps de ces trois personnages. Les commentateurs du Coran affirment qu'il avait reçu l'inspiration divine et le don de prophétie.

« El-Khidr et son disciple Moïse, dans leur pérégrination occidentale, s'arrêtèrent quelque temps dans les murs de l'antique Tlemcen. Ce ne sont pas les seuls personnages illustres par qui cette ville se vante d'avoir été visitée. Selon les mêmes traditions, le grand Salomon, fils de David (sur qui soit le salut), voyagea également dans le nord de l'Afrique et vint séjourner un an à Tlemcen. Plus tard, c'est-à-dire 1,700 ans après le roi d'Israël, cette cité eut l'honneur de donner l'hospitalité à El-Ménizar l'Africain, l'un des compagnons du prophète des Arabes, lequel cependant n'y fit que passer. Postérieurement à l'année 176 de l'Hégire (780 de Jésus-Christ), elle donna asile à Souleyman-ben-Abd'Allah, frère d'Edris, premier roi de la dynastie qui porte son nom.

« Ces avantages qui, aux yeux d'un vrai croyant, placent Tlemcen infiniment au-dessus de toutes les autres villes d'Afrique, seraient sans contredit parfaits, si ce n'était l'existence d'un fait qui forme une ombre à la gloire de notre cité. Je veux parler de ces sorciers

abominables qui, dans leurs conjurations, invoquaient le Pharaon submergé, et qui se sont perpétués longtemps dans la ville de Tlemcen, en la souillant de leur présence et en y opérant leurs horribles maléfices. »

Quoi qu'il en soit de ces traditions, des données plus positives permettent de la faire remonter jusqu'aux Antonins, en lui assignant une origine romaine. Vers le milieu du douzième siècle de l'Hégire, Edris lui donna une splendeur; mais c'est sous le roi Almoravide Youssouf-ben-Teschofyn qu'elle se transforma en une ville de premier ordre, par la fondation du quartier nouveau de Tograst. Dans le siècle suivant, Tlemcen est considérée comme la première ville du Maghreb central, et enfin, au treizième siècle, elle devint la capitale d'un empire particulier qui dure trois cents ans avec un éclat que les autres gouvernements de la côte barbaresque ont rarement atteint. Pendant cette période, une population considérable, une industrie puissante, de grandes richesses, y favorisaient le développement de la civilisation. La preuve en subsiste encore.

Entre les monuments antiques, qui sont assez nombreux, Tlemcen possède, plus qu'aucune autre ville d'Afrique, une série de souvenirs historiques proprement indigènes. Ce ne sont pas seulement des ruines, écrit un savant qui l'habite depuis plusieurs années, ce sont des édifices encore debout qu'elle offre aux curieuses recherches de l'explorateur. Chaque dynastie, chaque règne, pour ainsi dire, semble y avoir laissé l'empreinte de son génie particulier. On pourrait, en quelque sorte, faire l'histoire de Tlemcen par celle de ses monuments.

Tlemcen est une ville de 21,000 habitants, dont 12,701 musulmans[1], 3,221 Juifs et 4,838 Européens. Elle est située par 3° 38' de longitude occidentale et 34° 53' de latitude septentrionale, sur un plateau de 816 mètres

d'altitude, au pied des rochers presque à pic de Lella-Setti (1,046^{m}) qui la dominent au sud.

Si l'on pénètre au cœur de la ville, dans la plus grande mosquée, on aura, du haut de son minaret, l'idée la plus exacte de la configuration de Tlemcen.

Au sud, c'est la place Saint-Michel, donnant naissance aux rues Saint-Michel, Saint-Cyprien et Clauzel, qui toutes trois aboutissent au Méchouar; à l'ouest de cette citadelle, ancien palais des émirs, le quartier des Juifs, rasé en partie par des alignements, s'étend de la rue Haédo aux différentes constructions militaires; à l'est, c'est le quartier des maisons à moitié effondrées, où les Maures se logent comme dans autant de tanières.

Si maintenant on se retourne au nord-ouest, on verra s'élever toute une nouvelle ville, avec sa place et sa rue de la République, bordées des édifices civils qui remplaceront la Ratapolis, dont les habitants, trop nombreux, menaçaient d'infester un beau jour tout Tlemcen. Au nord-est est situé le quartier des Marchands, avec ses fondouks et ses longues rues à petites boutiques. Enfin, du nord-est au sud-est, parallèlement aux remparts, s'étendent encore des rues aux maisons croulantes, qui laissent étudier, mieux qu'on ne le ferait avec la meilleure description, les mille détails d'une architecture dont les Arabes dégénérés semblent avoir perdu les principes.

Tlemcen se composait autrefois de deux villes, séparées l'une de l'autre par l'espace d'un jet de pierres, et dont chacune était environnée d'une enceinte de murs. La plus ancienne était appelée Agadyr, et la seconde, qui est la moderne Tlemcen, portait le nom de Tograst. Agadyr est aujourd'hui un quartier entièrement désert, et il a été converti, en grande partie, en jardins et en vergers. Au milieu des jardins, une grande tour carrée,

dont la hauteur, à vue d'œil, peut être de 50 mètres. La porte, qui s'ouvre sur le côté méridional, donne entrée à un escalier, dont les premières marches tombent en ruines. Derrière le minaret, s'élevait jadis une mosquée dont il ne reste plus que des ruines.

Voilà la Tlemcen actuelle; c'est là cette ville dont Yahia-Ibn-Khaldoun disait :

« C'est une ville solidement construite, jouissant d'une température agréable, pourvue d'eaux douces, et possédant un territoire fertile et riche en productions. Placée sur le flanc d'une montagne, elle s'étend, dans sa longueur, d'Orient en Occident; l'on dirait d'une jeune épouse assise mollement sur son lit nuptial. Les branches des arbres qui s'élèvent au-dessus de ses édifices, sont comme les fleurons d'une couronne qui brille sur un front majestueux. Du flanc de cette montagne, elle développe sa largeur sur une vaste plaine appropriée à la culture, dont les ondulations, pareilles à des bosses de dromadaires, sont déchirées par le soc de la charrue, dont la houe ouvre les entrailles, après que les nues ont versé sur la terre leur bienfaisante rosée. Des hauteurs de Tlemcen se précipitent des ruisseaux qui fournissent aux habitants l'eau qui leur est nécessaire. Cette eau leur est amenée, pure et limpide, par plusieurs canaux et conduits souterrains, et elle est ensuite distribuée, aux collèges et aux mosquées, par le moyen des fontaines et des bassins. Elle passe également dans les maisons des particuliers et dans les établissements de bains, où elle est reçue dans les citernes et dans des réservoirs; l'excédent va arroser, au dehors de la ville, les vergers et les champs. Par la réunion de ces avantages, Tlemcen est une cité dont la vue fascine l'esprit, dont la beauté séduit le cœur. Ceux qui veulent la célébrer ne sont pas embarrassés pour trouver des sujets

de louanges; aussi a-t-elle été longuement chantée, et a-t-elle fourni matière à des poésies charmantes et suaves... »

Ce tribut accordé à l'antiquité de Tlemcen, je dois maintenant vous décrire rapidement l'aspect de la ville actuelle. Après la poésie, la réalité.

On peut diviser les rues de la ville en plusieurs classes : celles qui restent de la ville arabe, mal percées, étroites, souvent voûtées, mais quelques-unes couvertes de vignes et rafraîchies par des fontaines; et les nouvelles rues arabes, longues files de maisons à un rez-de-chaussée, ouvertes de boutiques basses. Les principales rues sont : celles de Sikka, Khaldoun, Souïka, des Forgerons, de l'Huilerie, etc.

Les rues du quartier des Juifs, à l'ouest, ont généralement leurs maisons basses, obscures, dans lesquelles on descend, comme dans une cave, par un escalier de plusieurs marches; des murs, lézardés ou tombant en ruine, sont percés de deux ou trois trous en guise de fenêtres. Ajoutez à ce tableau, des enfants sales, complètement nus, se chamaillant dans les cours des maisons, et faisant aboyer les chiens. D'un autre côté, suivez-nous, si vous le pouvez, dans ce dédale de rues et d'impasses, où l'on ne rencontre ni boutiques, ni hommes, ni bêtes; traversez ces longs passages couverts, où, pour marcher, il faut ôter son chapeau et se courber presque jusqu'à terre, si l'on ne veut pas se rompre la tête contre les poutres et les solives des maisons superposées.

L'existence de ces rues, presque inaccessibles, l'intérieur de ces maisons, qui ne ressemblent pas mal à des cavernes de brigands, en un mot, l'aspect misérable que présente ce *ghetto* s'explique, quand on se rappelle les avanies et les vexations de toute espèce que les Juifs

étaient forcés de subir sous l'empire des beys turcs, et même antérieurement, sous le règne des sultans de Tlemcen. Aujourd'hui encore, malgré leur affranchissement politique et la sécurité que leur assure l'égalité des droits avec les musulmans, leurs anciens oppresseurs, ils sont les mêmes que sous les terreurs de la tyrannie. Quant aux maisons, elles furent souvent réédifiées, et si l'on y trouve, à l'intérieur comme à l'extérieur, quelques détails des belles époques de l'art, ce n'est que de loin en loin et comme par exception; il ne faut donc pas chercher l'architecture arabe ailleurs que dans les mosquées.

Les maisons de Tlemcen, bâties en briques, en moellons ou en pisé, n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, et sont couvertes en tuiles; quelques-unes communiquent, comme à Alger, par des voûtes jetées d'une rue à l'autre, et presque aucune, quoique la chaux ne soit pas rare, n'est pas blanchie extérieurement, ce qui leur donne un aspect sombre et triste.

Les portes d'entrée, sur la rue, sont plutôt carrées qu'ogivales; elles sont surmontées d'un auvent étroit, recouvert en tuiles creuses, s'appuyant sur deux jambages peu saillants et s'arrêtant au-dessus de l'imposte. Les fenêtres sont aussi rares et aussi étroites que partout ailleurs; il y en a cependant quelques-unes à double arcade, retombant sur de jolies colonnettes, et surmontées d'une série de petits arceaux, qui forment comme des stalactites ou des gâteaux d'abeilles.

Après avoir franchi la porte, puis la Skiffa, ou antichambre traditionnelle, dans laquelle s'arrêtent d'habitude tous ceux qui ne sont pas de la maison, on entre dans une cour entourée d'arcades qui s'appuient sur des piliers carrés; les bandeaux qui surmontent ces arcades ne sont point décorés de briques vernissées

comme à Alger, mais de losanges, de triangles ou de trèfles, ménagés dans la superposition des briques ou dans le pisé, dont est faite la maison.

La cour est souvent ornée d'un bassin ou d'une fontaine qu'ombragent une vigne, un figuier ou un oranger. Les appartements sont toujours longs et étroits, leurs parois, unies ou recouvertes d'une dentelle en plâtre. Des cuisines, les seules pièces où il y ait des cheminées, des bains et des citernes, complètent la distribution des maisons arabes.

Djama-Kébir, la grande mosquée, présente extérieurement un vaste bâtiment carré de 50 mètres, blanchi à la chaux, percé de huit portes et flanqué, à son angle nord-ouest, d'un minaret rectangulaire. Il est bâti en briques, orné, sur ses quatre faces, de colonnettes en marbre, et revêtu de mosaïques formées par de petites pièces de terre cuite vernissée de plusieurs couleurs, et découpées de façon à combiner les dessins les plus variés. Ce minaret a près de 35 mètres d'élévation. On monte à sa plate-forme par cent trente marches.

L'intérieur de la grande mosquée est occupé par une cour de 12 mètres sur 21, dallée en onyx; au centre de laquelle une fontaine, également en onyx ou marbre transparent, déverse l'eau nécessaire aux ablutions. Cette cour est circonscrite, au levant et au couchant, par des travées d'arcades qui viennent se relier, au midi, au vaisseau principal, long de 50 mètres et large de 20, plus spécialement réservé à l'assemblée des fidèles. Soixante-douze colonnes supportent les arceaux des treize ogives en long et des six en large qui divisent ce vaisseau.

Le mihrab, placé au fond de la travée, se trouve, contrairement à l'usage, orienté au sud. C'est la seule partie de l'édifice qui, avec la coupole à jour dont elle

est couronnée, se distingue par son ornementation. Dans l'inscription entrelacée d'arabesques qui décore le pourtour supérieur de cette coupole, on lit la date de la fondation de la mosquée : Mois de djoumad deuxième, 530 de l'hégire (1136 de J.-C.).

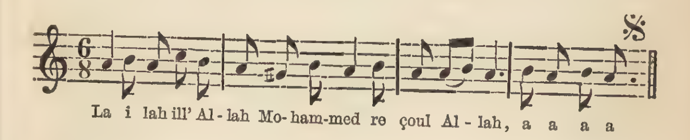
Le minaret a été construit par Yar'Moracen, premier roi de la dynastie Abd-el-Ouadite. C'est au sujet de ce minaret, dit un auteur, que Yar'Moracen, sollicité par ses partisans d'y faire inscrire son nom, leur répondit : « *Haubou, issent Reubbi.* (Non, Dieu le sait!...) »

La tradition veut que Yar'Moracen ait été enterré au fond de la première travée, à droite du mihrab. Le lustre, en bois de cèdre recouvert de lames de cuivre, ayant un diamètre de 2^m,50, et tombant du plafond au milieu des petits lustres en cristal de roche et de lanternes découpées en laiton ou en fer-blanc, serait un don de Yar'Moracen.

J'étais surtout désireux de visiter cette célèbre mosquée, et j'eus le bonheur d'arriver à l'heure de la prière. J'étais sous le porche, disposé à franchir le seuil du vénéré sanctuaire, quand des cris surhumains vinrent frapper mon oreille, et, en même temps, une forme humaine me barrait le passage. Ne me doutant pas que ces cris pussent s'adresser à moi, et ne sentant ma conscience souillée d'aucun crime à l'endroit des Arabes, je voulais forcer le passage. Inutile, les cris redoublaient, et je crus entendre le mot *soulier.* — « Bon ! compris-je, les Arabes veulent que je fasse comme eux, que je retire ma chaussure pour la déposer à la porte du temple. » Ainsi le veut la loi musulmane. Mais je me rappelai l'aventure du général Pélissier, visitant un jour une mosquée. On lui fit retirer ses bottes, de par Mohammed; mais, quand il revint pour les reprendre, elles avaient disparu. Je tenais beaucoup à mes souliers.

J'eusse été dans le plus grand embarras si on me les avait enlevés. Je bravai hardiment les cris et les empêchements, comme si je ne comprenais pas l'injonction. Je franchis les obstacles et pénétrai dans la mosquée.

J'admirais l'architecture du temple, quand un spectacle, nouveau pour moi, attira mes regards. Six Arabes, accroupis à terre, le long du Mihrab, dans l'attitude de la prière et du recueillement, marmottaient leurs litanies; et chaque verset, toujours le même, était entrecoupé par un moment de silence; et leur voix, nasillarde et monotone, reprenait les mêmes paroles et le même chœur. Il paraît que cela dure pendant plus d'une heure, toujours avec la même variété monotone et le même accent nasillard de plus en plus prononcé. J'avoue que cela ne vaut pas la musique d'opéra, et les oreilles de nos dilettanti ne sauraient guère s'accoutumer à cette harmonie. Du reste, pour vous en donner une idée, veuillez répéter sur votre piano cette mélodie essentiellement arabe, et de votre plus belle voix, en ayant soin de vous pincer le nez; chantez avec conviction cette litanie, dont voici la musique et les paroles.



Traduction : Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mohammed est l'envoyé d'Allah.

Si parfois il vous arrive une insommie, essayez, croyez-moi, de ce remède inconnu à nos médecins; chantez cette invocation, rechantez-la encore pendant une demi-heure, je suis certain que vous attendrirez Morphée, et bientôt un sommeil profond s'emparera de

tout votre être. Mais ce remède ne peut agir que sur les Français, il n'a aucune puissance sur les Arabes.

Pendant que nous étions mollement bercés par cette soporifique harmonie, d'autres Arabes vinrent faire aussi leur prière, mais d'une autre manière. Muets et silencieux, les pieds nus, ils s'avancent gravement au milieu de la mosquée, choisissant chacun un pilier différent, derrière lequel ils se cachent. Et là, après force contorsions, saluades et génuflexions, ils retirent leur burnous, renouvellent leurs prostrations, leurs gestes, leurs supplications muettes; après chacun des vêtements qu'ils retirent, c'est la même cérémonie; mais ne vous effrayez pas d'avance, ils ont soin de conserver le dernier. C'est alors qu'ils se prosternent et s'étendent complètement sur le tapis; c'est le moment le plus accentué de leur prière; au bout de quelques minutes, ils se relèvent, reprennent chacun leurs habits qu'ils revêtent avec la même cérémonie, j'allais dire avec la même cadence, et, toujours en silence, ils sortent du temple.

Je ne voudrais pas vous ennuyer plus longtemps par la description des mosquées, cependant vous m'accorderez bien de vous dire un mot sur celle de Sidi-el-Haloui, dont on m'a raconté une fort jolie légende.

Abou-Abd-Allah-Ech-Choudi, héros de cette légende, naquit à Séville, où il fut cadi; puis, quittant patrie, honneurs et fortune, se couvrant de haillons et prenant le bâton de pèlerin, il passa la mer, arriva à Tlemcen où, contrefaisant le fou, il laissait la foule s'ameuter et crier après lui. Cela se passait vers l'an 665 de l'hégire (1266 de J.-C.), sous le règne de Yar'Moracen. Cependant Ech-Choudi vendait sur la place publique des bonbons et des pâtes sucrées, *halouat,* d'où le surnom d'*Haloui* que lui donnèrent les enfants. Puis, lorsque par

ses bouffonneries il avait rassemblé assez de monde autour de lui, il changeait de ton et de langage, et se mettait à discourir en controversiste consommé sur la religion et la morale, et la foule se retirait confondue et pleine d'admiration.

Baba-el-Haloui ne tarda pas à passer pour un oracle; son but était atteint, il fut salué *ouali*, saint, et il ne fut plus question que de ses miracles. Sidi El-Haloui mourut dans un âge avancé et fut enterré hors de Bab-Ali (aujourd'hui Bab-Ziri) en 705 de l'hégire (1305-6 de J.-C.).

La fin de cette histoire, déjà assez merveilleuse par elle-même, n'est pas cependant la vraie, dit un auteur; voici celle à laquelle seule, tout bon musulman doit ajouter foi. Le bruit de la renommée d'El-Haloui n'ayant pas tardé à arriver jusqu'au sultan, celui-ci lui confia l'éducation de ses deux fils. Mais, desservi par la jalousie du vizir, qui le fit passer pour sorcier, El-Haloui fut décapité et son corps abandonné sans sépulture à la voracité des bêtes fauves et des oiseaux de proie.

La haine du grand vizir était satisfaite, Dieu seul n'était pas content. Le peuple aussi faisait entendre des murmures et des plaintes. Or, voici que le soir qui suivit cette terrible exécution, le bououab ou gardien des portes criait comme à l'ordinaire : La porte ! la porte ! afin que les retardataires qui se trouvaient encore dehors se hâtassent de regagner leur logis, quand tout à coup une voix lugubre retentit au milieu du silence de la nuit : — « Gardien, ferme ta porte ! Va dormir, gardien ! il n'y a plus personne dehors, excepté El-Haloui, l'opprimé. »

Le gardien fut saisi d'étonnement et de terreur, mais il se tut. Le lendemain, le surlendemain, pendant sept jours, la même scène miraculeuse se renouvela. Le peuple, qui eut vent de ce qui se passait, murmura tout haut. Le sultan ne tarda pas non plus à connaître ce

miracle, et voulut s'assurer par lui-même de son évidence : il se rendit chez le Bououab, et quand il eut entendu El-Haloui, il se retira, disant : — « J'ai voulu voir, j'ai vu. » Il était juste, comme l'est tout sultan des légendes, et l'aurore du lendemain éclairait le supplice du grand vizir, qui fut enseveli vivant dans un bloc de pisé que l'on posa justement vis-à-vis de l'endroit où le pauvre ouali avait été décapité, et où son corps gisait sans sépulture; on refaisait alors les remparts de la ville. Pour que la réparation fût complète, la volonté royale décida qu'un tombeau, digne de la sainteté de la victime, lui serait élevé; on y déposa ses restes.

Le petit bâtiment qui recouvre la pierre tumulaire sans inscription de Sidi El-Haloui, s'élève sur le tertre où le saint fut, dit-on, décapité. Un caroubier séculaire l'abrite de son large et sombre feuillage. Plus bas, la mosquée surgit, blanche et étincelante de mosaïques, au milieu d'un immense massif de verdure.

Il nous reste à voir le monument plus important, où s'est déroulée toute l'histoire de l'ancien royaume de Tlemcen, je veux dire le Méchouar, ancienne habitation des sultans. C'est la demeure actuelle du général gouverneur et de son état-major.

Le Méchouar est une vaste enceinte de forme rectangulaire, entourée d'un mur fort haut et crénelé. Dans la partie occidentale, on voit une mosquée ornée d'un minaret, et un corps de bâtiments, le tout transformé en un hôpital militaire. A droite et à gauche de la porte voûtée qui donne entrée dans la ville, il y a des maisons occupées par le commandant de la place, l'intendant militaire et par d'autres officiers attachés à l'administration de la localité. Une grande caserne, construite en belles pierres de taille et pouvant contenir 500 cavaliers, remplace, dans la partie orientale du

méchouar, les pavillons dont se composait le palais des anciens rois et les jardins au milieu desquels s'élevaient ces pavillons. Les jardins renfermaient des orangers, des citronniers d'une dimension prodigieuse, et d'une rare beauté.

La citadelle est bâtie sur un terrain peu élevé au-dessus du niveau de la plaine qui s'étend au midi de la ville; mais, vue du côté du nord et du quartier des Hadars, dont les maisons surgissent en amphithéâtre, elle domine entièrement la ville arabe et peut être considérée comme l'acropole de Tlemcen.

Le Méchouar, avons-nous dit, servait de demeure aux rois de Tlemcen, entourés de leurs officiers, dont le personnel nombreux formait leur cour.

Pour rendre leur personne plus respectable, ils se montraient rarement à leurs sujets; ce n'était que dans certaines circonstances qu'ils voulaient bien leur octroyer cette insigne faveur, et la chose se faisait alors avec tout l'apparat, la magnificence du trône et la majesté du pouvoir souverain. Mais de toutes les fêtes données par la cour, aucune n'égalait celle dont le méchouar était témoin lors de la solennité du *Manleb* (naissance du prophète, fondateur de l'Islam). Elle mérite une description particulière.

Dans la soirée du 12 de rebie-el-awel, jour de la fête, le sultan donnait aux grands de l'État, aux officiers de la cour, aux notables de la cité, aux syndics des arts et des métiers, un banquet splendide et somptueux. On y apportait, dit un historien arabe, des tables servies qui, par leur forme circulaire, ressemblaient à des lunes, et par leur splendeur à des parterres fleuris. Elles étaient chargées des plats les plus exquis et les plus variés. Il y en avait pour satisfaire tous les goûts, faire l'admiration de tous les yeux, charmer toutes les

oreilles par leurs noms, exciter l'appétit et l'envie de manger à ceux qui n'avaient pas faim, les engager à s'approcher et à prendre part au festin commun.

Le sol était garni d'une quantité innombrable de tapis et de coussins rangés avec ordre et proprement, pour servir de sièges et d'appui aux convives. D'immenses flambeaux fixés dans des chandeliers de cuivre doré répandaient des flots de lumière dans toute la salle, pareils à des colonnes de feu.

Le sultan était assis sur son trône, dans le lieu le plus honorable de la salle du banquet. La vue de sa personne réjouissait tout le monde : l'éclat de sa majesté dilatait toutes les poitrines, la grandeur de sa gloire remplissait l'esprit de stupéfaction; il éclipsait par sa magnificence les grands et les nobles de son peuple qui environnaient son trône. Les notables de la ville et les syndics des métiers occupaient chacun une place distincte, suivant le rang et la condition à laquelle il appartenait. Ils formaient des groupes et des bandes qu'on aurait pris volontiers pour les compartiments divers d'un jardin parsemé de fleurs. Leurs yeux, peu accoutumés à tant de magnificence et de splendeur, avaient de la peine à rester ouverts, et lorsqu'ils parlaient, le respect inspiré par le lieu leur faisait baisser le ton de la voix, en sorte qu'on n'entendait que des chuchotements, et que les esprits étaient dominés par le sentiment de l'admiration et saisis de ravissement.

Des pages, revêtus de longues tuniques de soie rayée, parcouraient tous les rangs, tenant dans leurs mains des cassolettes où brûlaient des parfums, et aspergeaient l'assistance avec des eaux de senteur. On respirait partout l'odeur de l'ambre gris, dont la fumée remplissait l'air. Partout les convives recevaient des aspersions d'eau de rose de Nisibe.

Au festin succédait le chant des louanges de Mohammed, qui durait jusqu'au lever du jour. A une certaine distance du trône s'élevait une estrade en guise de chaire. Près du bord de cette estrade se tenait le chantre, chargé officiellement de célébrer les louanges du prophète, qui étaient toujours en vers. On choisissait pour cette fonction une personne douée d'une voix douce et agréable, versée dans la connaissance des règles de la poésie et de la musique arabes. Quand le chantre n'était pas lui-même l'auteur de la pièce, il se contentait de réciter les compositions d'autrui. Dans la récitation du poème, il faisait sentir la mesure en frappant des pieds, et il exprimait fidèlement les diverses modulations qu'exigeaient le commencement, le milieu et la fin du vers, suivant le rythme sur lequel le poème avait été composé. Quand le chant était fini, il était rare qu'il ne se présentât pas quelque poète de la ville ou de la cour, avec une pièce de sa composition, faite pour la circonstance. Celui-ci était aussi quelquefois remplacé par un autre, et il arrivait souvent que, dans la même nuit[1], on entendait cinq ou six poèmes en l'honneur de Mohammed. Les rois eux-mêmes, quand ils étaient poètes, ne dédaignaient pas d'apporter à cette solennité le tribut de leur muse et le fruit de leurs inspirations religieuses.

Les historiens arabes sont tous d'accord pour parler des splendeurs du Méchouar, des richesses merveilleuses qu'il renfermait, des cours brillantes où, protecteurs des sciences, des lettres et des arts, les Beni-Zian et les Mérinides attiraient les savants, les poètes et les artistes.

C'est au Méchouar qu'Abou-Tachfin possédait un arbre d'argent, sur lequel on voyait toutes sortes d'oiseaux de l'espèce de ceux qui chantent. Un faucon était perché sur la cime. Lorsque les soufflets fixés au pied de l'arbre

étaient mis en mouvement et que le vent arrivait dans l'intérieur de ces oiseaux, ceux-ci se mettaient à gazouiller et faisaient entendre chacun son ramage, facile à reconnaître à cause de sa ressemblance avec le chant naturel. Lorsque le vent arrivait au faucon, on entendait l'oiseau de proie pousser un cri, et, à ce cri, les autres oiseaux interrompaient tout d'un coup leur doux gazouillement.

Parmi les objets rares que l'on conservait dans le Méchouar, celui qui excitait le plus l'admiration, était la merveilleuse horloge qui décorait le palais de Tlemcen. Cette pièce de mécanique était ornée de plusieurs figures d'argent, d'un travail très ingénieux et d'une structure solide. Au-dessus de la caisse s'élevait un buisson, et sur ce buisson était perché un oiseau qui couvrait ses deux petits de ses ailes. Un serpent qui sortait de son repaire, situé au pied même de l'arbuste, grimpait doucement vers les deux petits qu'il voulait surprendre et dévorer. Sur la partie antérieure de l'horloge étaient dix portes, autant que l'on compte d'heures dans la nuit, et à chaque heure, une de ces portes s'ouvrait en frémissant; deux portes plus hautes et plus larges que les autres occupaient les extrémités latérales de la pièce. Au-dessus de toutes ces portes et près de la corniche, on voyait le globe de la lune qui tournait dans le sens de la ligne équatoriale et représentait exactement la marche que cet astre suivait alors dans la sphère céleste.

Au commencement de chaque heure, au moment où la porte qui la marquait faisait entendre son frémissement, deux aigles sortaient tout à coup du fond des deux grandes portes et venaient s'abattre sur un bassin en cuivre, dans lequel ils laissaient tomber un poids également de cuivre qu'ils tenaient dans leur bec. Ce poids,

entrant par une cavité qui était pratiquée au milieu du bassin, roulait dans l'intérieur de l'horloge. Alors le serpent, parvenu au haut du buisson, poussait un sifflement aigu et mordait l'un des petits oiseaux, malgré les cris redoublés du père, qui cherchait à les défendre. Dans ce moment, la porte qui marquait l'heure présente, s'ouvrait toute seule, et une jeune esclave, douée d'une beauté sans pareille, paraissait portant une ceinture en soie rayée. Dans sa main droite elle présentait un cahier ouvert où le nom de l'heure se lisait sur une petite pièce en vers. Elle tenait la main gauche appuyée sur sa bouche, comme quand on salue un khalife... (1).

Nous sortons de Tlemcen par la *porte de Fer*. Au bout de quelques minutes, on longe le Séhridj, immense réservoir sans eau; plus loin on effleure le mur de la modeste chapelle de Sidi-Bou-Djemâah, saint homme qui vécut en reclus volontaire et donnait des avis salutaires à ceux qui venaient le consulter dans sa retraite. Ce n'est pas un édifice de luxe, tant s'en faut; il n'y a rien de grandiose dans son architecture... C'est un tombeau simple comme l'homme dont les restes y sont déposés. Une petite cour carrée à ciel ouvert, fermée par un mur blanchi à la chaux, avec une porte en ogive qui ne manque pas d'un certain cachet d'élégance : voilà tout le mausolée. Mais le site est charmant; une treille séculaire ombrage les abords du modeste sanctuaire; un ruisseau d'eau vive coule auprès, et, tout alentour, de riches vergers, pleins d'ombre et de fraîcheur, étalent leur luxuriante végétation à perte de vue.

Bou-Djemâah, qui vivait il y a plus de cinq siècles, était né dans les montagnes de Trara, où il était berger.

(1) *Mohammed-el-Tenessi*. Traduction de l'abbé Bargès.

Une voix intérieure lui ayant crié d'abandonner son pays et de poursuivre ailleurs d'autres destinées, il partit et marcha jusqu'à ce que la voix lui dît de s'arrêter devant Tlemcen, à la porte d'El-Guechout. Bou-Djemâah, assis sur une pierre d'où il ne bougeait pas, devint pour tout le monde l'hôte de Dieu, et, à force de recevoir, il finit par donner à son tour. On en fit bientôt un ouali, un saint à seconde vue et à miracles. Bou-Djemâah le chevrier devint Sidi Bou-Djemâah ; le sultan le prit en amitié et ne dédaignait pas de le consulter. Bou-Djemâah vécut de longs jours, il quittait rarement son siège de pierre, ne changeait jamais ses haillons que lorsqu'ils l'abandonnaient, et laissait croître toute sa barbe. On le trouva mort un beau jour, et il fut enterré à l'endroit où les Tlemcéniens avaient l'habitude de le voir.

A peu de distance de la porte Bab-el-Khamys, on remarque à gauche la koubba ou monument sépulcral de Baba-Safyr, le premier des Turcs qui, après la conquête de Barberousse, vinrent s'établir dans cette cité. Le chemin est bordé à gauche de tombeaux, simples roches plantées dans le sol, et de chapelles funéraires qui tombent en ruines. On aperçoit du même côté, et vis-à-vis de la porte Bab-el-Kamys, la *grande cascade* qui se précipite du haut de la chaîne escarpée du Sakharataïn. Avant d'entrer dans l'enceinte de la Mansourah, on passe par-dessus un vieil aqueduc à fleur de terre, et qui, probablement, conduisait autrefois dans cette ville les eaux de la Fewârah.

A cinq cents mètres de Bab-el-Kamys commence l'enceinte de la Mansourah. Laissons parler Ibn-Khaldoun : « A l'endroit où l'armée d'Abou-Yacoub, lors du premier siège de Tlemcen, avait dressé ses tentes, s'éleva un palais pour la résidence du souverain. Ce

vaste emplacement fut entouré d'une muraille et se remplit de grandes maisons, de vastes édifices, de palais magnifiques et de jardins traversés par des ruisseaux. Abou-Yacoub jetait les fondements d'une ville qui était destinée à écraser sa rivale.

« Ce fut en 702 (1302) que le sultan fit bâtir l'enceinte des murs, qu'il forma une ville admirable, tant par son étendue et sa nombreuse population que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortifications. Elle renfermait des bains, des caravansérails et un hôpital, ainsi qu'une mosquée où l'on célébrait la prière du vendredi, et dont le minaret était d'une hauteur extraordinaire. Cette ville reçut de son fondateur le nom d'El-Mansourah, c'est-à-dire *la Victorieuse.* De jour en jour elle vit sa prospérité augmenter, ses marchés regorger de denrées et de négociants venus de tous les pays ; aussi prit-elle bientôt le premier rang parmi les villes du Maghreb.

« La paix ayant été rétablie, la Mansourah fut complètement évacuée en l'an 706 de l'hégire (1306). Sept ans plus tard, la guerre recommence, Tlemcen est assiégée une seconde fois et la Mansourah est relevée; on construisit un palais qui devint la résidence favorite d'Aboul-Hassen, sultan des Merinides. Mais, lorsque les Beni-Zian eurent reconquis Tlemcen, la Mansourah, témoignage d'une sanglante défaite et d'une cruelle invasion, fut frappée d'un arrêt de destruction, cette fois sans appel. »

Cinq siècles ont passé sur les ruines de la Mansourah : il ne reste debout qu'une partie de son enceinte et le minaret de la mosquée.

La Mansourah, parcourue dans le sens de sa longueur et de sa largeur, est un espace rectangulaire de 1,800 mètres de long sur 730 de large, entouré de murs flanqués

par des tours carrées qui n'ont ni porte ni ouverture quelconque. Ces murs et ces tours sont formés d'immenses blocs en pisé, qui ont acquis la consistance et la dureté de la pierre. Les murs ont un mètre et demi d'épaisseur. Six grandes portes sont percées sur la face septentrionale. Il devait y en avoir autant sur la face méridionale.

L'on ne rencontre dans la Mansourah ni maisons, ni habitants, la moitié de sa superficie est livrée à la culture. C'est dans cette partie occidentale que s'élève, à côté d'une vieille mosquée en ruines, et au-dessus d'une grande porte cintrée, la fameuse tour, objet de l'admiration de tous les voyageurs qui ont visité Tlemcen. « Ce minaret, dit M. Azéma de Montgravier, est un morceau charmant d'architecture mauresque, où le plein cintre et l'ogive sont agréablement entremêlés. Il y a trois étages de fenêtres doubles, divisées par une colonnette, et les intervalles d'un étage à l'autre sont remplis par une guirlande de découpures et d'arabesques qui encadrent les ouvertures en rampant du haut de l'édifice, avec les accidents les plus variés. »

Une circonstance qui frappe d'étonnement tous ceux qui contemplent cette élégante construction, c'est que la portion qui regarde l'orient s'est écroulée, tandis que la face ouest est restée tout à fait intacte.

L'imagination arabe, si fertile en légendes, attribue au courroux céleste la chute de la face orientale du minaret. Suivant la chronique, ce monument fut construit par deux maçons, dont l'un Maure, l'autre Juif. Lorsque l'ouvrage fut achevé, le sultan déclara au Juif que la porte du minaret donnant dans la mosquée, il ne pouvait sortir de la tour sans traverser le lieu saint et, par conséquent, sans le souiller. S'il voulait descendre du minaret, il n'avait qu'à embrasser la reli-

gion du Prophète et faire profession de foi musulmane. L'enfant d'Israël, à qui l'apostasie répugnait, demanda du temps pour faire ses réflexions sur le parti qu'il avait à prendre; puis il désira qu'on lui expédiât une certaine quantité de papier, ce qui fut exécuté. Il s'en servit pour se faire des ailes, et un beau jour que l'aquilon soufflait avec violence, on le vit, nouvel Icare, prenant son essor, et du faîte de la tour s'envoler dans l'espace. Sa course dans les régions inconnues qu'il traversait ne fut pas de longue haleine; emporté par le vent qui déchira ses faibles ailes, il alla choir sur une éminence rocailleuse, où il se cassa le cou. Cette éminence est appelée de nos jours la Colline du Juif.

La portion du minaret construite par le maçon juif est précisément celle qui s'est écroulée et qui est détruite; ce fut, disent les Arabes, la vengeance du Ciel qui détruisit cette partie du monument qui fut élevée par la main des mécréants. Sur le frontispice de la porte cintrée qui supporte la tour, on lit la profession de foi musulmane :

« J'atteste qu'il n'y a de Dieu qu'Allah, et que Mohammed est l'envoyé d'Allah ! »

La grande mosquée et le minaret sont situés sur un petit mamelon au pied duquel jaillit une source abondante utilisée par les irrigations. La mosquée, rectangle de 100 mètres sur 60, orienté du N.-E. au S.-O., ne présente plus aujourd'hui que son mur en pisé percé de treize portes. Les fouilles faites à l'intérieur ont amené la découverte de ces magnifiques colonnes en marbre translucide dont les musées d'Alger, de Tlemcen et l'Exposition permanente des produits algériens à Paris, possèdent quelques-unes.

Il reste de l'ancienne Mansourah un canal en pisé qui

alimentait les fontaines et les réservoirs publics, assez bien conservés et utilisés par les colons; un pont voûté, large de 40 mètres, bâti en briques, est jeté sur le ravin qui coupe la route près de la porte orientale.

CHAPITRE VII.

Visite à El-Eubbad. — Bois de Boulogne. — La maison de la plume. — Cimetière de Mokhara-Wanzoutsah. — El-Eubbad ou Sidi-Bou-Medyn. — Légendes, la gazelle et les chiens. — Il apprivoise un lion et lui fait une leçon de morale. — Il délivre des esclaves. — Il réconcilie un Arabe avec sa femme. — Le disciple de Sidi Bou-Medyn dans un four embrasé. — L'homme volant et conseils que Sidi Bou-Médyn lui donne.

Le lendemain de notre visite à Mansourah, nous voulûmes visiter le célèbre village exclusivement arabe qui se trouve à une demi-lieue à l'est de Tlemcen. Les Arabes l'appellent El-Eubbad, et les Européens le désignent communément sous le nom de Sidi Bou-Médyn. La beauté du site où il est placé, la réputation du marabout qui y est enseveli, la magnifique chapelle sépulcrale qui a été érigée en l'honneur de Sidi-Bou Médyn, les légendes et les récits merveilleux qui placent ce personnage au premier rang de l'Islam, la vénération que les dévôts musulmans professent pour cette mystérieuse localité, tout cela est de nature à exciter la curiosité d'un touriste et attirer l'attention d'un voyageur.

De Tlemcen à Sidi-Bou-Médyn, on suit un sentier qui se dessine à peine sur un sol couvert de fleurs champêtres. C'est le bois de Boulogne de la ville. On marche à l'ombre des lentisques, des peupliers, des ce-

risiers, des frênes, des oliviers, des caroubiers et autres arbres qu'enlacent dans tous les sens, les branches puissantes et flexueuses des vignes sauvages. Sous cette voûte de verdure surgit une forêt non moins luxuriante, qui se compose de lauriers-roses, de fusains, de tamarix et de mille autres arbustes. Cà et là l'agave américaine montre ses dards acérés à travers le lacis des plantes grimpantes, et le figuier de Barbarie étale ses vertes palettes ornées de fleurs et de fruits. On nage en quelque sorte dans un océan de verdure; la végétation est d'une richesse qui étonne les regards. On y respire un air frais, et des milliers d'insectes embellissent cette nature luxuriante, par les superbes couleurs dont ils sont revêtus, et l'animent par leurs bourdonnements, auxquels répondent les joyeux concerts des oiseaux qui se balancent sur les rameaux des arbres. Tandis qu'au loin les crête des montagnes et les plaines qu'elles dominent, sont inondées des splendeurs de la plus éblouissante lumière, c'est à peine si quelques rayons de soleil, perçant obliquement le feuillage et l'ombre, viennent expirer à vos pieds.

En sortant de ce bois, on rencontre une redoute en ruines que les Arabes appellent *Bitser Risch* (maison de la plume). Les murs, qui sont construits en pisé, sont d'une épaisseur remarquable. A côté de la redoute, on voit un ruisseau qui coule dans un lit profond et que l'on traverse sur un pont construit par les Français; les bords sont ombragés par des trembles, des tamarix et des sureaux. Ce courant porte chez les Arabes le nom d'ouled Metchkâna.

Après avoir franchi le pont, on entre dans un cimetière immense qui s'étend jusqu'à El-Eubbad. C'est là que s'amoncellent depuis des siècles les tombes des Tlemcéniens; le temps les a peu respectées; ce sont

des milliers de plaques de grès sont plantées dans la terre, et couvertes d'épitaphes gravées avec soin.

Plus loin, sur le bord du chemin à droite, s'élève un caroubier solitaire qui couvre de son ombre deux ou trois tombeaux. A deux ou trois cents pas de là, on rencontre à gauche, et tout près du chemin, une source magnifique dont l'eau sert à l'arrosage des champs voisins. On l'appelle *Aïn-Wanzoutsah* et c'est d'elle que le cimetière tire son nom de *Mokkara-Wanzoutsah*.

Le seul monument encore debout est celui qu'on voit à droite de la route, sur une petite éminence, et dont les murs crénelés, blanchis à la chaux, se détachent sur le fond vert des lentisques et des caroubiers. Un toit en tuiles termine, en place de la koubba traditionnelle, le bâtiment quadrangulaire dans lequel repose, sous un catafalque, *tabout*, recouvert de riches étoffes et de bannières aux couleurs islamiques, vertes et rouges, un grand savant en toutes sciences, Sidi Mohammed-el-Senouciji. A côté de lui, un second *tabout*, beaucoup plus simple, renferme le corps de son frère, Sidi Ali-el-Tallouti, jurisconsulte.

A l'approche de El-Eubbad, la route se hérisse de pierres, un chemin raviné, montueux, ombragé par des caroubiers, des aloës et des cactus-raquettes, conduit en quelques minutes à El-Eubbad.

Ce village est dans une position des plus pittoresques : on le dirait suspendu aux flancs de la montagne et comme immergé dans des flots de verdure. Les jardins, étagés en amphithéâtre et arrosés par des courants d'eau vive, véritables massifs d'oliviers, de figuiers et de grenadiers, qu'enlacent les vignes vierges et le lierre sauvage, forment une décoration splendide. Nulle part la nature ne s'est montrée plus prodigue dans ses dons; et ce site enchanteur, de l'avis de tous ceux qui, par un

soleil brûlant, sont venus y chercher de l'ombre et de la fraîcheur, dépasse en originale beauté les plus riches fantaisies écloses du cerveau du peintre ou du poète qui cherche ses impressions dans la nature.

Lorsque l'on est arrivé au village de El-Eubbad, une rue étroite et sale, bordée de vieilles masures, de maisons dont le toit s'est écroulé ou menace ruine, mène en serpentant devant le porche d'une belle mosquée, l'une des plus vénérées de l'Algérie.

C'est un rectangle de 30 mètres sur 18. Dans un portail en arcade récemment restauré et décoré de mosaïques en faïence, on lit cette inscription : « L'érection de cette mosquée bénie a été ordonnée par Ali, fils d'Abou-Saïd-Othman, l'an 739 de l'hégire (1338, 39 après J.-C.).

On arrive sous le porche, qui est très élevé, par un escalier de plusieurs marches. Une porte à deux battants sépare l'intérieur du temple d'avec le vestibule. Elle est revêtue de plaques de cuivre sur lesquelles on a gravé des arabesques, des étoiles, des fleurs et autres figures de ce genre. Ces plaques ne commencent qu'à la hauteur de deux mètres environ, celles qui recouvraient la partie inférieure de la porte ont été enlevées par des soldats français.

Suivant la tradition, cette porte aurait été fabriquée aux frais des chrétiens. Voici comment on rapporte le fait : Un Espagnol de haute extraction était retenu en captivité à Tlemcen. Un jour, il supplia le roi de lui rendre la liberté. Or, à cette époque, la mosquée de El-Eubbad n'était pas encore pourvue de portes. Le roi répondit au captif que sa demande serait exaucée, s'il lui promettait avec serment de faire fabriquer en Espagne une porte pour la mosquée de El-Eubbad.

Le chrétien ayant fait le serment en question, partit

pour son pays où, suivant sa promesse, il fit faire la porte. Comme dans le serment il ne s'était agi ni d'envoi ni de transport, le chrétien crut dégager sa parole en se contentant de confier sa porte aux flots de la mer. Heureusement Sidi Bou-Medyn veillait du haut du paradis sur cette porte. Elle arriva saine et sauve sur la plage d'Afrique, d'où elle fut transportée à Tlemcen, et de là à El-Eubbad.

Un minaret, placé à droite du portail et entièrement couvert de faïences, complète l'ensemble de la façade principale, à laquelle la perspective manque malheureusement. On monte au sommet de ce minaret par un escalier de quatre-vingt-douze marches. De ce belvédère, on jouit d'une vue grandiose : on a sous les yeux Tlemcen, Agadir, Mansourah, Hanaïa, Ain-el-Hout, Négrier, Saf-Saf, le val de la Tafna, et les montagnes qui cachent l'horizon de la mer.

L'intérieur de la mosquée se compose d'un portique, d'une cour, et de la mosquée proprement dite, dans laquelle on vient prier. Au fond du portique ou cloître, en arcades soutenues par douze colonnes, on trouve l'entrée du minaret; la cour carrée, de douze mètres de côté, est dallée en carreaux de faïence; une vasque en marbre, près de laquelle les musulmans viennent faire leurs ablutions, est placée au milieu. La mosquée, à laquelle deux portes latérales donnent accès, à gauche, est formée par huit travées d'arcades, quatre sur quatre. Les murs du portique et de la mosquée sont couverts d'ornements sculptés; le *mihrab*, dont l'arcade repose sur deux colonnes en onyx, est également fouillé avec une délicatesse dont on ne peut se faire une idée, qu'en se reportant aux chefs-d'œuvre de l'Alhambra et des mosquées du Caire.

La chaire ou *musbar*, à droite du mihrab, donnée, il

y a trente ans, par Abd-el-Kader, est en bois de cèdre sculpté dans le goût ancien, mais avec des enjolivements où la décadence de l'art n'est que trop visible.

Près de la mosquée se trouve la *Medersa*, ou collège pour les hautes études. Elle a été fondée par Abou'l-Hassem, le 7 mérinide, en 747 de l'hégire (1347). La Medersa, qui, avant son état de dégradation, ne le cédait en rien dans son genre à la mosquée, se compose d'une cour terminée au fond par la salle. Elle servait à la fois de mosquée et d'école, entourée à droite et à gauche d'un cloître, sur lequel s'ouvrent d'étroites cellules destinées aux talba. Les murs, couverts de sculptures, n'ont pu être restaurés; l'eau qui suinte du rocher contre lequel est adossée la Medersa en est la cause.

Ce monument, tel qu'il est, offre, en somme, un intérêt d'autant plus grand qu'il est demeuré comme un spécimen à peu près unique de ce genre.

J'ai été assez heureux pour assister à une leçon des hautes études; le magister faisait la classe. Autour de la salle, le long des murailles étaient accroupis une vingtaine de jeunes Arabes, sales et dégoûtants. Quelques-uns avaient des mines peu rassurantes, ils pouvaient avoir tous et chacun de quinze à dix-huit ans. Au milieu de l'école, debout et une très grande gaule à la main, était le maître chargé de les instruire. C'était un grand Arabe, sec comme le bâton qu'il portait, à la mine austère et sévère.

Il remettait à chacun de ses écoliers une planche carrée de 18 à 20 pouces, sur laquelle étaient écrits quelques versets du Coran. Les apprentis docteurs devaient apprendre à haute voix ces versets, jusqu'à ce qu'ils les sussent par cœur; l'éducation était complète lorsqu'ils possédaient le Coran tout entier. Toute

la fonction du maître d'école consistait à manier avec agilité son instrument correcteur.

A peine un écolier cessait-il de se faire entendre, soit qu'il fût distrait, soit qu'il respirât trop longtemps, l'imperturbable docteur laissait tomber assez lourdement son bâton sur les épaules de l'élève imprudent, et montrait une extrême aptitude et une grande adresse à jouer de la gaule. Averti et éveillé par ces coups de bâton, l'élève reprenait sa tâche avec docilité et force voix. Je n'assistai que peu de temps à cette nouvelle méthode d'instruction gratuite et non obligatoire; j'avais les oreilles assourdies par ce brouhaha qui n'offrait aucune sympathie, et peut-être aussi mon cœur sensible se sentait-il trop ému à la vue de cette multitude de coups que le maître distribuait si généreusement à ses assistants. Singulière méthode, mais qui paraît très bonne et la meilleure pour inculquer le savoir aux jeunes Arabes.

On arrive à la koubba si vénérée de Sidi Bou-Medyn, en descendant plusieurs marches dans une petite cour carrée, à arcades retombant sur des colonnes en onyx. Les parois de cette cour sont décorées avec des inscriptions arabes représentant le temple saint de La Mecque, les pantoufles du Prophète ou quelque animal fantastique. Des cages, où gazouillent des oiseaux, sont appendues aux murs ou aux colonnes. A droite de l'escalier sont les tombes de quelques personnages privilégiés; des princes, des savants, des derviches, des sages et des fous se trouvent placés côte à côte et pêle-mêle près du grand saint Bou-Medyn. A gauche, on voit un puits, dont la margelle en marbre est profondément entaillée par le frottement de la chaîne, qui sert depuis un temps immémorial à y puiser une eau réputée salutaire entre toutes, au dire des musulmans.

Au-dessus de la porte de la très vénérée koubba, on lit l'inscription suivante en arabe :

Louanges à Dieu ! Ce monument funéraire et béni qui renferme le tombeau de Chéik Sidi Bou-Medyn (que Dieu nous fasse participer aux faveurs octroyées à ce saint ! Amen) a été restauré et orné par les ordres de l'émir Abd'Allah-Sidi-Mohammed-bey (que Dieu lui accorde son appui et son secours et lui donne pour demeure le paradis) l'an 1208 de l'hégire.

Contemple ces perles magnifiques qui parent un noble cou : c'est le don d'un jeune amant, et elles ont été réunies ensemble par le généreux fils de Sarméchik.

La koubba de Sidi Bou-Medyn se compose de deux parties distinctes, savoir : d'une coupole, qui est proprement le sanctuaire où se trouve le tombeau du saint musulman, et d'un parvis ou cour antérieure. Le parvis est un bâtiment carré et découvert de sept à huit mètres de long sur dix ou douze de haut. Il est orné d'un péristyle et de colonnes de beau marbre blanc. Les murs sont revêtus de carreaux de faïence de diverses couleurs, et des dalles de marbre taillées en losange dérobent le sol à la vue.

On entre dans la chapelle, qui compte environ six mètres de long sur cinq de large, par une porte ouverte dans le milieu du mur oriental du parvis. Une boiserie, haute d'environ deux mètres, traverse l'intérieur du monument dans le sens du midi au nord et la divise en deux compartiments à peu près égaux. Cette boiserie, ornée de sculptures dans le goût mauresque, se renfle et se rétrécit au milieu en forme d'ogive ; et au-dessous de la corniche, tant sur les hauts que sur les bas côtés, est fixée une tringle à laquelle sont suspendus une vingtaine d'œufs d'autruche en guise d'ornements, ainsi que des bouquets d'œillets d'Inde.

Derrière la boiserie s'élèvent majestueusement neuf drapeaux de soie verte et rouge, dont la hampe est surmontée d'un ornement doré qui représente un turban. Le marabout conducteur vous apprend que ces drapeaux ont été déposés là par des pèlerins venus de l'Orient et du Maroc. Sur la partie de la boiserie qui s'élève en ogive, on voit une grande feuille de papier carrée sur laquelle est tracée en arabe, avec des encres de diverses couleurs, l'inscription suivante :

Il n'est de Dieu qu'Allah. Mohammed est l'envoyé d'Allah. Le serviteur de son seigneur El-Arbiyi-ben-Nasr. Que Dieu se déclare pour lui !

A côté de cette inscription, qui est une espèce d'*ex voto*, on en voit une autre d'une moindre dimension, et tracée également en arabe avec de l'encre noire :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Il n'est point de Dieu qu'Allah ; Mohammed est l'envoyé d'Allah.

Devant la boiserie, à droite, un fil de fer tient suspendu à la voûte un gobelet de verre qui fait fonction de lustre ou de lampe. Les parois de ce premier compartiment sont revêtues de carreaux de faïence jusqu'à la hauteur de deux mètres; le reste du mur, jusqu'à la voûte, est orné de moulures et peint en vert et en bleu. Le sol est pavé de carreaux de faïence, et recouvert d'un riche tapis. Deux petites fenêtres, oblongues et cintrées, placées l'une à côté de l'autre, sont percées dans le haut du mur, vers la naissance de la coupole. Ces fenêtres sont ornées de moulures en plâtre, qui s'enlacent les unes dans les autres, et dont les vides sont remplis par des verres de couleurs diverses, telles que le jaune, le rouge et le bleu. Le jour qui s'échappe, à demi éclipsé,

à travers le réseau des moulures et des verres peints, répand sur les objets une teinte sombre et mystérieuse qui porte l'esprit aux douces rêveries.

On entre dans le second compartiment par une porte cintrée et percée juste au milieu de la boiserie. Cette partie du monument est réputée la plus sacrée. C'est là que repose, depuis plus de six siècles et demi, Sidi Bou-Medyn, l'*ouali*, le k'otb, le r'out; l'ouali, c'est-à-dire l'ami, l'élu de Dieu, le saint; le k'otb, littéralement le pôle, dans le langage mystique, le saint par excellence, celui qui occupe le sommet de l'axe autour duquel le genre humain, bon ou mauvais, accomplit son évolution; le r'out, l'être unique, le recours suprême des affligés, le sauveur.

Le premier objet qui s'offre à la vue, c'est le tombeau même de Sidi Bou-Medyn. Il consiste dans un catafalque recouvert d'un magnifique tapis de damas rouge qui descend jusqu'à terre, et qui est parsemé de fleurs sèches et flétries. Au-dessus du tombeau est suspendu à la voûte un fanal en fer-blanc, ornement dont la simplicité contraste avec la richesse du tapis et les drapeaux qui s'élèvent à côté du catafalque. Le tombeau occupe tout le côté droit du sanctuaire. Sur la paroi au fond de la chapelle est adossé un miroir de moyenne grandeur, près duquel deux gros cierges pendent à un clou. Sur le sol gît une cassolette dans laquelle on brûle des parfums de temps en temps. Le sanctuaire est éclairé par une lucarne percée dans le milieu du mur oriental.

Des œufs d'autruche, des cierges, des chandelles, des lustres, des lanternes historiées et des étoffes pendent du plafond au-dessus du tombeau. Aux murs, couverts d'arabesques richement ciselées et fouillées, sont accrochés des tableaux et des miroirs, des sabres, des cou-

teaux, etc., etc., et un cartel octogone en fer-blanc verni, renfermant une horloge de pacotille.

Le côté gauche du sanctuaire est occupé par un autre catafalque, le pendant de celui de Sidi Bou-Medyn, dont il n'est séparé que par une ruelle d'un pas de large : c'est celui de Sidi Abd'es-Salam. Il est couvert, comme le premier, d'un tapis de damas rouge, mais il n'est orné ni de fanal, ni de fleurs. Les deux catafalques sont confectionnés avec beaucoup d'art, ayant leurs quatre faces encadrées dans des moulures et parsemées de sculptures qui représentent des arabesques et autres dessins dans le style mauresque.

Abd'es-Salam, dont le nom entier est Abou-Mohammed-Abd'es-Salam-el-Touniciyi, était, comme l'indique son nom, originaire de Tunis. Après avoir étudié quelque temps à Aghmat, sous la direction de son oncle Abd' el-Aziz, il vint se fixer à Tlemcen, où il se consacra à la vie ascétique. Il se nourrissait seulement de pain d'orge et de tortues des champs. Pour son habillement, il ne voulait pas faire usage d'autre étoffe que celle de la laine. Après sa mort, qui eut lieu à Tlemcen vers le commencement du règne d'Abd' el-Moumen, avant l'année 589 de l'hégire (1143-44), il fut enseveli à El-Eubbad, dans l'endroit où fut érigée plus tard la chapelle.

Environ soixante-quatre ans après, on ensevelit à côté de lui le derviche Sidi Bou-Medyn, dont le nom a éclipsé en grande partie celui d'Abd'es-Salam, de Tunis.

Suivant la légende arabe, Bou-Medyn, autrement appelé le cheik Abou-Medyan Schohaïb ben-Hoceyn el-Ansariyi, était né à Cantillane, village situé sur le Guadalquivir, à huit lieues environ au nord de Séville, en Espagne. S'étant rendu à Fez pour y étudier la théologie et la jurisprudence musulmane, il se détermina, jeune encore, à entrer dans l'ordre des soufis.

Il suivit, dans cette ville, les leçons des maîtres les plus célèbres, fut initié à la science du soufisme, et on lui conféra l'habit de l'ordre des derviches ou la kirkah. Il eut ensuite pour directeur spirituel un grand contemplatif de cette époque, le docteur Gouazza. Voici de quelle manière il fut accueilli par le Soufi. C'est Sidi Bou-Medyn lui-même qui rapporta ce fait :

« J'avais, dit-il, entendu souvent parler de Sidi Abou-Gouzza et de ses miracles qui, passant de bouche en bouche, étaient arrivés jusqu'à moi. Mon cœur s'était rempli d'affection pour lui. Je formai le dessein de me rendre auprès de cet illustre personnage, et je partis avec une troupe de fakirs. Lorsque nous fûmes arrivés auprès de lui, il fit un accueil bienveillant à tout le monde, excepté à moi, de telle sorte qu'à l'heure du repas, il m'empêchait de me mettre à table avec les autres. Je passai trois jours dans cet état d'épreuve; mais, au bout de ce temps, la faim se fit sentir à moi d'une façon cruelle, et mille pensées étranges vinrent assiéger mon esprit. Alors je me dis à moi-même : Lorsque le cheik se lèvera de sa place, j'irai à cette même place rouler ma figure dans la poussière. Il se leva, je me vautrai dans la poussière en sa présence, après quoi je me relevai, n'y voyant plus absolument.

« Le cheik, touché alors de compassion, s'approcha de moi, me passa doucement la main sur les yeux et je recouvrai la vue. Ensuite, il passa la main sur ma poitrine, et les pensées qui roulaient dans ma tête s'évanouirent, et le tourment de la faim ne se fit plus sentir, et j'éprouvai à l'instant les effets merveilleux de la bénédiction du saint homme.

« Plus tard, comme je lui demandais la permission d'aller accomplir le devoir du pèlerinage, il me l'accorda en me disant : « Tu rencontreras un lion sur

ton chemin; que sa présence ne t'épouvante pas, car il aura lui-même peur de toi. Pour l'empêcher de s'approcher de toi, tu n'auras qu'à lui dire : « Malheur à toi si tu t'éloignes. » La chose arriva exactement comme il me l'avait prédit.

Sidi Bou-Medyn séjourna quelque temps à la Mecque; après s'y être acquitté des cérémonies du pèlerinage, il y continua l'étude des traditions et des auteurs de la vie spirituelle. De retour de l'Orient, il se fixa dans la ville de Bougie, où il se vit bientôt entouré d'un grand nombre de disciples. Mais le succès de son enseignement et de sa réputation ne tardèrent pas à lui susciter des envieux; les professeurs de Bougie le dénoncèrent au sultan du Maroc comme un homme ambitieux et se disposant à tourner contre la maison régnante l'ascendant qu'il avait acquis sur les esprits.

Yacoub-Almanzar conçut dans cette occasion des craintes sérieuses pour la tranquillité publique et la sûreté de son trône. Il envoya au gouverneur de Bougie l'ordre de s'assurer de la personne de Sidi Bou-Medyn, et de le faire partir pour la ville de Maroc, en lui recommandant toutefois d'agir avec ménagement, et de traiter le cheikh avec les égards qui étaient dus à son âge et à sa réputation de sainteté.

Lorsqu'il fut arrivé avec son escorte dans le territoire de Tlemcen et qu'il aperçut de loin le *Ribat* de El-Eubbad, il s'écria prophétiquement :

« Oh! que ce lieu est propice au sommeil! »

Il portait dans son sein le germe de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Quand il fut arrivé sur les bords de l'Esser, son état étant devenu très alarmant, la caravane se décida à camper en cet endroit. Les dernières paroles qu'on lui entendit prononcer furent celles-ci :

« Dieu est la vérité absolue. »

Sa mort eut lieu l'an 594 de l'égire (1196-7). On transporta son corps à El-Eubbad, lieu où l'on a coutume d'ensevelir les personnes mortes en odeur de sainteté. Les habitants de Tlemcen, ayant appris que l'on procédait aux obsèques du vénérable marabout, s'y rendirent en foule. La pompe, disent les légendes, fut des plus solennelles que l'on ait jamais vues.

Au commencement de son nouveau genre de vie et de ses études auprès des cheiks, lorsque Sidi Bou-Medyn avait entendu l'explication d'un verset du Koran ou le sens d'un *Hadith,* se contentant de cela, il se rendait à un endroit solitaire situé dans la banlieue de la ville de Fez, où il exerçait le métier qu'il avait appris dans les premières années de sa jeunesse. « Là, dit-il, je trouvais une gazelle que j'avais apprivoisée et qui vivait sous la même tente que moi. Vous savez aussi que je m'étais rendu maître des chiens que je rencontrais sur ma route, et qui appartenaient aux villages de la banlieue de Fez. C'était à tel point que ces bêtes, quand elles venaient me voir, couraient au-devant de moi et se mettaient à tourner autour de ma personne, en remuant la queue en signe d'amitié.

« Un jour que je me trouvais à Fez, voilà qu'un homme que j'avais connu en Espagne se présenta à moi pour m'offrir ses compliments et ses salutations. Alors, je me dis en moi-même : — Assurément tu ne saurais te dispenser de faire la bienvenue à cet excellent compatriote. Je vendis donc un habit pour le prix de *dix dirhem,* après quoi je me mis à la recherche de mon ami pour lui faire cadeau de cette petite somme. Ne l'ayant pas rencontré dans la ville, je gardai sur moi les dix dirhem et repris, comme de coutume, le chemin de ma demeure solitaire. Mais, lorsque je fus arrivé près d'un

village, les chiens de l'endroit accoururent pour s'opposer à mon passage, et si des habitants charitables n'étaient sortis du village pour s'interposer entre moi et ces animaux furieux, il m'eût été impossible de passer outre. J'arrivai enfin à mon gîte.

« La gazelle s'approche de moi suivant son habitude, elle me flaire, et aussitôt de s'enfuir comme si elle ne m'avait jamais connu. Alors je me dis : — Ce qui t'arrive là, Schohaïb, ne peut provenir que de ces malheureux dirhem que tu portes sur toi. Le lendemain, ayant rencontré mon homme, je le priai d'accepter l'argent que je lui avais destiné. A mon retour au gîte, quand je passai près du village dont il a été question, les chiens vinrent, comme auparavant, tourner autour de moi et me caresser en remuant la queue. La gazelle s'approcha aussi de moi, et m'ayant flairé aux pieds de très près, elle reprit à mon égard ses habitudes, et devint familière comme auparavant. Elle vécut ainsi longtemps dans ma société. »

Une fois, un homme se rendit auprès de Sidi Bou-Medyn dans l'intention de le critiquer et de lui trouver à redire. Il s'assit sur la natte où se trouvaient déjà installés les disciples de notre cheik. Comme celui d'entre eux à qui le tour de lire était venu, eut commencé, Bou-Medyn lui dit :

« Attends un moment. Puis se tournant vers notre homme : — Qu'es-tu venu faire ici?

— Je viens, répondit l'inconnu, puiser à la source de tes lumières.

— Que portes-tu dans la manche de ton habit?

— Un exemplaire du livre sacré.

— Ouvre-le et lis la première ligne qui te tombera sous les yeux. »

Notre homme ouvrit alors le livre et lut à haute voix

la première ligne qui s'offrit à sa vue. Elle contenait ces mots : « Ceux qui ont traité *Schohaïb d'imposteur*, et les suivants, jusqu'aux mots : *ceux qui s'égarent* » (Coran, Surate).

Après cela, Bou-Medyn lui dit : — Cette leçon te suffira, je l'espère.

L'homme, frappé des paroles qu'il venait de lire dans le Coran, avoua sa faute devant toute l'assistance, témoigna le regret qu'il en éprouvait et profita de la leçon.

Le saint marabout traversait un jour une contrée du Maghreb, lorsqu'il aperçut un lion en train de dévorer un âne qu'il avait ravi. Le maître de l'âne, homme pauvre et malheureux, était assis à l'écart, déplorant la perte de son gagne-pain. Bou-Medyn, touché de son malheur, s'avança vers le lieu où s'accomplissait le terrible drame, et, saisissant le lion par la crinière, il cria à l'homme :

« Viens prendre le lion, mène-le et fais-le travailler à la place de l'âne qu'il vient de dévorer.

— Mais, Sidi, lui répondit notre homme, ne craignez-vous pas que la bête féroce ne me joue quelque mauvais tour ?

— Non, lui répondit le saint marabout, je te garantis qu'il ne te fera pas de mal. »

L'homme s'en alla donc, emmenant avec lui l'animal des bois. Ceux qui le rencontraient étaient aussi surpris qu'effrayés à la vue de ce spectacle. A la fin de la journée, le maître du lion vint trouver le cheik :

« Sidi, lui dit-il, l'animal me suit partout où je porte mes pas, et sa présence m'inspire une grande frayeur ; il m'est impossible de vivre plus longtemps dans sa société. »

Alors Sidi Bou-Medyn, s'adressant au lion : « Retire-

toi, lui dit-il, et prends désormais garde de nuire à personne, car les enfants d'Adam ont reçu du Créateur un empire absolu sur tes semblables.

Un jour qu'il faisait route le long du rivage de la mer, il fut enlevé par les chrétiens et transporté sur un navire, où, se trouvaient déjà un grand nombre de musulmans qui avaient été réduits comme lui à l'esclavage. Mais, ô prodige! quand il eut été enfermé dans la cale avec ses compagnons d'infortune, le navire resta aussi immobile qu'un roc; cependant le vent soufflait avec force et dans un sens favorable à sa navigation. Les chrétiens ne voyaient aucun moyen de se tirer de là, et se trouvaient dans le plus grand embarras, quand l'un d'eux dit à ses compagnons : « Descendez dans le navire et consultez le musulman que nous venons de prendre, car je suis sûr que c'est un prêtre de Mohammed, et il est peut-être du nombre de ceux à qui Dieu révèle ses mystères. » Ses compagnons l'engagèrent à descendre lui-même dans la cale et à se rendre auprès du saint. « Le navire ne marchera point, lui dit Sidi Bou-Medyn, tant que vous n'aurez pas mis en liberté les esclaves qu'il transporte. » Les infidèles, voyant qu'il était impossible de se tirer autrement de leur embarras, prirent le parti de mettre à terre tous les musulmans. Cela fait, le navire s'ébranla et continua tranquillement sa marche (1).

L'un de ses disciples avait éprouvé, pendant la nuit, une forte contrariété de la part de sa femme : dans sa colère, il avait brisé la vaisselle de la maison et formé le dessein de répudier son entêtée compagne. Le lendemain, il se rendit, comme de coutume, à la conférence du cheik. Lorsque tout le monde se fut retiré, le

(1) (*El-Makkariyi,* mss. de la Bibl. nat., n° 759 fol. 132 et 133.)

cheik, s'approchant du disciple en question, lui dit :

« Mon ami, garde ta femme et crains Dieu.

— Maître, lui répondit le disciple stupéfait, comment avez-vous eu connaissance de mon affaire? En vérité, je n'en ai encore parlé à personne?

— C'est vrai, lui dit le cheik, mais, lorsque tu es entré ici dans la mosquée, j'ai vu ce verset du Coran écrit sur ton burnous, en plusieurs endroits, et c'est de la sorte que j'ai eu connaissance de ton projet. Puis il ajouta : Eh quoi! pour un mouvement de dépit que l'on éprouvera par hasard, faudra-t-il donc briser toute la vaisselle de sa maison, et détruire ainsi son bien en pure perte? Allons, mon ami, rachète cette faute par quelque œuvre méritoire et que cela ne t'arrive plus. »

Il est inutile d'ajouter que le disciple garda sa femme, mais l'histoire ne dit pas si depuis ils firent meilleur ménage.

Un autre de ses disciples, le cheik Abou-Mohammed-Sâlekh, lui demanda un jour à plusieurs reprises la permission d'entrer dans le four des derviches, en lui disant que le feu était très ardent. Bou-Medyn lui refusait toujours. A la fin, comme le disciple continuait d'insister, il lui dit :

« Eh bien, entre dans le four, je te le permets. »

Le disciple entra. Au bout de quelque temps, Bou-Medyn se souvenant du consentement qu'il avait donné à la demande de Abou-Mohammed, commanda à un autre de ses disciples d'aller voir ce qu'il était devenu. Il le trouva accroupi sur ses jambes, au milieu du four. Le feu, au lieu de le brûler, jetait autour de lui des bouffées de fraîcheur, et semblait le saluer. Il est vrai qu'une abondante sueur coulait de son front.

Pour montrer la haute idée qu'on s'était formée de la sainteté et des lumières surnaturelles de Sidi Bou-

Medyn, son biographe, le cheik El-Tadéliyi, raconte le trait suivant :

« Un disciple du cheik, dit-il, homme sage et vertueux, appelé Sidi Abd' el-Khâlek et Tounicyi (le Tunisien) rapporte que son maître lui dit un jour : — J'avais entendu parler d'un homme nommé Moucé-el-Tayar, qui volait dans les airs et marchait sur les eaux. Or, je recevais tous les jours, vers les premières lueurs de l'aurore, la visite d'une personne qui venait me demander la solution de certaines questions que les autres n'avaient pu résoudre. Une nuit, il me vint dans l'esprit que cette personne pourrait bien être ce Moucé-el-Tayar, que je connaissais de réputation. Dans l'attente de son arrivée, la nuit me parut démesurément longue. Enfin l'aurore brilla et j'entendis frapper à ma porte ; c'était l'homme qui venait ordinairement à cette heure me proposer ses doutes.

— Serais-tu, par hasard, lui demandai-je aussitôt, Sidi Moucé-el-Tayar ?

— Oui, me répondit-il, c'est moi. » Ensuite, il m'adressa quelques questions que je résolus, et il se retira.

Un autre jour, il se présenta à moi accompagné d'une autre personne que je ne connaissais pas, en me disant :

— Ce matin, nous avons fait tous deux la prière à Bagdad, puis nous avons dirigé nos pas vers la Mecque, où nous sommes arrivés au moment où l'on allait faire la prière du matin. Nous avons donc répété la prière avec le reste des fidèles et nous avons prolongé notre séjour dans la ville sainte jusqu'à l'heure de midi.

Après avoir rempli ce devoir, nous sommes partis pour Jérusalem, où nous avons trouvé les fidèles s'apprêtant à faire la prière du midi. Alors mon compagnon de voyage que voici m'a dit :

— Nous répéterons la prière avec les autres.

— Non, lui ai-je répondu.

— Mais, dans ce cas, m'a-t-il répliqué, pour quelle raison avons-nous répété la prière du matin à la Mecque?

— C'est parce que, lui ai-je dit, mon cheik le faisait ainsi, et qu'il nous a prescrit de suivre son exemple en pareille circonstance.

Telle est, dit en terminant Moucé-el-Tayar, la discussion qui s'est élevée entre nous, et c'est pour vous demander votre avis que nous nous sommes transportés aujourd'hui auprès de vous.

— Or, voici, continua Sidi Bou-Medyn, la réponse que je crus devoir leur faire : La prière du matin doit se repéter à la Mecque, parce que c'est là que se trouve la source de la vraie religion. Elle doit également se répéter à Bagdad, parce que cette ville est le siège de la saine, de la vraie religion. Or, la science de la religion est préférable au berceau de la religion. Du reste, vous avez bien agi en faisant la prière du midi à la Mecque, car cette cité est la métropole de toutes les villes. Les prières ne doivent donc pas se répéter ailleurs que dans ces deux villes. Ma solution, ajouta en terminant Sidi Bou-Medyn, leur parut satisfaisante, et ils se retirèrent.

CHAPITRE VIII.

Lella-Maghrnia, description de la ville. — Légende. — Départ de Tlemcen. — Sidi-bel-Abbès. — Géryville. — Les Arbâouat. — El-Abiod-Sidi Cheik. — Arbâl. — Tamsourah. — La mare d'eau, Moulaï Ismaïl. — Saint-Denis-du-Sig, son barrage. — Perrégaux; encore Bou-Zian; il meurt sur l'échafaud. — Mascara.

A 52 kilomètres de Tlemcen et à 10 kilomètres de la frontière du Maroc est la petite ville Lella-Maghrnia, c'était d'abord un établissement phénicien, qui passa plus tard

au pouvoir des Romains, sous le nom de Syr. Un grand nombre d'inscriptions tumulaires votives, ou de bornes miliaires, découvertes lors de la construction de la redoute, en 1844, et une épaisse couche de cendres, de charbons, de débris retrouvés dans tous les environs à une profondeur à peu près uniforme, ont prouvé l'existence de cette station qui dut être détruite par un incendie.

Plus tard, et sous la domination arabe, cette ville changea de nom et prit celui de Lella Maghrnia, du nom d'une sainte femme, qui repose dans la koubba, que l'on voit à gauche du camp. En voici l'histoire :

Lella Maghrnia, comblée des bienfaits célestes, montra dès son enfance une aptitude extraordinaire pour l'étude et les sciences, l'esprit du bien était en elle, elle eut bientôt approfondi toutes les connaissances humaines, et, jeune encore, elle ouvrit une école où les Arabes et les Kabyles se portaient en foule pour écouter ses leçons. Lella Maghrnia acquit en peu de temps une réputation telle que les savants du pays ne rougirent pas de s'incliner devant elle et de la proclamer leur maître.

La beauté de Lella Maghrnia égalait sa science, mais la bonté de son cœur était plus grande encore. Ses biens et ses conseils étaient pour tous, et Dieu la récompensait en lui distribuant à large main tous les trésors, et en lui donnant tout le pouvoir prestigieux qu'il accorde à ses envoyés. Elle opéra de nombreux miracles : elle fit couler des sources où l'on n'en avait jamais vu auparavant. Au temps de la moisson, elle se promenait dans les champs, et les moissonneurs sur ses traces faisaient d'abondantes récoltes; aussi les Arabes émerveillés ne connurent bientôt plus d'autre arbitre, et la regardèrent comme un envoyé d'Allah.

Deux tribus étaient-elles en guerre, Lella Maghrnia

apparaissait et les combattants, posant les armes, venaient se jeter à ses genoux. Lella Maghrnia fit, deux fois, le pèlerinage de la Mecque, et mourut dans un âge peu avancé, après avoir désigné l'endroit où elle devait être inhumée. C'est le lieu même où se trouve aujourd'hui la koubba, dans laquelle, disent les Arabes, elle ne cesse de faire des miracles. Ses enfants, à cause de cette haute réputation, ont adopté le nom de Oul'd-Maghrnia, au lieu de prendre celui de leur père, et ses arrière-petits-fils, qui vivent encore, ont conservé ce nom. Chaque année, les Arabes des environs, dont la vénération pour Lella Maghrnia n'est pas encore éteinte, viennent en grande pompe célébrer, à la koubba, la gloire de la sainte.

Le camp retranché de Lella Maghrnia, créé en 1844, à l'ouverture de la campagne contre l'empereur du Maroc, est entouré d'un mur crénelé, avec fossés et glacis; les bastions, formant les quatre angles du carré de l'enceinte, sont armés de canons.

La petite ville est bâtie à 365 mètres d'altitude, sur l'Ouerdefon, et sa population, en y comprenant celle de R'ar-Roubban, monte à 2,607 habitants. Le climat n'est pas encore très sain, mais peu à peu il s'améliore.

Nous quittons Tlemcen avec regret, après un séjour assez prolongé; mais, avant de rentrer à Oran, vous sera-t-il agréable de faire avec moi une petite excursion dans le midi de la province d'Oran, jusque sur les frontières du Sahara, nous nous arrêterons quelques heures à Sidi-bel-Abbès ?

Cette ville, fondée en 1843, ne fut d'abord qu'un des postes-magasins, qui, de vingt lieues en vingt lieues, s'élevaient sur deux lignes parallèles du bord de la mer à l'intérieur dans toute l'étendue de la province. C'est aujourd'hui une ville toute française, aux environs couverts de verdure et de vergers. Des eaux abondantes

prises à la Mekerra alimentent de nombreuses fontaines, entretiennent la fraîcheur et contribuent à la salubrité.

La cité proprement dite est entourée par un mur crénelé, bastionné et par un fossé. Elle est traversée par deux rues principales de 25 mètres de largeur, qui aboutissent aux quatre portes de la ville. Sidi-bel-Abbès comprend deux quartiers : le quartier civil avec son église, son marché couvert, son hôtel de ville, son théâtre, ses écoles, etc. ; le quartier militaire, avec sa caserne de cavalerie et d'infanterie, ses bâtiments pour le génie, les subsistances militaires et son hôpital.

On raconte ainsi un épisode militaire de l'année 1845, qui ne contribua pas peu à attirer l'attention sur cette ville et prépara son agrandissement.

Une colonne, commandée par le général Bedeau, partit d'Oran le 12 juin 1843, et arriva le 17 au milieu des tribus des Beni-Amer, travaillées par les partisans d'Abd-el-Kader. Le lendemain, les soldats commençaient à construire sur la rive droite de la Mekerra, en face et à peu de distance de la koubba de Sidi-bel-Abbès, une redoute qui prit le nom de ce marabout. Il était facile, de ce point avancé, de se porter rapidement sur les tribus chez lesquelles l'agitation se manifestait.

Dans les premiers jours de 1845, une forte colonne était partie pour aller chez les *Ouled-Sliman*, laissant la garde de la redoute aux convalescents hors d'état de supporter les fatigues de la marche. Le 30 janvier, au matin, cette faible garnison voit une troupe d'Arabes se diriger vers la redoute sans apparence hostile. Les hommes qui la composent, couverts de haillons, n'ayant qu'un simple bâton à la main, et récitant des prières, se présentent devant la redoute. On les laisse entrer sans défiance, croyant qu'ils vont en pèlerinage à la koubba voisine, et que la curiosité seule leur fait visiter un

établissement aussi nouveau pour eux. Tout à coup, le dernier se précipite sur le factionnaire de la porte d'entrée, et d'un coup de son bâton le renverse dans le fossé. En même temps, ceux qui étaient entrés, tirant des armes cachées sous leurs burnous, se ruent sur nos soldats surpris par une attaque aussi imprévue.

Cette surprise dura peu. Grâce au sang-froid et à l'énergie de l'officier comptable de l'hôpital militaire, les soldats les plus solides se rallient, reprennent l'offensive, et mettent bientôt en fuite ces fanatiques qui cherchent en vain à fuir. Ces insensés furent tous exterminés au nombre de cinquante-huit. La tribu des Ouled-Brahim, d'où étaient sortis ces malheureux et auxquels appartenait le marabout, dont les prédications les avaient fanatisés, fut sévèrement châtiée.

Depuis, la ville est devenue imposante par le rapide développement qu'elle a pris, et qu'elle doit à la fertilité du territoire qui l'environne, à l'abondance de ses eaux et à la salubrité qui rend sa position avantageuse au point de vue stratégique.

Si vous le voulez bien, nous nous enfoncerons jusqu'aux dernières limites de l'Algérie française, en suivant une route plus ou moins ennuyeuse, plus ou moins déserte hérissée de montagnes et bordée de précipices. Nous rencontrerons bien çà et là quelques villages arabes, mais plus souvent le désert. C'est ainsi que nous traverserons la région des hauts plateaux, pour arriver à Géryville, chef-lieu d'un cercle dépendant de la subdivision de Mascara, situé à 1,000 mètres d'altitude. C'est une redoute, carré long de 200 mètres sur 100 de large, renfermant une caserne, un pavillon d'officiers, des magasins et un hôpital. Un peu plus loin, un petit village abrite quelques Français, juifs et mzabis, attirés par le commerce. Géryville, grâce à son altitude, jouit d'un

climat très sain, et si les chaleurs y sont très fortes, le froid y est quelquefois très vif. Son ravin est arrosé par des sources d'une grande abondance. Poursuivons notre route vers le Sahara. On est encore à 8 ou 10 kilomètres des Arbâouat, dit un voyageur, quand on les aperçoit; ils s'élèvent sur la rive gauche de l'*oued Gouleïta.* Ce sont deux ksours, entourés de murs d'enceinte, flanqués de tourelles ayant la forme de pyramides carrées, fort élancées et tronquées à leur sommet; le tout, percé de petits créneaux ronds, se confondant presque avec les berges de la rivière à cause de leur couleur terreuse. De loin, ils ressemblent à un de nos châteaux du moyen âge. On est étonné de ne pas voir sur les tourelles le profil d'un archer, d'un nain ou d'un magot, de ne pas entendre le beffroi ou le cor qui annonce l'arrivée d'une chevauchée. Bientôt, sans doute, les chaînes du pont-levis grinceront, et le héraut d'armes viendra nous reconnaître.

Mais, hélas! nous ne sommes plus en pleine poésie du moyen âge, la réalité arrive froide et rapide.

> De loin, c'est quelque chose, mais de près ce n'est rien,

a dit quelque part le bon La Fontaine; c'est vrai, il y a quelque temps que je l'avais oublié, mais le souvenir du bonhomme est revenu bien à propos se présenter à ma mémoire. Toute cette fantasmagorie s'évanouit à mesure que l'on approche : le château féodal devient un affreux amas de bâtisses en pisé, qui cependant, grâce aux tourelles, conserve encore certain cachet pittoresque. Aux dames châtelaines se promenant sur les terrasses, se sont substituées de malheureuses femmes étiolées, jaunes, couvertes de haillons sordides, produit sédentaire du ksar du sud, de la fièvre, des ophtalmies et d'autres maladies plus terribles.

Le nom des Arbâouat a été donné à deux ksar dont l'origine remonte jusqu'au seizième siècle, et placés à un kilomètre en face l'un de l'autre sur les deux rives de l'*oued Gouleïta*. L'un fut appelé *Arbâ-Tahtani,* Arbâ d'en bas, et l'autre *Arbâ-Foukani*, Arbâ d'en haut. Ces deux Arbas ont à eux deux 65 maisons et environ 500 habitants.

Dire la vie des malheureux ksouriens d'Arbâ, c'est-à-dire celle de tous les ksouriens du sud, serait bien difficile. Il est de ces misères qui défient la description et qu'il faut voir pour les comprendre. Quelques jardins, dans lesquels ils cultivent des légumes et un peu d'orge, le lait et le beurre de quelques chèvres, des arbres fruitiers, figuiers, grenadiers, pêchers, abricotiers, dattiers, dont les fruits dégénérés sont toujours dévorés avant leur maturité, telles sont leurs ressources. Ils y joignent le maigre salaire payé par les nomades qui leur confient leurs provisions de grains, de dattes et de beurre. Les femmes, en tissant, gagnent les vêtements de tous; elles font les burnous, les haïks, les habaïa pour les nomades, et elles ont pour salaire une quantité de laine égale à celle qu'elles mettent en œuvre; avec cela, elles habillent leurs maris, leurs enfants et elles-mêmes.

Laissez-moi emprunter une page au récit du colonel de Colomb qui a étudié les mœurs des habitants.

..... Nous entrâmes, dit-il, dans un des ksours par une porte surmontée d'une terrasse à mâchicoulis. A peine étions-nous engagés dans un couloir étroit, principale rue du ksar, que, quoique encore en plein air, nous fûmes suffoqués par une odeur indéfinissable, produit des ordures entassées depuis des siècles, du beurre rance qui remplissait les magasins, et surtout, je crois, de cette agglomération, dans un espace très restreint, de créatures humaines couvertes de haillons crasseux et que jamais ablution ne purifia..... Nous poussâmes

plus avant dans ces ruelles, dans ces impasses formées par des masures bâties en briques informes cuites au soleil, et couvertes de terrasses que soutiennent des perches de genévrier ou de tamarin, que les habitants tirent du djebel Bou-Nocta, ou de l'oued Gouleïta.

On s'étonne vraiment que ces misérables maisons puissent tenir debout. On trouverait avec peine, au milieu de ce fouillis bizarre, un pan de mur vertical, une ligne droite de plus de deux mètres; mais on voit, en revanche, de ces inclinaisons qu'un architecte nierait. On passe presque avec effroi sous ces murs qui semblent avoir été déjetés par un tremblement de terre et retenus, avant leur chute, dans un équilibre impossible, par une puissance en lutte avec celle de la pesanteur.....

Permis à qui voudra de trouver de la poésie dans la vie sauvage des habitants des Arbâouat, au milieu de ces vêtements, de ces ustensiles, de ces mœurs, qui cependant rappellent les temps bibliques.

La poésie, dans ce pays-ci, est exclue des lieux où les hommes s'entassent; elle s'envole devant les passions mesquines, le froissement des petits intérêts, la sordide négligence des races primitives; elle s'épanouit, au contraire, largement chez les nomades, qui s'isolent, autant que possible, de tout contact humain et vivent dans les larges déserts face à face avec Dieu.....

Un peu plus loin, au milieu d'une légère dépression du sol, dans une plaine qui peut avoir dix lieues de long sur une largeur moindre, et sur le bord de l'*oued Abiod* ou *oued R'aris,* s'élève la koubba de Sidi-Cheik, autour de laquelle sont groupés sur de petites buttes cinq ksours, deux à l'est, trois à l'ouest. Je ne vous donnerai pas les noms de chacun, il vous importe peu, ainsi qu'à moi, de les connaître. Ils sont réunis sous le

nom de El-Abiod-Sidi-Cheik. La population totale de ces çinq ksours, renfermant cent et quelques maisons, est de 2,000 âmes à peu près.

Le ksar Abid-Re'raba est habité par des nègres qui ont leur part dans les offrandes apportées à la koubba de Sidi-Cheik.

M. le colonel de Colomb dit encore à ce sujet :

Sidi-Cheik, craignant sans doute que ses enfants, s'il leur confiait les revenus de sa zaouïa, ne les détournassent à leur profit, après sa mort, au lieu de les employer en œuvres pieuses et en aumônes, confia l'administration de ses revenus à ses nègres affranchis. Ces nègres et leurs descendants ont, pendant longtemps, mérité la confiance qu'eut en eux leur maître; mais, aujourd'hui, ils font ce qu'auraient fait cinquante ans plus tard ses fils et ses petits-fils : ils prennent pour eux le bien des pauvres et des pèlerins.

De beaux chevaux, de riches enharnachements, des troupeaux gras et nombreux, attestent que les riches revenus de la zaouïa ne reçoivent plus la sainte destination que leur assigna celui qui sut les créer. Les pauvres et les nombreux pèlerins qui visitent la tombe de Sidi-Cheik et celle de ses descendants, s'aperçoivent que les Abiod (esclaves nègres) extrêmement avides pour recueillir leurs dons, mettent très peu d'empressement à leur offrir l'hospitalité qu'ils leur doivent.

Sidi-Cheik, qui fit, durant sa vie et après sa mort, tant de miracles dont l'utilité paraît très contestable, devrait bien sortir de sa tombe pour fustiger ces esclaves infidèles, et pour remettre ses descendants dans la voie de la vertu qu'il leur avait si bien tracée.

Ce grand homme vivait au dix-septième siècle, il descendait de Sidi Mâmmar, le fondateur des Arbâouat. On raconte de lui plusieurs légendes. Je ne vous en

citerai qu'une seule, qui me paraît assez intéressante. C'est à cette occasion que Sidi Cheik, qui s'appelait alors Abd-el-Kader, changea de nom.

Un jour, une femme de l'Abiod, appuyée sur la margelle d'un puits, y laisse tomber l'enfant qu'elle avait au bras. Dans son désespoir, elle s'écria : « Abd-el-Kader! Abd-el-Kader! » Aussitôt, notre Abd-el-Kader s'élance à travers la terre, saisit l'enfant au moment où il allait toucher l'eau, et le remet à la mère. Cependant l'invocation maternelle s'était fait entendre jusqu'à Bagdad. Du fond de sa tombe, l'autre Abd-el-Kader était accouru, fendant les terres et les mers. Quand il arriva, son assistance, était inutile.

« Pourquoi m'a-t-on appelé? » demanda-t-il.

Abd-el-Kader le Saharien lui expliqua le fait.

« Je suis plus grand saint que toi, répondit le Djilani, et pour qu'à l'avenir on ne nous confonde plus, tu cesseras de t'appeler Abd-el-Kader, tu t'appelleras Sidi Cheik. » Ce nom resta à notre saint homme.

Sidi Cheik mourut à Rassoul. Sentant sa fin approcher, il recommanda qu'après sa mort on le mît sur sa mule, d'autres disent sur une chamelle, et qu'on la laissât aller. A la première pause qu'elle ferait, on devait descendre son corps pour le laver, et l'enterrer dans l'endroit même de la seconde pause. La mule s'arrêta une première fois près d'une fontaine appelée depuis Aïn-el-Mer'acil (fontaine des lotions); la seconde fois, elle s'arrêta à El-Abiod, où on enterra Sidi Cheik.

Mon voyage dans la province d'Oran touche à sa fin, et, après un peu de repos, nous prenons le chemin de fer pour nous rendre à Alger. Cependant vous voudrez bien faire encore avec moi quelques stations. Le premier endroit intéressant que nous rencontrons, à quelques kilomètres d'Oran, c'est *Arbâl,* localité pleine

de ruines romaines, l'ancienne *Gilva,* colonie romaine où l'on a découvert plusieurs inscriptions. Près de là *Tamzoura,* où se trouve établie la ferme-modèle de M. Jules Dupré de Saint-Maur. Cette ferme, qui comprend 2,610 hectares de terrain, forme une vaste enceinte entourée d'une grande muraille, où sont disposées toutes les constructions : maisons d'habitation avec jardins d'agrément, logements d'ouvriers, écuries, étables, bergerie modèle, hangars; puis une chapelle, une boulangerie, une brasserie, une distillerie, une forge, des ateliers de charronnage, une tuilerie et un moulin à vent; enfin des silos en maçonnerie pouvant contenir 9,000 hectolitres : le personnel des ouvriers comprend une centaine de personnes.

A quelques kilomètres, on rencontre la *Mare d'Eau,* centre en création non loin de la forêt de Moulaï-Ismaïl. Cette forêt contient une superficie de 12,400 hectares; elle est remplie d'oliviers, de tuyas, de lentisques et de sumac-thesga, qui forment un taillis très irrégulier, dont les ressources consistent en bois de chauffage et en souches de thuya employées pour l'ébénisterie. Elle commence à se repeupler, principalement en pins d'Alep, grâce aux plantations nouvelles du service des forêts.

C'est dans cette forêt, dit l'histoire, que don Alvarès de Bazan, marquis de Santa-Cruz, essuya une défaite complète en 1701. Six ans plus tard, en 1707, le chérif marocain Moulaï-Ismaïl, qui donna son nom à la forêt, y vit périr son armée entière, lorsqu'il venait ravager les environs d'Oran et voulait s'emparer de cette place. On raconte que le soir de sa défaite, lorsqu'il fuyait le champ de bataille, suivi de quelques officiers, Ismaïl, se tournant vers eux, leur dit amèrement :

« Oran est comme une vipère à l'abri sous un rocher; malheur à l'imprudent qui y touche! ».

On montrait au milieu de la forêt un vieil olivier sauvage tout couvert de petits morceaux d'étoffe, et dont le pied était encombré de pierres : c'était l'arbre sous lequel s'arrêta Moulaï-Ismaïl. Fidèle à la croyance populaire, toute femme qui avait son mari à la guerre, jetait en passant une pierre au pied de l'olivier, et attachait à ses branches un morceau des vêtements de l'absent, afin de le préserver du mauvais sort.

Nous entendons le sifflet du chemin de fer qui signale un arrêt; nous sommes à Saint-Denis-du-Sig. La ville située dans la plaine du Sig, arrosée et fertilisée par la rivière de ce nom, est un foyer d'activité, où l'on compte plusieurs établissements remarquables d'exploitation et d'industrie agricole. Elle a la forme d'un quadrilatère, divisé en îlots rectangulaires bordés de maisons et de jardins. Les rues et les places sont plantées d'arbres, et les eaux y entretiennent la fraîcheur. D'anciennes plantations publiques, disséminées sur les anciens remparts en terre, font à la petite ville une verte ceinture.

Les monuments de Saint-Denis-du-Sig, bien que de création récente, méritent d'être vus : l'église, l'hôpital civil; le pont bâti en pierre de taille sur le Sig, d'une seule arche qui n'a pas moins de 20 mètres de diamètre, sur une longueur de 54 mètres, une largeur de 9 mètres et une hauteur de $13^{m},45$, est surtout l'objet de l'admiration. On peut voir encore le jardin public qui longe le lit du Sig, le dépôt des étalons, l'établissement Masquelier et plusieurs minoteries.

A trois ou quatre kilomètres au sud de Saint-Denis on aperçoit le barrage construit sur la Mekerra, rivière du bassin de Sidi-bel-Abbès, et qui prend le nom de Sig en pénétrant dans la vallée. A son débouché, le Sig présente un étranglement dont le seuil est formé par une épaisse

couche de calcaire cristallin jaune pétri de coquilles fossiles. Les Turcs avaient su profiter de l'heureuse disposition du terrain pour établir un barrage qui servait à arroser la plaine de Sig sur les deux rives de cette rivière. En peu d'années, la plaine s'était couverte de riches cultures et de nombreuses habitations; mais une inondation emporta le barrage, et la plaine redevint inculte.

Un autre barrage plus grand et plus solide fut construit depuis l'occupation française; la quantité d'eau que peut accumuler ce barrage est de 3,275,000 mètres cubes. On jouit du spectacle le plus grandiose, du haut de la plate-forme élevée de ce barrage. C'est, en amont, une vaste nappe d'eau qui reflue à 4 kilomètres de distance, entre de hauts et abrupts escarpements de roches; dans le bas, à vos pieds, se déroule le lit de la rivière entièrement desséché, mais remplacé, à droite et à gauche, par deux larges canaux où coulent à pleins bords des eaux fécondantes; et, au loin, la vaste plaine du Sig, verdoyante d'arbres, de tabacs, de cotons, au plus fort des ardeurs caniculaires.

Arrivés à Perrégaux, nous retrouvons, mais dans des proportions encore plus grandes, le même gigantesque travail, dans un barrage destiné à recevoir les eaux de l'Habra.

Perrégaux est ainsi nommé du nom d'un général de brigade mort au second siège de Constantine des suites d'une blessure reçue à côté du général Damrémont. Ce bourg, créé, en 1858, sur l'emplacement d'une ancienne redoute, comprend 1,454 habitants; il est appelé dans la suite à recevoir une grande extension, en raison de son barrage, qui rend la plaine si fertile et si riche.

Le barrage de l'Habra est à deux kilomètres de Perrégaux; il est construit au-dessous de la réunion de l'oued El-Hamman et de l'oued Fergoum, qui prend

alors le nom de l'Habra. Il a une longueur de 478 mètres y compris les 128 mètres du déversoir; sa hauteur est de 40 mètres, la partie bétonnée de 7 mètres; l'épaisseur de ce mur cyclopéen est de 38 mètres 90 centimètres à la base. L'eau arrêtée derrière le barrage forme un immense lac dont les bords semblent attendre des constructions. Ce lac se divise en trois branches et remonte la vallée de l'oued El-Hamman pendant 7 kilomètres, celle de Touarzout pendant trois ou quatre, celle de l'oued El-Fergoum pendant sept : les flots qu'apportent les trois oueds sont troubles, mais ils se reposent bien dans le lac et en ressortent bleus et limpides.

Près de Perrégaux, dans la plaine, et se continuant jusque sur la montagne, on voit une immense forêt de tamariniers; et, dans le fond, une série de cultures argileuses couvertes de verdure, très rapprochées l'une de l'autre, présente un des aspects les plus pittoresques.

C'est à Perrégaux que le célèbre brigand Bou-zian, dont nous avons parlé plus haut, a terminé avec sa vie la série de ses sinistres exploits. Quelques jours avant notre arrivée à Perrégaux, il avait enlevé la caisse, ou plutôt le coffre-fort du percepteur contenant la recette totale; et le lendemain, il dévalisait de tous ses ornements et de ses vases sacrés l'église annexe de Perrégaux. Grande désolation dans le pays, irrité de l'audace et du sacrilège du brigand. (Bou-zian, comme on l'a su plus tard, se servait des vases sacrés pour y loger sa provision de poudre.) Ce dernier exploit ne lui porta pas bonheur; traqué comme un animal féroce depuis cette époque, il fut enfin pris par nos soldats, traduit en jugement à Oran, condamné à mort et exécuté sur la grande place de Perrégaux. Utile, mais trop tardif exemple, qui fit une très grande impression sur la gent

arabe, aux yeux de laquelle il passait pour un héros et un être plus qu'humain.

De Perrégaux à Mascara, il faut s'écarter un peu de la ligne droite et surtout de la ligne du chemin de fer; mais ne le regrettez pas trop, car Mascara sera la dernière ville remarquable que nous devons visiter dans la province d'Oran.

L'étymologie du mot *Mascara,* qui vient, dit-on, d'*Oum'askeur* (la Mère des soldats), ou de *Maskeur,* lieu où se rassemblent les soldats, atteste une réputation guerrière qui semble justifiée par tout ce que nous savons de son histoire, du moins dans les temps modernes.

Mascara n'a point échappé aux sanglants sarcasmes que Sidi Ahmed-ben-Youssef, le marabout de Miliana, laissait tomber sur chaque localité de l'Algérie, et qui sont arrivés jusqu'à nous sous forme de dictons : « J'avais conduit des fripons prisonniers sous les murs de Mascara; ils se sont sauvés dans les maisons de cette ville. Si tu rencontres quelqu'un gras, fier et sale, tu peux dire : *C'est un habitant de Mascara.* » Ahmed-ben-Youssef disait aussi des Hachems cantonnés autour de Mascara : Une pièce fausse est moins fausse qu'un homme des Hachems.

Quoi qu'il en soit de ces dictons, que la réputation de ses habitants ait été méritée ou non, il n'en est pas moins certain qu'indépendamment de l'importance politique et militaire que Mascara doit à sa situation, la nature l'a douée d'un grand avenir comme centre commercial et industriel. Le sol et le climat y sont également favorables à la culture des céréales, du tabac, de la vigne et de l'olivier. La culture de la vigne, surtout, a pris de grands développements. Les indigènes tissent des burnous noirs, dits *zerdani,* qui jouissent d'une grande réputation dans tout le Maghreb.

CHAPITRE IX.

Oléansville. Cette ville est-elle ancienne? le vieux Ténès, pays des voleurs, pourquoi? — Le marabout Sidi-Mohammed-Ben-Youssef, sa légende. — *Se non è vero, è ben trovato.* — Le nouveau Ténès, *Cartennæ* des Latins. — Les Attaffs, villages de Sainte-Monique et de Saint-Cyprien. — Affreville. — Milianah. — Ascension du Zakkar. — Il est toujours bon d'avoir un médecin pour ami. — Que vient faire Molière en cette affaire? — Eaux minérales de Hammam Ri'a. — *Principiis obsta serò medicina paratur.*

Nous arrivons le soir à Orléansville, charmante cité entourée d'un mur bastionné défendu par un fossé, excepté du côté du Chélif. Cette ville, par sa position et la forme générale du plateau sur lequel elle est bâtie, est exposée à des chaleurs excessives en été et à des vents très violents en hiver. Aussi, les Arabes disent-ils : « Le pays est sain auprès du Chélif, quand l'hiver n'a pas été pluvieux; mais alors il n'est pas fertile. Il est fertile quand l'hiver a été pluvieux; mais alors il n'est pas sain! »

La cité est bien bâtie : comme dans toutes les villes de création moderne, les rues sont droites et bien alignées : des plantations publiques groupées dans l'intérieur de la ville et autour des glacis, plusieurs jardins, le magnifique bois de pins et de cyprès au S.-O., des fontaines bien entretenues, lui donnent un air de verdure et de fraîcheur qui en font un séjour délicieux, quoi qu'en dise le proverbe arabe.

Orléansville n'est pas remarquable par ses monuments publics; il n'y a juste que les bains maures, situés au milieu de plantations, et la jolie construction mauresque

où se tient le kadi tous les jours de marché, qui aient seuls un aspect monumental.

C'est surtout par ses souvenirs archéologiques que cette ville est célèbre : c'était autrefois, disent les auteurs, la ville romaine de *Castellum Tingitii.* Les souvenirs chrétiens y abondent, et on en découvre chaque jour des traces très intéressantes. En 1843, en nivelant et en déblayant les rues, on a découvert la basilique de Saint-Reparatus, dont le plancher forme une mosaïque rouge, blanche et noire d'une longueur de 23 mètres et d'une largeur de 15 mètres. On peut y lire dans tous les sens les mots *Sanctæ ecclesiæ* et *Saturninus sacerdos.* La troisième donne l'épitaphe de saint Preparatus, la quatrième se rapporte à la fondation de la basilique, et la cinquième ne contient que ces mots *semper pax;* beaucoup d'autres débris et d'inscriptions presque toutes chrétiennes ont été depuis découvertes.

Quelques archéologues ont voulu voir, dans Orléansville, l'emplacement de *Sufasar*, parce qu'on lit sur la liste des évêques d'Afrique un Preparatus Sufasar : d'autres encore la regardent comme la ville de Sisga, parce qu'une inscription, qui, depuis a servi à l'enrochement d'une des piles du pont d'Orléansville, mentionnait ce nom. Les disputes des savants vous importent peu, n'est-ce pas? je ne m'en tourmente pas davantage, je me contente de vous rappeler leurs élucubrations.

A 58 kilomètres d'Orléansville, en se dirigeant en ligne droite sur la mer, on arrive à la ville appelée *Vieux-Ténès.* Cette petite ville, selon la tradition, serait fort ancienne; on prétend qu'un pharaon d'Égypte en fit venir d'habiles sorciers dont il opposa les prestiges aux miracles de Moïse. Le fait est-il vrai ? Rappelez-vous que nous sommes dans le pays des légendes, où l'on

peut tout croire. Ptolémée donna au Vieux-Ténès le nom de Lagnouton, et El-Bekri nous apprend qu'il fut bâti, en l'an 262 de l'hégire (875-876 de J.-C.), par des marins de l'Andalousie. Ses premiers habitants avaient une détestable réputation de voleurs et de pirates. On raconte à ce sujet une légende qui a été l'origine de ce dicton. C'est une des plus intéressantes du pays, de même que le héros, qui n'est autre que le fameux marabout Sidi-Mohammed-ben-Youssef, est une des figures les plus originales de l'Algérie. Mais il est nécessaire que je vous fasse connaître l'individu, cela vous fera comprendre mieux toute l'importance de la qualification donnée à la ville.

Sidi-Mohammed-ben-Youssef naquit dans la première moitié du onzième siècle de l'hégire, aux environs de Mascara, dans la province des Ouled-Merach, de la tribu des Hachem. Son père, qui était originaire de Figuig, dans le Morgheb, traversait la tribu des Hachem avec sa mère, lorsque celle-ci fut prise des douleurs de l'enfantement : la petite caravane s'arrêta sous l'ombre épaisse d'un lentisque, et là naquit El-Ouali (l'élu) qui devait plus tard s'appeler Sidi-Mohammed-ben-Youssef. Sa mère, confiante en Dieu, l'abandonna au milieu d'une touffe de palmiers nains : puis elle reprit avec son époux la route de Figuig, sans conserver aucune inquiétude sur le sort de son fils.

Or, l'endroit où avait été abandonné le futur marabout n'était fréquenté que par un troupeau appartenant à un homme des Ouled-Merah, nommé Ben-Youssef. Ce troupeau ayant mangé toutes les herbes d'alentour, se rabattit sur les palmiers nains au milieu desquels reposait l'*élu*. Dieu fit, par sa volonté, qu'une vache de couleur pie (begâ'â) aperçût l'enfant, s'approcha de lui et l'allaita.

Ben-Youssef ne tarda pas à reconnaître que cette

vache ne lui donnait plus de lait et il soupçonna la fidélité de son berger. Il alla donc, un jour, se poster sur une petite hauteur qui dominait le pâturage, et il était en observation depuis quelques instants, lorsqu'il vit la vache pie se détacher du troupeau avec précaution, en tournant la tête de temps en temps, puis s'accroupir contre une touffe de palmiers nains. Ben-Youssef se leva alors, se dirigea vers la vache, et la trouva allaitant El-Ouali, dont la figure resplendissait d'une clarté céleste : après l'abandon de sa mère, les anges étaient venus le vêtir d'or et de soie.

Ben-Youssef enleva l'enfant dans un pan de son burnous et l'apporta dans sa tente. Dieu lui ayant refusé un héritier, il adopta El-Ouali, et lui donna le nom de Mohammed. Mohammed ajouta plus tard à son nom celui de son père adoptif, bien qu'il descendît de la sainte famille de Houssein-ben-Ali, dont la généalogie remonte jusqu'au prophète.

Dès qu'il atteignit l'âge de l'adolescence, l'esprit de Dieu descendit en lui, et il abandonna le pays où il avait été élevé.

Il arriva un jour à Mascara, monté sur une mule. A la porte de la ville, il fut saisi par trois individus qui le conduisirent devant le kadi, dont le tribunal se trouvait dans le quartier à Sidi-bou-Djella. Ces hommes revendiquèrent la mule sur laquelle Ben-Youssef était monté. Le saint homme ne s'émut pas : ayant surpris un signe d'intelligence entre le juge et les voleurs, il attendit patiemment la décision du kadi, qui le déclara détenteur d'une mule appartenant à un habitant de Mascara. Ce jugement prononcé, il se tourna vers l'assistance : — « Vous êtes tous témoins de ce jugement, leur dit-il. » Puis invoquant le ciel : — « O mon Dieu, maître des deux mondes, confondez la fausseté de ces hommes! »

A peine cette invocation était-elle terminée, que la mule se changea en mulet; à ce miracle tous les assistants se prosternèrent à ses pieds. Ben-Youssef, étendant alors la main dans la direction de la ville, dit : — « O Mascara! j'ai réuni tous les secrets de tous les enfants du péché et je les ai jetés dans Mascara, à Sidi-Bou-Djellal. »

Un jour, Sidi-Mohammed-ben-Youssef s'était hasardé chez les Ténésiens, qui ont toujours été très mal famés : ceux-ci, qui comptaient parmi leurs défauts, une dose d'incrédulité remarquable, résolurent d'éprouver le vieux marabout. Ils lui servirent à souper un chat, dont ils avaient dissimulé les apparences avec toute l'adresse du plus habile gargotier de la banlieue parisienne. Mais Sidi-Mohammed-ben-Youssef était trop bon marabout et trop fin gastronome pour être dupe d'un piège aussi grossier, et ne pas reconnaître la vérité au premier coup d'œil.

Indigné de la tentative, il lança un formidable *Iob!* Cette interjection, usitée pour chasser les chats trop imposteurs, effraya tellement l'animal mis à la broche que, tout rôti qu'il était, il partit au galop, à la grande stupéfaction des Ténésiens. C'est alors que le marabout, se levant avec majesté, jeta à la face de ses hôtes indignes, cette allocution proverbiale en Algérie : — « Ténès, ville bâtie sur du fumier; son eau est du sang, son air est du poison; par Allah! Sidi-Mohammed n'y couchera pas. » Après ce jugement, le marabout n'eut que le temps de prendre la fuite sur sa mule.

Une des montées argileuses au-dessus de Montenotte a gardé le nom de Mohammed-ben-Youssef, parce que la mule s'y étant abattue, se releva miraculeusement au moment où les Ténésiens étendaient la main pour saisir Mohammed. *Se non è vero, è ben trovato.*

La ville nouvelle s'est formée au bord de la mer, sur un petit plateau isolé de toutes parts, à l'embouchure de l'oued Allah, qui passe au Vieux-Ténès et vient se rendre à la mer, à travers de jolis jardins. Ténès, le Ténès français, occupe l'emplacement d'une cité romaine appelée *Cartennæ*. Les ruines de cette ville étaient presque complètement enfouies au moment où les Français s'y sont établis : mais les premières familles les ont exhumées. Les habitants ont ainsi trouvé dans le sol même, pour leurs constructions, des matériaux taillés depuis deux mille ans.

Sur la pente occidentale du plateau qui couronne la ville, il existe une multitude d'excavations régulières, pratiquées dans le roc vif. La forme et les dimensions ne laissent pas de doutes sur leur destination primitive; on y a d'ailleurs trouvé de nombreux ossements : c'était là qu'était la nécropole de *Cartennæ*. Le nombre immense de ces cercueils de pierre permet de juger de l'importance de l'ancienne ville, et du long espace de temps pendant lequel ce lieu a servi au même usage.

C'est à *Cartennæ* que vivait l'évêque donatiste Rogatus, tristement célèbre. Il avait modifié l'hérésie de Donat, et comptait quelques sectaires qui, de son nom, s'appelaient rogatistes. Ce personnage, très peu évangélique, mit à profit l'éphémère domination de Firmus (372) pour exercer de cruels traitements envers ses ennemis religieux et politiques. Du reste, l'hérésie, née dans les murs de Cartennæ, ne fit pas de grands progrès, car sous l'épiscopat de Vincentius, successeur de Rogatus, on ne comptait guère que deux évêques qui en fussent infestés.

C'était bien la peine de faire tant de bruit et de fumée.

La ville actuelle de Ténès est éloignée de 1,200 mètres environ à l'ouest du seul point de la côte qui comporte la création d'un port. L'emplacement en est dominé

par un massif d'îlots éloignés de la plage d'environ 600 mètres, mais reliés à la terre ferme par une série de bas-fonds rocheux. Cette disposition naturelle détermine une petite crique circulaire, analogue, mais préférable à celle que dut présenter Alger avant les immenses travaux que les Turcs et les Français y ont exécutés.

La ville est assez jolie, on y voit peu de monuments : les seules curiosités sont les citernes, les silos, les hypogées qui constituaient une *Cartennæ* souterraine. Les environs de Ténès sont très pittoresques : les excursions qui se font à travers les bois et les rochers aux ruines du Vieux-Ténès, à Montenotte, à la Smala et aux mines de plomb, offrent beaucoup d'attraits aux touristes, et sont pour le voyageur d'un intérêt tout particulier. C'est un voyage que je vous conseille de faire et vous serez très satisfait.

Il existait autrefois, près de Cartennæ, un autre ville que le géographe Ptolémée appelle *Carcôma* et Bochart fait remarquer que *carcôma*, dans la langue phénicienne, signifie *cuivre*. Il en conclut que dans le voisinage de cette ville doivent se trouver des mines de cuivre. Cette induction du savant archéologue s'est vérifiée il y a seulement quelques années. On a découvert, dans les environs deTénès, des mines fort riches de cuivre pyriteux qui portent des traces d'exploitation ancienne. Il existe aussi plusieurs gisements de fer carbonaté magnésifère.

De retour à Orléansville, nous reprenons le chemin de fer et nous traversons les Attaffs : c'est près de là, et sur les bords du Chélif, que monseigneur l'archevêque d'Alger a fondé deux villages : Saint-Cyprien et Sainte-Monique, pour recevoir les nouveaux mariages arabes chrétiens. Ces villages sont en pleine voie de prospérité et s'augmentent chaque jour par les nouveaux ména-

ges qui arrivent. Œuvre admirable de civilisation chrétienne! ces Arabes convertis pourront rendre un jour, et rendent déjà de grands services à la religion, par l'exemple des vertus et du bien-être qu'ils donnent aux Arabes : missionnaires d'un nouveau genre, qui seuls pourront faire comprendre à leurs congénères toute la beauté et la supériorité du christianisme et de l'Évangile sur le Coran de Mohammed.

Nous arrivons à Affreville. Le nom de cette ville, vous le soupçonnez déjà, lui a été donné en mémoire de l'archevêque de Paris, monseigneur Affre, qui, victime de sa charité et de son patriotisme, a été tué aux journées de juin 1848 sur les barricades, au moment où il s'efforçait d'arrêter la guerre civile. Martyr de son dévouement, il offrit sa mort pour son peuple : « Que mon sang soit le dernier versé!... Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Cette ville fut créée le 9 octobre 1848, à l'entrée de l'Oued-Boutan. Située dans une plaine, sur une grande voie commerciale, voisine du Chélif et arrosée par l'Oued-Boutan, cette ville deviendra certainement un centre important d'exploitations agricoles, surtout lorsque sera construit le chemin de fer de Médéah, de Boghar et des Hauts-Plateaux.

A peine a-t-on traversé la florissante cité d'Affreville, qu'on voit s'ouvrir une étroite vallée fermée par une montagne haute et massive; et sur un grand rocher de cette montagne, on aperçoit la riante Milianah, ville importante et contenant près de 7,000 habitants.

On dit qu'elle a été bâtie sur l'emplacement de la Malliana des Romains. Des bas-reliefs, des fragments de statues, des chapiteaux, des fûts de colonnes supportent la koubba d'un marabout; des tombeaux servant de pierres d'ablution dans les mosquées, et, enfin, des

médailles trouvées sur tous les points de Milianah, attestent l'origine et la prospérité d'une ville romaine, disparue pour faire place à la ville actuelle.

Cette ville est très jolie : de la terrasse ou esplanade bien connue des promeneurs sous le nom de Coin-des-Blagueurs, on découvre le panorama splendide de la vallée du Chélif. L'avenue, composée de trois longues rues, qui, en somme, n'en font qu'une, bordées de platanes et arrosées d'eaux vives, traverse Milianah, de la partie du Zakkar à l'esplanade de l'ancienne Kasbah. Elle est terminée par la place du Marché : celle-ci donne naissance au sud à la rue Saint-Paul, terminée à son tour par la place de l'Horloge, qui est installée dans le minaret d'une ancienne mosquée. A l'angle S.-E. de cette place commence la rue Affre, la vraie rue commerçante.

Les maisons mauresques, qui ont échappé à l'incendie de 1840 et à l'alignement de la cité française, sont toutes composées d'un rez-de-chaussée et d'un étage, et construites en pisé blanchi à la chaux. Presque toutes renferment des galeries intérieures et quadrilatérales, soutenues assez souvent par des colonnades en pierres à ogives surbaissées.

Aujourd'hui, il ne reste plus, dans le quartier indigène, que la grande mosquée, la mosquée neuve, et celle où repose Sidi-Mohammed-ben-Youssef, le vertueux personnage dont nous avons parlé plus haut. Cette dernière n'avait d'abord pas échappé au sort des premières; elle avait été changée en caserne; mais comme elle était en grande vénération à cause du marabout qui y était enterré, on la rendit au culte musulman.

Le territoire de Milianah paraît réunir plusieurs éléments de prospérité industrielle; on assure que le Zakkar renferme une mine de cuivre et un magnifi-

que banc de marbre. On a trouvé, dans le voisinage de la ville, des gisements de sulfure de plomb, d'oxyde et de carbonate de fer. Près de la forge d'Abd-el-Kader, il existe de riches affleurements, qui, selon toute apparence, ont fourni leur minerai à l'usine fondée par l'émir; car on a retrouvé autour de l'établissement des débris de même nature.

La domination romaine a laissé à Milianah des traces non équivoques de son passage : un reste de voie romaine existe encore aux environs de la ville; le temps a même conservé la façade d'un édifice qui date de cette époque. Beaucoup de blocs de marbre, dont plusieurs portent des bas-reliefs et des inscriptions, gisent épars dans l'intérieur de l'enceinte. L'un de ces bas-reliefs représente un homme à cheval, tenant une épée dans une main et un rameau dans l'autre.

Il ne faudrait pas être voyageur et manquer de gravir le Zakkar occidental. Cette montagne a 1,580 mètres d'altitude ou 850 mètres de plus que le rocher sur lequel s'élève Milianah. L'ascension n'en est nullement dangereuse; mais, je ne vous le dissimule pas, elle est pénible, à cause de la raideur des pentes, et parce qu'on y glisse facilement sur les blocs de rochers et sur les broussailles desséchées. Vous en serez quitte pour quelques déchirures à vos habits et quelques égratignures à vos mains; mais qu'est-ce que cela, quand il s'agit de voir un des plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'œil de contempler? Vous n'avez pas besoin de prendre des guides, il suffit, en sortant de Milianah, d'appuyer quelque temps sur la gauche, de manière à profiter d'un grand ravin qui mène au cœur de la montagne. Le point culminant se reconnaît à une espèce de pyramide en pierre : on y jouit d'une vue vraiment splendide au nord, sur les montagnes confusément en-

tassées qui se prolongent jusqu'à la Mitidja et jusqu'au rivage de Cherchell : au sud, sur l'immense plaine du Chélif et sur les monts de l'Ouaransenis, au-dessus desquels trône la glorieuse pyramide qui a donné son nom à ce massif.

Est-ce que nous pourrions quitter Milianah sans visiter Hammam-Righa, les *Aquæ calidæ* des Romains, et nous priver du bonheur de nous baigner dans ces eaux merveilleuses, ou de les boire, à l'exemple de ces grands hommes de l'antiquité si célèbres dans l'histoire, les Caton d'Utique, les Scipions, les Massinissa, les Juba, les Jugurtha *et tutti quanti?* Il me semble que ce sera partager une partie de leur gloire. Le voyage est très facile, on peut y arriver par la station de Bou-Medfra, où le voyageur trouve toujours une voiture qui le transportera à Hammam-Righa.

Ces eaux chaudes sont les plus précieuses de l'Algérie, elles sont utiles dans une multitude de maladies : c'est pourquoi je veux appeler sur elles toute votre attention. Non pas, croyez-le bien, que je vous souhaite d'y avoir jamais recours, mais on ne peut pas savoir : les médecins sont si puissants et si impératifs ! Demandez à Molière. Ils pourraient bien vous envoyer une de ces maladies que guérissent ces eaux, et vous ordonneraient un petit voyage en Algérie. Ne vous troublez pas trop, vous en reviendrez guéri, et de plus, vous aurez fait, dans cette troisième partie du monde, un voyage que vous ne regretterez certainement pas. Soyez fidèle à suivre les prescriptions de votre docteur; sinon rappelez-vous les menaces de M. Purgon et sa puissance : « Je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, à la féculence de vos humeurs... Je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez

dans un état incurable... que vous tombiez dans la bradypepsie... de la bradypepsie dans la dyspepsie... de la dyspepsie dans l'apopsie... de l'apepsie dans la lieuterie... de la lieuterie dans la dysenterie... de la dysenterie dans l'hydropisie... et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie... »

Vous êtes effrayé! n'est-ce pas? On le serait à moins : allez donc à Hammam-Righa, car ses eaux guérissent une infinité de maladies dont la nomenclature vous sera, je n'en doute pas, très agréable.

Elles agissent merveilleusement sur les organisations affaiblies par la fièvre, la diarrhée, la dysenterie, les engorgements du foie, qui portent le cachet de l'intoxication paludéenne : sans parler de cette foule d'affections nerveuses, qui reconnaissent pour cause un affaiblissement du sang, l'anémie, etc., quelques maladies de peau, l'eczéma, entre autres, les névralgies, les douleurs principalement la névralgie sciatique, la grande classe des affections rhumatismales, les contusions, foulures, entorses et luxations, accompagnées de raideur des articulations et de gêne dans les mouvements, les plaies par armes, à feu, etc., etc.

Ouf! il me semble que j'ai toutes ces maladies réunies, et cependant je reviens d'Afrique : vite, je vais aller voir mon docteur. Vous ignorez peut-être que je possède la spécialité d'avoir pour amis un grand nombre de médecins; faites de même, c'est un bon conseil que je vous donne là! Rappelez-vous encore cette parole que Molière met dans la bouche de Sganarelle, s'adressant majestueusement à sa femme : « Prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut le croire. »

J'ai été élevé, par feu mon père, dans la crainte de

Dieu et des médecins ; j'ai légèrement altéré ce dicton dans ma conduite et j'ai substitué l'amitié à la crainte : je m'en trouve très bien ; croyez-moi, faites de même. Si vous êtes de leurs amis, ils ne vous ordonneront des médicaments que le plus rarement possible, leur amitié et leur aimable conversation seules suffiront pour vous guérir.

Je voudais vous décrire ces eaux et vous nommer toutes leurs propriétés.

— C'est assez, me direz-vous, je ne suis pas malade et je n'ai que faire de la description des propriétés de ces eaux. — Prenez-garde, vous pourriez le devenir ; je croirais manquer aux lois de la convenance, et je me le reprocherais toute ma vie, si je ne vous avais enseigné le moyen de vous guérir. Si un jour vous tombez malade, ce salut est entre vos mains, vous pouvez vous en servir, ma conscience est nette et ne pourra, à ce sujet, rien me reprocher ; n'oubliez pas ce précepte de la sagesse des anciens :

Principiis obsta, serò medicina paratur.

CHAPITRE X.

Route du désert. — Arrêt à Médéah. — Les eaux gazeuses sont une excellente chose : demandez plutôt à un de mes vieux professeurs. — Le pic de Mouzaïa. — La vallée du Chélif. — Il est bon d'avoir lu l'ouvrage de Fromentin : *Un été dans le Sahara*. — Le rocher de sel ; le bordj de D'jelfa. — L'audience chez un khalifat. — Étude de mœurs des naturels du pays. — Une rue de Laghouat. — Décidément le désert n'est pas un pays agréable. — Les Daïas. — Ouargla ; chasse à l'autruche, difficulté qu'elle présente. — Il n'y a pas à s'étonner si les dépouilles de ces animaux coûtent si cher.

De retour à Milianah, nous allons entreprendre un

très long voyage dans le sud de l'Algérie, quelque chose comme 700 ou 800 kilomètres. Ne vous effrayez pas, nous ferons quelques étapes ; mais pour connaître à fond ce pays, il ne faut pas craindre de traverser les déserts. Vous savez ce qu'a dit le Rat du bon la Fontaine :

> Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire,
> Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
> Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire,
> J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
> D'un certain magister le rat tenait ces choses
> Et les disait à travers champs.
>
> (*Fables de la Fontaine*, liv. VIII, fab. IX.)

Nous nous arrêtons d'abord à Médéah, ancienne station romaine, qui portait le nom de *Mediæ* ou *ad Medias*, parce qu'elle était à égale distance de Turinadi et de Sufasar. Ce qu'il y a de certain, c'est que Médéah a été bâtie sur l'emplacement d'un établissement romain, et aux dépens de cet établissement.

Cette ville a joué un certain rôle dans l'histoire des Arabes, et, sous la domination turque, elle devint le chef-lieu du Titeri et forma un beylick qui comprenait, dans la province d'Alger, tout ce qui ne dépendait pas immédiatement de la circonscription de cette ville. Après l'occupation française, l'ancienne ville disparut à peu près ; elle a été remplacée par une ville française, qui acquit une grande importance par son commerce. Médéah est le principal entrepôt des laines et des graines. Les environs sont charmants et couverts de vignobles, qui donnent des vins déjà reconnus et dont la qualité s'accroît de jour en jour. La culture des céréales est fort avantageuse, la récolte des fruits est généralement abondante. Sidi Mohammed-ben-Youssef a dit : « Médéah est une ville d'abondance ; si le mal y entre le matin, il en sort le soir. »

A quelques kilomètres de la ville, si vous voulez faire une promenade très agréable, allez visiter Mouzaïa-les-Mines. Ce petit village a été créé en 1844 et annexé à la commune de Médéah en 1854. Il est situé entre les gorges de la Chiffa, à l'est, et les rampes ravinées du Tenia (col) de Mouzaïa, à l'ouest. Les murailles crénelées qui entourent ce hameau en font une espèce de forteresse et attestent les préoccupations défensives de ses fondateurs au début de l'entreprise. En effet, les oliviers séculaires qui projettent leur feuillage sur ces habitations rappellent, dans les fastes militaires de l'Algérie, le *bois sacré* et les glorieux mais sanglants combats de 1840 et de 1841 contre les bataillons réguliers d'Abd-el-Kader.

A 2 kilomètres du village, on rencontre une source minérale alcaline et gazeuse, qui peut remplacer avec avantage l'eau de Seltz et de Saint-Galmier. C'est une bien bonne chose pour la digestion, n'est-ce pas ?

Mon souvenir se reporte sur un vieux bonhomme de professeur que j'ai eu dans mes classes. C'était un fin gourmet, grand amateur des eaux minérales. Il avait une singulière habitude, c'était de réclamer ces eaux partout où il allait : de plus, il cataloguait et numérotait par catégories les invitations à dîner qu'il recevait. Nous nous en amusions beaucoup. Ce n'était pas très respectueux, mais nous étions à la fleur de la jeunesse, il faut bien nous le pardonner. Cet âge est sans pitié !

Il divisait les invitations à dîner en trois classes : les dîners ultra-sérieux, les dîners sérieux et les dîners ordinaires. Il appelait cela livrer une grande bataille, un combat ou une simple escarmouche. Une de ses occupations était de *faire des mots* qu'il croyait spirituels ; mais surtout il citait très souvent et appliquait à sa manière des extraits des auteurs. Il m'a toujours reproché de n'avoir pas profité de ses doctes leçons. Vous me permet-

trez de prouver le contraire et de faire ici, à l'occasion des eaux de Mouzaïa, une citation de la force de celles qu'il faisait, et tout aussi justement appliquée. Cela vous découvrira la manie de ce bon vieux : je vous demande grâce pour ce souvenir. En voyant ces eaux si belles, si agréables et si utiles, je me disais :

> Dieu fait bien ce qu'il fait ; sans en chercher la preuve,
> Dans tout cet univers et l'aller parcourant,
> Dans *cette source* je la treuve.
>
> (*Fables de la Fontaine,* liv. IX, fab. IV.)

L'auteur a écrit : *dans les citrouilles je la treuve ;* j'ai bien fait, n'est-ce pas, de changer le mot ?

La source de Mouzaïa est, pour la population laborieuse du village, aussi bien que pour le fin gourmet, une boisson agréable au goût, apéritive, relevant les forces digestives déprimées pendant les ardeurs estivales.

Le pic de Mouzaïa est encore un des points remarquables de la contrée ; il est élevé de 1,608 mètres au-dessus du niveau de la mer et domine les montagnes. C'est dans ce centre que, vers la fin du douzième siècle, une émigration, partie des montagnes du Rif marocain, sous la conduite de Sidi Ahmed-ben-Ali, chercha un refuge et forma la tribu des Mouzaïa.

Pendant plusieurs siècles, dit un auteur, les Mouzaïa ne firent que se défendre contre leurs voisins dont ils avaient envahi le territoire. Ces guerres constantes avaient tellement diminué la population, que le plus vieux des Mouzaïa n'avait pas encore de *barbe entre le nez et le menton.* Ils allaient être exterminés, lorsqu'ils virent venir de l'ouest, un vieillard à barbe blanche qui ne marchait que sur les crêtes des montagnes en franchissant les vallons. Ce saint homme se nommait Sidi Mohammed-ben-Chakour (l'homme à la Hache).

A sa volonté et par sa puissance divine, tous les ennemis de Mouzaïa se trouvèrent réunis au pied de la montagne. Sidi Mohammed conduisit les Mouzaïa au milieu de cette assemblée. A sa voix toutes les haines disparurent. Pour récompenser leur soumission, Sidi Mohammed leur promit à tous de fertiliser le pays. Alors prenant sa hache, il fendit la montagne, et un torrent impétueux inonda la Mitidja. Cette rivière qui surgissait fut appelée la rivière de la guérison, oued Chefa, parce que ses eaux eurent la vertu de guérir instantanément les blessures reçues par les combattants des deux partis.

Lorsqu'il eut accompli ce miracle, Sidi Mohammed retourna à la montagne, accompagné des Mouzaïa. Rentrés chez eux, et tout en le remerciant de la paix qu'il leur avait donnée, les Mouzaïa demandèrent à Sidi-Mohammed de faire en leur faveur un miracle pareil à celui de la plaine, pour fertiliser leurs coteaux. Alors le saint alla s'installer sur Tamezquida (le pic de Mouzaia), en ordonnant aux Mouzaïa de lui monter chaque matin une cruche d'eau, et chaque jour il inondait le pays en versant sa cruche sur le sommet du piton.

Le tombeau de Sidi Mohammed-ben-Chakour est à l'extrémité du pic, à côté du point géodésique que l'on y a établi. Les Mouzaïa l'ont encore en grande vénération ; tous les ans, avant les labours et les moissons, ils vont en pèlerinage lui faire des ovations. Autour du tombeau, il y a environ 500 cruches, et c'est une œuvre pie de les remplir d'eau. Dans les années de sécheresse, on y va faire des prières pour la pluie.

Au point de vue pittoresque, outre le pic, les environs de Mouzaïa ne laissent rien à désirer. Des bois nombreux couvrent, du reste, les montagnes de Mouzaïa : les essences dominantes qui les composent sont le chêne liège, le chêne yeuse, le chêne vert, le chêne kermès,

l'érable champêtre, le micocoulier, l'orme, le caroubier, le houx, le pin d'Alep, l'olivier, le philerea, le lentisque, le thuya, le genévrier, le genêt épineux et quelques mûriers.

A quelques lieues plus loin, en se rendant à Boukrari, on traverse le pays des Chorfa, fraction administrative des Abid, avec lesquels ils sont mortifiés d'être confondus, eux la fine fleur de la noblesse musulmane. Le mot Abid, esclave, s'applique aux tribus d'origine nègre.

Les Chorfas n'ont joué un rôle politique en Algérie qu'à une époque assez reculée. Si vous interrogez un Chorfa, il vous racontera qu'un Se-Yahya ou Kelfa quelconque (tous les Chorfas se nomment Yahya ou Kelfa) allait en guerre avec son chapelet seulement. Lorsqu'il était en présence de l'ennemi, il prenait ce chapelet, et à chaque grain qu'il glissait sous ses doigts, au nom d'une épithète de Dieu, l'âme d'un ennemi quittait son corps pour aller s'engloutir aux enfers. Il terminera en regrettant que le chapelet ne se compose que de 99 grains, car il ne compte pas les grains des Fatha, qui sont ceux de la miséricorde. Le chapelet existe encore; il est suspendu à la tête de la châsse de Si-el-Khelfa, dans la koubba qui s'élève à 6 kilomètres de Berouaguïa.

Quand on a quitté Boukrari pour suivre la route de Laghouat, on entre dans la vallée du Chélif. Ici, je laisse la parole à M. Fromentin, peintre et poète, l'auteur d'*un Été dans le Sahara :*

« Cette vallée, ou plutôt cette plaine inégale et caillouteuse, coupée de monticules et ravinée par le Chélif, est à coup sûr un des pays les plus surprenants qu'on puisse voir. Je n'en connais pas de plus singulièrement construit, de plus fortement caractérisé et, même après Boukrari, c'est un spectacle à ne jamais oublier.

« Imaginez un pays tout de terre et de pierres vives,

battu par les vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles, une terre marneuse, polie comme de la terre à poterie, presque luisante à l'œil tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu; sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon; des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par une fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux; au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain; quelquefois un morne bizarre, encore plus désolé s'il est possible, avec un bloc informe posé sans adhérence au sommet, comme un aérolithe tombé là sur un amas de silex en fusion; et tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistre, mais exactement couleur peau de lion.

« Quant au Chélif qui, 40 lieues plus avant dans l'ouest, devient un beau fleuve pacifique et bienfaisant, ici, c'est un ruisseau tortueux, encaissé, dont l'hiver fait un torrent et que les premières ardeurs de l'été épuisent jusqu'à la dernière goutte. Il s'est creusé dans la marne molle un lit boueux qui ressemble à une tranchée, et, même au moment des plus fortes crues, il traverse sans l'arroser cette vallée misérable et dévorée de soif. Ses bords taillés à pic sont aussi arides que le reste : à peine y voit-on, accrochés à l'intérieur du lit et marquant le niveau des grandes eaux, quelques rares pieds de lauriers roses, poudreux, fangeux, salis et qui expirent de chaleur au fond de cette étroite ornière, incendiée par le soleil plongeant du milieu du jour.

« D'ailleurs, ni l'été, ni l'hiver, ni le soleil, ni les rosées, ni les pluies, qui font verdir le sol sablonneux et salé du désert lui-même, ne peuvent rien sur une terre

pareille. Toutes les saisons lui sont inutiles, et de chacune d'elles elle ne reçoit que des châtiments. Rien de vivant, ni autour de nous, ni devant nous, ni nulle part; seulement à de grandes hauteurs, on pouvait, grâce au silence, entendre par moments des bruits d'ailes et des voix de corbeaux. C'étaient de noires volées de corbeaux qui tournaient en cercle autour des mornes les plus élevés, pareilles à des essaims de moucherons, et d'innombrables bataillons d'oiseaux blanchâtres, aux ailes pointues, ayant à peu près le vol et le cri plaintif des courlis.

« De loin en loin, un aigle au ventre rayé de brun, des gypaëtes tachés de noir et de gris clair traversaient lentement cette solitude, s'interrogeaient d'un œil tranquille, et comme des chasseurs fatigués, regagnaient les montagnes boisées de Boghar.

« Après une succession de collines et de vallées symétriques, limite extrême du Tell, on débouche enfin, par un étroit défilé, sur la première plaine du Sud. La perspective est immense : devant nous se développaient vingt-quatre ou ving-cinq lieues de terrains plats sans accidents, sans ondulations visibles. La plaine, d'un vert douteux, déjà brûlée, était, comme le ciel, toute rayée, dans sa longueur, d'ombres grises et de lumières blafardes. Un orage, formé vers le milieu, la partageait en deux et nous empêchait d'en mesurer l'étendue. Seulement, à travers un brouillard inégal, où la terre et le ciel semblaient se confondre, on devinait par échappées une ligne extrême de montagnes, courant parallèlement au Tell, de l'est à l'ouest et vers le centre, les sept pitons saillants ou sept têtes, qui leur ont fait donner le nom de Sabâ-Rous. »

A 147 kilomètres de Boukrari, nous rencontrons le *rocher de sel*, caravansérail établi sur l'oued Melah ou

Djelfa : bois de tamarins, assez remarquable, parce qu'on y voit un dépôt de sel gemme du djebel Sahari, ce qui lui a fait donner le nom de rocher du sel. C'est un amas de choses étranges, colorées de tous les gris blanchâtres, entassées, superposées et formant une montagne à deux têtes. Il en descend une infinité de petits ruisseaux, d'un blanc laiteux, qui vont se réunir en deux canaux remplis jusqu'aux bords d'un sel exactement semblable à la chaux éteinte. Tout autour, la montagne semble avoir eu des convulsions, tant elle est soulevée, fendue, crevée dans tous les sens.

Bientôt, à peu près à 26 kilomètres plus loin, c'est le poste de D'jelfa, situé à 1,167 mètres au-dessus du niveau de la mer, sous un climat extrême, assez froid en hiver. On y établit une commune en 1861, qui devint chef-lieu de commune mixte en 1868. Un marché important s'y tient tous les vendredis et samedis.

Le bordj ou maison du commandant, le petit hameau, l'école arabe et la smala de spahis sont situés en aval du village, au sud-est. Village et bordj sont placés sur une pente peu inclinée, à l'est du djebel Semalba, couvert de vastes forêts, et du Zebdeba, aujourd'hui connu sous le nom de redoute Lapasset. Du côté du bordj et dans un lointain vaporeux s'élève le Seba-Mokhran, qui domine le massif du Ksar-Zakkar; plus près à l'est sont quelques mamelons couverts d'alfa et de genévriers.

Le bordj de D'jelfa, ainsi que l'indique une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée, a été bâti en quarante jours, aux mois de novembre et de décembre 1852, par la colonne expéditionnaire du général Yussuf, sous le gouvernement du maréchal Randon. C'est un vaste corps de logis élevé carrément au-dessus d'une enceinte de murs bas. On y a installé la maison du bach-

aga des Ouled-Naïl, dont D'jelfa est le centre, et un bureau arabe. C'est tout à la fois une maison de commandement, un caravansérail et une forteresse.

E. Fromentin a exposé au Salon de 1859 un tableau du poste de D'jelfa, dont Théophile Gautier a donné une description aussi vraie que pittoresque :

« *L'Audience chez un khalifat* nous fait assister à une scène de la vie du désert. La féodalité et la grande existence antique se sont conservées au Sahara.

« Ce khalifat ne ressemble-t-il pas à un baron du moyen âge, recevant ses hommes liges et ses tenanciers sur son perron; et plus encore à un patricien romain, accueillant le matin ses clients sous son portique? Le burnous joue la toge à s'y méprendre, et les hauts piliers ou colonnes de briques supportant la toiture ont l'air d'atrium. Le patron est à demi-couché sur des carreaux, dans ses blanches draperies, écoutant avec une dignité ennuyée et distraite ce que lui disent, courbés vers son oreille, de grands drôles superbement déguenillés.

« Sous le porche, adossés au mur blanc de chaux, des familiers, des serviteurs, sont couchés; le pan de leur manteau sur la bouche pour tamiser la poussière qu'apporte l'air brûlant, alanguis par cet énervement oriental, cette lassitude de chaleur, cette courbature de soleil que E. Fromentin sait si bien rendre. Leurs figures pâles, exsangues, impassibles, dépassent en lividité la *faccia smorta* italienne; des yeux de diamant noir, à demi-clignés, y vivent seuls, et par leur regard farouchement tranquille, en corrigent la morbidesse un peu efféminée. D'autres, debout, s'accotent aux piliers comme des plantes lasses qui ne peuvent se soutenir et cherchent un appui.

« Sur un degré de l'escalier grimace, accroupi, ainsi

que dans une scène de Paul Véronèse, le bouffon ou plutôt le fou au sourire idiot et vague, mais entouré de respect, car les musulmans croient que Dieu remplit ces cerveaux laissés vides par la pensée humaine. Sur le devant sont jetés des burnous, des harnais, des armes, de hauts chapeaux ornés de plumes d'autruche, tout ce vestiaire bizarre, amour du coloriste, où la lumière s'accroche en paillettes étincelantes.

« Au second plan, des cavaliers encaissés par leurs hautes selles, les pieds dans de larges étriers, le fusil en travers de l'arçon, attendant les ordres du khalifat; au fond, soulevant un tourbillon de poussière lumineuse, rentre au galop un goum revenant d'expédition, avec tout l'échevèlement de la fantasia arabe; au-dessus s'étale le ciel splendidement morne du désert. »

Je viens, d'après Théophile Gautier, de vous décrire un tableau, écoutez maintenant la scène, c'est E. Fromentin qui parle. C'était en 1856 :

« La nuit était presque venue quand, enfin, on atteignit les plateaux nus de D'jelfa. La maison du khalifat, vaste corps de logis élevé carrément au-dessus d'une enceinte de murs bas, se montrait confusément, à l'extrémité d'une plaine montante, comme une masse grisâtre un peu plus claire que le terrain tout à fait sombre, un peu plus foncée que le ciel encore éclairé d'un vague reflet du jour. A gauche, et fort loin, dans un pli de la vallée où brillaient deux petits feux rouges, et d'où venaient de faibles aboiements de chiens, on devinait un douar. Plus près, et comme d'un marais compris entre le douar et le plateau, s'élevaient d'innombrables murmures de grenouilles. Tout le reste de cet horizon plat, dominé par le grand bordj solitaire de Si-Cheriff, reposait paisiblement dans une ombre transparente et brune. De larges étoiles blanches s'allumaient à tous les coins

du ciel; l'air était humide et doux, une forte rosée ramollissait la terre sous les pas des chevaux. Je m'orientai sur un chemin blanchâtre qui menait vers la maison; les cavaliers m'avaient précédé de quelques minutes, et j'avais laissé mon domestique en arrière avec le convoi.

« J'arrivai donc seul à la porte du bordj et j'entrai dans la cour sans savoir où me diriger. De chaque côté de l'entrée, porte monumentale, et que je trouvai grande ouverte, j'aperçus des gens, pêle-mêle avec des chevaux, bivouaquant le long du mur : la cour était déserte; elle me parut grande; mon cheval, qui flaira des écuries, fit entendre un petit hennissement de satisfaction. Au fond de la cour apparaissait un perron de six marches, conduisant à une haute galerie soutenue par des piliers blancs; une porte, entrebâillée dans l'angle droit de la galerie, laissait filtrer un peu de lumière; une fenêtre à demi-éclairée, donnant au rez-de-chaussée sur la cour, permettait d'entendre un bruit de voix.

« Je descendis de cheval au pied du perron, et, tout en jetant la bride à quelqu'un que je vis s'approcher dans l'ombre, je me dirigeai du côté de la lumière et j'entrai. Je remarquai que la personne à qui j'avais tendu la bride n'avait pas mis d'empressement à la prendre, et j'aperçus vaguement la forme bizarre d'un tout petit corps surmonté d'un vaste chapeau très pointu. Un incident de la soirée m'apprit l'erreur que j'avais failli commettre en traitant le plus saint homme du bordj comme un valet.

« On soupait dans une grande chambre blanche, propre, qui n'avait pour tous meubles qu'une cheminée de marbre noir, de riches tapis du Sud accrochés aux fenêtres et formant portières plutôt que rideaux et, au milieu, une table ronde entourée de convives. La cui-

sine était arabe. Mais la table, joyeusement éclairée de bougies, était servie à la française, couverte d'une belle nappe blanche et irréprochablement garnie d'argenterie, de vaisselle et de verres, avec quatre carafes remplies de lait doux et quatre autres de limonade. Le khalifat Si-Chériff, grand et gros personnage, presque sans barbe, à figure placide, avec des yeux saillants, négligemment vêtu du simple haïk blanc, sans burnous, et le portant en voile, à la manière des marabouts, Si-Chérif présidait la table et se versait des deux mains à la fois, dans le même verre, de la limonade et du lait. Son frère, Bel-Kassem, doux jeune homme au visage fatigué, assistait au souper, debout, et donnant des ordres. La chambre était pleine de serviteurs arabes allant et venant, mais laissant agir un maigre Tunisien à turban blanc, aux yeux vifs, à la bouche fine, au nez pincé, pâle comme un mort, leste, agile, adroit, avec des mines d'écureuil et des airs fiévreux, fantastique et précieux valet, qui, seul dans la maison de Si-Chérif, paraît avoir le don de manier la porcelaine et de servir à la française.

« Cette grande maison, perdue dans un désert, une salle à manger remplie d'odeurs de viandes et encombrée de gens portant des plats; cette table servie comme en Europe, autour de laquelle on parlait français; ce personnage en déshabillé de maison, occupé gravement à se composer des sorbets doux, voilà donc ce que je vois en arrivant à D'jelfa, chef-lieu des Ouled-Naïl. J'étais au cœur de cette immense tribu commerçante, riche et corrompue, dont le nom, posé sur toutes les routes du Sahara, résumait pour moi les curiosités du désert. D'ici, et sans sortir de leur territoire, je confinais dans le Nord-Est, à Bouçaada; dans l'Ouest, presque au djebell Amour; dans le Sud, aux kçours d'El-Aghouat et à l'oued D'jedi. Ces valets d'office, que je voyais es

suyant des assiettes avec un coin de leur haïk en guise de serviette, avaient porté leurs laines sur les marchés du Sud, et pouvaient me parler de tout le Sahara septentrional, depuis Charef jusqu'à Tuggurt, depuis D'jelfa jusqu'au M'zab, jusqu'à Metlili, jusqu'à Ouargla.

« Enfin, j'avais sous les yeux, dans la personne de ce grand seigneur débonnaire, un de leurs princes les plus opulents et les plus braves, le plus considérable peut-être par sa fortune, sa naissance, sa haute position politique et par les antécédents de sa vie militaire. M. N... essayait d'apprendre à Si-Chériff à se servir d'une fourchette et d'un couteau. Le kalifat s'y prêtait avec complaisance, à peu près comme on s'amuse à des jeux d'enfants : il y mettait beaucoup de bonhomie, une extrême maladresse qui m'a bien l'air d'être volontaire, mais qui ne compromettait rien de sa dignité.

« Vers le milieu du repas apparut un nouveau personnage que je reconnus tout de suite à son chapeau et à la forme si singulière de son individu. C'était bien, en effet, un tout petit corps ramassé sur lui-même et qu'on eût dit gonflé, malpropre, difforme, affreux, marchant comme s'il n'eût pas de jambes, la figure étriquée dans son haïk comme dans un serre-tête, coiffé d'un chapeau sans bords, comme d'un énorme cornet. Il avait, autant que j'en pus juger, une profusion de sachets de cuir qui lui pendaieut sur la poitrine et une demi-douzaine de grosses flûtes en roseaux lui descendaient du menton jusqu'au ventre et s'y balançaient en faisant du bruit : il portait un bâton noueux dans la main; on ne voyait pas ses pieds, car son burnous traînait à terre. Personne autre que moi ne semblait faire attention à lui. Il s'avança tout d'une pièce, s'approcha de la table et vint, par-dessus l'épaule de Si-Chériff, allonger la main dans son assiette. Je me penchai avec

inquiétude vers M. N..., qui se mit à sourire : Si-Chériff ne se détourna pas et cessa seulement de manger. Bel-Kassem vit ma surprise et me dit d'une façon dévote et très grave : « *Derviche, marabout,* » un fou, c'est-à-dire un saint. Je n'en demandai pas davantage, car je savais la vénération qui s'attache aux fous dans les pays arabes, et je me gardai bien de paraître autrement scandalisé des familiarités que celui-ci se permit jusqu'à la fin du repas. Il ne cessa point de rôder autour de nous, répétant des mots sans suite et demandant avec obstination du tabac. Quoiqu'on lui en eût donné, il en demandait encore, venait à chacun de nous tendre le creux de sa main noire et s'acharnait à répéter le mot *tabac, tabac,* d'une voix rauque et saccadée comme un aboiement. On l'écartait sans violence, on le calmait en lui faisant signe de se taire; Si-Chériff, toujours impassible, avait la mine sévère et prenait garde évidemment qu'aucun valet n'offensât son protégé. Pourtant, comme il devenait importun, le Tunisien le prit par le bras et l'entraîna doucement vers la porte. Le pauvre insensé s'en allait en criant :

— *Pourquoi, Mohammed? Pourquoi, Mohammed?* (*Ouach Mohamm... Ouach Mohamm...*)

« Et pendant longtemps on l'entendit parler sous la galerie. Si-Chériff était, je n'en doute pas, fort contrarié que nous eussions été témoins de cette scène, où nous ne pouvions, comme lui, trouver un sujet d'édification. Je dois dire cependant que pas un de nous ne s'oublia. Et tout en remarquant une fois de plus, comment les Arabes savent détourner le ridicule par l'absence même de ce que nous appelons respect humain, je ne m'étonnai point, mais me sentis jaloux de les trouver si supérieurs à nous, jusqu'au milieu de leurs superstitions.

« Je me rappelai avoir rencontré un jour un chef de

tribu du Sahara de l'Est, rentrant chez lui, suivi d'une escorte assez brillante de cavaliers et menant en croupe un derviche. Ce chef était un jeune homme élégant, fort beau et mis avec cette recherche un peu féminine particulière aux Sahariens de Constantine. Le derviche, vieillard amaigri et défiguré par l'idiotisme, était nu sous un simple gandoura couleur de sang de bœuf, sans coiffure, et balançait au mouvement du cheval sa tête hideuse, surmontée d'une longue touffe de cheveux grisonnants. Il tenait le jeune homme à bras le corps et semblait lui-même, de ses deux talons maigres, conduire la bête embarrassée sous sa double charge. Je saluai le jeune homme en passant; il me dit le bonsoir et me souhaita les bénédictions du ciel. Le vieillard ne me répondit point et mit le cheval au trot.

« Le derviche de D'jelfa n'a point d'histoire. J'ignore même son nom. On m'a dit qu'il passe une partie de l'année chez Si-Chérif, tantôt à sa smala, tantôt au bordj. Il n'est point embarrassant; il se nourrit sans qu'on y pourvoie, prenant ce qu'il trouve sous sa main. Il ne couche nulle part, et, ni le jour ni la nuit, on ne sait au juste ce qu'il devient. Il passe une partie de ses nuits à rôder, soit dans la cour ou dans le jardin, soit dans la campagne, quand il se présente après la porte fermée. Il a dans son burnous et dans ses petites gibernes une quantité de chiffons ou de débris recueillis partout. Quelquefois, en pleine nuit, on l'entend essayer l'une après l'autre toutes ses flûtes. Le froid ni le soleil ne peuvent rien sur ce corps insouciant qui semble avoir perdu le don de souffrir. Son visage, criblé de rides, ne peut plus vieillir, l'âge le mine insensiblement comme un vieux tronc qui n'a plus de feuilles; la mort le prend par les jambes; pourtant il va toujours, s'asseyant rarement, ne se couchant presque jamais. Un jour il tombera

de côté et ne pourra plus se relever : son âme sera allée rejoindre sa raison. »

On a trouvé à D'jelfa et dans ses alentours un grand nombre de ruines et d'inscriptions romaines, et sur les deux rives de l'oued D'jelfa il existe des tombeaux de dimensions variables et qui, par leur forme, rappellent assez bien les monuments dits *celtiques*. Ces sépultures consistent en une fosse revêtue de quatre dalles plus ou moins grandes, et recouvertes, à vingt ou trente centimètres au-dessus du sol, d'une ou deux autres dalles également en grès rougeâtre du pays. Chaque tombeau est circonscrit par une petite enceinte de fragments de rochers. Quelquefois l'enceinte est double. L'ouverture d'un de ces tombeaux n'a fait trouver que quelques fragments de tibias et une hache.

Laghouat ou El'Aghouat, et mieux *Lar'Ouat*, se laisse apercevoir. C'est une ville de 3,620 habitants, et le chef-lieu d'un cercle dépendant de la subdivision de Médéah et d'une commune mixte érigée le 6 novembre 1868.

Elle appartenait à la France depuis l'année 1852. Voici en quelles circonstances :

L'attention du gouvernement était appelée par les menées du chérif d'Ouargla, qui s'était porté du côté de Laghuat et avait soulevé plusieurs tribus. Cet état de choses ne pouvait durer. Les généraux Pélissier et Yussuf marchèrent contre lui et le forcèrent à s'enfermer dans Laghuat. Le 4 décembre, à sept heures du matin, le feu fut ouvert; à dix heures, la brèche était praticable et deux bataillons de zouaves s'élancèrent comme l'ouragan et balayèrent les Arabes, malgré la résistance la plus opiniâtre. L'aigle du 2e de zouaves et le guidon de commandement du général Pélissier flottèrent bientôt sur la maison de Ben-Salem, espèce de citadelle qui domine la place. A partir de ce moment, Laghuat était à

nous. Pendant ce temps, le général Yussuf enlevait les campements qu'il avait devant lui et, faisant appliquer les échelles, franchissait les murailles avec une impétuosité irrésistible. Quelques minutes après, son guidon flottait à côté de celui du commandant en chef. La nuit suivante, plus de trois cents hommes, qui avaient réussi à se cacher dans les jardins, vinrent déposer les armes. Les prisonniers étaient nombreux, mais le succès avait été acheté par quelques pertes.

La ville, depuis sa conquête, a complètement changé d'aspect; les monuments qui y ont été construits, l'alignement des rues, en font une ville assez agréable et la rendent méconnaissable à qui l'aurait vue autrefois. Je pense satisfaire votre curiosité et vous inspirer de l'intérêt en vous rapportant la description des anciennes rues de Laghuat, telle que nous l'a donnée la plume si intéressante de Théophile Gautier. C'est toujours pour moi une bonne fortune, quand je puis citer ce charmant littérateur, aussi j'en profite :

« Une rue de Laghuat, dit-il, ne plairait pas aux amateurs du progrès, qui demandent pour toutes les villes de l'univers, trottoirs, macadam, alignement, becs de gaz et numéros sur la lave de Volvic. De chaque côté de la voie, accidentée comme un lit de torrent à sec, s'élèvent des maisons, les murs en saillie, les autres en retraite; celles-ci surplombant, celles-là se penchant en arrière et se terminant par un angle carré sous un ciel d'un bleu intense, calciné par la chaleur. Grands murs blancs, petites fenêtres noires semblables à des judas, portes basses et mystérieuses, tout un côté dans l'ombre; voilà le décor.

« Au premier coup d'œil, la rue paraît déserte; à l'exception d'un chien pelé qui fuit sur les pierres brûlantes comme sur le sol d'un four, et d'une petite fille

se dépêchant de rentrer, quelque paquet au bras, on n'y distingue aucun être vivant; mais suivez, quand votre regard sera moins ébloui par la vive lumière, la tranche d'ombre bleue découpée au bas de la muraille à droite, vous y verrez bientôt une foule de philosophes pratiques, allongés l'un à côté de l'autre, dans des poses flasques, exténuées, semblable à des cadavres enveloppés de leur suaire, qui dorment, rêvent ou font le kief, protégés par la même bandelette bleuâtre.

« Lorsque le soleil gagnera du terrain, vous les verrez se lever chancelants de somnolence, étirer leurs membres, courber leur poitrine avec un effort désespéré, secouer leurs draperies pour se donner de l'air, en traînant leurs savates, aller s'établir autre part jusqu'à ce que vienne la nuit, apportant une fraîcheur relative.

« A Laghuat, le bonheur comme l'entend Zafari :

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil,

serait incomplet; il faut aussi que les pieds soient à l'ombre, sans quoi ils seraient bientôt rôtis. »

Le temps et cette description agissent sur moi; ma main s'alourdit et je subis l'influence du climat. Cela dit, votre ami

..... succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

(Boileau. *Le Lutrin*.)

Nous n'avons plus qu'une station un peu intéressante à visiter dans le sud de la province d'Alger, c'est Ouargla; mais il est bon de renouveler nos provisions de patience, car, je vous en préviens, le voyage sera long et pénible. Ouargla descend vers le centre de l'Afrique, il nous faudra continuer de parcourir le désert du Sahara, et nous attendre à bien des privations; car Ouargla se

trouve à 800 kilomètres d'Alger et à 334 kilomètres de Laghuat.

Nous passerons sans nous arrêter à travers les daïas, petits bois de bétoums et de cédrats qui s'étendent sur une distance de 28 kilomètres; ces daïas sont espacées de 1 à 4 kilomètres contenant de 15 à 18 bétoums chacune. Elles rompent par leur aspect riant la monotonie du pays, plat et légèrement ondulé. Après avoir traversé le daïa de Tilr'emt et Berrian, on entre dans le chebka (filet) des Beni-Mzab. On voit là, en effet, un immense filet de rochers et de rocailles, dont les mailles sont formées en relief par des crêtes découpées en tous sens. Il n'y a un peu de végétation que le long des ravins, le reste est d'une nudité complète.

Voici comme Ibn-Khaldoun décrit le pays : « Les kçours des Mzabes sont des bourgades situées en deçà des sables, à cinq journées du midi des montagnes de Titteri, et à trois journées ouest des Beni-Righa. Mzab est le nom du peuple qui fonda ces bourgades; elles occupent les sommets de plusieurs collines et rochers d'accès difficiles, qui s'élèvent au milieu d'un pays brûlé par la chaleur. Vers le sud, à la distance de quelques parasangues et au milieu de l'Areg, se trouve le désert, où l'on meurt de soif, et la région appelée Hammada (l'échauffée), dont le sol brûlant est couvert de pierres noires. »

Ghardaïa, ou R'ardaïa, au sud de Berrian est le chef-lieu de la confédération de l'oued Mzab, puis on traverse les autres oasis de Beni-Isguen (les gens du milieu), Mellika (la royale), Bou-Noura (la lumineuse), El-Ateuf (la courbure), El-Guerâra (le gîte d'étape), qui ne présentent qu'un intérêt secondaire. On longe ensuite la vallée de l'oued Mzab jusqu'à Anit-el-Mokhrtar et bientôt l'on arrive à l'oasis de Ngouça, capitale ruinée des Beni-Babia : c'est le pays des palmiers. Cette ville pos-

sède vingt-cinq puits artésiens d'une profondeur de 50 mètres : leur eau, chaude, amère et salée, comme à Ouargla, se déverse sans cesse dans des fossés profonds et étroits, et sert à l'arrosement des dattiers.

Tous les habitants de Ngouça, qui ont la couleur et les traits de la race nègre, cultivent, en dehors de la ville et dans le sable, de chétifs arbres fruitiers, des légumes, du coton, du tabac et une espèce de luzerne. Leurs jardins sont arrosés au moyen de puits artésiens, peu profonds, et dont l'eau, moins saumâtre que celle des puits artésiens, versée d'abord dans un bassin situé au-dessus du sol, se répand dans de petits carrés ensemencés, où elle est dirigée par une rigole enduite de chaux et creusée dans la partie supérieure d'une très étroite chaussée en terre. Pour extraire l'eau du puits, les indigènes se servent du système de levier, comme en France.

De Ngouça à Ouargla on compte 24 kilomètres à travers des dunes et des terrains salés ; la marche devient pénible pour les chevaux, qui enfoncent dans le sable jusqu'à mi-jambe, tandis que les chameaux, avec leurs gras et larges pieds, y laissent à peine l'empreinte de leurs pas. On chemine de dunes en dunes, tantôt marchant, tantôt glissant sur leurs pentes mouvantes.

C'est bien ici que nous pourrions le dire avec le bon la Fontaine :

> Par un chemin montant, sablonneux, malaisé
> Et de tous les côtés au soleil exposé.....
> J'ai tant fait, que nos gens sont enfin dans la plaine.
>
> (La Fontaine, *Fables*, livre VII, fable VII.)

Enfin, nous sommes arrivés à Ouargla. Cette ville est située dans un immense fond de dattiers qui, dit un auteur, par des effets de mirage fréquents dans le dé-

sert, semblent se balancer au-dessus d'une belle nappe d'eau resplendissante de lumière. Or, il n'y a pas dans le pays de Ouargla d'autres lacs que des flaques d'eau salée et un chot; en beaucoup d'endroits, ce sol est couvert d'un sel aussi blanc que la neige, que les femmes des Chaamba-Ben-Rouba portent au marché.

La ville de Ouargla ne compte pas moins de 1,400 maisons dans son enceinte, bien qu'elle n'ait que 2,000 hatants. La cause de sa dépopulation, dit Ch. Féraud, est due aux émigrations des habitants qui veulent échapper aux déprédations et à l'oppression des nomades. Elle tient aussi à ce que l'élément nègre n'apporte plus son contingent, depuis que la conquête a aboli le commerce des esclaves nègres amenés du Soudan par les caravanes des Touaregs.

Ibn-Khaldoun raconte que l'émir Abou-Zekeria le Hafside, étant devenu souverain de l'Ifrikia, eut l'occasion de parcourir le désert pendant sa marche à la poursuite d'Ibn-R'aniâ. Comme il passait par Ouargla, il en fut émerveillé, et voulant ajouter à l'importance de cette ville, il y fit bâtir l'ancienne mosquée, dont l'ancien minaret porte encore, inscrits sur une pierre, le nom du fondateur et la date de sa construction, 626 de l'hégire (de J.-C., 1228-1229). El-Aïachi, le pèlerin marocain, cite cette mosquée, dont le minaret domine la ville, et qu'il visita lors de son arrivée à Ouargla, 1074 de l'hégire (1663 de J.-C.).

Ouargla, perdu dans les sables, défendu par une enceinte et un fossé, a été longtemps gouverné par des chefs prenant le nom de sultans, dont le règne éphémère finissait toujours par un assassinat. Un Arabe disait au colonel Colomieu, auquel nous empruntons ce récit : « Ouargla ne fait pas de sultans, il les défait. » Toute l'histoire de ce kçar est là.

La ville de Ouargla est à la porte du désert par laquelle les voyageurs du Zab doivent passer quand ils veulent se rendre dans le Soudan avec leurs marchandises.

Les nombreuses maisons de Ouargla, agglomérées et contiguës, forment un ensemble régulier percé de rues longues et étroites. Sur les murs de beaucoup de ces maisons, bâties en pisé et en pierre à plâtre et revêtues d'un crépissage, on peut lire souvent la date de leur construction, et un verset du Coran écrit en caractères saillants. Au-dessus des portes basses et à angles arrondis figurent de grossiers dessins, formés de lignes droites qui se coupent d'une manière plus ou moins oblique; dans les vides qui séparent ces lignes, brillent des bols et des tasses en faïence bleue, fixés dans le mur. Sur les blanches terrasses des maisons, on voit souvent des femmes au teint noir, et vêtues d'étoffe bleue, tourner leur fuseau chargé de laine.

Si vous avez du goût pour la chasse, il ne faudra pas négliger de poursuivre l'autruche; vous n'aurez pas souvent dans votre vie l'occasion d'une pareille chasse. Aussi, pour vous y engager davantage, je vais vous transcrire le récit d'une chasse à l'autruche, dû au général Marguerite. Je le copierai intégralement, afin de vous dépeindre l'aspect du pays parcouru et les mœurs de quelques-uns de ses habitants.

« La chasse à l'autruche se fait principalement sur l'immense plateau qui se trouve situé entre Laghouat au N., les Beni-Mzab au S., l'oued Zergoum à l'O. et l'oued Atsaar et Dzioua à l'E. Ce plateau est, en hiver, le parcours des Larbaâ et Ouled-Naïl, tribus nomades qui y font pâturer leurs nombreux troupeaux de moutons et de chameaux.

Pour le nomade et le chasseur, ce pays a un charme infini. L'horizon n'a pour limite que la faiblesse de la

vue. Dans les ondulations de terrain naissent de nombreuses daïas : les Arabes nomment ainsi de petits bois de bétoums et de cédrats (pistachiers et jujubiers sauvages). Les premiers sont des arbres d'une très haute taille, comparables aux beaux chênes verts de nos forêts du Nord. Dans ces petits bois, dont on peut compter jusqu'à une centaine dans un tour d'horizon, se trouve une quantité de gazelles, outardes, lièvres, perdrix, gangas et d'autres espèces encore plus chères aux naturalistes qu'aux chasseurs. Le reste du sol est couvert d'arbustes et de plantes, dont les principaux sont : les Saliolas ligneuses, l'Hélianthème, l'Armoise, le Ranthérium, l'Aristide graminée, etc., qui composent les pâturages de nos troupeaux du Sud, et du gibier, et leur donnent cette chair succulente et parfumée si estimée des gourmets.

Il n'y a cependant point de cours d'eau vive, ni de sources dans ce vaste territoire, les orages accidentels et les rares pluies d'hiver alimentent seuls les réservoirs naturels qui se forment dans les dépressions de terrain, dans les daïas et dans le thalweg des vallées. Ces réservoirs ou mares, appelés r'edirs (traîtres) par les indigènes, en raison de leur peu de durée et les déceptions nombreuses qu'ils ont causées aux gens altérés, ne conservent leurs eaux que pendant une période de quarante jours, dans la saison froide. En été, ils la conservent bien moins longtemps encore, d'où la nécessité pour les nomades, à l'époque de la sécheresse, d'abandonner, bien malgré eux, ces terres de parcours, et de remonter vers le Nord, dans la région des eaux vives.

Ce plateau devient donc complètement désert depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre ; c'est à peine s'il est sillonné par les caravanes qui, malgré la saison avancée, se rendent encore du Tell au Mzab et à Tuggurt.

C'est alors que les autruches chassées des régions méridionales par un soleil ardent, envahissent notre Sahara et viennent chercher l'ombre et les pâturages dans les daïas.

La chasse à courre à l'autruche se fait dans la saison la plus chaude de l'année, elle dure environ quarante-cinq jours, du 25 juin au 10 août. C'est la chaleur plus encore que la vitesse des chevaux qui tue l'autruche, disent les Arabes, et l'expérience a suffisamment démontré cette vérité.

Tous les Arabes ne chassent pas l'autruche; ce noble exercice est, comme la chasse au faucon, le privilège de quelques tribus seulement, qui, avant l'établissement de notre domination dans ce pays, y joignaient l'industrie moins licite du pillage des caravanes.

Chasser et piller avait été, jusqu'en ces derniers temps, la vie par excellence de ces gens-là. Ces Arabes de proie sont merveilleusement organisés pour cette existence pleine d'émotions, de mouvement et surtout de privations; secs, nerveux, l'œil perçant, le jarret infatigable, possédant la faculté de supporter la soif et la faim jusqu'à leurs dernières limites, ainsi les a fait le désert!

Les Mekhralif-el-Djeureub sont les plus renommés parmi les forbans du Sahara pour leurs anciennes prouesses. Aujourd'hui, ils sont encore chasseurs, mais ils ne pillent plus les caravanes. Les autres Arabes s'étonnent de l'effet qu'a produit notre domination sur eux. Nous n'oserions cependant affirmer que quelques regrets ne viennent parfois troubler la paix profonde à laquelle ils se voient forcés.

« Nous remercions Dieu, disent-ils souvent, de la paix présente! Nous ne mangeons plus que ce qui est à nous, le produit de nos chasses et de nos troupeaux. Les Français nous ont appris à distinguer notre bien de celui du

prochain (ce qui était assez confus autrefois dans notre esprit); nous espérons que Dieu nous tiendra compte de cette conversion. Il faut bien que nos vertus présentes rachètent nos peccadilles du passé; nous avons tous quelques âmes sur la conscience; Dieu seul est parfait! »

Quelques âmes sur la conscience! disent ces bons Mekhralif-el-Djeureub (c'est-à-dire galeux, nom que leur rapacité leur a fait donner); ils sont, en s'exprimant ainsi, fort modestes. Toumi, un de leurs chefs, dans ses moments d'expansion, en a avoué dix-neuf. « J'ai tué dix-neuf individus en combattant les caravanes; c'est peut-être plus qu'il n'est permis à un bon croyant, qui doit glaner son existence comme il peut. Après tout, nous n'avons fait que ce que nous ont montré nos pères, cela me préoccupe, quand j'y songe pour le jour du jugement. »

Il faut dire bien vite que, en dehors des méfaits antérieurs dont la conscience des Mekhralifs peut être chargée, méfaits, du reste, inévitables et toujours plus ou moins pratiqués chez les Arabes qui échappent aux gouvernements, ils sont hospitaliers, serviables et francs comme des chasseurs. Leur société pour quiconque connaît leur langue et leurs usages, est pleine d'intérêt. Il va sans dire que l'on peut actuellement parcourir avec eux en toute sûreté le pays qui sert de théâtre à leurs chasses.

Disons un mot de l'outillage nécessaire pour rester trois semaines ou un mois dans ce *pays de la soif*, comme le nomment les Mekhralifs. Le chameau en est avant tout l'auxiliaire indispensable. Sans cet excellent animal, qui possède la faculté de rester, en été, quatre à cinq jours sans boire, on ne saurait vivre dans le désert. Il faut donc, selon le nombre de jours que l'on pré-

voit pouvoir passer sans trouver d'eau, se procurer deux, trois, quatre chameaux par chasseur. On les charge au départ de tonneaux pleins d'eau, d'orge et de quelques vivres; il faut se munir, en outre, de fers, de clous, pour entretenir en bon état la ferrure des chevaux; de beaucoup de sel, pour saler les dépouilles des autruches forcées.

On n'emporte pas de tentes; le feuillage de betoums est un abri bien préférable à tout autre dans cette saison. Chaque chasseur prend, avec son fusil, une quantité de poudre, de balles et de plomb, suffisante pour assurer sa subsistance pendant le temps de la chasse.

Avant le départ, on fait toujours explorer le pays par deux ou trois éclaireurs montés sur des meharis (chameaux de course qui possèdent, avec les mêmes qualités que les autres, celle de pouvoir faire vingt ou trente lieues par jour), afin d'être bien renseigné sur la région où se trouvent le plus d'autruches, et pour découvrir quelques r'dirs qui auraient conservé de l'eau. Cette dernière découverte est surtout importante, parce qu'elle permet aux chasseurs de renouveler la provision d'eau sans parcourir de grandes distances, et parce que l'on est sûr de trouver, dans le voisinage, des autruches qui ont pris l'habitude de venir s'y désaltérer.

Les chevaux destinés à courre l'autruche doivent être entraînés de huit à quinze jours avant la chasse. La méthode des Mekhralifs consiste à priver le cheval de fourrage, à lui diminuer la ration d'orge, et à lui faire faire progressivement, en plein midi, des courses de deux à quatre lieues. Ils ressemblent alors à des coursiers fantastiques, tant ils sont maigres par suite de l'entraînement.

Rien de plus pittoresque que l'installation d'un bivouac dans une daïa; les chasseurs se dispersent par groupes

de trois ou quatre, sous les plus beaux bétoums, à l'ombrage touffu; on décharge les chameaux, qui se mettent à paître les herbes et les arbustes au milieu du camp; on attache les chevaux, on visite et on assujettit leur ferrure au besoin; on allume des feux; on prépare le repas; on fait son lit. Cette besogne, pour les Mekhralifs, est des plus simples; le sol des daïas est leur duvet ordinaire. Quant aux Européens, ils doivent se munir de leur lit de cantine.

Il est d'usage, dans les réunions des chasseurs d'autruches, de tenir un conseil, le soir, sur les opérations du lendemain. On y décide des points où il faut envoyer les rabatteurs, qui doivent ensuite lancer les autruches vers l'endroit où vont se poster les coureurs.

Il y a deux manières de forcer l'autruche, selon que l'on court le *bedou* ou le *gaad*. Le bedou, de *beda* (a commencé), indique que le chasseur force l'autruche sans relais et la prend avec le même cheval, qui court ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est la chasse la plus difficile, celle qui demande le plus de science et les meilleurs chevaux; elle ne se fait guère qu'isolément. Quand les chasseurs sont en nombre, on chasse toujours au gaad (poste, embuscade). Cette chasse, comme son nom l'indique, consiste à placer les coureurs à un endroit convenu, près d'un tertre ou d'un arbre culminant, d'où l'on voit venir de loin les autruches, que deux rabatteurs sont allés lancer.

Il y a aussi une troisième chasse à l'autruche; elle se fait en tout temps par des piétons, qui vont s'embusquer dans les endroits où viennent paître les autruches. C'est un genre d'affût qui demande la plus grande patience; quelquefois les chasseurs attendent les autruches pendant quinze jours. On affûte encore l'autruche au moment de la ponte, en se postant près du nid.

Ce qui rend le gaad possible, c'est que les autruches suivent presque toujours la direction dans laquelle elles sont lancées, avec une tendance néanmoins à incliner vers l'Ouest. Les rabatteurs, qui connaissent la situation de l'embuscade, se basent sur sa direction pour le *lancer;* mais cette opération n'en est pas moins fort difficile et très fatigante, parce qu'il faut d'abord explorer le pays dans un tiers ou un demi-tour d'horizon, à quatre ou cinq lieues du gaad, pour trouver les autruches, et qu'ensuite, après les avoir lancées dans la bonne direction, il faut les maintenir en manœuvrant en conséquence, tout en courant le plus vite possible, pour fatiguer à moitié les autruches avant leur arrivée au gaad.

On ne choisit donc que des chasseurs émérites pour rabattre sur le gaad; aussi est-il d'usage chez les Mekhralifs, dans leurs *kanouns* (canons, règles) sur la chasse, que la moitié des autruches tuées par le gaad appartiennent aux rabatteurs.

Les rabatteurs ne lancent jamais les autruches avant l'heure où ils savent que le gaad est à son poste : ils reconnaissent cette heure lorsque le soleil atteint le zénith; quand l'ombre est à peu près d'aplomb, ils la mesurent avec leur baguette de cédrat en la tenant verticale : c'est l'heure de midi.

L'autruche, lorsqu'elle est en troupe, fascine tellement le chasseur, qu'aucune autre idée que celle de courir après et de l'atteindre quand même, ne saurait entrer dans la cervelle du chasseur; toute préoccupation pour sa conservation personnelle ou celle de son cheval disparaît; la possibilité de s'égarer, chose assurément fort grave, ne le touche point, il n'a plus qu'un unique but : *El Nâam idjebed el Kalb ou elaïn!* disent les Mekhralifs. L'autruche tire le cœur et l'œil! sous l'em-

pire de cette puissante attraction, on chasse avec frénésie!

Tant que les autruches courent réunies, les chasseurs ne forment qu'un groupe; mais lorsqu'elles sentent qu'elles seront bientôt forcées, un suprême instinct les porte à se disperser, afin d'augmenter leurs chances de salut; c'est alors que chaque chasseur choisit la sienne. Ordinairement on suit pour cela l'ordre dans lequel on est placé, c'est-à-dire que les autruches qui se détachent à droite sont suivies par ceux qui sont à droite, celles qui sont à gauche par ceux qui sont à gauche, et toujours ainsi en se fractionnant individuellement. On les vise, autant que possible, à la tête, et lorsqu'elles sont abattues, on les saigne, suivant la coutume, car on sait que les musulmans ne mangent la chair des animaux que lorsqu'ils les ont préalablement saignés, en prononçant la formule : « Au nom de Dieu, Dieu seul est grand! »

Après la chasse, les chevaux sont l'objet de tous les soins; on les fait boire, on leur laisse brouter l'herbe de la daïa, et peu après on leur donne l'orge.

Quant à l'autruche, les Mekhralifs conservent assez longtemps sa chair, qui a la plus grande analogie avec celle du bœuf, et sa graisse qui, suivant eux, est un spécifique pour tous les maux. La chair qui n'est pas immédiatement mangée, est découpée en lanières et séchée au soleil : traitée ainsi, elle se conserve des mois entiers. Tout sert, tout est bon dans l'autruche; les plumes se vendent, la chair se mange, la peau des cuisses et du cou sert à conserver la graisse, la plante des pieds sert à faire des semelles de brodequins pour les piétons, les nerfs plus ou moins dédoublés donnent un cordonnet très fort, propre à coudre le cuir. Aussi les Mekhralifs ont-ils l'habitude de dire, quand ils font une affaire

avantageuse : *Kis il Nâam zhem ou niche.* « C'est comme l'autruche, plumes et graisse. »

Les dépouilles de l'autruche sont achetées dans le Mzab par les indigènes et les Juifs d'Alger, de Tunis et même de Tripoli, les peaux des mâles à raison de 150 à 170 francs chacune, et deux peaux de femelles comme une peau de mâle. Les Mekhralifs, n'oubliant pas tout à fait leur ancien métier de pirates, ne manquent jamais de pratiquer une supercherie vis-à-vis des Juifs peu connaisseurs : ils déguisent en peaux de mâles les peaux de femelles dont les plumes sont presque noires, en leur ajoutant quelques belles plumes des premiers, et ils considèrent la chose comme une bonne plaisanterie.

En somme, à la chasse à l'Autruche au Sahara, l'Européen peut se croire dans la *Prairie*, en compagnie des Peaux-Rouges. Les scènes auxquelles il assiste sont celles de la Prairie, sans le vieux trappeur, il est vrai, mais aussi sans l'appréhension d'être scalpé.

CHAPITRE XI.

Alger; son origine. — Alger en 1830. — Le coup d'éventail. — La guerre est déclarée. — L'armée française en face de Sidi-Ferruch. — Le débarquement. — Le fort de l'empereur. — Prise d'Alger; aspect de la ville. — Départ du dey d'Alger.

Alger la guerrière, Alger la bien gardée, est certes la ville la plus pittoresquement assise qui se puisse voir : mollement étendue sur la croupe d'une colline, ses maisons se dominent les unes les autres. Malgré le génie des maçons qui ont importé en Algérie le disgracieux style des constructions européennes, elle a

conservé un cachet oriental que l'on ne retrouve nulle part. Vue de la haute mer, elle apparaît blanche avec ses mosquées aux dômes arrondis, aux minarets sveltes; et quelques palmiers jetés au milieu de l'amas confus des maisons lui donnent cet aspect africain, qu'affirme un ciel bleu, limpide et profond. Des collines luxuriantes de végétation l'entourent de chaque côté, et lui font une ceinture de verdure, qui contraste harmonieusement avec la blancheur éclatante de la ville : à ses pieds là Méditerranée s'étend coquettement pour refléter sa gracieuse image.

La grande ville africaine n'a pas toujours été ainsi : sans remonter aux époques fabuleuses, et aux vingt compagnons d'Hercule, qui jetèrent, dit-on, les premiers fondements de la cité antique, cette ville fut d'abord, et cela a été prouvé par M. Berbrugger, l'ancienne Scosium des Romains, puis l'El-Djezaïr des Arabes et enfin notre Alger.

Solin raconte ainsi la fondation de Scosium : « Hercule (le Lycien) passant en cet endroit, fut abandonné par vingt hommes de sa suite, qui y choisirent l'emplacement d'une ville dont ils élevèrent les murailles. Et afin que nul d'entre eux n'eût à se glorifier d'avoir imposé son nom particulier à la nouvelle cité, ils donnèrent à celle-ci une désignation qui rappelait seulement le nombre de ses fondateurs : εἴκοσι, vingt; » dont on a fait Scotion, puis Scosium.

Je ne vous ai jamais ennuyé beaucoup, je le pense, par le récit des événements politiques : cependant, vous me reprocheriez de ne pas entrer dans quelques détails au sujet de la prise d'Alger; c'est le devoir de tout Français de connaître les causes qui ont déterminé notre conquête ; aussi vous rapporterai-je avec quelques détails les événements qui se sont passés et qui ont

fait briller les armées françaises d'un si vif éclat. Avec votre permission je commence sans plus de préambule.

Il était dû par la France à la maison Bacri, d'Alger, une somme de 700,000 francs pour des fournitures de grains faites pendant la république. Mais comme cette maison avait des créanciers en France, le gouvernement attendait, pour payer, que les tribunaux eussent jugé l'affaire. Le dey Husseïn ben-Hassen, créancier lui-même de la maison Bacri, voulait que cet argent fût remis entre ses mains, et il écrivit directement à ce sujet au roi Charles X. Le roi ne crut pas devoir lui répondre. Le 30 avril 1829, veille de la fête du Beyram, M. Delval, notre consul, alla complimenter le dey selon l'usage. Husseïn lui demanda s'il avait reçu une lettre du roi pour lui, et, sur sa réponse négative, il le frappa publiquement au visage de son éventail en plumes de paon. Le consul lui fit observer que c'était à la France que s'adressait cette insulte. Mais le dey, au lieu de se calmer et de réfléchir aux conséquences qu'aurait sa conduite, ordonna solennellement à M. Delval de quitter la salle d'audience.

La nouvelle d'un pareil outrage produisit en France une impression profonde. Le gouvernement rappela son représentant. M. Delval et tous les Français résidant à Alger s'embarquèrent sur la goëlette *la Torche*. Notre établissement de la Calle fut évacué; une escadre de quinze bâtiments commença le blocus de la ville et des côtes. Le vaisseau *la Provence* fut chargé d'aller porter au dey des conditions de paix; mais Husseïn les rejeta; bien plus, il donna l'ordre au commandant du port de canonner le vaisseau au moment où il se retirerait. Le cœur de nos marins fut vivement blessé de cette violente agression. Il fallait une vengeance éclatante.

Une armée de 35,000 hommes fut organisée sans retard , et placée sous les ordres du comte de Bourmont, ministre de la guerre : le vice-amiral Duperré reçut le commandement de la flotte. Le 30 avril 1830, un an, jour pour jour, après l'insulte faite à notre consul, les troupes étaient réunies à Toulon et dans les campements voisins, et on les exerçait aux mouvements nécessaires pour une guerre où l'on ne combattait pas à l'européenne. Le 11 mai, la flotte avait mouillé dans le port, prête à appareiller. Les populations du Midi témoignaient le plus grand enthousiasme : on allait voir refleurir dans la Méditerranée le commerce, auquel la piraterie, organisée par le dey, était si funeste depuis longtemps.

L'amiral Duperré s'attendait à rencontrer de grands obstacles pour le débarquement; il prit ses mesures en conséquence.

Le 17, toutes les troupes étaient embarquées; mais des vents contraires s'opposèrent pendant huit jours au départ. Enfin le 25, dans l'après-midi, la flotte mit à la voile. Le 30 au soir, elle n'était plus qu'à quelques lieues d'Alger, quand le temps contraignit l'amiral d'aller relâcher à Palma; et il fallut y rester jusqu'au 10 juin faute de vent. Le 14, à trois heures du matin, un bateau à vapeur reconnut la presqu'île de Sidi-Ferruch, et, à cinq heures, la première division atteignait la terre sans éprouver aucune résistance : les deux autres divisions débarquèrent successivement. Le général Berthezène ouvrit le feu contre l'ennemi, et, à onze heures, les Bédouins fuyaient de toutes parts. La presqu'île allait servir de place de départ pour nos approvisionnements : le général Valazé y traça un retranchement dont la construction fut aussitôt commencée. La baie offrait beaucoup plus d'abri à la flotte qu'on ne l'avait espéré,

et déjà le drapeau français flottait sur la tour de Torre-Chica. Le 24, un certain nombre de nos bâtiments étaient de retour à Toulon, pour prendre de l'infanterie et de la cavalerie. Une croisière venait d'être établie sur les côtes de la Régence; ou ouvrait un chemin praticable pour les voitures entre le camp de Sidi-Ferruch et celui de Sidi-Khalef, et l'on travaillait aux retranchements qui devaient fermer la presqu'île. Une attaque était projetée dans le but de refouler l'ennemi sur la place.

Le 25, l'armée se met en marche sur Alger : à sept heures du matin, nos avant-postes ont un engagement avec ceux de l'armée turque placée sur la route du château de l'Empereur, qui bientôt se mirent en retraite. A quatre heures de l'après-midi, la première brigade d'avant-garde était en vue de la ville. Des ravins nombreux avaient rendu cette marche très difficile; il avait fallu repousser les Arabes de colline en colline, à travers des broussailles de sept à huit pieds de hauteur; mais maintenant nos soldats étaient dans un pays magnifique, qui leur paraissait une véritable terre promise.

La tranchée fut ouverte devant le fort de l'empereur, dans la nuit du 29 au 30 juin. Depuis lors, les travaux ne furent pas un moment interrompus. Pendant la nuit, même aux heures où les travailleurs étaient ordinairement relevés, l'artillerie ennemie tirait peu. Pendant le jour, des tirailleurs turcs et arabes se glissaient à la faveur des buissons dans les ravins à gauche des attaques, et ils blessaient ainsi un grand nombre d'hommes. Des épaulements mirent bientôt nos troupes à couvert.

On devait s'attendre à des sorties vigoureuses. L'occupation du fort l'Empereur permettait à l'ennemi de se rassembler au-devant de la Kasbah, mais il ne pro-

fita pas de cet avantage : du reste, tout était prêt pour le recevoir.

Les batteries avaient été construites avec une étonnante rapidité. Tout fut prêt le 4 avant le jour. A quatre heures du matin, une fusée donna le signal et le feu commença. L'ennemi y répondit pendant trois heures avec beaucoup d'activité. Les canonniers turcs, bien que l'élargissement des embrasures les mît presqu'à découvert, restaient bravement à leur poste; mais ils ne purent lutter contre l'adresse et l'intrépidité des nôtres, que le général Lahitte animait de son exemple et de ses conseils. A huit heures, le feu du fort était éteint : celui de nos batteries continua de ruiner les défenses. On commençait à exécuter l'ordre de battre en brèche, quand, à dix heures, une explosion épouvantable fit disparaître une partie du château. Des jets de flammes, des nuages de poussière s'élevèrent à une hauteur prodigieuse, des pierres furent lancées dans toutes les directions, mais sans qu'il en résultât de graves accidents. Le général Hurel commandait la tranchée : il ne perdit pas un moment pour franchir l'espace qui séparait nos troupes du château, et les y établit au milieu des décombres. On prétend qu'à neuf heures les défenseurs, découragés, étaient rentrés dans la place, et que le dey avait ordonné de faire sauter le magasin à poudre du château. A deux heures, un parlementaire parut sur les ruines. C'était le secrétaire du dey : il offrait d'indemniser la France des frais de la guerre. Le commandant en chef répondit qu'il fallait avant tout que la Kasbah, les forts et le port fussent remis aux troupes françaises. Le parlementaire retourna à Alger.

Peu de temps après, deux des Maures les plus riches de la ville avaient été délégués vers le dey, et, après l'avoir consulté, ils demandèrent que le général fran-

çais fît cesser le feu, promettant que, dès lors, l'artillerie de la place se tairait. Une suspension d'hostilités eut lieu et le général Valazé en profita pour ouvrir des communications en avant du fort de l'Empereur. Une convention fut signée, et le 5, à onze heures du matin, le drapeau français était arboré sur les tours de la ville.

Les trois divisions de l'armée française se mirent en marche pour prendre possession des différentes portes qui leur avaient été assignées. Le chemin qui conduit du fort l'Empereur à la Porte-Neuve est étroit, encaissé, rocailleux : il se trouvait, en outre, obstrué par des boulets, des éclats de bombes et des débris de toute espèce, au milieu desquels les chevaux et les caissons demeuraient sans cesse engagés. Les troupes se dirigèrent vers la Kasbah, le général en chef en tête.

Le ciel était d'une limpidité extrême, et des flots de lumière se jouant à travers toutes ces masses d'hommes et de chevaux, rehaussaient l'éclat de leurs armes et la couleur variée de leurs uniformes. Officiers et soldats partageaient l'ivresse de leur général. Cependant, lorsqu'on fut près des remparts, un profond sentiment de tristesse remplaça ces élans de bonheur. Là se trouvaient pêle-mêle les cadavres horriblement mutilés des prisonniers français que les Arabes avaient faits pendant la durée du siège : les membres étaient déchirés et les têtes séparées du tronc. C'était un spectacle affreux.

Les drapeaux s'inclinèrent devant ces glorieuses dépouilles, les tambours roulèrent la marche funèbre, et l'armée défila au port d'armes; enfin on franchit la Porte-Neuve.

Ici les difficultés du chemin augmentèrent : de la Porte-Neuve à la Kasbah, ce n'est plus qu'une étroite ruelle, bordée de mauvaises bicoques bâties sans alignement, et où trois hommes à peine pouvaient passer

de front. Dès que le général chargé de faire le logement s'avança avec une faible escorte vers la Kasbah, le dey, qui s'y trouvait encore, en sortit précipitamment : ses domestiques maures et les esclaves nègres imitèrent son exemple, emportant tout ce qui leur tombait sous la main et laissant échapper dans leur fuite la plupart des objets qu'ils enlevaient; si bien qu'en un clin d'œil, l'entrée de la Kasbah et de ses abords semblaient avoir été livrées au pillage. Les Juifs profitèrent de cette panique; ils recueillirent ces épaves avec une avidité extrême. Nos soldats s'emparèrent bien de quelques objets, mais moins à cause de leur valeur intrinsèque que de leur bizarrerie.

Dans ses autres quartiers, Alger était loin de présenter l'aspect triste et désolé d'une ville où la victoire vient d'introduire l'ennemi. Les boutiques étaient fermées, mais les marchands, assis tranquillement devant leurs portes, semblaient attendre le moment de les ouvrir. Ni l'harmonie d'une musique, qu'ils n'avaient jamais entendue, ni l'éclat du triomphateur ne firent impression sur les Algériens. Assis ou couchés sur des bancs de pierre, ils ne se retournaient même pas pour voir défiler nos troupes. Dans les faubourgs on rencontrait des Arabes montés sur leurs ânes ou conduisant des chameaux, qui faisaient signe aux détachements français de les laisser passer en criant de toutes leurs forces : Balak! Balak! gare! gare! Cet imperturbable sang-froid s'expliquait par la confiance que notre parole leur inspirait.

En effet, tous les habitants d'Alger savaient que la capitulation garantissait à chacun l'inviolabilité de ses propriétés, le respect des femmes, la sûreté individuelle; n'ayant rien à craindre, ils n'éprouvaient que de l'indifférence pour les nouveaux venus. Seuls, les

Maures et les Koulouglis, les juifs surtout, accueillirent notre arrivée avec joie, car ils espéraient que la longue oppression des Turcs allait faire place à un règne meilleur. Quelques musulmanes voilées se laissaient entrevoir à travers le grillage épais de leurs balcons; les juives plus hardies, garnissaient les terrasses de leurs demeures, sans paraître surprises du spectacle nouveau qui s'offrait à leurs yeux. Nos soldats, au contraire, jetaient partout des regards avides et curieux, car tout faisait naître leur étonnement, dans une ville, où leur présence semblait n'étonner personne.

Le premier soin du général de Bourmont fut de réclamer les prisonniers de deux navires français, *la Silène* et *l'Aventure*. Ces malheureux avaient beaucoup souffert; on s'empressa de les expédier à Toulon.

La prise d'Alger paraissait devoir amener la soumission de toutes les provinces de la Régence. Plus le milieu turc était redouté, plus sa prompte destruction avait élevé dans l'esprit des Africains la force de l'armée française; et là, où les miliciens eux-mêmes avaient donné l'exemple de l'obéissance, quelques soldats avaient suffi pour les désarmer dans leurs casernes. Au premier ordre, tous avaient apporté leurs fusils et leurs yatagans dans le lieu qui leur avait été désigné.

Le dey alla voir le commandant en chef, le 7 juillet, dans la Kasbah; il désirait se retirer à Livourne, et il reçut la promesse qu'une frégate ne tarderait pas à l'y transporter. Le lendemain, le bey de Titeri, reconnaissant l'impossibilité où il était de prolonger la lutte, envoya, de son côté, à M. de Bourmont son fils, âgé de seize ans, pour lui annoncer qu'il était prêt à se rendre; le général le laissa à la tête de sa province. On pensait que les beys d'Oran et de Constantine accepteraient bientôt aussi les mêmes conditions.

La confiance commençait à s'établir : beaucoup de boutiques étaient ouvertes, les marchés s'approvisionnaient, et l'on espérait que la concurrence allait faire cesser la cherté momentanée des vivres. On se disposait à renvoyer en France le matériel d'artillerie qui n'avait pas été mis à terre; l'équipage de siège restait presque entier. La valeur des objets trouvés à Alger, et surtout celle du trésor, devait suffire pour couvrir les frais de l'expédition.

Cependant le dey changea d'avis sur le lieu de sa retraite, et il demanda à être transporté à Naples. Sa demande lui fut accordée. Il partit le 10 juillet, avec sa famille et sa suite. C'était un homme de plus de soixante ans, mais encore vert pour son âge et qui avait l'air assez peu distingué.

L'armée conservait toujours ses positions. Les divisions campées sur les hauteurs qui dominent la ville, commençaient à éprouver les effets des fortes chaleurs, et quelques militaires étaient atteints de la dysenterie; mais, grâce aux soins des officiers de santé, le mal ne pouvait faire de grands progrès.

On travaillait à évacuer sur la place les divers approvisionnements, et le matériel était mis en dépôt au camp retranché de Sidi-Ferruch. La marine déployait dans cette circonstance une rare activité; l'ordre se rétablissait dans le port, et les arrivages, ainsi que les départs, ne tarderaient pas à se faire sans embarras. Une lettre d'Alger contenait les lignes suivantes, qui présentent des détails intéressants :

« Je suis allé visiter le palais du dey, qui m'a paru bien dégarni de son riche ameublement : je suis entré dans le fameux trésor. Ce sont quatre appartements voûtés au rez-de-chaussée; il n'y a qu'une seule entrée, fermée par une forte porte en bois, et l'on passe d'un appartement dans l'autre.

« Autour de chaque chambre, il y a des greniers ayant chacun douze pieds de long, six de large et quatre pieds de haut. Les uns étaient pleins de quadruples, les autres de sequins de Venise; d'autres contenaient un mélange de pièces d'or, dont quelques-unes de Portugal, de 168 francs; d'autres greniers étaient remplis de piastres d'Espagne, d'autres de pièces d'argent de la Régence.

« Un seul appartement n'avait pas de greniers autour. Le plancher ou le sol était couvert de piastres d'Espagne à la hauteur de trois pieds; il y avait aussi des colliers de diamant, des vases en argent, de la vaisselle plate, etc.

« Lorsque j'y suis entré, plusieurs hommes étaient occupés à ramasser l'argent et l'or avec une pelle; on en mettait dans une balance qu'on vidait dans des caisses, contenant à peu près soixante kilogrammes d'or, estimés trois mille francs le kilogramme. On en mettait aussi en baril pour être envoyé en France. On évalue l'argent monnayé trouvé à huit cents pieds cubes, plus les coffres remplis de lingots d'or et de doublons..... »

CHAPITRE XII.

Alger : Aspect général de la ville actuelle. — Le port. — Les places. — Le quartier mauresque. — Description d'une maison Arabe. — Les boutiques maures. — Le commerce de la ville haute. — Les monuments : le palais du gouverneur, ancienne résidence du dey d'Alger. — L'archevêché. — La Kasbah. — La cathédrale de Saint-Philippe. — L'église de Notre-Dame-des-Victoires. — La grande mosquée Djama-Kébir. — La mosquée Djama-Djedid. — La Koubba

de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilali. — Légendes à son sujet. — Abd-el-Kader-Mahi-Eddin entre en communication avec lui. — Composition du personnel d'une mosquée. — La bibliothèque et le musée.

Alger, la blanche El-Bahadja, comme l'appelaient les Arabes, vue de profil, semble descendre par échelons les degrés escarpés de la haute colline. L'enceinte hautaine de ses remparts turcs, cette vieille ceinture ardente et brunie, est brisée partout, et déjà ne la contient plus tout entière : la haute ville a perdu ses minarets et peut-être y pourrait-on compter quelques toitures. Toutes les nations de l'Europe et du monde viennent aujourd'hui, par tous les vents, amarrer les navires de guerre et de commerce au pied de la grande mosquée; Bordj-el-Fannar n'effraye plus personne, et se pavoise du drapeau tricolore en signe de ralliement. N'importe, Alger demeure toujours la capitale et la vraie reine des Moghrebins. Elle a toujours sa kasbah pour couronne, avec un cyprès, dernier vestige des jardins intérieurs du bey Husseïn; un maigre cyprès, pointant dans le ciel comme un fil sombre, mais qui, de loin, ressemble à une aigrette sur un turban. Quoi qu'on fasse, elle est encore, et pour longtemps, j'espère, El-Bahadja, c'est-à-dire la plus blanche ville de tout l'Orient. Et quand le soleil se lève pour l'éclairer, quand elle s'illumine et se colore à ce rayon vermeil qui tous les matins lui vient de la Mecque, on la croirait sortie de la veille, d'un immense bloc de marbre blanc, veiné de rose.

La ville est flanquée de ses deux forts, le fort Bab-Azoun, qui ne l'a pas défendue, et le fort de l'Empereur, Bordj-Muley-Hassan, qui l'a fait prendre. En avant s'étendent les faubourgs; les bâtiments de la marine, jolie ligne architecturale, animée de couleurs vives, se reflètent avec des miroitements infinis dans des

eaux du bleu le plus tendre, et je puis dire que je ne perds pas un seul trait regrettable de cette silhouette exquise.

La ville d'Alger a été entièrement reconstruite par nous depuis la conquête; l'activité européenne a remplacé par de grandes voies les ruelles étroites de la cité arabe, et l'agglomération de la population a substitué la maison européenne à étages superposés, aux constructions mauresques si coquettes et si commodes.

Certes, au point de vue du pittoresque, la ville y a grandement perdu, et ce n'est plus que dans les hauts quartiers que l'on retrouve quelques rues qui ont conservé le cachet arabe; c'est dans ces hauts parages que la population indigène s'est réfugiée, constamment repoussée par l'activité envahissante de l'Européen. Cependant, si le touriste apprécie les beaux quartiers pleins de prospérité de la ville basse, il ne laisse pas que d'admirer les vieilles rues algériennes, dont la vue le reporte vers une autre civilisation. Dans ces ruelles étroites, tortueuses, bordées de maisons aux lucarnes mystérieuses qui s'arc-boutent les unes sur les autres, l'explorateur retrouve toutes les industries du vieil Alger : ici, la boutique obscure du mozabite, charbonnier indigène; là, le café maure enfumé, où viennent s'accroupir les musulmans, armés de leurs longs chibouks; plus loin, l'élégante boutique du barbier, également lieu de réunion de la bourgeoisie mauresque; puis vient le magasin du sckakri, épicier, avec ses lanternes de papier appendues en montre, et ses faisceaux de bougies à cire jaunâtre; celui de l'*attar*, boutiquier aristocratique qui au commerce des parfums joint celui des objets de toilette, des foulards de Tunis, des haïks, du Djerid, de tous ces menus brimborions de l'industrie algérienne, tels que babouches brodées, porte-monnaie, éventails.

Au milieu de ces quartiers grouille la population algérienne, aussi variée dans ses types que dans ses origines : ici, c'est le Maure élégant, au teint clair, à la barbe soyeuse et artistiquement arrondie; là, l'Arabe au long burnous, la tête recouverte du haïk, que maintient la corde de poil de chameau; le Juif affairé; le nègre du Soudan, à la physionomie ouverte et intelligente, le Kabyle au long tablier de cuir. La partie féminine des populations est représentée par quelques Mauresques longuement voilées, blancs fantômes disgracieux qui traversent la foule sans s'y mêler ; par des Juives à la carnation éclatante, et par les négresses vendeuses de pain, qui, accroupies devant leurs paniers, stationnent à chaque carrefour.

Kabyles des montagnes, Maures et Biskris, Espagnols et Maltais, se croisent sans cesse dans les rues, avec nos officiers et nos soldats. Des spahis partent au galop chargés de dépêches; des pièces d'artillerie roulent dans les rues; des troupeaux d'ânes et de mulets apportent au marché les provisions du jour; le tambour bat, les postes prennent les armes, les généraux traversent la ville sur des chevaux écumants. On dirait un immense campement, refuge d'une quantité de diverses tribus, vivifié par toutes sortes d'industries et retentissant de tous les bruits de la guerre. La vieille enceinte d'Alger n'est plus assez vaste pour contenir tout ce monde, sa population déborde loin de ses premières limites. Pour lui donner l'espace dont elle a besoin, il a fallu démolir les remparts et les reporter en pleine campagne.

Il est temps, maintenant que vous avez une idée générale de l'histoire d'Alger et de l'aspect que cette ville présente à première vue, que je vous fasse admirer les monuments de la ville.

Le port d'Alger, tel que les Turcs nous l'avaient laissé,

ne pouvait suffire à la navigation de l'État et du commerce : après de longues études, de regrettables hésitations n'ont pas permis de lui donner toute l'étendue qu'il aurait dû avoir. Il se trouve pourtant dans des conditions assez satisfaisantes; il a actuellement 98 hectares, grâce aux deux jetées, dont l'une, celle du nord, part de l'ancien port turc et mesure 700 mètres, tandis que celle du sud part du fort de Bab-Azzoun ou Ras-Tafoura, et en mesure 1,235. Un bassin de radoub ou douane, la gare du chemin de fer, des bâtiments pour les bureaux des différentes Compagnies de paquebots à vapeur, et les magasins voûtés, docks gigantesques qui supportent le boulevard de la République, complètent le port. Quant aux travaux de fortifications, bastions sur le port, forts terminant les jetées et batterie du Rocher, l'ensemble en est formidable et défie toute attaque.

Un grand nombre de places ornent la ville d'Alger : la place Mahon, les places Malakoff, de Chartres, d'Isly, de la Victoire, de Bab-el-Oued, n'offrent que peu d'intérêt. La place du Gouvernement est sans contredit la plus belle et la plus vaste; entourée de beaux platanes, sous lesquels sont les kiosques des marchands de journaux, elle est située au cœur d'Alger. C'est là que se trouvent le boulevard de la République, les rues Bab-Azoun, Bab-el-Oued, de la Marine et les rues qui servent de débouchés à une portion de la ville haute. La place du Gouvernement est surtout encombrée de promeneurs quand, la chaleur du jour étant tombée, on peut y respirer la brise, tout en écoutant les marches et les mélodies jouées par nos orchestres militaires.

Alger n'a conservé le type mauresque que dans son centre, sur les pentes rapides de la montagne; aussi ne faut-il chercher que dans le bas, dans le quartier

européen, qui s'étend le long de la mer, pour y trouver les rues larges et spacieuses, entre deux rangs de maisons architecturales, élevées et bien bâties, qui rappellent l'aspect des grandes rues de Paris. Le reste de la ville n'offre rien de semblable, des ruelles, dont l'épanouissement forme le dessin le plus bizarre.

Supposez un instant, dit M. Berbrugger, qu'un nouveau Dédale ait été chargé de bâtir une ville sur le modèle du fameux labyrinthe, le résultat de son travail aurait précisément quelque chose d'analogue à l'ancien Alger. Des rues étroites de largeurs inégales, offrant dans leurs nombreux détours toutes les lignes imaginables, excepté cependant la ligne droite, pour laquelle les architectes indigènes paraissent professer un éloignement instinctif; des maisons sans fenêtres extérieures, quelques lucarnes au plus, des étages avançant l'un sur l'autre, de telle sorte que vers le sommet des constructions, les deux côtés opposés d'une rue arrivent souvent à se toucher; quelquefois même la voie publique est voûtée sur un espace assez considérable. Représentez-vous tout cela éblouissant de fraîcheur, par suite de l'usage où l'on était alors, de donner chaque année deux couches de chaux aux bâtiments, et vous aurez reconstruit le véritable Alger par la pensée.

De tous les arts, celui que les Maures entendent le mieux, c'est l'architecture. La chose à laquelle ils regardent le plus dans leurs bâtiments, c'est la commodité d'être logés au large; cependant leurs *Mâallum,* c'est le nom qu'on donne à ceux qui font profession d'architecture, sont considérés comme des espèces d'artisans, non comme des gens qui exercent une science et un art libéral.

Voilà ce que Shaw dit des maçons ou architectes maures, sans ajouter que, le plus souvent, les maisons

de quelque importance, étaient bâties par des esclaves chrétiens, qui, tout en respectant le plan d'ensemble des constructions mauresques, en modifiaient souvent les détails; de sorte qu'on ne saurait vraiment étudier le style pur de l'architecture arabe à Alger, si ce n'est à la grande mosquée, qui a subi bien des détériorations.

La maison mauresque n'est, au fond, que la maison antique du vieux Midi et du vieil Orient, ne portant que dans l'arc en fer à cheval cintré en tiers point, l'empreinte de sa nationalité. Au contraire de la maison européenne du Nord, elle ne peut jamais être trop laide, trop pauvre, trop informe au dehors et trop délicieuse au dedans; elle est le symbole de la vie musulmane qui a ses impénétrables mystères.

Toutes les maisons mauresques sont bâties sur le même modèle, aucune n'a de façade extérieure. La seule différence consiste dans les dimensions. Car c'est toujours partout, chez le riche comme chez le pauvre, un quadrilatère dont les étages sont surmontés d'une terrasse ou d'un toit plat. Sauf la saillie des balcons, les murs de la rue sont unis; quelquefois, et c'est très rare, des arcatures couvrent la façade comme à Constantine. Les portes d'entrée massives, garnies de clous à grosses têtes, s'enchâssent dans des jambages en marbre ou en pierre, dont des rosaces forment l'ornement. Dans les grandes maisons, la porte est précédée d'un portique garanti par un auvent supporté par des poutrelles carrées en bois de cèdre plus ou moins sculptées ou peintes.

Quand on a franchi la porte de la rue, qui généralement n'est jamais directe avec les appartements, on entre dans un vestibule ou skiffa garni de bancs des deux côtés; c'est là que le maître de la maison reçoit ceux qui viennent lui parler, et expédie ses affaires. Peu de personnes, pas même les plus proches parents, ont la

permission d'entrer plus avant, à moins que ce ne soit dans les occasions extraordinaires.

Ensuite, on arrive dans une cour ouverte qui, suivant que le propriétaire est à son aise, est pavée de marbre ou d'autres matériaux qui sèchent rapidement. Cette cour répond assez à l'*impluvium*, ou aux *cavæ ædium* des Romains, les unes et les autres étant ouvertes par-dessus, et donnant un jour à la maison. Dans les grandes cérémonies, lorsqu'on est obligé de recevoir beaucoup de monde, comme pour un mariage, on se contente d'introduire la compagnie dans la cour, dont le pavé est alors couvert de nattes et de tapis, pour la commodité de la conversation.

Autour de la cour, il y a quatre galeries ou appartements bas, salle de bains, cuisines et citerne; au-dessus de ces galeries, soutenues par des colonnes en pierre ou en marbre unies, à colonnes torses ou octogones, qui supportent des arcades en fer à cheval, il y a quatre autres galeries soutenues également par des colonnes qui sont reliées par des balustrades à hauteur d'appui, décorées de colonnettes ou de panneaux découpés en plein, mais alors sculptés. Les portes des chambres, qui sont ordinairement de la hauteur des galeries, sont à deux battants et faites d'une infinité de petits panneaux unis ou sculptés. Il y a des fenêtres carrées et grillées à côté. Les galeries soutiennent une terrasse qui sert ordinairement de promenade aux hommes le jour, et aux femmes la nuit, et pour étendre le linge. A côté de la terrasse il y a ordinairement un pavillon pour y travailler à l'abri des injures de l'air, et pour observer ce qui se passe, du côté de la mer; car la plus grande attention des Algériens était d'observer si leurs corsaires revenaient avec des prises.

C'est l'usage, en été, quand la réception doit être nom-

breuse, de couvrir la cour, contre les ardeurs du soleil ou contre la pluie, d'un rideau ou *velum* qui, tenant par des cordes aux crochets fixés sur les terrasses, peut être plié et étendu suivant qu'on le trouve convenable.

L'intérieur des chambres est généralement blanchi à la chaux; le plafond est soutenu par des poutrelles en bois de cèdre; mais, dans les maisons riches, les murs sont ornés de faïence, et les plafonds, en bois sculpté, offrent des fleurs, des fruits, des poissons peints en couleurs verdoyantes et dorés. Quant à l'ameublement, rien de plus simple : des nattes ou des tapis, quelques glaces, et à l'extrémité de la chambre, un divan servant de siège pendant le jour, de lit la nuit; de grands coffres en bois peint, historiés de clous, renferment les hardes et les bijoux des hommes et des femmes. Des carreaux de faïence ornent, avons-nous dit, l'intérieur des appartements; ils concourent également à la décoration des escaliers, dont les marches sont en marbre ou en ardoises, et des arcades.

L'usage des cheminées est inconnu, si ce n'est pour les cuisines. On a su en tirer un parti très élégant; les conduits, placés de chaque côté des terrasses, se terminent par une série de bouches ouvertes de côté, coiffées de pyramidons faïencés et ornés de boules. En somme, rien de mieux compris, sous un climat chaud, que la maison mauresque avec ses galeries, ses ventilateurs finement évidés, et ses appartements oblongs, ouverts sur une cour intérieure rafraîchie par une fontaine.

Les boutiques d'Alger, car il est impossible de donner le nom de magasin aux misérables échoppes des marchands arabes, dans lesquelles demeurent accroupis la plupart des marchands, sont fermées sur la rue à hauteur d'appui ; on n'y entre pas; les acheteurs se tiennent dehors, le marchand seul est en dedans, assis les jam-

bes croisées; et presque toujours il peut, sans se lever, atteindre à tous les rayons sur lesquels sont placées ses marchandises. Il ne faut demander à ces marchands aucun objet de luxe ni de goût; du tabac, des pipes, du sucre, du café, des épices, des étoffes de laine et des tissus de coton, des calottes rouges de Tunis, des essences, des verroteries d'Italie de forme bizarre, quelques fichus de soie de Smyrne, des ceintures de brocart à fleurs et à franges d'or de fabrique algérienne, et au milieu de tout cela, de sales étaux de bouchers et de fruitiers, puis des rues entières remplies de cordonniers et de fripiers vendant les plus dégoûtantes défroques, voilà ce qu'offrent la plupart des quartiers marchands. Tel est l'aspect que présente la ville haute; mais le genre des magasins français est introduit dans la ville basse, où ils se distinguent par leur richesse et leur élégance, à l'instar de Paris. Les passages qui sont construits depuis quelque temps sont assez jolis.

Parmi les monuments publics que l'on doit visiter, nous citerons le palais du gouverneur, dont l'entrée véritable est située rue du Soudan. La façade et l'entrée sont l'œuvre du génie militaire. Comme habitation mauresque, ce palais est délicieux. Un escalier de marbre, dont les murailles, revêtues de carreaux de porcelaine à fleurs bleues, sont ornées çà et là de niches élégantes, conduit à une cour intérieure entourée d'arcades, sur les quatre pans de laquelle s'ouvrent des chambres. La même disposition se reproduit au premier étage, mais avec plus de luxe et d'éclat. Quatre salons , dont deux sont fort vastes, et quelques petites chambres s'ouvrent sur la galerie, que soutiennent d'élégantes colonnettes cannelées en spirale et surmontées de jolis chapiteaux sculptés et dorés. Dans les appartements, le revêtement de porcelaine imite une tapisserie pleine de fraîcheur,

de grâce et de goût. Les encadrements des portes sont en marbre; les portes sont sculptées, les panneaux des fenêtres sont sculptés et dorés; sur les plafonds, la sculpture, la peinture, les dorures se mêlent et s'unissent avec une grâce parfaite. L'emblème religieux, le croissant, se reproduit partout, comme jadis dans les maisons chrétiennes on voyait partout la croix. La maison est terminée par une terrasse de plain pied avec un second étage, plus étroit et plus humble que le premier, mais encore fort joli, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la ville, sur la côte et sur la mer.

L'archevêché est situé en face du palais du gouverneur. Cette maison est particulièrement remarquable par l'ornementation de ses murs intérieurs; mais, trop petite pour sa destination, elle ne sert actuellement que pour le secrétariat de l'archevêché et pour les jours de réception officielle. L'archevêque habite Sainte-Eugénie, village à une heure d'Alger et dont je donnerai plus tard la description.

Le palais de l'archevêché, moins éblouissant que celui où réside le gouverneur, est peut-être plus véritablement beau sous le rapport de l'art. C'était là que demeuraient les beys de Constantine lorsqu'ils venaient payer le tribut. A l'extérieur, il offre l'aspect d'une grande masure, à l'intérieur il est riche de marbre et d'élégantes sculptures. La grande pièce a pour tenture une dentelle de pierre, d'une grâce et d'une légèreté parfaites; mais l'habileté des ouvriers s'est surpassée pour orner le vestibule. De ce vestibule on a su faire la chapelle gothique, la plus élégante et la plus recueillie. En voici la description tracée par Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger :

« Tout en marbre ou dentelle de pierre, sept portes de différentes grandeurs y sont sculptées d'une manière admirable; vingt colonnes torses en marbre blanc, ornées

de chapiteaux d'une délicatesse infinie, soutiennent la voûte et la partagent en douze niches dédiées à la mémoire des douze plus illustres évêques de l'Afrique. Un ange de forme antique y repose sur un monument de marbre blanc de Carrare, tiré des ruines sacrées d'Hippone. L'inscription, admirablement conservée, rappelle qu'il fut élevé à la mémoire d'un enfant couché à ses pieds avant la fin de son premier printemps. Au milieu du sanctuaire et sous la harpe de bronze, une grande rosace en mosaïques arrachées aux mêmes ruines, représente par ses deux anneaux entrelacés, l'union des deux Églises. Dans l'autel on a déposé le corps entier de saint Modestin, jeune martyr de douze ans, dont nous apportâmes les reliques insignes des lointaines catacombes de Rome. Au-dessus est un tableau de l'Assomption, donné par la reine Marie-Amélie; aux deux côtés, deux anges adorateurs, les mêmes que ceux du maître autel de Saint-Sulpice à Paris. A droite, dans un enfoncement, le confessionnal au-dessus duquel sont écrites, en lettres d'or, ces paroles plus précieuses que l'or le plus pur : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, etc., etc.* En face est appendue une madone d'un grand prix, capturée au temps des pirates par un corsaire algérien; elle est retombée providentiellement entre nos mains; enfin, en forme de table de communion, deux magnifiques rampes en balustres de marbre blanc, incrustées de fleurs de marbre antique du plus précieux travail, restes de la chaire de Mahomet. L'autel est surmonté d'une coupole par où descend un jour religieux; à la porte et dans son turban creusé à cet effet, le tombeau d'un dey garde l'eau bénite... »

Il est un monument dont je vous dois la description, le fort de la Kasbah. Ce nom a été donné à plusieurs citadelles de l'Algérie, il a pour racine le mot *kesseub* (haut roseau).

Une kasbah est donc une citadelle sur une hauteur. C'est dans la kasbah d'Alger, située au point culminant du triangle que forme la ville d'Alger, que fut donné à notre consul par Husseïn, dernier dey, le célèbre soufflet qui fut cause de la prise d'Alger. Je vous en dois une description complète, telle qu'elle était au moment de la conquête algérienne.

La Kasbah n'était point un palais, ni même, dans nos habitudes européennes, une habitation tolérable ; c'était une enceinte informe, fermée par de hautes murailles crénelées à la mauresque, et d'où s'échappaient, par de profondes embrasures, de longs canons dont l'embouchure était peinte en rouge. Deux ruelles étroites et tortueuses conduisaient à l'entrée principale de cette espèce de citadelle. Un porche, fermé du côté de la ville par une porte à deux battants, au-dessus de laquelle étaient peints deux lions, emblême de la puissance d'Alger, en fermait l'entrée. C'était dans l'intérieur de ce porche que se tenaient les nègres qui, dans les derniers temps, formaient la garde fidèle du dey. Sous la voûte on voyait une fontaine jaillissante, dont les eaux limpides tombaient dans une vasque de marbre. Après avoir franchi le porche, on parvenait à une allée découverte qui conduisait au palais du dey et aux batteries de la forteresse. A gauche était la poudrière, dont la voûte avait été mise à l'épreuve de la bombe par une double couche de terre et de balles de laine; sur la droite s'ouvrait une cour assez spacieuse, dallée en marbre, où se trouvaient un jet d'eau et quelques citronniers. C'est dans cette cour que les négociants étaient obligés de venir déposer la cargaison de leurs navires, afin que le dey pût prélever la part qui lui convenait sur les marchandises importées : c'était sous une galerie voisine et de plain-pied que se trouvaient les salles renfermant le trésor.

Le premier étage se composait de quatre galeries, dans l'une desquelles était placée une espèce de palanquin sur lequel le dey venait entendre la musique, ou donner des ordres à la milice rassemblée dans la cour. C'est là qu'eut lieu la fatale scène du chasse-mouche. Cette galerie communiquait à une batterie qui commande la ville, ainsi qu'à un escalier tournant qui conduisait aux appartements du dey. Cinq pièces, dont la plus grande n'excédait pas la dimension d'un salon ordinaire, composaient la résidence privée du dey. La partie inférieure des murs était revêtue de carreaux en faïence; la partie supérieure était blanchie à la chaux ou ornée de dessins très grossiers. Le mobilier consistait en coussins et en divans recouverts de riches étoffes de Lyon; il y avait aussi des coffres en bois précieux, des pendules anglaises à cadrans arabes, des miroirs, de grands vases en cristal ou en porcelaine. Le salon où le dey donnait ses audiences, et une pièce voisine, contenaient des objets plus riches; c'étaient des fusils d'un travail curieux, et dont la plupart avaient été fabriqués en Espagne : des sabres de Damas de différentes formes, puis des yatagans, des pelisses doublées de martre zibeline, des brides couvertes de nacre et d'or, des pistolets rehaussés par de belles ciselures. On y trouva encore, au moment de la conquête, une lunette astronomique et des appareils représentant le mouvement des planètes, objets provenant des cadeaux faits par le gouvernement anglais.

En sortant de l'appartement du dey, on traversait une galerie éclairée par une rotonde vitrée, et qui conduisait à une porte extrêmement basse; c'était la porte du *harem* ou du quartier des femmes, subdivisé en plusieurs appartements distribués le long de la galerie. Une grande salle pavée en marbre établissait une com-

munication entre toutes les chambres. Le harem ne recevait le jour que par une cour intérieure, dont le sol était à la hauteur du premier étage. Cet étroit espace, transformé en une espèce de jardin, était encaissé par de hautes murailles d'une blancheur éblouissante; un berceau de jasmin et quelques arbustes formaient toute la décoration de ce parterre, seul endroit où il fût permis aux femmes de prendre l'air.

Dans quelques chambres privilégiées, on avait pratiqué des fenêtres en forme de meurtrières, qui donnaient sur la galerie supérieure où le dey venait parfois se promener. Les appartements du harem n'étaient ni mieux décorés ni plus amplement pourvus de meubles que ceux du pacha : on y trouvait confondus sans ordre, des tapis, des étoffes de soie, des robes et des voiles ornés de riches broderies, des coffres en bois de rose incrustés de nacre et d'écaille; puis des lits à colonnes auxquelles étaient attachés des rideaux de gaze appelés *moustiquaires*, pour soustraire les dormeuses aux piqûres des insectes. L'odeur des essences, dont les femmes de l'Orient font un usage immodéré, était répandue à profusion dans toute l'étendue de ce mystérieux sanctuaire.

L'enceinte de la Kasbah renfermait encore d'autres bâtiments de moindre importance. C'était une mosquée d'une très belle ordonnance architecturale, des magasins où se trouvaient enfermées pêle-mêle les dîmes que le dey prélevait sur les négociants qui fréquentaient le port d'Alger; des écuries entièrement vides : quelques cabanons infects où des tigres et des lions se débattaient contre la faim et la vermine; puis des salles d'armes, une boulangerie délabrée; enfin des cours où croissaient sans ordre des citronniers, des vignes, des platanes, des sycomores. Telle était la résidence ou plutôt

la prison dans laquelle Husseïn pacha avait été obligé de se tenir renfermé pendant douze ans pour échapper aux poignards de ses janissaires.

Les terrasses qui forment la partie supérieure de la Kasbah étaient armées de bouches à feu, parmi lesquelles il s'en trouvait quelques-unes aux armes de France. Ces dernières avaient été prises par Charles-Quint sur François Ier à la bataille de Pavie, et l'empereur à son tour avait été obligé de les abandonner en Afrique, lors de sa malheureuse expédition. Husseïn pacha était fier de ces canons; il les montrait avec orgueil aux consuls et aux envoyés des puissances européennes, comme un témoignagne glorieux de la puissance algérienne. Le jour de l'arrivée de notre flotte devant Alger, croyant que l'armée allait débarquer dans la baie, le dey fit apporter dans toutes les batteries un approvisionnement considérable de poudre et de boulets, et, appuyé sur l'une de ces pièces, il dit aux officiers qui l'entouraient : « C'est d'ici que doivent partir les premiers coups qui détruiront la flotte des infidèles. » Vingt jours s'étaient à peine écoulés depuis cette rodomontade, que la Kasbah était la première à donner aux Algériens le signal de la soumission : Dieu seul est immuable dans ses décrets.

Des terrasses de la Kasbah on découvre une vue magnifique : les yeux se reposent d'abord sur les maisons de la ville, dont les masses blanches, irrégulièrement accidentées, arrivent par une pente rapide jusqu'à la Marine, et viennent se terminer au môle et au triple rangs de forts ou de redoutes qui défendent les approches de la côte et du port. Immédiatement après les remparts, on n'aperçoit que des pierres blanches surmontées de turbans et une myriade de petites constructions bizarres : ce sont les cimetières des Turcs, des

Maures, des Juifs et des nègres qui habitent Alger, lieux privilégiés pour la promenade des femmes, et que, par cette raison, on a rapprochés de la ville. L'œil, parcourant ensuite un horizon plus vaste, embrasse tout à la fois les hauteurs du Boudjaréah et le fort des Anglais jusqu'au cap Matifoux, où se termine cette large baie qui sert de limite, du côté de la mer, à la plaine de la Mitidjah, si riche, si féconde; enfin, se repliant sur le Tahs, il contemple ces milliers de maisons de campagne entourées de bosquets d'orangers et de citronniers, où les Algériens allaient autrefois passer la belle saison. Au pied du Boudjaréah, on distinguait parfaitement le jardin du dey, qui fut transformé depuis en hôpital militaire, et dans tous les replis de cette verdoyante colline, une foule d'habitations particulières qui reluisent comme des perles jetées sur un fond d'émeraudes.

Il faut bien dire un mot de quelques monuments religieux qui n'offrent cependant rien de bien remarquable. La cathédrale Saint-Philippe est située place de l'archevêché et en face. C'était autrefois la mosquée des Ketchaoua, dite aussi mosquée de Hassen, du nom du pacha qui la fit construire en 1791 (1206 de l'hégire). Un rectangle carré recouvert d'une coupole retombant sur de belles colonnes en marbre, une galerie à hauteur du premier étage, et sur la rue du divan, un élégant minaret octogone, faïencé de carreaux noirs, verts et blancs, constituaient l'ensemble général de cette mosquée, dans laquelle on installa le culte catholique dès les premiers temps de la conquête. L'autel était placé à l'est, il cachait l'ancien mihrab : mais on n'avait pas cru devoir effacer les versets du Coran peints en lettres d'or sur les fonds rouges ou noirs des voussures de la coupole.

La mosquée devenue église, puis église cathédrale, ne pouvant plus contenir les fidèles, fut démolie et re-

construite; elle forme un long vaisseau, avec transept surmonté d'une coupole. L'autel, contrairement à la tradition, est tourné vers l'ouest. Le chevet de l'église est terminé par des chapelles qu'éclairent des vitraux de couleur. Dans chaque mosquée, il existe une espèce de grande niche où tous les vendredis l'iman vient chanter les prières solennelles. Mgr Dupuch profita de cet enfoncement pour y établir l'autel de la sainte Vierge, sur lequel il fit élever une statue de Marie, trouvée dans le port d'Alger lors de la conquête, sans qu'on n'ait jamais su d'où elle venait, ni à qui elle avait été adressée. Cela fait, on s'avisa de lire l'inscription arabe qui ornait l'intérieur de la niche, et voici ce que l'on trouva : Dieu envoya un ange à Marie pour lui annoncer qu'elle serait la mère de Jésus. Marie répondit : Comment cela se fera-t-il? et l'ange répondit : Par la toute puissance de Dieu. Certes, jamais verset du Coran ne se trouva mieux appliqué dans une église chrétienne.

La façade de la cathédrale se compose d'un portique à trois arcades, flanqué de deux tours carrées jusqu'à l'entablement, puis octogones. Cet entablement est terminé par un ornement dentelé bien connu en Orient. L'ensemble du monument est, du reste, copié sur l'architecture arabe. Un large escalier, d'une vingtaine de marches, conduit au portique. La voûte de la nef est couverte d'arabesques stuquées, dues au ciseau de MM. Fulconis et Latour : elle retombe sur une série d'arcades supportées par des colonnes en marbre, dont quelques-unes, appartenant à l'ancienne mosquée, ont servi de modèles aux autres. Les fenêtres sont en pierres sculptées; le jour y arrive par des rinceaux d'un très bon goût. C'est dans la chapelle de droite, en entrant dans l'église, que repose Géronimo, martyr, dont le corps a été retrouvé, il y a quelques années, dans un bloc de

pisé, où les ennemis de la religion chrétienne l'avaient enfermé après lui avoir fait subir les plus cruels supplices, au fort des Vingt-Quatre-Heures; c'est là que ses restes ont été retrouvés d'une manière inespérée, le 24 décembre 1853.

Vous me traiteriez justement d'ingrat, si je ne vous parlais pas de la petite église de Notre-Dame-des-Victoires, située à l'angle des rues Bab-el-Oued et de la Kasbah. C'est l'ancienne mosquée, bâtie en 1622 par Ali-Bitchemin, près de Thélébi, l'un des plus audacieux corsaires algériens. C'est intérieurement un quadrilatère de 500 mètres carrés de superficie avec des piliers carrés, recevant plusieurs coupoles, dont celle du milieu, la principale, est beaucoup plus vaste et comprend à elle seule presque toute l'église. Trois petites coupoles sont placées devant elle sur chaque face au carré. Rien de remarquable à l'intérieur : la statue la sainte Vierge est une ridicule imitation de la statue de Notre-Dame-des-Victoires de Paris; de chaque côté de l'autel sont deux vases en onyx d'un travail remarquable; tout le reste indique la pauvreté et l'insuffisance d'ornementation. Extérieurement, le monument a conservé des petites boutiques mauresques au nombre de sept, sur la rue de Bal-el-Oued, et une fontaine placée au pied du minaret, rasé en partie dans ces derniers temps.

Avant l'occupation, Alger possédait 166 mosquées; 21 seulement sont restées affectées au culte musulman : nous ne parlerons que de quelques-unes, et encore brièvement. Je vous ai donné, dans mon excursion à Oran, tous les détails propres à vous faire connaître complètement ces édifices : je n'ajouterai que quelques mots spéciaux à chacun des édifices en particulier.

La grande mosquée ou Djama-Kébir est la plus an-

cienne d'Alger. Selon M. l'abbé Bargès, une inscription se lisait anciennement sur le minbat ou chaire, inscription qui ferait remonter l'achèvement de ce minbat à l'an 409 de l'hégire (1018 de J.-C.); la fondation de la grande mosquée elle-même n'a pas dû précéder de beaucoup l'installation de la chaire.

Le minaret à l'angle de la rue de la Marine a été achevé, ainsi que le constate une inscription arabe placée intérieurement près de l'escalier, par Abou-Tachfin, sultan de Tlemcen. La grande mosquée, couvrant une superficie de 2,000 mètres carrés, présente, rue de la Marine, une galerie de quatorze arcades dentelées, de 3 mètres d'ouverture, retombant sur des colonnes en marbre blanc. Une fontaine formée de deux vasques a été placée à la rencontre des lignes, qui font angle obtus au milieu de cette galerie. Elle compte une série de travées séparées par des arcades dentelées, s'appuyant sur des piliers carrés et supportant des toits à angles obtus, dont les poutrelles, jadis sculptées et peintes, sont recouvertes par des tuiles creuses.

La mosquée prend jour par les portes ouvrant sur la galerie de la mer, que masque désormais le boulevard de la République, et par les arcades de la cour, jadis plantée d'orangers; la fontaine aux ablutions est adossée contre un côté de cette cour. Comme la mosquée est fort grande, il y règne une certaine obscurité favorable à la prière, à la méditation et au sommeil du plus grand nombre des musulmans. L'édifice, blanchi à la chaux, n'a d'autres décoration que des nattes étendues à terre ou déroulées autour des piliers à hauteur d'homme.

La mosquée Djama-Djedid ou mosquée nouvelle, plus connue sous le nom de mosquée de la Pêcherie, fut bâtie en forme de croix grecque avec une grande coupole ovoïde et quatre petites. Elle est située au bout de la

rue de la Marine, en face de la place Mahon; on y entre par la rue de la Marine. Selon la tradition, l'esclave qui fit élever cette mosquée a été brûlé vif pour ses honoraires, ayant osé donner à une mosquée la forme d'une église.

L'intérieur de la mosquée est fort simple : je vous signalerai la chaire en marbre blanc sculpté, et un magnifique *manuscrit* in-folio du Coran, envoyé par le sultan de Constantinople à un pacha d'Alger, et déposé d'abord dans la mosquée des Ketchaoua. Chaque page de ce manuscrit est un prodige d'ornementation. Djama-Djedid avait, comme la grande mosquée, une galerie sur le port que masque le boulevard de la République. Le minaret carré abrite l'horloge de la ville.

La chapelle ou koubba de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilali existait autrefois au faubourg Bab-Azoun : elle a été démolie pour l'alignement du boulevard de la République. Je veux cependant vous en dire un mot, ne serait-ce que pour avoir l'occasion de vous rapporter une légende qui m'a paru intéressante et sur laquelle j'appelle votre attention.

Abd-el-Kader-el-Djilali, vénéré dans les pays musulmans, était né à Bagdad, où il fut enterré après avoir beaucoup voyagé. La koubba d'Alger aurait été bâtie à l'endroit même où il enseignait lorsqu'il vint visiter cette ville. Les miracles qu'il avait opérés sont nombreux, dit-on; il en est toujours ainsi au pays des Arabes. B. Niebukr, en 1876, raconte le fait suivant :

Comme Abd-el-Kader tenait un jour, sur la chaire doctorale, une harangue à une foule d'auditeurs, il s'arrêta tout à coup, prit son kab-kab (pantoufle en bois), et le jeta contre la muraille, où il disparut. Quelques minutes après, il jeta son autre kab-kab, qui devint pareillement invisible. Les auditeurs ne savaient pas

ce que cela signifiait, et ne pouvaient pas comprendre où les pantoufles de leur cheikh étaient restées. Voici ce qui était arrivé.

Quelques marchands qui voulaient faire le voyage de Bagdad, tant à cause de leur commerce que pour rendre hommage à Abd-el-Kader, furent attaqués et pillés en chemin par les Arabes. Dans cette situation, ils eurent recours, par la prière, au grand cheikh, et le kab-kab que celui-ci jeta, en présence de ses disciples, contre la muraille, avait donné à la tête d'un des principaux brigands. Les Arabes, qui croyaient d'abord que c'était la pantoufle d'un des voyageurs, devinrent plus inhumains. Mais bientôt ils virent le second kab-kab toucher la tête d'un autre Arabe. Aussitôt ils entrèrent dans l'idée qu'il y avait quelque grand saint qui devait protéger ces voyageurs. Ils leur rendirent tout, et les laissèrent tranquillement continuer leur voyage. Quatre semaines après, ces marchands arrivèrent à Bagdad, et rapportèrent les kab-kab au saint, le remercièrent du secours qu'il leur avait accordé, et publièrent partout le miracle opéré en leur faveur.

On comprend, après cela, pourquoi Sidi Abd-el-Kader est le patron des voyageurs, des voleurs, ajoute-t-on, mais surtout de mendiants innombrables accroupis le long des chemins et des rues, au coin des voûtes et des portes, répétant sans cesse en tendant leur sébille : « Donnez-moi par la face de Sidi Abd-el-Kader, pour l'amour de lui, pour l'amour de Dieu ! »

Sidi Abd-el-Kader-el-Djilali passe pour le prince des marabouts ; ses vertus lui valurent, dit-on, un honneur insigne. C'est une tradition populaire que, dans le mois de Safar, il descend du ciel sur la terre trois cent quatre-vingt mille maux de toutes espèces. Ce déluge de maux écraserait le genre humain, si la miséricorde di-

vine ne lui venait en aide. A ce moment lamentable, Dieu choisit, parmi les hommes d'une austère piété, celui qu'il juge le plus pur et le plus fervent et le charge seul des trois quarts du fardeau. Ce saint entre tous les saints, cette victime immolée au salut de l'humanité, porte dans les croyances le nom de Rout. La moitié de ce qui reste des maux est répartie entre vingt hommes pieux nommés Aktab, disséminés dans l'empire de l'Islam. L'autre moitié ou le dernier huitième se répand sur le genre humain.

Lorsque le choix de Dieu s'est arrêté sur lui, le Rout tombe malade; il endure toutes sortes de souffrances, et meurt en moins de quarante jours, sous le poids de deux cent quatre-vingt mille maux différents dont il est affligé. Sidi Abd-el-Kader-el-Djilali dut à sa sainteté l'éclatante faveur d'être choisi pour Rout, et il conserve dans le ciel le privilège d'intercéder efficacement pour ceux qui souffrent. De la sphère brillante qu'il habite entre le troisième et le quatrième ciel, ce saint patron des affligés entend les plaintes qui s'élèvent vers lui, et il protège indistinctement tous ceux qui l'invoquent dans la sincérité de leur cœur, chrétiens, juifs et musulmans. Mais il va sans dire que, parmi tous ses protégés, les khouans de Sidi Abd-el-Kader tiennent de droit le premier rang.

En 1828, à Bagdad, dans une des chapelles consacrées à Sidi Abd-el-Kader, un jeune homme priait avec son père, lorsque le saint lui apparut sous la figure d'un nègre. Il tenait à la main trois oranges.

« Où est le sultan de l'ouest, dit-il, ces oranges sont pour lui?

— Nous n'avons pas de sultan parmi nous, répondit le vieillard.

— Vous en aurez un bientôt, » reprit le nègre.

Ce disant, il mit les trois oranges dans la main du jeune homme et se retira.

Ce jeune homme n'était autre que le futur émir Hadj-Abd-el-Kader, fils de Mahi-Eddin.

Quatre ans plus tard, 1832, la veille du jour où les chefs et les marabouts de la plaine d'Eghrès devaient se réunir à Etsébia pour élire un chef suprême, Sidi Abd-el-Kader-el-Djilali apparut encore à un marabout centenaire, nommé Sidi El-Arouch, et lui fit voir un trône dressé.

« Pourquoi ce trône? demanda le marabout.

— Pour Hadj-Abd-el-Kader, fils de Mahi-Eddin, » répondit le fantôme.

Le lendemain, Hadj-Abd-el-Kader, fils de Mahi-Eddin, l'élu du ciel, était proclamé sultan.

Depuis cette époque, disent les Arabes, il ne s'est pas écoulé un jour, où le nouveau prince des croyants n'ait reçu la visite mystérieuse du prince des marabouts. Il ne s'est pas accompli une seule résolution qui n'ait été inspirée à Hadj-Abd-el-Kader par son homonyme de Bagdad.

Vous désirez peut-être savoir quel peut être le personnel d'une mosquée : je veux bien satisfaire votre curiosité, d'autant plus que vous me faites un sensible plaisir en me donnant l'occasion de vous entretenir plus longuement, et le moyen d'estropier encore Lafontaine.

> L'*Écriture* est d'un grand secours;
> Sans elle on dormirait toujours.

Le service du matériel comprend un *oukil,* ou administrateur des deniers de l'établissement, deniers qui proviennent généralement de *habous* ou aliénations d'immeubles de tout genre en faveur de la mosquée, de la

koubba ou de la zaiona; un *chaouch,* agent subalterne, aidant l'oukil dans sa gestion : des *balayeurs* et des *allumeurs.*

Le service du culte comprend : un *iman,* récitant dans le mihrab les cinq prières obligatoires de chaque jour. Les mahométans, en effet, doivent faire cinq prières; mais il y en a trois surtout auxquelles ils ne peuvent manquer, même quand ils sont en voyage. La première, celle du *milieu,* se fait à l'apparition de l'aurore; la seconde, *à l'asr,* vers trois heures, et la troisième au *mavreb,* moment où le soleil se couche; les deux autres se font vers midi et le soir. La prière du matin est la plus méritoire, sans doute parce qu'elle oblige le croyant à se lever et à rompre ainsi son sommeil. Mohammed connaissait bien la paresse des Arabes.

Mais reprenons la nomenclature du clergé musulman. Après l'iman, c'est le *ketib,* qui prononce la kharba, prière pour le chef du pouvoir, le vendredi de chaque semaine; un *aoun* portant la crosse du kétib : des *moudenins, moëddins* ou *muezzins,* appelant du haut des minarets les fidèles à la mosquée; des *hezzabins,* lecteurs du Coran : des *tolbas,* lisant les litanies et les recueils des traditions religieuses.

Les Arabes religieux portent habituellement au cou un chapelet de grains de buis venu de la Mecque. Ce chapelet a quelques grains. Il est divisé en trois parties, par trois morceaux de buis tourné, dont deux ont une longueur de trois centimètres et le troisième est plus grand.

Pour prier, les musulmans commencent par le gros bout, qu'on nomme *mejma.* En venant à la *mejma,* il disent : *Allah il Allah Mohammed reçoul Allah!* « Dieu est Dieu, Mohammed prophète de Dieu. » A chaque grain, ils disent : Allah il Allah!

Le personnel varie suivant l'importance de la mosquée. C'est à la grande mosquée, dans chaque centre populeux, que le *mufti*, chef de la religion, interprète et commente la loi. La zaouïa et la koubba n'ont quelquefois qu'un *hazzab* ou un *taleb* (au pluriel hezzabins et tolbas) remplissant également les fonctions de moëddin et d'oukil.

En dehors des villes, le culte musulman n'existe pas, du moins publiquement, l'absence des mosquées exclut naturellement le concours des ministres du culte. Les populations sont abandonnées à des marabouts (morobethin, très dévoués), personnages qui participent de l'ermite et du religieux, qui ne sont souvent que des farceurs et des jongleurs, sans autre caractère que celui que leur prête la multitude : nous en avons parlé déjà. Quelques-uns de ces hommes méritent la vénération qu'ils inspirent par leur piété et par leurs vertus : le plus grand nombre ne doivent leur autorité usurpée qu'à l'hypocrisie et à la superstition. Les marabouts, d'ailleurs, n'appartiennent, à aucun titre, à la hiérarchie musulmane.

Il me resterait à vous parler des bibliothèques et des musées qui sont en formation nouvelle. Ces établissements sont très riches déjà, et surtout le musée qui représente tous les produits de l'Algérie, une collection minéralogique, géologique et paléontologique qui s'accroît chaque jour; un musée archéologique très riche en inscriptions, en médailles et en débris de statues qui peuvent servir à reconstruire l'histoire de la domination romaine et arabe à toutes les époques. Il n'est pas permis de venir à Alger sans les visiter.

Avant la conquête, l'industrie était encore dans l'enfance, et à peu près au niveau des besoins auxquels elle devait pourvoir. Sauf la fabrication des étoffes de laine destinées aux burnous, aux kaïks, que tissent les fem-

mes arabes sous la tente, l'industrie manufacturière était renfermée dans les villes. Plusieurs localités étaient renommées pour la beauté de leurs étoffes appropriées au besoin du pays. La fabrication des tissus de soie, des tapis, des mousselines brodées d'or et d'argent, du maroquin, des broderies plus ou moins riches pour les vêtements et pour les harnachements des chevaux, tels étaient, avec les professions qui s'appliquent aux constructions, au travail des métaux et aux besoins de la vie civile ou de la guerre, les objets de l'industrie dans l'ancienne régence.

Il existait dans les villes un certain nombre de foudouks et de basars, où les productions de l'intérieur et les marchands de produits indigènes ou exotiques vendaient à tout venant. Le trafic des marchandises de toute nature se faisait par les Maures et les Juifs, dans des boutiques étroites et basses, où le marchand, nonchalamment assis à côté de son maigre étalage, semblait craindre de montrer ce qu'il avait à vendre; tant il était dangereux de paraître posséder beaucoup. Quelques Maures, qui venaient acheter en Europe, revendaient aux détaillants des marchandises qu'ils avaient importées. Les Juifs, courtiers habituels de toutes les affaires d'argent, travaillaient à peu près seuls les métaux précieux.

Les professions manuelles étaient divisées par classes, entre diverses corporations ou associations homogènes. Chaque corporation avait à sa tête un chef nommé *amin*. On comptait à Alger la corporation des maçons, des chaufourniers, des tailleurs, des passementiers, des brodeurs, des selliers, des fabricants de carrosses, des armuriers, des chaudronniers, des étameurs, des forgerons, des tanneurs, des cordonniers, des fabricants de pantoufles, des fabricants de bâts, des teinturiers, des

menuisiers, des tourneurs, des potiers, des épiciers, des parfumeurs, des barbiers, des fabricants de nattes, des pêcheurs, etc. Tous ces métiers appartenaient aux Maures.

Venaient ensuite les corporations des *berranis* ou gens du dehors : les *mzabis,* bouchers, meuniers, âniers, baigneurs; les *biskris,* bateliers, portefaix, porteurs d'eau : les *négres* (ousfan), manœuvres et chargés du blanchiment des maisons : les *kabyles,* journaliers, jardiniers, cultivateurs; les *mzitis,* mesureurs de blé à la *rabbach;* les *lar'ouatis,* porteurs et mesureurs d'huile. Les juifs étaient orfèvres, bijoutiers, changeurs et frappaient la monnaie d'or et d'argent, d'alliage et de cuivre, pour le compte du gouvernement, dans les bâtiments de la Djenina d'abord, et plus tard de la Kasbah.

Par suite des modifications et du mélange, parmi les professions diverses, d'Européens de presque toutes les nations, les corporations des berranis ont été seules consacrées par des règlements; quant aux autres corporations, l'accroissement de la population leur a porté nécessairement dommage, la concurrence ne pouvait exister.

Quelques petites boutiques occupées par des brodeurs, des tailleurs, des cartonniers, des épiciers, des marchands de tabacs et des cafetiers, voilà tout ce qui reste du commerce algérien.

CHAPITRE XIII.

Administration politique et civile des Arabes sous le gouvernement des Turcs. — Fonctionnaires de l'état civil. — Le dey d'Alger; les beys. — Perception des impôts. — Administration de la justice. — Audience chez le kadi. — Mariage chez les Arabes. — Cérémonies du

mariage et de la mort chez les Arabes; les funérailles. — Description d'un cimetière à Alger. — Le jeûne du Ramadan. — Le pélerinage de la Mecque. — Le djedah ou code de la guerre. — Les routes arabes. — Diverses manières de voyager : La galfa ou caravane marchande : la Nedja ou tribu en marche. — Voyageurs isolés. — Le mekri, le rekkas. — Équipement de voyage.

C'est ici le lieu de vous donner une idée du gouvernement de l'Algérie sous les Turcs. Les principaux fonctionnaires de l'État étaient après le dey : l'oukil-el-hardj (ministre de la marine), chargé de la comptabilité des munitions de guerre et du contrôle des travaux de l'arsenal.

Le *kasnadj* (trésorier), qui réunissait tous les services financiers et surveillait la levée et la rentrée des impôts.

L'*agha* (commandeur des troupes), qui avait dans son département les affaires des *outhans* (districts de la plaine), et dont l'autorité s'étendait sur la province d'Alger tout entière. Sous ses ordres étaient placés les kaïds; ils disposaient de toutes les milices régulières : spahis, abids, etc., pour percevoir les impôts et maintenir la population dans l'obéissance.

Le *kodja-el-khiel* (inspecteur des haras), chargé de la régie des *haouchs* (biens ruraux appartenant au domaine), des locations, ventes, échanges, etc., auxquels cette régie donnait lieu.

Le *mecktoubdj* (chef des secrétaires), directeur de la correspondance politique. Il tenait le registre de la comptabilité de l'État, celui des règlements militaires et celui des milices, le plus important de tous.

Le *beit-el-malhdj* (curateur aux successions vacantes), représentant né de tous les héritiers absents. Il était chargé de l'ouverture des testaments et de tous les litiges que pouvait entraîner leur exécution, dans les succes-

sions où le beit-el-math était intéressé : il devait faire rentrer au domaine les successions vacantes ou la partie des biens qui revenaient à l'État dans les cas prévus par la loi musulmane.

A Alger, le chef de l'administration municipale était le *cheik-el-belad*, appelé aussi *cheib-el-medinah* (chef ou gouverneur de la ville). Il était chargé de la justice municipale et de la police : sous ses ordres étaient des *naibs* (lieutenants) et des *amins* (chefs de corporation). Il y avait en outre un second gouverneur, choisi par les premières familles et descendant d'un marabout. Ce personnage était investi du titre de *naid-el-aschraf* (chef des notables), et devait dans toutes les circonstances importantes réunir chez lui le *cheik-el-belad* et tous les anciens qui dépendaient de lui, afin de délibérer sur les mesures à prendre. Ces divers fonctionnaires réglaient les affaires de la ville, pourvoyaient aux dépenses, maintenaient l'ordre dans les différentes classes industrielles, surveillaient la police locale, la salubrité, les aqueducs, les établissements publics.

Les environs d'Alger, le *Fahs*, étaient divisés en sept *outhans*. L'*outhan*, était formé de plusieurs tribus qui, elles-mêmes, se subdivisaient en douars (réunion de tentes). Toutes les affaires des outhans étaient du ressort de l'agha, qui, pour les plus importantes, prenait les ordres du dey. Les principaux chefs étaient les *kaïds* et les *kadis :* les *kaïds* (*præfecti*) étaient chargés de l'administration et des affaires politiques; les *kadis* (juges), de la justice. Au-dessous des kaïds se trouvaient les *cheikhs* (chefs), nommés par un ou plusieurs douars : la police de la tribu leur était confiée; ils en commandaient les hommes armés, sous l'autorité des kaïds. Entre le kaïd et le cheikh, venait se placer généralement un autre fonctionnaire appelé *Check-el-Chiou*

(cheikh des cheikhs). Il était au cheikh ce que sont en France les maires aux adjoints. L'agha nommait ce cheikh supérieur; mais, avant de le proclamer, il devait consulter les cheikhs de l'outhan et en référer au pacha. Il en était de même pour les fonctions de kaïd. L'agha désignait les candidats, le pacha seul donnait l'investiture.

La régence était divisée en trois provinces ou beyliks, savoir : Constantine à l'est, Oran, à l'ouest, Titery, au midi. Ces provinces étaient administrées par des beys (gouverneurs), nommés par le dey, et révocables à sa volonté. Ces fonctionnaires recevaient une délégation fort large de la puissance souveraine, et en usaient avec assez de liberté. Ils commandaient les milices régulières et irrégulières de la province et répondaient du recouvrement des impôts. Les beyliks avaient une organisation complètement analogue à celle de la province d'Alger : les villes, les outhans y étaient régis de la même manière. Seulement les emplois qui, dans la province d'Alger, étaient soumis à l'approbation du pacha, relevaient dans les beyliks de l'autorité du bey. Ainsi, en remontant du cheikh de quelques tentes ou d'une tribu entière au kaïd de l'outhan ou district, de celui-ci au bey de la province ou à l'agha et de ce dernier au dey lui-même, la hiérarchie et l'obéissance marchaient dans des limites rigoureusement tracées. De délégué en délégué, le pouvoir descendait jusque dans le plus humble hameau, et, par les mêmes voies, le paiement de l'impôt remontait jusqu'au souverain.

La milice turque, seule force sur laquelle l'Odjack, étranger lui-même sur la côte africiane, pût compter pour se maintenir, se subdivisait en compagnies ou *ortas*. L'orta, composée d'un nombre presque indéterminé de janissaires, se partageait en *sofra* (*chambrées*, plus litté-

ralement *tables*) : le *sofra* comportait avec dix-huit simples soldats, un *oda-bachi* (chef de chambrée), et un *oukil-el-hardj* (trésorier).

Outre la ration de vivres, pain, viande, huile, et une part dans les produits de la course, la paye du simple janissaire équivalait à 360 francs par an. On accordait au boulouk-bachi deux rations et à peu près 450 francs, avec quelques autres privilèges. Le dey inscrit en tête de la milice ne recevait que la paye du soldat. Les janissaires étaient tous fantassins. La cavalerie, placée à Alger sous le commandement de l'agha, et dans les provinces sous les ordres des beys, se recrutait parmi les Arabes. Quelques corps spéciaux étaient composés d'hommes appartenant seulement à certaines tribus ou à certaines classes; les *zaouïa*, les *douars*, les *zenati*, en offraient des exemples. Des nègres affranchis formaient les abids (serviteurs ou esclaves). Enfin, les kaïds étaient tenus de marcher avec les contingents de leur canton quand ils en recevaient l'ordre. Les levées qu'ils amenaient servaient, sans indemnité et à leurs frais, un certain nombre de jours; elles se retiraient ensuite s'il n'était pourvu à leurs besoins : c'est le service militaire tel qu'il était en France à l'époque de la féodalité. L'ensemble de ces troupes, régulières ou irrégulières, recevait le nom d'*asker-el-magzen* ou Magzem'ach (troupes du gouvernement).

Les deys, ainsi que tous les officiers de la régence, n'avaient d'autre traitement que leur simple paye de janissaires : mais tous exploitaient à qui mieux mieux leur position. Outre les parts de prises et certains droits qu'ils s'étaient successivement attribués, les deys vendaient au plus offrant les places et les privilèges industriels et commerciaux. Tous les marchés se faisaient moyennant des pots-de-vin très considérables, dont la

majeure partie leur revenait : le reste était distribué aux officiers. Ils vendaient également les *teskeras,* licences pour l'exportation ou la vente des produits dont le gouvernement avait le monopole. Les amendes, et surtout les présents des consuls, des beys, des grands fonctionnaires de la Régence, et de tous ceux qui avaient à craindre ou à espérer, formaient une partie importante de leurs revenus.

Les beys, ou gouverneurs de province, étaient en quelque sorte les fermiers des impôts dans les contrées soumises à leur gouvernement : ils en étaient responsables et en faisaient parvenir les produits au beylik, qui ne s'inquiétait en aucune façon des moyens ni des frais de perception. Ils envoyaient chaque année, par leurs lieutenants, l'annuité convenue : eux-mêmes, tous les trois ans, devaient venir en personne à Alger, pour y rendre compte de leur administration, ou plutôt pour y acheter, par des présents considérables faits au pacha et aux grands officiers, la continuation de leur pouvoir ou l'impunité de leurs exactions.

La perception des impôts, dont la quotité était réglée par l'usage ou déterminée arbitrairement, se faisait sans rôles et sans états de produits ; elle n'était constatée, quand elle l'était, que par un simple enregistrement : la plupart du temps on ne donnait pas de quittance, la force armée ou la bastonnade tenaient lieu de contraintes. Une tribu qui refusait de payer l'impôt était frappée d'exécution militaire, ruinée et souvent détruite. Chaque perception était, pour ainsi dire, une ferme dont le montant, fixé à l'avance, devait être payé à des époques indéterminées, et pour ces impôts, comme pour ceux dont le produit variait en raison des circonstances, le gouvernement ne songeait jamais à s'assurer si tout ce qui lui était dû, mais rien que ce qui

lui était dû, avait été payé : il comptait seulement la somme reçue. Ainsi, dans le désir d'être agréable aux maîtres, on prenait le plus qu'il était possible, et plus on avait versé au beylik, plus aussi on avait gardé pour soi. Les emplois de collecteurs, de fermiers étaient très lucratifs, et par conséquent très recherchés : pour les obtenir ou les conserver, on faisait des présents de grande valeur.

Les impôts portaient sur les personnes, sur les biens, sur les industries, sur les professions ou sur les charges, sur les consommations et sur quelques établissements d'intérêt public. Les revenus consistaient dans les monopoles, dans le produit des fermes et des domaines de l'Etat, dans les redevances payées à divers titres, soit à des époques déterminées, soit lors de l'entrée en fonctions de certains officiers ou employés; dans le produit des prises, amendes et confiscations. Les paiements se faisaient en nature ou en numéraire; les paiements en nature consistaient principalement en grains, cire, miel, couvertures, vestes brodées, toile, huile, figues sèches, riz, beurre, suifs, bœufs, moutons, chevaux, chameaux, bois de construction, et même en nègres.

Les impôts portaient principalement sur les campagnes. Le plus important était la dîme des récoltes ou l'*aschour* (aschr.) dont le paiement est prescrit par le Coran. Il consistait, aux environs d'Alger, dans une espèce d'abonnement de six *sâas* de blé, six *sâas* d'orge, et un boudjou par souidja (1). On l'acquittait généralement en nature, et quelquefois en argent, quand les transports étaient difficiles. Chaque année, avant la récolte, les oukils faisaient une tournée dans les outhans, pour

(1) Étendue de terrain qui peut être travaillée par une paire de bœufs, et qu'on évalue à sept arpents de Paris : le sâa équivaut à 60 livres.

connaître les propriétés cultivées et estimer les récoltes; quand elles étaient faites, les Kaïd-achour, c'est-à-dire les collecteurs de l'impôt, escortés de quelques soldats, en faisaient la perception.

La vente des fruits, volailles et légumes donnait aussi lieu à des perceptions. Le vin fabriqué par les juifs et les plantations de tabac étaient imposés, le vin à raison des quatre boudjoux par barrique, le tabac, d'après le nombre de feuilles apportées au marché.

« La justice est sœur de la piété, dit le prophète. »

Aussi les khalifes, ses successeurs, s'empressèrent-ils, en vertu de cette sentence, de réunir le pouvoir temporel au pouvoir spirituel : ils étaient à la fois pontifes, juges et docteurs de la loi. Dans l'impossibilité d'exercer eux-mêmes ces prérogatives dans toute l'étendue de leur vaste empire, ils établirent des vicaires que devaient recommander aux peuples leur science et leur piété. Cet ordre prit le nom de corps ou collège des *oulémas* (savants lettrés), et se divisa en trois classes : les *imans* (ministres du culte), les *muphtis* (docteurs de la loi), les *kadis* (juges).

Le muphti obtint à la longue la première place parmi les oulémas, et il en est demeuré le chef à Constantinople, où on lui donne le nom de *Cheikh-el-islam* (chef de l'islamisme). Le muphti d'Alger jouissait du même privilège, mais sa suprématie lui était contestée. Il avait la prééminence spirituelle sur ceux qui pouvaient être appelés à des fonctions analogues dans les provinces de l'Afrique septentrionale : il était le supérieur reconnu de tous les kadis.

Toutefois, pendant la durée de la domination des Turcs en Algérie, il y eut dans la capitale deux muphtis, qui représentaient les deux rites : le rite hanéfite de l'iman Hanéfi, que suivent les Turcs, et le rite maleckite,

de l'iman Maleck, que suivent les Arabes. Le muphti hanifite avait la préférence. Depuis la domination française, elle a passé aux mains du muphti maleckite, la côte septentrionale de l'Afrique ayant adopté exclusivement la doctrine de Maleck. Il y avait également deux kadis, un pour chaque rite. Des kadis spéciaux étaient attachés à l'institution du Beit-el-Mahl et à la fondation de la Mecque et de Médine, pour juger seulement les contestations dans lesquelles ces deux établissements étaient intéressés.

Dans chacune des villes principales, la justice comptait, selon leur importance, un ou plusieurs kadis, dont la juridiction s'étendait soit sur la généralité de la population, soit seulement sur les fidèles de leur secte, ou les intérêts particuliers confiés à leur vigilance. Chaque centre de population auquel un hakem (gouverneur) était préposé avait son kadi. La simple tribu avait pour juge son cheikh (ancien) dans les affaires ordinaires, mais sitôt qu'il s'élevait des contestations importantes, il en était référé au kadi de l'outhan.

Dans cette organisation si simple et cependant complète, le juge ne manquait jamais au justiciable. Les kadis ne relevaient pas les uns des autres; il n'y avait qu'un seul degré de juridiction; mais, dans l'ordre hiérarchique, ces magistrats n'étaient point égaux entre eux. Le kadi d'Alger était reconnu supérieur à ceux des principales villes de la Régence; ceux-ci, à leur tour, dominaient les kadis des villes de dernier ordre, au-dessous desquels venaient encore se placer les kadis des outhans. Quand les lumières manquaient à ces derniers, ils avaient recours à leurs supérieurs.

La compétence des kadis s'étendait sur toutes les matières civiles ou criminelles qui sont réglées par la loi, c'est-à-dire par le Coran, les traditions authentiques et

les commentaires qui ont reçu dans chaque ville la consécration du temps : trois éléments qui forment en réalité le Code musulman. Les chefs temporels connaissaient autrefois de tout le reste. Les kadis prononçaient encore sur tout ce qui était relatif au dogme, au rite, à la morale, à la discipline religieuse et aux fondations ou substitutions, qui intéressaient les établissements pieux et de bienfaisance. Ils remplissaient l'office de notaires et rédigeaient, en forme authentique, toutes les conventions civiles; enfin, ils étaient les tuteurs légaux des orphelins, des insensés, des absents, et nommaient des oukils pour prendre soin de leurs intérêts.

La juridiction des kadis n'était point limitée au territoire pour lequel ils avaient été institués; le juge le plus voisin pouvait être saisi, quels que fussent d'ailleurs le domicile des contestants ou la situation de l'objet contesté; seulement il fallait que les parties pussent être toutes présentes, amenées ou représentées devant le tribunal. Les contendants pouvaient soumettre leurs différends à un kadi de leur choix, et cela non seulement dans toute l'étendue de la Régence, mais en tout pays musulman, à Fez ou à Tunis, par exemple : c'est que les étrangers sont, dans les idées musulmanes, ceux qui ne professent pas l'islamisme; c'est que la justice est rendue moins au nom du prince qu'au nom de Dieu, qui a des organes également respectables partout où règne sa parole, formulée dans le saint livre.

M. E. Fromentin a eu la bonne fortune d'assister à une audience rendue par le kadi d'Alger.

J'ai vu, dit-il, comment est rendue la justice : c'est une chose si facile, si intime et si familière, qu'on ne saurait imaginer de formalités plus attrayantes, ni plus capables de faire excuser les procès. Le tribunal est situé rue de la Marine, dans la cour de la mosquée. La même

porte mène au prétoire et au temple, la même enceinte renferme la justice et la religion ; le justiciable et le juge sont de la sorte aussi près que possible de l'œil de Dieu. La cour est dallée et fermée de balustrades à l'extrémité qui donne sur la mer. Au centre, et faisant vestibule à la mosquée, parmi des arbustes, des rosiers, de grands bananiers constamment verts, s'élèvent une fontaine et deux pavillons. Le plus petit, le moins fréquenté, appartient au muphti, qui représente la cour d'appel ; l'autre, reconstruit il y a peu d'années, et par les soins de l'administration française, dans un style approximativement arabe, est la chambre de première instance, occupée par le kadi. L'auvent, très saillant et de forme asiatique, protège un large perron de deux marches, où les clients déposent leurs savates et s'assoient à l'ombre en attendant l'appel de leur cause. Une grande porte, ouverte à deux battants, permet au public d'assister, de l'extérieur, au débat, et éclaire en même temps la salle, qui n'a pas d'autre ouverture. Cette salle, petite, carrée, blanchie seulement à la chaux, est disposée et meublée de la manière la plus simple. De chaque côté, une rangée de banquettes appuyées au mur, derrière une rangée de tables-bureaux où se trouvent les scribes ou greffiers, assesseurs du kadi. A l'entrée, un tabouret de bois pour l'huissier ou *chaouch ;* par terre, des nattes où les clients s'accroupissent. Au fond, faisant face à la porte, se trouve la place du kadi, ce qu'en France on appelle proprement le tribunal, c'est-à-dire une estrade avec un bureau, un canapé bas à dossier de drap vert et des coussins. Rien au mur que de fausses fenêtres formant niches, de petites armoires fermées, servant d'archives et contenant quelques livres et des papiers ; enfin, au-dessus du juge, une légende écrite en gros caractères est tirée d'un verset du Coran.

La fonction des scribes (*adouls*) est de suivre les interrogatoires, d'examiner les actes, et de dresser les jugements. On les reconnaît à leur singulière coiffure de cotonnade blanche en forme de citrouille, à leur pelisse de soie, qui cache entièrement la culotte, à leur air plus grave et plus digne, qui les fait distinguer du commun des hommes et révèle en eux des magistrats. L'*adel*, le scribe, est à la fois un homme de loi et un homme de la mosquée ; il préside aux cérémonies du culte, aux enterrements, comme il assiste aux démêlés judiciaires, et il touche ainsi, par ce double ministère, aux plus graves intérêts de la vie présente et de la vie future.

Quant au kadi, sa charge fait de lui un personnage important, même à côté de notre juridiction française. Il est vêtu de blanc, de gris et de noir. Une longue écharpe de mousseline plissée sur son vaste turban sphéroïde, le coiffe à la manière des marabouts et le drape abondamment jusqu'à la ceinture. Il parle peu, interroge à voix basse, et ne regarde directement les clients que si la question paraît mériter son attention. Autrement, il écoute un peu négligemment, le coude appuyé parmi les coussins, les yeux à demi fermés, moitié méditant, moitié distrait, et dans la tenue d'un homme à qui l'on fait des confidences de peu de valeur.

Quatre ou cinq scribes, un huissier armé d'une baguette, un juge qui représente en sa personne le conseil et l'autorité, la jurisprudence et la loi, voilà toute la magistrature. Pas d'avoués, ni d'avocats, ni de ministère public ; ni délais, ni procédure à suivre, ni complications, ni lenteurs. On entre avec son adversaire, on s'assied par terre à côté de lui ; chacun à son tour expose son affaire ; le débat contradictoire compose à la fois l'enquête et les plaidoyers. Rien n'est plus

sommaire. C'est à peu près la justice de paix, c'est-à-dire la juridiction la plus logique, la plus humaine et la mieux nommée, s'il est vrai que le premier but de la justice doive être de concilier. Si l'accord est impossible, alors le kadi juge, dans sa sagesse et dans sa conscience, comme Salomon.

Les femmes n'entrent pas dans l'enceinte. Il y a pour elles, attenant à la salle d'audience, deux galeries ouvertes, communiquant avec le prétoire par une fenêtre grillée, à hauteur d'appui. La femme, qui reste voilée et qui plaide par l'étroite ouverture, peut tout au plus passer les doigts à travers le grillage en barreaux quadrillés et s'aider d'une courte pantomime pour animer l'exposé de sa cause.

Le jour où je fis connaissance avec les mœurs judiciaires, ajoute M. Fromentin, il y avait précisément une affaire pendante entre une femme et son mari. Il s'agissait d'une demande en divorce. Retranchée derrière la lucarne et absolument invisible sous ses voiles, la plaignante articulait avec d'autant plus d'aisance ses griefs. Le mari, que le kadi venait d'interroger, écoutait ingénument ce qui se disait de lui. C'étaient des choses qui faisaient sourire. Le kadi ne jugea pas cependant le mariage aussi désespéré que le prétendait l'épouse impatiente, et ne le voulut pas rompre; au contraire, il lui conseilla de faire meilleur ménage que jamais, et remit la cause à l'année prochaine.

Le muphti est au-dessus de ce premier degré de juridiction, il prononce en dernier ressort. Le petit pavillon qu'il habite à côté du kadi est une sorte de marabout de forme sépulcrale, fort petit, très silencieux et presque pas éclairé. Lorsqu'un plaideur a perdu sa cause, il n'a que la cour à traverser pour passer de première instance en appel. Les deux juridictions épuisées, tout

n'est pas fini : il y a l'appel au dey, et à ceux que la loi humaine a mécontentés, il reste un dernier recours : c'est d'en appeler à la justice céleste et d'aller dans la mosquée se pourvoir en cassation devant Dieu.

La peine capitale ne pouvait être infligée qu'avec l'approbation du dey. Le meurtre, le vol simple, le vol par effraction, étaient punis de mort. Quand il s'agissait d'un crime politique, le Turc était étranglé, mais en secret; l'indigène était empalé, pendu, décapité, mutilé ou précipité sur les crochets des murs de Bab-Azoun, où il n'expirait qu'après de longs tourments. Néanmoins, le bourreau, si la victime le payait généreusement, n'hésitait pas à prendre sur lui de l'étrangler avant de le précipiter. Les Juifs condamnés à mort étaient brûlés vifs; de fortes amendes, la bastonnade, les travaux forcés punissaient les fautes légères. La dernière de ces peines était la plus en usage depuis l'abolition de l'esclavage des chrétiens.

Bien que les musulmans, plus qu'aucun autre peuple, soient naturellement disposés à se soumettre aux décrets de la justice, qu'ils regardent comme une émanation de Dieu, il ne faudrait pas en conclure qu'il n'existât absolument aucun recours contre une sentence inique et manifestement contraire à la loi. Deux sortes de recours étaient cependant ouverts contre les jugements des kadis : le premier était, en certains cas, porté au tribunal supérieur, nommé *Medgelès;* le second, infiniment plus rare, s'adressait au dey lui-même. L'appelant gravissait lentement la rue qui conduit à la Kasbah; parvenu au seuil de l'entrée principale, il frappait trois coups : — Que demandes-tu? lui disait l'officier de garde. — Je viens demander justice. A ces mots, il était introduit devant le chef de l'État : il exposait son affaire, et si la plainte était accueillie, le jugement prononcé

devenait nul; mais si elle était rejetée, il recevait immédiatement la bastonnade. Quand un juge était convaincu de prévarication, le dey lui faisait trancher la tête sur-le-champ.

Quand un père veut marier son fils, il va trouver le père de la fille qu'il a choisie, et demande la future en mariage; la mère n'est rien chez les Arabes. Si les deux pères tombent d'accord, ils passent verbalement un marché devant témoins, et moyennant cinq à six cents francs donnés au père de la fille, elle est achetée, et l'affaire est conclue. Indépendamment de cinq à six cents francs, le beau-père doit encore cinquante francs pour les habits, plus un mouton. Le mariage a lieu ensuite dès que la somme est payée, si toutefois le futur est prêt. Nous sommes plus polis dans nos mœurs, on sait déguiser la chose sous des extérieurs plus poétiques, c'est le contraire chez les Arabes. Le jeune homme se vend et palpe la redevance; on ne prend une femme que pour sa dot : plus elle a de fortune, plus elle est sûre d'être mariée. Vite le contrat devant le notaire, et le mariage est conclu; vient la corbeille, mais le père de la future doit faire tous les frais des noces, heureux d'acquérir un gendre à ce prix : *O tempora! o mores!*

Le père de la jeune fille arabe tue pour le jour des noces un mouton, et donne un repas aux individus qui amènent le kadi, et qui doivent conduire la jeune fille dans sa nouvelle famille. Dès que la jeune fille est arrivée chez le futur, le visage toujours couvert, les parents de l'époux font une noce, tirent des coups de fusil, font une fantasia. Tirer des coups de fusil, c'est pour les Arabes le signe d'une grande réjouissance; aussi, lorsqu'un officier ou un sous-officier de tirailleurs indigènes meurt, les parents refusent-ils les coups de fusil qu'on tire habituellement sur la fosse comme honneurs militaires.

Pendant la fantasia, les femmes sont assises sur trois rangs, les cavaliers passent devant elles au galop et tirent des coups de fusils à leurs pieds. Jusque-là le futur n'a pas vu la figure de sa femme. Après vingt-quatre heures de fantasia, et quand, le soir, tout le monde s'est retiré, le marié se rend vers onze heures chez sa femme, qui a été conduite dans sa tente.

Le mari part le lendemain, il doit rester sept jours sans mettre les pieds chez lui de jour, il n'y rentre que la nuit, fort tard, accompagné de ses amis, qui le quittent à quelques pas de sa tente. Durant ces sept jours, il prend ses repas chez ses amis et non dans sa famille. S'il ne veut pas de sa femme, il s'absente de nouveau pendant sept jours, et fait dire à ses parents de rendre la femme. Les parents de celle-ci sont tenus de reprendre leur fille, de rendre l'argent et, de plus, de couvrir les frais de noce faits par le futur, si le kadi le juge à propos.

On peut, vingt ans après le mariage, divorcer, les formalités sont les mêmes, mais si la fille est vendue 10 ou 20,000 francs, cette valeur est en partie remise à la mariée en bijoux, effets, tapis, etc.

Voici comment s'opère la cérémonie du mariage dans certaines localités, à Tlemcen par exemple : le jeune marié est à cheval revêtu d'un riche burnous blanc; la foule l'entoure, avide de contempler les traits de sa figure; mais celui-ci, la tête couverte du capuchon de son manteau, s'efforce de dérober son visage aux regards importuns des spectateurs, en laissant pendre la houppe du capuchon jusqu'au bout de son nez. On le conduit en pompe à la demeure de sa nouvelle épouse. Il est précédé d'une troupe de musiciens qui chantent son épithalame, en s'accompagnant tant bien que mal de divers instruments nationaux. Derrière lui et à ses

côtés, un cortège nombreux composé de ses compagnons d'âge et de ses plus proches parents. La troupe s'arrête de temps en temps au milieu de la rue, et alors les musiciens arabes, se rangeant en cercle autour d'un lustre portatif orné de fleurs et de cierges, entonnent en chœur les louanges du jeune époux. Inutile de faire observer qu'on ne voit dans le cortège ni filles, ni femmes, la loi musulmane n'admettant pas dans les réunions publiques les personnes du sexe. Les parents de la jeune mariée, réunis avec quelques matrones dans la maison de cette dernière, la préparent de leur mieux à l'arrivée de son époux. Lorsqu'il est parvenu devant la maison, la porte s'ouvre, et il est reçu dans la cour intérieure avec force acclamations et des *yous-yous* mille fois répétés. Les poètes et les musiciens redoublant de verve et d'entrain font résonner leurs instruments. C'est qu'ils sont arrivés au terme de leur besogne, et que, par cette recrudescence de zèle et de tintamare, ils espèrent faire monter le taux de la rémunération qui leur a été promise, et laisser dans l'esprit de ceux qui les ont appelés, une idée avantageuse de leur musique et de leur talent.

Un sujet plus triste doit nous occuper maintenant, les funérailles; mais je dois en conscience vous initier aux mœurs des Arabes, et dussent vos sensibles yeux verser un pleur bien senti, vous entendrez le récit complet des us et coutumes, lorsque la faux de la mort a frappé un musulman.

Lorsqu'un fidèle de Mohammed vient à mourir, les parents du défunt se réunissent, et dès que la mort est constatée, on lave le corps et des parfums sont brûlés à son côté. Ensuite on prie pour celui qui vient de rendre son âme à Dieu. Quand toutes les invocations ont été adressées au ciel, on enveloppe le mort de pièces de

linge. On lui met successivement son haïk, un turban, une pièce autour des reins et deux linceuls, quelquefois des branches d'arbre. Puis on le place sur un brancard; quatre hommes le prennent alors sur leurs épaules, et sont accompagnés d'un grand nombre de personnes qui ne gardent entre elles aucun ordre. Il est de règle d'accompagner le convoi à pied et de marcher bon pas; les femmes sont derrière; il est interdit de pleurer, il faut savoir se résigner à la volonté de Dieu, tout signe de deuil est interdit. On se rend à la porte d'une mosquée, vers l'heure de la prière de midi ou de trois heures. Aussitôt que cette prière est terminée, l'iman annonce qu'il y a un défunt à la porte, tout le monde se lève et fait une courte oraison en commun pour le repos de l'âme du fidèle croyant; mais le corps n'entre pas dans l'enceinte.

La prière achevée, on se remet en route; et le cortège marche toujours à pas précipités, parce que l'ange de la mort attend assurément le défunt dans le sépulcre pour lui faire subir un interrogatoire, et pour prononcer le jugement qui doit décider de son sort. A chaque moment, les porteurs se relayent; car tous les gens désirent participer à cette œuvre de miséricorde. Pendant tout le trajet, ils chantent des versets du Coran sur un air fort monotone, qui ne se compose que de la répétition des notes musicales, ré, ut.

A l'arrivée au cimetière, on fait une courte prière; puis le corps est descendu dans la fosse, où il repose dans un carré long de briques sèches recouvertes de dalles. On le place dans la fosse sur le côté droit, la face tournée vers la K'ibla (la ville sainte), la main droite appliquée à l'oreille du même côté et comme couchée sur elle. Dès qu'il est consolidé dans cette position, on remplit la fosse de terre, de façon qu'elle ne s'élève pas au-

dessus du niveau du sol. La face supérieure est horizontale et le contour sur le terrain est indiqué par quelques pierres brutes fichées en terre. On peut indiquer la fosse de celui qu'on a enterré par quelques pierres reconnaissables, mais non par une pierre tumulaire. Aucun nom, aucune date, aucune distinction, ne doit apparaître : les musulmans sont égaux devant la mort, et l'orgueil des familles ne vient pas humilier les malheureux jusque dans leurs tombes.

Puis le cortège revient à la maison pour y faire ses compliments de condoléance à la famille, et un repas est offert à tous ceux qui ont conduit le défunt à sa dernière demeure. Quand toutes les formalités sont terminées, chacun remonte à cheval, regagne sa tente en disant : Il n'y a de vrai Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète : *La îlah illâ Allah, Mohammed reçoul Allah!* Pendant ce temps, comme dès le moment du décès, et durant les huit jours qui suivent, les femmes de la famille se réunissent et poussent des cris horribles tout le long de la journée. L'exclamation *lou! lou!* fréquemment répétée, est celle dont elles font le plus usage. Le même cri exprime la joie dans les fêtes et les festins; il n'y a que l'expression de la physionomie et la pantomime de la pleureuse qui en indiquent la différence. Des femmes louées exprès viennent ajouter leur douleur de commande à celle des parents, et elles entendent si bien leur métier, qu'il est impossible de distinguer, dans cette cohue de gens qui se lamentent, ceux qui payent de ceux qui sont payés.

De même que chez les peuples catholiques, les personnages importants étaient enterrés dans les églises; quelques individus de distinction parmi les musulmans ont leurs tombeaux dans l'intérieur des mosquées ou des marabouts. Mais ce sont de rares exceptions, et les

inhumations se font ordinairement en rase campagne, dans des cimetières qui finissent par usurper un espace considérable, parce que chaque famille a son enceinte particulière entourée d'une muraille, et chaque mort sa place spéciale. Celle-ci est circonscrite par une petite dalle placée debout au pied du défunt; une autre plus élevée se trouve à la tête. On y lit parfois une épitaphe qui commence ainsi : *Ceci est le tombeau du défunt* ou de la *défunte. . .*, et les noms et qualités suivent cette formule, aussi invariable que notre *ci-gît*.

Je ne puis mieux faire, en terminant ce sujet, que laisser la parole à E. Fromentin. Ce fragment sur le cimetière d'Alger, que je lui emprunte, vous donnera d'une manière plus exacte, une idée des mœurs funèbres des Arabes :

« A deux pas de moi, dit le poétique auteur, est un cimetière. Il est consacré par la dépouille d'un marabout célèbre, Sidi Abd-el-Kader, qui y repose depuis deux siècles dans un petit monument qui porte son nom. Le pavé de la cour recouvre, en outre, plusieurs sépultures dont la place est marquée par des dalles de marbre fort usées, grâce aux piétinements des dévots. L'intérieur du marabout, fermé de portes étroites et hautes, peintes en vert, ne s'aperçoit pas du dehors. Les pèlerins s'y glissent si furtivement que les portes retombent sur leurs talons. J'ai cru y voir de petites lampes allumées, mais rien de plus. Ces marabouts sont des monuments en miniature; tout est petit, la cour, les constructions, les coupoles, qui ressemblent à des calottes blanches. Un vieux Maure, avec sa famille, garde ce lieu, doublement consacré par la mort et par la piété de ses hôtes. Il y a des enfants et des femmes, épouses ou servantes, qui vont et viennent dans l'enclos, foulant avec indifférence les inscriptions mortuaires. Des pelures d'oranges, mêlées aux

balayures des repas, sont semées çà et là sur les tombes, et des pigeons roucoulent au soleil sur l'étroit escalier des chapelles. Si je n'avais un respect infini pour ces lieux-là, je pourrais, d'une enjambée, m'introduire aisément sur la terrasse. Le plus souvent elle n'a pour gardiens que deux chats engraissés dans la fainéantise, qui dorment pelotonnés à l'ombre des *koubbas*. De temps en temps, le gardien lui-même vient examiner l'état des murailles. Avec un petit balai, il en fait disparaître les moindres salissures, peignant plutôt qu'il ne badigeonne, et se complaisant à faire revivre sous sa main cette blancheur immaculée qui, pour les Maures, est le seul luxe extérieur de leur logis. Il y met un soin extrême, comme s'il s'agissait du travail le plus délicat. C'est un gros homme un peu ventru, toujours propre, au visage plein d'aménité, et dont la verte vieillesse est due sans doute aux loisirs heureux de sa charge. Quand il m'aperçoit, ce qui n'arrive que rarement, tant il est occupé par ces soins de propreté, nous nous saluons poliment d'une formule courte, et jusqu'à présent, je ne connais pas autrement ce vieil homme, moitié fossoyeur et moitié sacristain, que pour lui avoir dit : « Bonjour, Sidi, que le salut de Dieu soit sur toi! que ta maison soit prospère, et que la mort de tes semblables t'exhorte à bien vivre! »

« Ce monument bizarre, moitié maison de campagne et moitié tombeau, cette existence de famille au milieu des sépultures, ces enfants qui naissent et grandissent sur cette couche de cendres humaines; ce voisinage insité de la vie et de la mort, enfin ces jolis oiseaux, voués aux plus gracieux emblèmes, dont le doux chant ressemble à l'entretien posthume de tant de cœurs inanimés, de tant de sentiments pour toujours éteints; tout cela, mon ami, sans aucune espèce de poésie, crois-moi, m'in-

téresse beaucoup et m'entraîne à des rêveries que tu peux comprendre.

« A côté du mausolée et communiquant par une porte avec l'enclos réservé, s'étend le cimetière public. Il porte le nom du marabout : on l'appelle aussi le cimetière Bab-Azoun, pour le distinguer du cimetière de l'ouest situé près de Bab-el-Oued. Il est petit, même pour la moitié d'une si grande ville. Aussi l'étroit terrain est-il constamment remué, fouillé dans sa profondeur, et partout où des tombes de pierre ne font pas respecter la propriété du mort, je présume qu'on s'occupe assez peu de l'être inconnu qui fut déposé là, et que, n'importe comment, on fait place au nouvel arrivant. La terre pétrie de matière humaine fait pousser des plantes énormes. Les mauves, les cactus, des aloès monstrueux, prospèrent en toute liberté. Un âne se promène en paix dans ce pâturage riche en engrais.

« Les tombes arabes sont très simples, même les plus opulentes, et se ressemblent toutes, ce qui philosophiquement est d'un grand goût. C'est un bloc en maçonnerie, d'un carré long, peu élevé au-dessus du sol, portant à ses deux extrémités soit un turban grossièrement sculpté sur un petit fût de colonne, et rappelant assez exactement la forme d'un champignon de couche sur sa tige, soit un morceau d'ardoise triangulaire, posé debout sur le style d'un méridien. La dalle de pierre ou de marbre est couverte de quelques inscriptions arabes : noms du mort et préceptes du Coran. Quelquefois cette dalle est taillée en forme d'auge et remplie de terre végétale. On y voit alors un peu de gazon et quelques fleurs, soit qu'on les y ait plantées, soit que le vent lui-même en ait apporté les semences. Quelquefois encore, on prend soin de creuser aux deux extrémités de la pierre deux petits trous, en forme de coupe ou de godets, où

la pluie se dépose et fait un réservoir d'eau. « D'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel. Je n'ai pas vu d'oiseau voler vers ces tombes arides, ni boire aux coupes taries; mais je pense au *Dernier Abencerrage* chaque fois à peu près que j'entre dans le cimetière de Sidi Abd-el-Kader.

« Cependant on se tromperait beaucoup si l'on croyait que tout y est édifiant. Il y a dans le génie du peuple arabe un mélange de fictions charmantes et de réalités absurdes, de réserve et d'inconvenances, de délicatesse et de brutalités, qui le rendent très difficile à définir d'une façon absolue. Une définition ne suffit pas, il faut des nuances. On l'admire, et aussitôt on croit s'être trompé, tant les démentis sont fréquents dans le caractère de la race, et tant il y a de désaccord entre son génie naturel, qui est subtil, et son éducation, qui toujours est des plus grossières. L'Arabe a dans l'esprit quelque chose d'ailé, et nul parmi les peuples civilisés n'est plus profondément engagé dans la matière. On peut donc, sans se contredire, penser de lui les choses les plus contraires, suivant qu'on l'étudie dans son esprit et qu'on l'observe dans ses habitudes.

« Il y a un jour par semaine, ce doit être le vendredi, où, sous prétexte de rendre hommage aux morts les femmes d'Alger se font conduire en foule au cimetière, à peu près comme à Constantinople on se réunit aux *Eaux-Douces*. C'est tout simplement un rendez-vous de plaisir, une partie de campagne autorisée par les maris. D'ailleurs, ce rendez-vous se renouvelle à peu près tous les jours, et il est rare que, dans l'après-midi, le champ de Sidi Abd-el-Kader ne soit pas égayé, autant qu'il peut

l'être, par les conversations et les rires. On fait plus que d'y converser; on y mange, on s'installe sur les tombes, on y étend des haïks en guise de nappe; la pierre tumulaire sert à la fois de siège et de table à manger, et l'on s'y régale par petits groupes, de pâtisseries et d'œufs au sucre et au safran. Les grands voiles qui sont de trop, quand nul indiscret ne se montre dans le voisinage, flottent suspendus aux cactus : on laisse voir les toilettes de dessous fort brillantes, quelques-unes splendides, car c'est une occasion de vider ses coffres, de faire faste de ses parures, de se couvrir de bijoux, de s'en mettre au cou, aux bras, aux doigts, aux pieds, au corsage, à la ceinture, à la tête, de se peindre avec des couleurs plus vives les sourcils et le bord des yeux, et de s'inonder des odeurs les plus violentes. Qui pourrait dire, mon ami, ce qui se passe alors, pendant ces quelques heures d'indépendance, entre toutes ces femmes échappées aux sévérités du logis fermé? Qui sait ce qu'elles racontent de médisances, d'histoires du quartier, de commérages, d'indiscrétions domestiques, d'intrigues et de petits complots? Plus libres ici, elles n'ont pour confidents et pour témoins que des gens fort discrets, ceux qui dorment sous leurs pieds. J'assiste souvent à ce spectacle d'un peu loin, caché dans un observatoire ombreux que j'ai choisi exprès. Je vois tout, mais n'entends rien, qu'un chuchotement général mêlé de notes gutturales ou suraiguës, une sorte de ramage, comparable à celui d'une grande troupe d'oiseaux bavards. Les rangs s'éclaircissent à mesure que le soir approche. Des omnibus, qui stationnent à peu de distance à la porte, emportent par charretées ces dévotes mondaines vers Alger. Et les morts n'ont de repos que lorsque la nuit est de nouveau descendue sur eux. »

Une particularité qui distingue la religion de Mo-

hammed, c'est le jeûne du Ramadan. Le mois du Ramadan est le neuvième de l'année musulmane, et la religion l'a consacré au jeûne, parce que c'est en ce mois que le Coran est descendu du ciel. Cet événement eut lieu, suivant l'opinion la plus générale, dans la vingt-septième nuit.

Le jeûne tient une place importante dans le dogme musulman; il y figure avec la prière et l'aumône; la prière nous conduit à moitié chemin vers Dieu; le jeûne nous mène à la porte de sa demeure, l'aumône nous y fait admettre.

Le jeûne, chez les musulmans, est beaucoup plus rigoureux que chez nous ; il consiste à ne prendre aucune nourriture, à ne pas boire, à ne pas fumer, et ne respirer aucun parfum depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil. Dans l'origine, la parole elle-même était interdite.

Vers la fin du mois de Chaban, qui précède le Ramadan, plusieurs musulmans se tiennent en observation sur des points, élevés, et dès que deux d'entre eux affirment par serment avoir aperçu la nouvelle lune, le jeûne devient obligatoire.

Dans le pays où l'islamisne est la religion dominante, une salve d'artillerie annonce l'ouverture du Ramadan. En Algérie, les Français ont respecté cet usage, et c'est notre artillerie qui, sur tous les points occupés, donne à la population indigène le signal de la pénitence. Pendant toute la durée du mois, deux coups de canon, tirés l'un au lever et l'autre au coucher du soleil, annoncent chaque jour le commencement et la cessation du jeûne. Les huit premiers jours du jeûne sont les plus rudes à supporter, mais on s'y habitue vite, surtout lorsqu'on peut se livrer au sommeil pendant une partie de la journée. Les ouvriers qui attendent de leur travail le repas

du soir, ont beaucoup à souffrir lorsque le Ramadan a lieu en été. Ces longues journées de quinze heures, pendant lesquelles il leur est défendu de boire et de manger, les accablent et altèrent leur santé.

Vers quatre heures, les maisons riches ouvrent leurs portes et le personnage qui l'habite vient s'asseoir sur le seuil. Il égrène son chapelet pour tromper les instances de la faim. Chacun, dans ce but, recourt à un stratagème particulier : celui-ci resserre les plis de sa ceinture devenue trop large : celui-là s'enveloppe le visage dans un haïk, quelques-uns essaient de dormir, le marchand accroupi dans son étroite boutique récite le Coran.

A mesure que le soleil s'abaisse vers l'horizon, le mouvement de la vie augmentant, on dirait que la population se réveille. L'attente et l'impatience se peignent sur toutes les physionomies. Enfin le canon retentit : la ville entière répond par un murmure de joie : tous les minarets sont lumineux ; sur les galeries les plus élevées apparaît le muezzin qui, de sa voix sonore et lente, appelle les croyants à la prière du soir. Chacun s'arrête, récite quelques versets du Coran et rompt le jeûne. Les plus pauvres, surpris par cette heure solennelle, demandent au premier qu'ils rencontrent une tranche d'orange, un morceau de pain ; jamais cette charité ne se refuse.

A Alger et dans nos villes de la côte, la population ouvrière se compose de Biskris, de Mozabis, de Kabyles, qui se livrent la plupart à des travaux pénibles et qui, pendant ce mois de pénitence, ne dérogent en rien à leurs habitudes laborieuses. Aux approches de l'heure bienfaisante qui doit les affranchir de l'abstinence, on les voit assis par les rues et par les places, dévorant, mais des yeux seulement, un pain qu'ils tiennent à deux mains, en attendant avec impatience le signal libérateur.

Ils comptent les minutes qui restent encore, le regard fixé sur l'horloge et l'oreille attentive. Lorsque, enfin, le coup de canon se fait entendre, c'est un spectacle curieux de voir, au même instant, une centaine de coup de dents vigoureux, appliqués sur autant de pains qu'ils tenaient élevés à la hauteur de la bouche, afin d'avoir moins d'espace à parcourir.

Le soir, les boutiques restent ouvertes et illuminées jusqu'à une heure avancée ; par compensation aux privations du jour, presque toute la nuit s'écoule dans les fêtes et les festins. On passe alternativement du café à la collation et de la collation au café ; cela dure jusqu'aux approches du jour, mais seulement pour les riches, car le pauvre n'a qu'un seul repas dans l'espace de vingt-quatre heures.

Le jeûne dure trente jours ; il est suivi de trois jours de fête qu'on nomme *Aïd-es-Srir* (la petite fête), pour la distinguer de la grande fête (*Aïd-el-Kébir*) qui se célèbre soixante-dix jours plus tard, ce qui est le Baïran turc et la pâque musulmane. Mais la fête de l'Aïd-es-Srir est celle que les peuples de l'Algérie célèbrent avec le plus d'éclat.

Le pèlerinage de la Mecque est une des six obligations fondamentales de la religion musulmane. Mohammed en a fait un devoir rigoureux à ceux qui seraient en état de l'exécuter. Un novateur s'étant avisé un jour d'enseigner une pratique, qu'il disait pouvoir suppléer la visite au berceau du prophète, fut mis à mort comme hérésiarque, par arrêt des ulémas ou docteurs constitués en cour de justice.

Les musulmans acquièrent, par le pèlerinage de la Mecque, le titre de Hadj, dont ils se montrent très jaloux.

Les premiers khalifes donnèrent l'exemple de l'exac-

titude à remplir ce devoir. Ils voyageaient avec une grande pompe, distribuant sur leur route beaucoup d'aumônes et de bienfaits. L'un d'eux traînait à sa suite plusieurs milliers de chameaux chargés de provisions pour ses compagnons de voyage. La neige et la glace destinées aux rafraîchissements occupaient à elles seules cinq cents chameaux. A la Mecque, on vint dire au khalife que les maisons où sa garde-robe avait été déposée, menaçaient de crouler sous le faix; à l'instant il donna l'ordre de distribuer toutes ses hardes aux pauvres, et il échut à chacun d'eux deux vestes de brocart.

Le plus illustre de ces pèlerins couronnés, est Haroun-al-Raschid. Il ne se mettait pas en route pour la Mecque sans emmener avec lui cent *ulémas*: et lorsqu'il lui était impossible de s'y rendre, il habillait trois cents pauvres qu'il envoyait à sa place et à ses frais. Ce prince attribuait ses victoires aux effets du pèlerinage. Il avait fait huit fois le voyage de la terre sainte et gagné huit batailles.

Il lui arriva même une fois de faire son pèlerinage à pied. En route il rencontra un bon musulman qui accomplissait le même voyage, mais à petites journées, car il avait fait vœu d'y employer douze années entières.

Le pèlerinage de la Mecque, comme toutes les institutions musulmanes, a beaucoup perdu de son prestige et de sa ferveur; cependant, il détermine encore annuellement un grand remous dans l'empire de l'islam.

De toutes les caravanes qui traversent l'Algérie, celle que sa force numérique, son caractère politique et commercial placent au premier rang, est sans contredit la caravane de la Mecque. Les indigènes la désignent sous le nom particulier de Râkeb.

C'est le 2 du mois musulman de rejeb que le Râkeb

africain se met en marche; il part alternativement de Fez et de Tafilet, dans l'empire de Maroc, sous le commandement d'un chef qui prend le titre de Cheikh du Râheb. Cette dignité appartient de droit à la famille des cherifs; elle est toujours dévolue par l'empereur à l'un de ses proches parents. Ce prince marche escorté d'une garde nombreuse, au son de la musique, les étendards déployés.

L'itinéraire est réglé d'une manière immuable : les lieux de passage, les lieux de séjour, la durée des séjours, sont des données constantes qui ne paraissent pas avoir varié depuis plusieurs siècles.

La caravane obtient, sur son passage, le respect des populations; mais ce respect vient autant de la crainte que de la piété. De l'aveu même des croyants, elle serait moins honorée si elle était moins nombreuse. Ainsi, au Xe siècle de notre ère, la caravane fut attaquée par les Karmathes, qui massacrèrent vingt mille pèlerins. La Mecque cessa pendant plusieurs années d'être le but du voyage, et fut remplacé par Jérusalem.

Le pèlerinage de la Mecque, bien qu'entrepris dans une pensée pieuse, ne reste pas pour cela étranger aux intérêts matériels de la grande famille, dont elle rapproche les anneaux les plus lointains dans une communion annuelle.

Le Râkeb est, sur toute la route, un centre d'échange et de consommation, et la consommation n'est pas sans importance, pour des populations clair-semées comme celles qu'il traverse. A Laghouat, où il n'a encore recruté que les pèlerins du Maroc et une petite partie des Algériens, le nombre des voyageurs s'élève déjà à huit mille. Le jour où la caravane doit passer étant d'avance connu, les trafiqueurs peuvent venir de fort loin : à peine les piquets des tentes sont-ils plantés, que des

chameaux chargés de marchandises se montrent en foule à l'horizon; ils apportent des provisions de bouche et prennent en échange des objets de toilette détachés de la pacotille des pèlerins.

Lorsque la caravane campe dans le désert, trop loin de toute habitation pour que ces échanges soient possibles, ce sont les pèlerins qui trafiquent entre eux, comme cela se pratique dans une ville; aussi les indigènes appellent-ils le Râkeb une ville en marche.

Le cheikh du Râkeb est accompagné d'un kadi qui siège chaque jour. Sa juridiction ne se borne pas aux pèlerins; les villes et tribus du voisinage apportent aussi leurs différends à son tribunal. La caravane traverse le Sahara algérien dans toute sa longueur : elle passe à quelques lieues au sud de Biskra; elle entre ensuite dans le Sahara tunisien, et atteint la régence de Tripoli, dont elle suit la côte.

Enfin elle arrive au Caire, où elle grossit encore de tous les pèlerins de l'Égypte; et, après une station de six jours, elle se remet en marche. Pendant qu'elle côtoie les bords de la mer Rouge pour se rendre à la ville sainte, deux autres caravanes, celle de la Syrie et celle de Bagdad sont aussi en mouvement et s'acheminent vers le même point. L'époque de départ et la durée des séjours sont calculés de manière que ces trois processions arrivent en même temps.

C'est le jour de l'Aïd-el-Kébir (la grande fête), le premier jour de l'année musulmane, et presque à la même heure, que les représentants de tous les peuples de l'islamisme paraissent, dans trois directions différentes, à l'horizon de la métropole. Ce jour-là est l'anniversaire de celui où Mohammed, chassé une dernière fois de la Mecque, se retira à Yatreb, appelé aujourd'hui *Médine*, et depuis cette époque, ses sectateurs sont venus protes-

ter solennellement contre la persécution du prophète.

Le jour même de leur arrivée à la Mecque, les trois caravanes se rendent ensemble au mont Arfat. Là, du haut de la montagne, l'iman prononce une prière, que les pèlerins écoutent pieds et tête nus. Suivant la tradition populaire, le nombre des fidèles présents à cette solennité est toujours de quatre-vingt mille. C'est le nombre marqué fatalement dans les décrets de la Providence. Si un moment il était inférieur, Dieu enverrait ses anges pour le compléter.

La station à la Mecque est de quinze jours : le temps est employé à faire des visites à la Kasbah, des ablutions au puits de Zemzem, et aussi à composer une pacotille pour le retour.

A l'expiration de ce délai, les trois caravanes s'acheminent ensemble vers Médine. Cette dernière cérémonie est la clôture du pèlerinage. Dès lors, l'assemblée des fidèles est dissoute, et tous les pèlerins font leurs dispositions pour le départ.

La caravane de la Mecque introduit dans l'Afrique septentrionale, des parfums, des toiles de l'Inde et des chapelets : elle en exporte surtout des cuirs du Maroc et des soieries de Tunis.

On a beaucoup parlé et on parle encore de la guerre sacrée, et quand le sultan entreprend la guerre, si elle est importante, ou s'il se trouve dans une grande nécessité, il proclame le *djehad* ou guerre sainte. Le djehad ou prosélytisme armé est une des institutions fondamentales de la religion musulmane. Elle a pris naissance avec elle. Les disciples du prophète recueillirent les traditions, et rédigèrent l'ensemble des prescriptions législatives qui regissent le djehad et forment le code de la guerre sainte. Proclamée par l'iman, la guerre sainte devient obligatoire pour tous les musulmans; tous doivent y

contribuer, ou de leur personne ou de leurs biens. La levée en masse n'admet d'exception qu'en faveur des femmes, des enfants, des esclaves et des infirmes. Mais si quelque irruption soudaine met en danger les terres de l'Islam, tout doit répondre à l'appel de l'iman; l'esclave n'attend pas l'autorisation du maître, l'enfant celle du père, la femme celle du mari.

Enrôlé volontaire au service de Dieu, le musulman n'a droit en principe à aucune rémunération. En prenant les armes pour la guerre sainte, il acquitte une dette imprescriptible. Au besoin même l'iman use de contrainte. Mohammed confisquait les armes et les chevaux de ceux qui restaient dans leurs foyers, et les distribuait à ses soldats. Dans la IX[e] surate, il frappe d'anathème la désertion et le refus de contribuer aux frais de la guerre.

Le djehad (1) a pour but principal la conversion des infidèles. Il ne devient légitime qu'autant qu'ils refusent d'embrasser l'islamisme. L'appel religieux doit toujours précéder l'appel aux armes. Si les populations se convertissent, il est inutile de les combattre. Si elles résistent, l'iman leur adresse l'injonction politique : il les somme de payer la *djazia,* c'est-à-dire le tribut. Si cette seconde sommation reste sans effet, il en appelle à l'aide de Dieu.

Les musulmans ne doivent tuer ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards, ni les infirmes, ni les insensés, à moins qu'ils ne prennent part à la guerre, ou que la femme soit une reine. Ils acquièrent de plein droit, la propriété de tout ce qu'ils peuvent prendre aux vaincus : ce qui ne peut être emporté doit être détruit.

Le prophète a déclaré que la guerre durerait jusqu'au

(1) *Situation des établissements français en Algérie.*

jour du jugement : il peut y avoir des trêves, jamais de paix. Dans les trêves temporaires conclues avec les infidèles, la foi donnée doit être religieusement gardée. Si, la trêve expirée, l'Iman croit devoir reprendre les hostilités il doit le faire : mais ce ne peut être sans une déclaration faite aux infidèles. Dans le cas où ceux-ci commettent, pendant l'armistice, un acte de perfidie, l'attaque peut être commencée par surprise, sans déclaration.

Le musulman peut infliger à son prisonnier la peine de mort ou l'esclavage : mais la loi proscrit toute cruauté, toute mutilation.

Une disposition formelle interdit, sous les peines les plus sévères, la vente ou le don aux infidèles de munitions de guerre, d'armes, de chevaux, même en temps de paix. L'interdiction s'étend même aux armes prises sur l'ennemi; ces armes ne peuvent être ni vendues ni données comme prix de rançon. Comme toutes les institutions musulmanes, le djehad se présentait sous une double face : il offrait un double attrait. Aux âmes ferventes il promettait les joies de la vie future : aux appétits sensuels les jouissances du pillage, l'appât du butin et les consolations du fatalisme; au *moudjahed* (combattant pour la foi), le paradis; au déserteur, l'enfer. Celui qui tombe *chahed* (martyr) ne meurt pas; il entre dans une vie nouvelle, qui lui rend bien au delà de ce qu'il laisse ici-bas. La loi qui règle ainsi les intérêts de l'avenir garantit ceux du présent; elle assure à tous ceux qui participent au djehad une participation matérielle aux fruits de la victoire.

En règle générale, tout le butin doit être mis d'abord en commun pour être réparti ensuite par les soins de l'iman. Un cinquième est prélevé pour les besoins généraux de la religion; le reste est partagé entre les vain-

queurs, leurs ayant-droit ou leurs héritiers. La loi attribue une part au fantassin, deux au cavalier.

Ces règles relatives à la partie mobilière du butin sont également applicables aux terres. Lorsque l'iman s'est emparé d'un pays par la force des armes il peut, à son gré, ou le partager entre les conquérants, ou le laisser à ses habitants en leur imposant la *djazia;* ceux-ci passent alors à l'état de *demmi* et deviennent clients de l'iman.

Je dois surtout vous faire connaître les moyens de circulation en usage parmi les indigènes. Les routes arabes sont, en général, de simples sentiers tracés sur le gazon par le pied nu de l'homme ou le sabot du cheval ou du mulet; ces sentiers sont tellement étroits que deux personnes ne peuvent y marcher de front : il en résulte que lorsque des voyageurs ou des caravanes se rencontrent, l'un prend à droite, l'autre à gauche; cela détermine deux sentiers : plus les routes sont fréquentes, plus aussi le nombre des sentiers augmente et l'on en compte quelquefois jusqu'à dix qui tantôt se croisent et tantôt suivent des directions parallèles.

La grande route arabe consiste donc dans un faisceau de petits sentiers, faisceau dont l'importance peut se mesurer à la première vue, par le nombre de brins dont il est formé.

Lorsqu'on pénètre dans les parties sablonneuses soit du Sahara, soit du désert, l'aspect du sol ne révèle plus rien : la trace du voyageur qui passe est bientôt emportée par le vent : vainement y chercherait-il le long sillon blanc, battu et frayé qui lui sert de guide dans le Tell; c'est à d'autres signes qu'il doit se reconnaître. La tige d'un pistachier, un buisson de lotus, la tête blanche d'une colline de sable, ou même la cime lointaine d'une montagne, sont les jalons naturels qui lui tracent sa route à travers la solitude.

Lorsqu'on veut entreprendre un voyage dans le Tell, dans le Sahara, ou dans le désert, ce que l'on a de mieux à faire est de se joindre à une caravane : il y en a de deux sortes : la *gafla* ou caravane marchande, et la *nedja* ou tribu en mouvement. La gafla accepte tous ceux qui se présentent, et les protège tant qu'ils veulent la suivre; elle ne leur demande ni d'où ils viennent ni où ils vont : c'est un *omnibus*. La nedja se montre plus exigeante : il faut y être connu de quelqu'un, ce qui équivaut à la présentation d'un passe port. Il faut presque y retenir sa place; c'est une diligence. La gafla est d'un usage plus général que la nedja, bornée par sa nature à un petit nombre de tribus et de directions.

Il existe dans toutes les villes de quelque importance des *fondouk* ou caravansérails correspondant aux principaux points qui entretiennent avec elles des relations. Ces établissements servent à la fois d'hôtelleries et d'entrepôts; ce sont aussi les rendez-vous des caravanes, les lieux de départ et d'arrivée. Si les villes desservies sont assez considérables, les départs ont lieu périodiquement : dans tous les cas, le jour où cette caravane doit se mettre en route, est arrêté à l'avance par le chef des muletiers ou des chameliers; pour le connaître, il suffit de se présenter au fondouk : c'est là qu'on obtient tous les renseignements.

Les muletiers ou chameliers forment le noyau de la caravane et en règlent la marche. Cette marche est très variable : elle dépend de la nature et de la sécurité de la route : elle dépend aussi de la force du chargement. La longueur normale de l'étape est de huit à neuf lieues; mais, elle s'étend jusqu'à quinze dans les pays dépourvus d'eau ou exploités par les brigands ou coupeurs de route.

Les voyageurs qui s'adjoignent à la caravane ne sont

soumis à aucune discipline : il n'existe d'autre solidarité entre eux, que celle des périls à éviter et du but à atteindre. S'il survient une attaque, chacun ne prend conseil que de sa présence d'esprit et de son courage, et fait isolément ce qu'il peut, pour repousser l'ennemi ou pour l'éviter, car il est bien rare que des dispositions aient été prises pour la défense du convoi; aussi les accidents de cette nature ne manquent-ils jamais d'y occasionner de grands désordres.

Les caravanes du genre de celles que l'on appelle *gafla*, sont presque entièrement composées d'hommes, dont la principale affaire est le négoce. Cependant les femmes n'en sont pas exclues, et il ne paraît pas extraordinaire, de voir des veuves privées de tout autre moyen d'existence, continuer personnellement le commerce de leur mari.

La *gafla* est une association d'hommes dont la plupart ne se connaissent pas : elle a une marche grave, silencieuse et monotone. La *nedja,* au contraire, c'est la tribu avec ses femmes, ses chiens, ses troupeaux, ses tentes et tout le bagage de la vie nomade. Ce ne sont plus des individus isolés, ce sont des familles ou plutôt c'est une grande famille en marche; aussi, n'est-il rien de plus intéressant et de plus pittoresque que de suivre une nedja. Les aboiements des chiens, les vagissements des enfants, les cris des hommes qui s'appellent, le bêlement des moutons, le chant des coqs, toute cette variété des bruits du village forme une harmonie agreste pleine de charme, et le voyageur trouve une nouvelle source de distractions dans le spectacle de toutes les scènes intérieures du ménage : scènes bien simples, mais qui prennent un caractère étrange quand on remarque qu'elles se passent à dos de chameau.

Il est bien rare que les voyageurs qui se joignent à

la nedja soient réduits à emporter la tente et les vivres. En général, ils reçoivent l'hospitalité d'un ami dont ils partagent la tente et le couscoussou pendant toute la durée du voyage. La qualité de deïaf ou hôte leur donne droit aux mêmes égards et à la même protection que la famille qui les accueille.

Parmi les voyageurs qui se joignent à la gafla ou caravane marchande, quelquefois même à la nedja ou tribu en marche, il se trouve toujours des malheureux, sans aucune ressource, qui ne savent pas le jour du départ comment ils vivront le lendemain : mais cela ne les inquiète pas. Ils comptent beaucoup sur la Providence, et ils ont raison, car à peine le convoi s'est-il mis en mouvement, qu'ils trouvent moyen de s'utiliser en aidant soit à charger soit à conduire les chameaux. Pour prix de ces petits services ils obtiennent la nourriture; c'est tout ce qu'ils désirent. Chaque jour leur apporte donc son pain, et ils parviennent ainsi au terme d'un très long voyage, sans dépense et sans privation. C'est de cette manière que les pauvres journaliers arrivent dans nos établissements sur la côte, où ils forment la classe la plus intelligente et la plus laborieuse de la population.

Les caravanes et les tribus ne circulent ni en tout temps, ni dans toutes les directions; aussi les Arabes sont-ils souvent obligés de voyager isolément. S'ils connaissent bien la route, ils partent seuls, marchant le jour quand elle est sûre, marchant la nuit et se cachant le jour lorsqu'ils arrivent dans le voisinage de quelque tribu mal famée.

En général, lorsqu'on traverse des tribus, il est toujours imprudent d'aller seul. Le plus sûr est de se placer sous la protection d'un *mekri* (loué). C'est un homme qu'on loue pour servir à la fois de guide et de sauvegarde. Il appartient à la tribu elle-même dans laquelle

on doit passer, et sous ce rapport il présente toute garantie. Le prix du mekri est peu de chose; un mouchoir, un fichu; un simple ruban dont on lui fait présent pour sa femme. On le lui remet avant le départ; c'est un gage plutôt qu'un salaire. A partir du moment où il l'a reçu, le mekri devient la providence du voyageur, qui ne s'appartient plus et se repose entièrement sur son guide. Dès l'instant du départ, il s'établit entre eux une solidarité complète : ce mekri se conduit comme un pilote : il partage la bonne ou la mauvaise fortune de son passager.

S'il doit traverser une région dangereuse, à l'avance il prend parmi ses amis une escorte suffisante pour effectuer le passage en sûreté; il ne lui en coûte rien que de rendre, en pareille occasion, le même service à d'autres. Enfin le mekri répond de son protégé devant Dieu qui lit au fond de la pensée des hommes : car la fidélité du guide est une vertu innée chez les Arabes; on ne cite pas un seul exemple de forfaiture.

Il existe une autre moyen de protection pour voyager isolément; c'est le *rekkâs*. Le rekkâs est une espèce de facteur, qui ne fait pas d'autre métier que de conduire des voyageurs et de porter des lettres. A la vérité il n'a pas auprès des hommes le même caractère d'inviolabilité que le mekri, mais il a le mérite de connaître parfaitement les lieux. Il sait les retraites sûres, les chemins de traverse et les bonnes sources; il sait les moments où il faut se cacher et ceux où l'on peut marcher au grand jour. Il a des amis sur toute la route, et il obtient pour son compagnon la même hospitalité que pour lui-même. Moyennant une rétribution proportionnée à la longueur et à la sécurité du voyage, il vous prend sous sa protection et vous conduit à bon port.

Le voyageur n'est pas toujours sûr de trouver l'hos-

pitalité dans les tribus. S'il n'y connaît personne, il court le risque de coucher à la belle étoile et de vivre d'air et d'eau. Il est donc sage de prendre ses mesures pour se passer du secours des hommes, et d'emporter ses provisions pour toute la route. Elles consistent quand on y met du luxe, dans une pâte formée de *rouîna,* de dattes et de beurre, le beurre étant destiné, dit-on, à préserver de la soif; mais le plus souvent elles se réduisent à la rouîna. Or la rouîna, n'est autre chose que du blé grillé dans une poêle, et broyé à la meule de ménage. La farine obtenue ainsi et introduite est pressée dans une peau de mouton ou de chèvre tannée et teinte en rouge, que l'on porte en sautoir derrière le dos. Ce meuble prend les noms de *mezoued,* de *dabia* ou de *neffad,* suivant qu'il est de grande, de petite ou de moyenne dimension. La rouîna qu'il renferme compose quelquefois toute la nourriture du voyageur.

Veut-il faire un repas, la table est bientôt mise; il s'assied au bord d'une source, il étend sur le sol une des ailes de son burnous, qui sert à la fois de nappe et vaisselle : il y jette une poignée de rouîna qu'il arrose d'eau, et en fait une pâte qui n'a pas besoin d'autre préparation. Puis il rapproche ses deux mains en forme de vase, boit et se remet en route. Un mezoued plein de rouîna suffit à la nourriture de quatre voyageurs pour dix jours. Quand le voyage ne doit durer que deux ou trois jours, on substitue à la farine de blé grillé, des petits pains ronds et plats : mais s'il doit être long, on se contente de la rouîna qui gêne moins et se conserve mieux. Un autre instrument indispensable au voyageur, c'est le bâton (okkar) : il sert à tuer les serpents, les vipères et autres bêtes nuisibles : il sert aussi à tenir à distance les chiens des tribus, animaux éminemment insociables.

Muni de son mezoued et de son bâton, l'Arabe est équipé pour les plus longues traversées, mais à la condition de trouver de l'eau en route.

Il est vrai que les pays qu'il traverse n'en sont pas toujours abondamment pourvus; c'est pourquoi l'équipage de route exige souvent un nouveau meuble, la *chenna :* il est du reste aussi simple et aussi peu embarrassant que les autres. C'est encore une peau de chevreau : mais elle diffère du mézoued par le mode de préparation. Celle-ci conserve son poil et reçoit à l'intérieur une couche de goudron. Les trous sont cousus et goudronnés avec soin, à l'exception d'une des pattes qui reste ouverte pour emplir le vase ou le vider. Grâce à l'imperméabilité des coutures et à l'enduit préservatif, l'eau peut s'y conserver l'espace de dix jours sans éprouver la moindre altération. Ainsi la chenna sur une épaule, le mezoued sur l'autre, un bâton à la main, l'Arabe peut traverser des steppes immenses, arides et inhabitées, et cela à raison de quinze lieues par jour; car il marche depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Dans l'état normal il conserve les pieds nus : mais pour traverser les montagnes couvertes de neige ou les sables brûlants de la plaine, il souffrirait trop à ne pas les garnir. La chaussure d'été s'appelle *torbaga :* elle consiste en une semelle de peau de bœuf ou de chameau fixée par quatre ou cinq bouts de ficelle noués sur le pied. La chaussure d'hiver, nommée *affân*, ne diffère de la précédente qu'en ce que toute la jambe jusqu'au genou est garnie de lambeaux de burnous maintenus par des ficelles qui se croisent dans tous les sens. Cela complète l'équipement de voyage, et cet équipement approprié à tous les besoins, à toutes les saisons, à tous les climats se compose de deux besaces, d'un bâton et d'une chaussure simple et grossière.

Les mœurs austères des voyageurs arabes sont aussi celles des chameliers, qui font tous les transports de marchandises de l'est à l'ouest et du nord au sud.

Quel contraste entre les besoins et les habitudes du chamelier arabe et ceux du roulier européen! Le voiturier a besoin chaque soir d'un toit et d'un lit, ne fût-ce qu'un toit de chaume et un lit de paille; il a besoin d'une nourriture substantielle, et cette nécessité devient plus impérieuse encore par suite de l'excitation alcoolique qu'il cherche dans les cabarets. Le chamelier arabe ne demande pas d'autre lit que la terre et d'autre toit que le ciel. Sa nourriture se compose d'eau et de froment, et encore il remercie le ciel qui les lui envoie. Dans une source limpide il trouve le plus délicieux des cabarets.

C'est pourtant à cette frugalité si éloignée des habitudes européennes, que nous devons la datte qui paraît sur nos tables, une partie de l'ivoire qui décore nos meubles, et de l'or qui alimente notre luxe.

CHAPITRE XIV.

Environs d'Alger. — Notre-Dame d'Afrique, les pères blancs. — Sidi-Ferruch. — Légende de Sidi Feredj. — Débarquement de l'armée française sur la côte d'Afrique en 1830. — Bataille de Staouëli. — Hussëin-Pacha et son gendre Ibrahim-Agha après la défaite. — Les trappistes de Staouëli. — Épisode du marquis de ***..... — Le phylloxera. — Le village de Mustapha. — La koubba de Sidi Mohammed-er-Rhaman. — Bou-Kobin. — Le café des Platanes. — Comment les Arabes font leur café. — Le jardin du Hammah ou *jardin d'essai.* — Sidi-Belal, sa légende. — La fête de l'Aïd-el-Fouel.

A notre arrivée à Alger nous avons trouvé l'hospitalité la plus aimable et la plus affectueuse de la part de

Mgr l'archevêque d'Alger, qui, comme nous l'avons dit, habite l'ancien consulat français, situé sur le sommet de la montagne qui domine le village de Saint-Eugène, à trois kilomètres d'Alger. A quelques minutes de là, à Bou-Zaria, s'élève la célèbre église de Notre-Dame d'Afrique. Cette église dont les plans sont dus à M. Fromageau, présente intérieurement la forme d'une croix latine : sur l'intersection de la nef et des transsepts s'élève un dôme. Extérieurement, ce monument offre la complication d'un clocher carré à deux étages, en forme de minaret, donnant entrée du côté du chœur; puis des murs demi-sphériques terminés par des demi-coupoles, alternées par des clochetons et surmontés par le dôme, que décore à demi-hauteur une colonnade et que termine une croix. L'église de Notre-Dame d'Afrique, d'une architecture romane, d'un goût dont on peut contester la pureté, est, en somme, d'un très bel effet, surtout quand on aborde les côtes d'Alger.

En avant de l'église se trouve la chapelle consacrée par Mgr Pavy, le 20 septembre 1857 : elle est construite dans le style roman. Intérieurement, c'est une nef flanquée de trois chapelles de chaque côté : les parois de cette chapelle sont littéralement cachées par des *ex-voto* sous forme de tableaux, de béquilles, d'yeux, de cœurs, de chevelures et de bouquets.

A côté de cette maison Mgr Lavigerie, archevêque et cardinal, a fondé la maison des Pères missionnaires d'Afrique, où les indigènes sont formés aux vertus chrétiennes et destinés à aller répandre la charité chez leurs compatriotes, en même temps qu'ils doivent porter la bonne semence dans toute l'Algérie jusqu'au désert, parmi les peuplades lointaines et abandonnées.

Nous allons, si vous le voulez bien, nous mettre en route pour visiter les environs d'Alger. Ne cherchez

point de la méthode dans mes descriptions, elles seront un peu au hasard, comme les courses que j'ai faites. Le poète a dit quelque part :

> Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Que je serais heureux si vous pouviez dire cela de moi ! mais bah ! je n'écris pas par gloriole, et si je vous décris mon voyage, ce n'est que pour vous être agréable ; aussi je m'attacherai seulement à vous rapporter les choses intéressantes que j'ai vues ou entendues.

Le village de Saint-Eugène d'abord annexé à la ville d'Alger, est aujourd'hui une commune distincte. C'est une agglomération de villas entourées de jardins, qui s'éparpillent de la vallée des Consuls à la mer. A partir de Saint-Eugène, la route, parallèle à la mer, monte et descend jusqu'à la pointe Pescade, laissant à gauche les haies de jonc, de roseaux, d'aloès, de cactus, d'oliviers et de lentisques servant de clôture à des propriétés isolées, et, à droite, les terrains vagues, pelés, plantés d'arbres rares que le vent a courbés d'une singulière façon.

Nous contournons la pointe Pescade, qui s'avance dans la mer, pour nous diriger vers Guyotville à Cheraga, à travers un sol mamelonné et couvert de broussailles, qui commencent à disparaître pour faire place aux plantations de vignes.

A moitié chemin ou à deux kilomètres à l'ouest au-dessous de l'Haouch-Kalaâ on rencontre une centaine de dolmens. On a cru longtemps que ces tombes appartenaient à une légion armoricaine : mais le nombre considérable de monuments de ce genre trouvés dans d'autres parties de l'Algérie, notamment dans la province de Constantine, a fait abandonner cette hypothèse, et ces

monuments mégalithiques sont aujourd'hui attribués à un peuple inconnu d'une antiquité très reculée. Des hachettes, des couteaux et des dards de flèches en silex, ont été trouvés près de ces dolmens.

Bientôt Sidi-Ferruch apparaît à nos yeux. Cette plage a trop d'importance dans l'histoire de notre conquête, pour que je ne vous y arrête pas quelques instants. Sidi-Ferruch, et mieux Sidi-Feredj, ou encore Esseid-Efroudj, dont on a fait par corruption Sidi-Ferruch, tire son nom d'un marabout dont on vénérait le tombeau dans cet endroit. C'est un petit promontoire à l'ouest d'Alger, qui s'avance de 1,000 mètres dans la mer, et qui forme la pointe occidentale du massif central auquel cette ville est adossée. Il est relié à la côte par une langue de terre basse, couverte d'un sable rougeâtre, et où croissent des lentisques, des arbousiers et une multitude de plantes rampantes; sa largeur varie de 600 à 800 mètres. Sur le point culminant, on aperçoit une tour blanche appelée par les marins espagnols *Torre Chica,* un minaret et le logis du marabout.

Sidi Feredj était l'un des plus grands saints à miracles de l'Algérie. Au nombre de ses prodiges, la tradition a conservé le suivant: un matelot espagnol voulant emmener par surprise Sidi Feredj en Espagne, fut fort étonné, après une nuit de navigation, de se retrouver en face de la presqu'île qu'il avait quittée: « Fais-moi remettre à terre, lui dit le marabout, et ton vaisseau pourra reprendre sa route. »

Sidi Feredj fut débarqué, et comme, après une seconde nuit, le navire se retrouvait encore à la même place, et cela parce que Sidi Feredj avait oublié ses babouches sur le pont, l'Espagnol les prit et se hâta de les rapporter à leur propriétaire, et lui demanda, comme grâce, de rester auprès de lui et de le servir. L'Espagnol

devint fervent musulman, vécut et mourut avec Sidi Feredj. Tous deux furent enterrés dans la koubba, qui n'existe plus aujourd'hui.

Il n'est pas difficile, après de tels miracles, de comprendre la vénération dont ce marabout était l'objet de la part des Algériens. En effet, ils attribuaient aux reliques que renfermait le mausolée, une puissance sans bornes pour attirer ou conjurer les tempêtes. Quel malheur que je n'aie pas connu plus tôt ce saint personnage et son infaillible puissance, je l'eusse invoqué, et probablement n'aurais-je pas essuyé la tempête qui m'a rendu si malade !

Les dépouilles du marabout reposaient dans une grande salle couverte d'un dôme octogone, où l'on ne pénétrait qu'à travers d'autres salles et une cour fermée de murs élevés. La châsse qui renfermait ces restes était artistement incrustée de bois précieux : et des amulettes en corail, en argent ou en verroterie la recouvraient en entier. Des bannières et des pièces de soie de différentes couleurs, offrandes de pieux pèlerins, décoraient les murs de la salle. Les ornements de Sidi Feredj et de son compagnon ont été transportés dans la koubba de Sidi Mohammed, près de l'oued El-Aggar, dans la plaine de Staouëli.

Il existe une tradition sur Sidi Ferruch qui mérite d'être rapportée. Bien avant le débarquement de 1830, on croyait généralement dans le pays que les Français entreraient un jour dans la régence d'Alger par Sidi-Ferruch et qu'ils en sortiraient par la plaine des Isserts. La première partie de la prédiction est accomplie, mais, il n'y a pas de probabilité qu'il en sera de même pour la seconde.

La presqu'île de Sidi-Ferruch est célèbre par le débarquement de l'armée française, opéré le 14 juin 1830 :

c'était de ce point que partit notre armée, qui fit son entrée à Alger, après les étapes brillantes, mais sanglantes de Staouëli, de Sidi-Kralef et du fort l'Empereur. Voici dans quelles circonstances eut lieu le débarquement.

La flotte française se dirigeait donc vers Sidi-Ferruch. Elle y arriva le dimanche 13 juin, et vers midi, le vaisseau *la Breslaw* mouillait le premier dans la baie de l'ouest, où les autres navires vinrent successivement prendre leur place. On était alors près du rivage, et tous les regards parcouraient avec curiosité le terrain de la presqu'île, pour tâcher d'apercevoir les troupes que l'on supposait devoir s'opposer au débarquement. Cependant rien ne paraissait, ni défenses, ni défenseurs, ni moyens de défense. On distinguait bien une batterie neuve, mais elle n'avait pas de canons.

A force de regarder dans tous les sens, on aperçut au milieu des broussailles et derrière un ravin, le haut d'une tente auprès de laquelle flottait un petit pavillon rouge. Quelques cavaliers arabes, reconnaissables à leur burnous blanc, partaient de ce point au grand galop et paraissaient se diriger vers Alger, sans doute pour y porter la nouvelle de l'arrivée de la flotte.

Plus tard on aperçut l'armée algérienne campée sur un large plateau éloigné de 6 kilomètres, qui domine de 150 mètres environ la mer, dont il est séparé par une chaîne de mamelons stériles et de dunes de sable peu élevées. Ce plateau, couvert d'une végétation assez active et arrosé par plusieurs sources, était fréquenté de temps immémorial, pendant la belle saison, par les bergers arabes. Le capitaine Boutin qui l'avait reconnu en 1808 lui avait donné le nom de plateau des tentes. Son vrai nom est Staouëli. Ce fut là que fut livré, le 19 juin 1830, le combat sanglant qui porte ce nom.

La bataille de Staouëli est, sans contredit, l'une des plus brillantes et des plus décisives. Elle nous ouvrait le pays, assurait pour ainsi dire, le succès de l'expédition, inspirait aux soldats une confiance sans bornes et nous donnait un immense ascendant sur l'esprit des Arabes. Ici se place un épisode caractéristique.

Lorsque la première nouvelle de l'épouvantable défaite des Arabes fut connue à Alger, la populace indignée, vint assiéger en hurlant, les portes de la Kasbah, demandant la déposition du dey, sa mort et son supplice; car elle rendait responsable le chef de l'Odjack du désastre de la journée. En même temps, une multitude de janissaires, débouchant par les petites rues qui avoisinent la Kasbah, chargés de têtes, d'armes et d'uniformes de soldats français, vinrent demander le prix de leurs trophées. (Le dey d'Alger au commencement de la campagne, avait annoncé qu'il donnerait cinq piastres par chaque tête de Français qui lui serait apportée.) Mais les portes de la Kasbah ne s'ouvrirent ni pour les mutins ni pour les faux braves; Ibrahim agha fut seul introduit. C'était lui qui avait conseillé au pacha de laisser débarquer les Français, afin que pas un seul d'entre eux ne retournât dans sa patrie. Un rapport adressé par lui à son beau-père et qui fut trouvé parmi les papiers du dey atteste cette rodomontade : « Ces infidèles, écrivait-il, veulent, je crois, nous attaquer par terre; s'ils débarquent, ils périront tous. » Maintenant, le front bas et la rougeur au visage, ce farouche exterminateur venait rendre compte de sa défaite. Il aborda le dey avec la contenance troublée et inquiète d'un criminel qui comparaît devant son juge.

« Eh bien! s'écria Husseïn d'une voix tremblante de colère, d'aussi loin qu'il aperçut son gendre, quelles nouvelles apporte notre invincible agha. Les Français

ont sans doute regagné leurs navires, à moins qu'il ne les ait précipités à la mer, ainsi qu'il nous l'avait promis tant de fois? La Kasbah sera-t-elle assez vaste pour contenir leurs dépouilles, et les bages assez grands pour enfermer tous les esclaves? »

Terrifié par cette sanglante ironie, l'agha gardait un morne silence.

« Parle donc! parle! lui disait le pacha. Est-il vrai que mon gendre le généralissime de notre sainte milice, ait pris honteusement la fuite devant cette armée d'infidèles!

— Eh bien! que voulais-tu donc que je fisse? répondit enfin l'agha avec effort. Trois fois je me suis précipité avec rage contre ces chrétiens maudits, et toujours ils sont restés inébranlables. Par Allah, il faut qu'un puissant génie les protège, ou qu'on les ait ferrés les uns aux autres. »

Loin de s'apaiser par cette excuse, la fureur du dey, jusque là concentrée, éclata en injures.

« Chien, esclave, poltron! s'écria-t-il avec rage, en s'élançant contre l'agha et en lui crachant au visage; va-t-en, sort de ma présence, misérable! Si tu n'étais l'époux de ma fille, je te ferais à l'instant précipiter sur les gauches.

Ibrahim attéré, s'inclina respectueusement et alla cacher sa honte au fond de sa villa mauresque, où il ne tarda pas à recevoir l'avis de sa grâce, obtenue par l'intercession de sa femme, toute puissante sur l'esprit du dey.

Le plateau redevenu désert, ne fut plus traversé que par quelques chasseurs ou touristes, dont les pieds venaient souvent se heurter contre des boulets et des éclats de bombes ou d'obus. Treize ans plus tard, un arrêté du 11 juillet 1843 autorisait les Trappistes à fonder, dans

le voisinage du camp et du lieu où se donna la bataille, un établissement agricole; la concession du terrain comprenait une étendue de 1,020 hectares.

Le 19 août de la même année, les Trappistes vinrent planter leur tente, à l'ombre des bouquets de palmiers près desquels s'étaient dressées les tentes luxurieuses d'Ibrahim et des beys d'Oran et de Constantine. Le lendemain, ils célébraient, sur un autel de gazon, la mémoire des guerriers tombés glorieusement à Staouëli, puis commençaient à leur tour, à livrer d'autres combats, ceux du travail, tout en priant et en faisant la charité.

Les premières années furent rudes, malgré les subventions en argent, en bestiaux, en semences, le concours de cent cinquante condamnés militaires pour la construction et les défrichements, et enfin, les aumônes pieuses et les ressources personnelles de quelques religieux. Mais, grâce au R. P. François Régis, qui réunissait toutes les qualités nécessaires à l'accomplissement de la mission dont il était chargé, les Trappistes surmontaient tous les obstacles, et le désert de Staouëli fut transformé comme par magie.

Une abbaye, une ferme, des ateliers, un moulin à farine où l'eau arrive par un acqueduc, un matériel, un nombreux bétail, de belles plantations d'arbres, des vignes couvrant une étendue de plus de six hectares, un verger, des cultures diverses sur une immense étendue, constituent la colonie agricole de Staouëli, où les Trappistes pourront enfin, selon leurs désirs, distribuer autour d'eux, à tous ceux qui en auront besoin, les fruits de leurs économies, sans compter le bien qu'ils ont fait et qu'ils font en prêchant d'exemple la résignation et la patience aux malheureux, la charité aux riches, l'amour du travail et la persévérance aux ouvriers, et la vraie fraternité à tous.

Quand on a franchi la porte d'un avant-corps dont l'entrée est interdite aux femmes, ainsi qu'on peut le lire sur une des parois de la porte du concierge, on aperçoit en avant de l'abbaye le groupe célèbre des palmiers qui abritent désormais la statue de la sainte Vierge, dont le nom, sous le titre de Notre-Dame de Staouëli, est le vocable de la Trappe, d'abord monastère, et érigé en abbaye en 1846.

L'abbaye proprement dite, dont la première pierre a été posée sur un lit de boulets et d'obus provenant du champ de bataille, forme un rectangle de cinquante mètres de côté; le milieu est occupé par un jardin entouré d'un cloître à deux rangs d'arcades au rez-de-chaussée et au premier étage. Ce cloître est l'œuvre d'un frère, Italien d'origine, qui mourut après l'avoir achevé en 1848.

La chapelle, qui occupe toute une aile, la cuisine et le réfectoire au rez-de-chaussée, les dortoirs pour cent Trappistes et l'infirmerie au premier étage, sont d'une simplicité plus que primitive. Là on ne trouve que le strict nécessaire, et encore!

Des inscriptions qui rappellent le néant et les misères de la vie, celle-ci entre autres : *S'il est triste de vivre à la Trappe, qu'il est doux d'y mourir!* couvrent l'extérieur et l'intérieur des murs. Des écriteaux indiquent à chaque frère, les corvées du cloître ou les travaux extérieurs de la saison.

A gauche de l'abbaye est la ferme proprement dite, grand carré de soixante mètres, avec son beau et immense matériel et ses troupeaux. Le cimetière est à droite, et bien des Trappistes y reposent déjà! Un mur clôt les cinquante hectares qui renferment les bâtiments, le verger, les vignes, l'orangerie et les cultures industrielles.

La culture de la vigne prend une grande extension en Afrique, et surtout à Staouëli; déjà on est arrivé à perfectionner le vin qui réellement est très bon; je puis vous l'assurer, je l'ai goûté. Les qualités supérieures des vins des Trappistes peuvent déjà rivaliser avec avantage avec les vins d'Espagne, et il y a lieu d'espérer qu'ils l'emporteront bientôt. C'est d'un heureux augure pour la France, qui, en ce moment, subit les ravages du phylloxera.

Vous connaissez le phylloxera, cet insecte qui a déclaré la guerre à tous nos vignobles, et dont les ravages s'exercent avec une telle rapidité et une telle extension, que, dans un avenir plus ou moins éloigné, la vigne, cette plante éminemment française, aura disparu du sol de la patrie. Je sais bien que l'Académie des sciences s'occupe de cette question, mais, vous le savez comme moi, l'Académie est une bonne vieille qui va lentement, et qui prononcera son jugement sur la manière de détruire le phylloxera, quand il n'y aura plus de vignes en France; c'est du reste le rôle de toutes les académies, de découvrir un remède infaillible quand il n'est plus temps de s'en servir. Que voulez-vous? tel a été de tout temps le rôle de nos Sociétés savantes, cela sera toujours tant que le monde existera. Heureusement, jusqu'ici, les vignes de l'Algérie ont été préservées, et on a interdit de la manière la plus absolue l'introduction des plants de vigne français. Vous vous rappelez l'effet formidable qu'a produit chez nous l'apparition de cet insecte terrible; tout le monde en était épouvanté, et je me souviens que l'on voyait le phylloxera partout, même chez les animaux, même chez l'homme.

A ce propos, d'un conte il me souvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple...

La Fontaine.

Si vous connaissiez le marquis de N... Vous sauriez comme il est bon, aimable et complaisant; un peu naïf, il est vrai, paraissant croire tout ce qu'on lui dit, et acceptant les plaisanteries avec une bonhomie charmante. Jamais on ne l'a vu conserver de rancune à personne; toujours il est disposé à être agréable, d'une humeur égale, osant parfois se permettre le petit mot pour rire et réussissant toujours. Si je devais faire un jour son oraison funèbre, que n'aurai-je pas à dire de ses œuvres littéraires, philosophiques, prophétiques ?... Hélas ! il ne se doutait guère, quand il offrait à mon admiration son livre sur la *Fin du monde,* que je lui jouerais un tour pendable; c'est cependant ce qui est arrivé. J'ai failli le conduire au tombeau par une mauvaise plaisanterie. Oui, je le crois dans un état désespéré, et ce qui est plus pénible pour moi, et que je ne saurais jamais trop pleurer, c'est à mon occasion et par ma maladresse qu'il a cette attaque. (Je n'ai jamais su faire que des sottises dans ma vie !) Donc ce pauvre marquis de N... est *phylloxéré.* C'est vrai, j'ai eu le malheur de m'en apercevoir et de le lui dire. J'avais cru remarquer dans sa perruque quelque poussière imperceptible, et comme j'étais sous l'impression de la visite que j'avais rendue au phylloxera, à l'Exposition des insectes nuisibles, l'image de ce monstre et des ravages qu'il produit m'avait tout bouleversé. Et puis la signification du mot qui vient du grec me torturait; car c'est un mot grec.

— Savez-vous le grec ? c'est une bien belle langue; il faut apprendre le grec; il faut savoir le grec; sans le grec on ne peut pas vivre. Vous rappelez-vous :

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Il sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE.

Du grec! ô ciel, du grec, il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE.

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Quoi! monsieur sait du grec? Oh! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

MOLIÈRE, *les Femmes savantes.*

Ce n'est pas que le grec ne nuise quelquefois. Témoin ce qui arriva à ce pauvre marquis de N..., quand je lui dis qu'il avait le *phylloxera*. Je le vis pâlir, rougir, perdre respiration.

« O mon Dieu! qu'est-ce que le *phylloxera?*

— C'est un petit animal qu'on ne peut apercevoir qu'à l'aide du microscope; son nom vient du grec, de φυλλον, feuille, et de κερας, corne; vous savez le grec?

— *Phylloxera* vient du grec! Ah! mon Dieu! Et pourquoi vient-il du grec? Est-ce que c'est une importation?

— Non rassurez-vous, ne tremblez pas, je vais vous en donner l'explication; suivez bien mon raisonnement. Le *phylloxera* est l'animal qui a pour mission de détruire la vigne; vous avez annoncé vous-même que vers la fin du monde il y aurait des prodiges, et en voilà! Il s'appelle ainsi parce qu'il se place sous l'épiderme et soulève une petite pellicule qui ressemble à une feuille cornée. Il y a, outre le *phylloxera* de la vigne, le *phylloxera* humain, et c'est celui dont vous êtes attaqué.

« Rappelez-vous, monsieur le marquis, continuai-je, qu'il y a quelques années on a beaucoup conseillé, inutilement, c'est vrai, aux dames de ne plus mettre de faux cheveux, parce qu'on y avait découvert de la *tri-*

chine; eh bien! ce que l'on appelait alors de ce nom n'était que le *phylloxera* humain.

Et le pauvre homme était tout haletant, décomposé, catastrophé.

« Monsieur le marquis, vous avez une perruque; ne vous êtes-vous jamais aperçu qu'il y avait parfois des poussières imperceptibles?

— Oui.

— Phylloxera! N'avez-vous jamais ressenti sur votre crâne dénudé certaines petites démangeaisons!

— Oui.

— Phylloxera! Ne vous est-il pas arrivé de découvrir sur votre cuir non chevelu de petites rougeurs, de petits boutons?

— Oui.

— Phylloxera! phylloxera! toujours le phylloxera!

— O mon Dieu! Oh! oh! oh, mon Dieu! Et c'est dangereux?

— Mortel!

— O mon Dieu! que faire?

— Je vais étudier la question et vous rendrai réponse plus tard.

— Mais si j'allais mourir dans l'intervalle?

— Vous auriez au moins la consolation d'avoir servi d'objet d'étude; car je compte bien vous disséquer, vous analyser, etc., et vous aurez ainsi rendu service à l'humanité, et l'article que je ferai sera très profitable à la société souffrante; vous serez un de ses bienfaiteurs. »

Aujourd'hui notre bon vieux marquis doit aller à *l'Exposition des insectes nuisibles,* car il veut mourir avec la joie et la satisfaction d'avoir vu le monstre qui doit trancher le fil de ses jours. En attendant, il a renouvelé toutes ses perruques, d'après mon conseil; la tranquillité

semble rasséréner son âme, il a une parfaite confiance en moi, j'ai réparé mon imprudence.

Mais revenons aux choses sérieuses.

L'endroit le plus charmant des environs d'Alger et qui rappelle les coteaux les plus pittoresques des environs de Naples, c'est Mustapha, village qui fait face à la mer, en suivant la courbe gracieuse de la baie sur ses pentes. C'est un des villages les plus pittoresquement situés qui existent. Sur ses pentes accidentées s'élèvent, au sein d'une végétation vigoureuse, des myriades de blanches villas. C'est au milieu de ce fouillis de verdure qu'est situé le palais du gouverneur général.

Au point de vue architectural, cette demeure n'a aucun caractère; elle se compose, comme toutes les habitations mauresques, d'une série de corps de logis juxtaposés sans symétrie. La distribution intérieure est plus gracieuse : de vastes salles, admirablement meublées, s'ouvrent sur des jardins et des cours intérieures garnies de fleurs et d'orangers. Du haut des terrasses, plantées avec un luxe intertropical, on découvre la baie qui offre un des panoramas les plus grandioses qui se puissent voir : d'un côté Alger qui s'avance majestueusement dans la mer, de l'autre, les massifs riants qui s'échelonnent sur les coteaux; au pied, la plaine fertile et admirablement coupée de Hussein-Bey; en face, la mer limpide, et sous un ciel bleu et chaud, les cimes du Djurdjura, éternellement argentées par la neige.

Près de là s'étend le champ de manœuvres, vaste plaine magnifique encadrée par Alger, la mer, le chemin de fer d'Alger à Oran, le Hamma et les plateaux de Mustapha. C'est là que les chasseurs viennent s'exercer à l'équitation et au maniement des armes. Le champ de manœuvres sert également de champ de Mars pour les revues, et, enfin, pendant le mois de septembre, de *turf*, sur

lequel Français et indigènes se disputent le prix des courses.

A droite de la route, on voit la koubba de Sidi Mohammed-el-Rhaman-Bou-Kobrin. Ce marabout, originaire d'Alger, florissait sous Mustapha pacha, c'est-à-dire entre les années 1789 et 1805. Peu de temps avant sa mort, il s'était établi chez les Béni-Smaïl, tribu centrale du pays des Guechtoula, la plus puissante de cette confédération du canton de Bout'ni. Cet homme avait fondé une confrérie religieuse, qui eut d'autant plus de succès qu'elle était toute nationale et ne dépendait pas, comme les autres, de chefs nés et vivant dans des pays étrangers. Aussi ses compatriotes, apprenant sa mort, envoyèrent chez les Beni-Smaïl quelques-uns de leurs frères algériens les plus résolus et les plus habiles qui réussirent à rapporter son corps. Il fut enterré au *Hammah*, dans l'endroit où fut élevé sa koubba, et où il demeurait probablement avant son départ pour le Djurdjura.

Quand les Kabyles s'aperçurent que la tombe avait été violée, ils entrèrent dans une grande colère, mais ils ne tardèrent pas à s'apaiser lorsque, vérification faite, ils reconnurent que le corps du saint était intact et à la place où on l'avait inhumé. Et cependant ce même corps se retrouvait également intact au Hammah.

L'illustre marabout s'était miraculeusement dédoublé, ce qui lui fit donner le surnom de Bou-Kobrin, l'homme aux deux tombes.

L'ordre religieux de Mohammed-ben-Abd-el-Rhaman jouit d'une telle réputation dans le pays, et possède, ou du moins a possédé une si grande importance politique, que l'émir Abd-el-Kader eut soin de s'y faire affilier, à l'époque où il espérait encore faire entrer les Kabyles, dans la vaste confédération hostile qu'il organisait contre nous.

En suivant la route d'Alger à Kouba, on trouve, au pied des collines et à la hauteur du jardin d'essai, *le joli café du Hammah,* que les Européens connaissent sous le nom de *café des Platanes.* Avant de pénétrer dans le jardin du Hammah, entrons dans le café, nous aurons un nouveau sujet de mœurs à étudier, je vous y offre une tasse de café.

A l'ombre des platanes, plusieurs grandes nattes sont étendues, et les consommateurs s'y tiennent habituellement assis sur leurs jambes croisées, ou bien couchés à demi et appuyés sur le coude. L'officine du *gawadj* ou cafetier, placée en face de l'arbre du milieu, renferme des bancs recouverts de nattes, où l'on ne vient guère s'asseoir que dans la mauvaise saison. Auprès d'un fourneau où l'eau bouillonne continuellement, se trouve le mortier dans lequel on pile le café : au-dessus est suspendu un tableau destiné à recevoir le nom de ceux des habitants, qui inspirent assez de confiance pour qu'on puisse se hasarder à leur ouvrir un crédit. Des pipes, quelques petits tabourets en bois et deux ou trois damiers constituent le reste de l'ameublement.

Le cafetier du Hammah, sans inquiétude sur ses échéances, sans crainte jalouse des succès de ses confrères, partage sa journée entre son humble laboratoire et le lieu où siègent ses pratiques. Armé de pinces en fer, on le voit s'empresser de déposer le *djemrah* ou charbon ardent sur la pipe d'un fumeur, ou bien offrir à l'appréciation éclairée d'un amateur, le *fendtal* (tasse), rempli d'un café savoureux, qui ne grèvera le budget du consommateur que d'une faible dépense de cinq centimes. Quand il n'est pas occupé à ce service, il se tient gravement devant son fourneau, où il se livre à la confection de la liqueur, opération chimique qu'il renouvellera à chaque moment et sans se donner beaucoup de peine.

Lorsque l'eau est arrivée au degré d'ébullition, il y jette du café pilé, puis il la remet au feu pendant quelques secondes; après quoi, il la retire, la transvase plusieurs fois d'une bouilloire dans une autre, et verse enfin la liqueur dans de très petites tasses sous lesquelles il place une espèce de coquetier en cuivre, sans pied, qui remplace nos soucoupes. Si, avant de boire, on prend la précaution de laisser le marc se précipiter, on a une boisson agréable et légère; elle apaise efficacement la soif et dispense de charger l'estomac de liquides qui excitent la transpiration, débilitent le corps et le prédisposent aux fièvres et aux dysenteries.

Boire du café n'est pas l'unique plaisir que les indigènes se procurent dans ces sortes d'établissements; ils s'y livrent aussi à plusieurs jeux, parmi lesquels celui des cartes occupe la principale place. Le jeu de dames est aussi un de leurs amusements favoris. Les cases des damiers, au lieu d'être distinguées par des alternances de blanc et de noir, sont les unes en relief et les autres en creux. Ils substituent à nos disques en bois, deux sortes de pièces dont les unes ont la forme de tours, et les autres celle de pions du jeu d'échecs.

Les séances du *Rawi* ou conteur, sont le genre de diversion qui attire le plus d'affluence dans un café maure. C'est principalement à l'époque du Ramadan, que ce personnage déploie toute la richesse de son imagination, ou pour mieux dire toute la fidélité de sa mémoire. Le recueil des *Mille et une Nuits* fait presque toujours les frais de ses narrations, et lorsque, par hasard, il raconte de son propre fonds, ses improvisations ont souvent un caractère d'obscénité qui révolterait les oreilles européennes. Le débit et l'élocution sont également monotones : ils rappellent tout à la fois le genre d'éloquence des bonnes femmes de nos villes de France, lorsque pendant

une veillée d'hiver, elles font trembler leur auditoire enfantin, au récit des terribles aventures de Barbe-Bleue, etc.

Les distractions que nous venons d'énumérer, ne sont pas les seules que les Algériens se permettent dans leurs cafés; il en est quelques-unes que les musulmans rigides ont bien soin de s'interdire, mais que certains autres se donnent assez volontiers. Sans avoir recours aux liqueurs fermentées que le Coran interdit d'une manière formelle, ils trouvent moyen de se procurer une ivresse grave et paisible, tout à fait en rapport avec leur caractère habituel. Pour arriver à cet état particulier qu'ils appellent le *kif,* ils font usage de divers ingrédients. Les uns prennent l'*âfioum* (opium) les autres mâchent une espèce de fève, qu'ils appellent *bouzaga,* et qui a la propriété, disent-ils, de faire périr tous les animaux que la nature a ornés d'une queue (*zaga*), ce qui a motivé le nom par lequel on la désigne. Il en est aussi qui mangent une pâte opiacée, le *mâdjoun :* ce sont principalement les femmes qui se montrent avides de cette substance. Le *boundje* figure encore dans cette nomenclature; mais, ce qui est vraiment recherché par les amateurs du *kif,* c'est le *hatchisch* ou chanvre, haché menu que l'on fume dans de très petites pipes affectées à cet usage.

L'ivresse qui résulte de l'emploi de ces diverses substances a, généralement, un caractère tranquille : les individus chez lesquels on l'observe, ont les yeux brillants et le teint animé; tantôt un rire sans objet contracte leur visage : tantôt, au contraire, une torpeur mélancolique assombrit leur physionomie.

Le *jardin du Hammah* ou *jardin d'essai,* qui se trouve près de là, a été créé en 1832. Il offre deux sections bien distinctes; l'une la partie plane, entourée par un boule-

vard et les routes d'Alger à Aumale et d'Alger à Constantine; l'autre, la partie montagneuse, située au midi, et séparée de la première par la route d'Alger à Aumale : son entrée est en face du café des Platanes.

La partie plane est divisée en carrés parallèles, où sont cultivées les plantes, pépinières avec plates-bandes larges de 3 à 4 mètres, réunissant, par groupes de familles, toutes les plantes d'un intérêt horticole reconnu. Elle est coupée par trois grandes allées longitudinales, d'une beauté merveilleuse : l'allée des Platanes, vis-à-vis de l'entrée principale : l'allée des Palmiers, plantée en 1847, terminée par un oasis de soixante-douze palmiers, bordée par le chemin de fer et la mer : enfin l'allée des Magnolias et des Ficus. Ces trois grandes allées sont elles-mêmes coupées par trois allées transversales, parmi lesquelles l'allée des Bambous, l'allée des Chamœrops (Palmier à chanvre) et l'allée des Lataniers.

Dans un angle, au midi, est dessiné un jardin anglais, au milieu duquel est un lac d'une assez grande dimension, où prospèrent à l'envi des plantes aquatiques.

La direction du jardin a étendu ses recherches à quelques espèces d'animaux dont l'emploi serait utile en Algérie. Le problème de la reproduction de l'autruche est aujourd'hui parfaitement résolu, et le jardin possède actuellement un fort joli troupeau, dont il sera facile d'augmenter le nombre. Le casoar d'Australie, proposé comme viande de boucherie, s'est après plusieurs essais infructueux, reproduit pour la première fois, en Algérie, dans l'année 1870. D'heureux résultats ont été également obtenus sur les alpacas, les lamas, les zèbres, les gazelles.

Il nous reste à parler de la partie haute du jardin, couverte de végétaux du plus grand intérêt forestier. Des allées s'entrecroisant permettent d'arriver au sommet. Les essences de végétaux acclimatés sont pres-

que toutes de la Nouvelle-Hollande et du Cap. Parmi les espèces qui figurent dans cette partie élevée du Hammah, on remarque les *Eucalyptus globulus*, ces arbres d'une végétation extraordinaire, appelés à rendre desi grands services.

A quelques pas du jardin d'essai, sur la plage, et non loin de l'*Oued-Krenis,* plus connu sous le nom du *ruisseau,* on voyait la koubba de *Sidi-Belal,* à moitié enfoncée sous les sables. C'est là, dit M. de Rouzé, que les nègres d'Alger venaient, chaque année, célébrer l'*Aïd-el-Foul,* la fête des Fèves. Cette fête avait lieu un mercredi, à l'époque appelée *Nissam* par les indigènes, c'est-à-dire, celle où commence à noircir la plante qui porte les fèves. Jusque-là les nègres s'abstenaient de manger de ce légume.

Les traditions ne sont nullement d'accord au sujet de Sidi-Belal, si fort en honneur parmi les nègres : quelques-uns croient pouvoir le rattacher au Belal, esclave noir de Mohammed, qui embrassa l'islamisme l'un des premiers. Cette version ne paraît guère admissible, malgré l'identité du nom de Belal, qui fut effectivement le premier noir musulman.

Affranchi par Mohammed, il avait été chargé par lui de la surveillance des fontaines. Mais les sacrifices et les cérémonies de la fête s'accordaient peu avec l'honneur qu'on voulait lui faire. Les nègres, dans leur pays natal, sont encore tous adonnés à l'idolâtrie : ils ne reconnaissent en rien la religion de Mohammed, à laquelle ils ne sont initiés qu'après être tombés au pouvoir des musulmans.

En reproduisant donc à Alger, une fête qui leur rappelait leur pays natal, il est peu probable qu'ils eussent en vue de glorifier un souvenir des premiers jours de l'islamisme. Si l'on considère en outre que, sous le gouver-

nement des Turcs, alors que toutes les fêtes musulmanes étaient célébrées avec une rigoureuse observation, jamais les nègres n'avaient évoqué la mémoire de leur patron, et qu'ils n'avaient commencé à la faire qu'à l'abri de la tolérance des cultes, on sera conduit à chercher une autre origine.

Le nom de Belal semble rappeler Belus ou Baal, ou Bel, ce dieu importé en Afrique par les Phéniciens, et à qui on offrait des sacrifices d'animaux de toutes espèces; et l'Aïd-el-Foul pourrait bien n'être autre chose qu'une trace, persistant à travers les siècles, du culte rendu à ce faux dieu. Du reste, le sacré était mêlé au profane dans le cérémonial de cette fête.

Elle consistait d'abord à célébrer le Fatha ou prière initiale du Coran et à égorger ensuite un bœuf, des moutons, des poulets, au milieu de danses et de chants. Le bœuf destiné au sacrifice était préalablement couvert de fleurs; sa tête était ornée de foulards, et ce n'était qu'après que les sacrificateurs avaient exécuté des danses, dans lesquelles ils tournaient sept fois dans un sens et sept fois dans un autre, que l'animal recevait le coup mortel. La manière dont l'animal subissait la mort, soit qu'il tombât subitement sous le couteau qui l'avait frappé, soit qu'il s'agitât dans une pénible et lente agonie, était le sujet de pronostics heureux ou malheureux qu'interprétaient aussitôt les aruspices noirs.

Après le sacrifice, commençait la danse nègre. La troupe des enfants du Soudan se dirigeait vers un bassin carré rempli d'eau, consacré à *Lella-Houa,* sainte femme qui est également en grande vénération chez eux. Dans ce moment, on voyait des individus, hommes ou femmes, se précipiter, ruisselants de sueur, dans les eaux de la mer, d'où leurs compagnons avaient grand'peine à les retirer.

D'un autre côté, et sous des tentes improvisées, les négresses s'occupaient à faire cuire les fèves, les premières que les nègres devaient manger de l'année, et qui servaient d'assaisonnement au mouton et au couscoussou, base du festin. Tout le reste de la journée se passait en danses et en chants, auxquels la musique appelée *desdeba*, c'est-à-dire l'horrible tapage si aimé des nègres, servait d'accompagnement. Les autres musulmans, habitants d'Alger, s'abstenaient en général d'assister à ce spectacle. Il n'en était pas de même des femmes qui, probablement excitées par les récits de leurs négresses y venaient en foule. Il est juste de dire cependant que les femmes qui appartenaient aux principales familles ne figuraient pas dans ces réunions.

Nous continuons ensuite notre excursion par Koubba, ainsi appelée en souvenir d'une chapelle qui fut construite en cet endroit, en 1545, par Hadj pacha. Ce village possède une maison d'orphelins dite de la Sainte-Enfance, un séminaire et une église dont l'immense coupole s'aperçoit de loin : nous visitons ensuite la Maison-Carrée, où se trouve un orphelinat créé par Mgr l'archevêque d'Alger, et nous rentrons à la ville.

CHAPITRE XV.

Excursion à Bou-Farik. — Le marché arabe. — Beau fait d'armes de nos soldats. — Blidah la petite rose. — Mort stoïque de Yahia agha. — Les plaines de la Mitidja et les gorges de la Chiffa. — Le marabout Bou-Chakour, l'homme à la hache. — Pourquoi il est si vénéré des habitants de ces contrées. — Koléah ; le marabout Sidi Embarek. — Singulier moyen qu'il emploie pour la conservation des semences. — Originalité de sa vie. — Castiglione et Bérard. — Le Tombeau de

la chrétienne (Kbour-er-Roumia). — Cherchell et les ruines de Cæsarea. — Rovigo. — La koubba de Sidi Sliman. — Les eaux de Hammam-Melouan. — Comment ces eaux guérissent toutes les maladies; manière de s'en servir; mystères religieux qui s'y célèbrent.

Notre excursion sera longue et nous devrons y employer deux ou trois jours, car nous allons faire une tournée assez grande. Nous prenons le chemin de fer à Alger, et la première station d'arrêt sera Bou-Farik.

En 1830, dit un auteur, c'était un marais inhabitable, rempli de sangliers et de bêtes fauves : quelques rares sentiers le traversaient, suivant les terrains les plus fermes; ils aboutissaient tous à un endroit un peu plus élevé, au milieu duquel se trouvait une blanche koubba dédiée à Abd-el-Kader-el-Djilani, et un puits ombragé par quatre trembles aux branches desquels flottaient de petits bouts de corde, et quelquefois à ces cordes un corps humain se balançait dans l'espace. Ces arbres étaient des gibets, la justice des kaïds, le Montfaucon de l'Algérie. Deux figuiers et un palmier se dressaient sur le point où fut établi plus tard le cimetière de la colonie, où longtemps le sulfate de quinine se débita avec rang de consommation.

Tous les lundis, les Arabes se réunissaient, comme aujourd'hui, sur ce point central de la Mitidja, échangeaient leurs bestiaux, leurs marchandises, et se hâtaient de quitter ce lieu pestilentiel pour retourner à leurs tentes avant la nuit, dont l'approche était redoutée par tout homme en possession de quelque argent.

On ne sait pas en France ce que c'est que le marché de Bou-Farik.

Il serait fort difficile aux bourgeois de Paris de se faire une juste idée de ce marché, qu'ils comparent peut-être aux foires de Pontoise, mais dont, en réalité, l'importance est immense.

Il n'y a à Bou-Farik ni maisons, ni tentes, ni cabanes; ce n'est pas un village construit où vivent des tribus avec leurs troupeaux; rien à la vue ne rappelle l'idée d'un marché. Bou-Farik est un nom donné à une vaste étendue de terrain, que signalent seulement un marabout à gauche, et un bouquet d'oliviers avec un puits à droite. Comme je viens de vous le dire, chaque lundi, à deux ou trois cents pas de ce groupe d'arbres, les Arabes de la plaine et de la montague viennent planter, pour quelques heures seulement, les piquets de leurs tentes et étaler les denrées de leur pays; les troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, de chevaux; des graines, des légumes, des tissus, enfin, toutes les productions naturelles ou fabriquées de leurs haouchs et de leurs douars. On voit rassemblés, dans cette immense plaine, quatre à cinq mille Arabes qui, depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, vendent ou achètent.

Aujourd'hui, Bou-Farik, bâti sur un terrain malsain, dans un endroit où, selon le dicton, les corneilles ellesmêmes ne pourraient vivre, Bou-Farik, à force de travaux d'assainissement exécutés par des colonies sans cesse renouvelées, a fini par devenir très prospère. C'est un pays abondant en fruits, un verger normand soigné, fertile, rempli d'odeur d'étable et d'activité champêtre, la vraie campagne et les vrais campagnards.

A cinq kilomètres plus loin, c'est le hameau de Beni-Mered, célèbre par un beau fait militaire. Le 11 avril 1841, dit M. de Castellane, la correspondance d'Alger partit de Bou-Farik, sous l'escorte d'un brigadier et de quatre chasseurs d'Afrique; le sergent Blandau, seize hommes d'infanterie du 26e régiment de ligne rejoignant leur corps, et un sous-aide major faisaient route avec eux. Ils cheminaient tranquillement, sans avoir aperçu un

Arabe, quand tout à coup, du ravin qui précède Beni-Mered, trois cents cavaliers s'élancèrent sur la petite troupe. Le chef courut au sergent et lui cria de se rendre. Un coup de fusil fut sa réponse et, se formant en carré, nos soldats firent tête à l'ennemi. Les balles les couchaient à terre un à un, les survivants se serraient sans perdre courage. — Défendez-vous jusqu'à la mort, s'écria le sergent, en recevant un coup de feu; face à l'ennemi! Et il tomba aux pieds de ses compagnons.

Des vingt-trois hommes il en restait cinq, couvrant de leur corps le dépôt qui leur était confié, quand un bruit de chevaux lancés au galop réveilla leur ardeur. Bientôt, d'une nuée de poussière sortirent des cavaliers qui, se précipitant sur les Arabes, les mirent en fuite. C'était Joseph de Breteuil et ses chasseurs. A Bou-Farik il faisait conduire les chevaux à l'abreuvoir, lorsqu'on entendit la fusillade. Aussitôt, ne laissant à ses hommes que le temps de prendre leurs sabres, M. de Breteuil partit à fond de train, suivi des chasseurs montés au hasard. Le premier il se jeta dans la bagarre, et, grâce à sa rapide énergie, il put sauver ces martyrs de l'honneur militaire. Aussi le sauveur fut-il compris dans la récompense glorieuse : la même ordonnance nomma membre de la Légion d'honneur M. de Breteuil et les cinq compagnons de Blandau.

Le chemin de fer nous conduit à Blidah, distante d'Alger de cinquante et un kilomètres. Blidah est une ville charmante par sa situation, la plus agréable du monde, et par la fertilité de son sol. Elle est bâtie à l'extrémité de la plaine, au pied des premiers contreforts de l'Atlas. De hautes montagnes la dominent, des eaux vives l'arrosent, des orangers toujours verts, toujours en fruits, l'entourent et pénètrent jusque dans la blanche enceinte de ses maisons. Une ardeur enivrante, un air tiède vous

enveloppent, vous pénètrent et vous bercent de je ne sais quelle langueur active. Il semble que sous l'influence énervante de ces parfums, de ce soleil, de ces eaux murmurantes, il soit plus difficile qu'ailleurs de se défendre de l'oisiveté et des mauvais conseils. Mohammed-ben-Youssef de Milianah a dit de Blidah : « On vous appelle une petite ville, et moi, je vous appelle une petite rose ! »

Du point élevé et central où elle est assise, cette ville offre un des plus beaux panoramas que la nature ait créés : l'œil embrasse une vaste étendue de pays ; à l'ouest, il plonge et se perd dans les profondeurs de la plaine des Hadjoutes et va s'arrêter sur les montagnes voisines de Cherchell ; à l'est se déroule la Mitidja ; en face et sur une étendue considérable, l'horizon est borné par les collines du Sahel, dont quelques coupures laissent apercevoir la mer. Les montagnes qui entourent Blidah sont fort élevées ; elles sont couvertes de neige jusqu'à la mi-mai, et leur cime est couronnée de chênes balottes, dont les glands nourrissent un grand nombre d'habitants de ces contrées. On y voit des ravins profonds et très fertiles, remplis d'arbres fruitiers arrosés par des sources d'eaux vives aussi pures que le cristal. Les frênes, les peupliers blancs, les micocouliers, s'y élèvent à une grande hauteur et offrent partout de délicieux ombrages.

On ne trouve à Blidah aucune trace de monuments antiques, et ses édifices n'ont rien de remarquable. La tradition locale fait remonter son origine à l'époque de la conquête turque, et lui donne pour fondateurs une famille de marabouts. Les tombeaux très remarquables et très vénérés de ces personnages existent encore aujourd'hui, dans un village situé à une heure de distance dans la montagne, près de la source de l'oued El-Kébir ; ce sont les trois koubbas de Mohammed-El-kebir et de ses deux fils.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, Blidah, grâce à son heureuse situation, à son territoire fertile, à son climat salubre, était devenue en peu de temps l'une des villes les plus importantes et les plus riches de l'intérieur. En 1825, époque du tremblement de terre qui renversa cette ville, dispersa ou fit périr plus de la moitié de ses habitants, sa population s'élevait de 15,000 à 18,000 âmes; en 1830, elle en comptait à peine 5 ou 6,000; elle s'élève aujourd'hui à 15,225, y compris ses annexes.

Blidah formait autrefois une ville compacte, percée de quelques rues et de beaucoup d'impasses; elle possède maintenant des places, entre autres, la *place d'Armes*, entourée de maisons à arcades et de rues bien alignées. Les habitations sont construites sur le même modèle que celles d'Alger; presque toutes les rues se coupent à angles droits, et chaque carrefour est orné d'une fontaine. Les édifices religieux y sont en très petit nombre; une seule mosquée mérite d'être remarquée. Quant aux jolies maisons mauresques, à un rez-de-chaussée, avec galeries et cour plantée de vignes et d'orangers qu'il faut chercher dans le haut de la ville, elles disparaissent de jour en jour, comme ont disparu ces petites rues garnies de boutiques et de cafés, abrités du soleil par des treillis au-dessus desquels s'élançaient quelques minces et gracieux minarets.

Blidah était pour les Arabes une ville de plaisir, ainsi qu'un grand centre qui mettait les populations de l'intérieur en contact avec celles de la côte, et où venait aboutir presque tout le commerce d'une grande partie de la plaine, de la montagne, de la province de Titery et même du haut Chélif.

Les eaux de l'oued El-Kébir, habilement ménagées, y faisaient mouvoir une quinzaine de moulins à blé; elle possédait de nombreuses tanneries et jouissait d'une

certaine renommée pour ses ateliers de teinture, la préparation du maroquin, la fabrication d'articles d'habillement, de chaussure, de harnachement et surtout d'instruments aratoires.

Au nord, on voit les célèbres orangeries dont une grande partie a été détruite par les nécessités de la guerre et de la voirie; mais, celles qui restent encore, sont vraiment aussi belles à voir que productives pour leurs propriétaires. On compte, non compris 40,000 plants, près de 50,000 orangers, citronniers, cédratiers et orangers chinois, dont les produits sont bien connus aujourd'hui sur les marchés de Paris.

A l'ouest de la ville sont : le jardin public et le bois sacré d'oliviers séculaires, où se tient le marché arabe du vendredi.

Louis Veuillot rapporte dans son ouvrage : *les Français en Algérie*, une histoire qu'il a entendu raconter par un Arabe à Blidah : c'est la mort stoïque de Yahia agha, digne d'être comparée à celle de Socrate. Vous me saurez gré de lui en emprunter le récit :

« Sous le gouvernement du dernier bey, en 1827, Yahia était agha des Arabes, c'est-à-dire à peu près généralissime de la république, avec un plein pouvoir de vie et de mort sur toute créature en dehors des murs d'Alger. C'était un homme juste et bon, qui n'usait de son autorité, que pour punir les coupables et protéger les innocents.

« Les Arabes le chérissaient; leur amour le rendit suspect : on l'accusa d'avoir conspiré. Rien n'était plus faux : néanmoins il tomba en disgrâce.

« Fort de sa conscience, il ne daigna pas se défendre, et demanda seulement de pouvoir habiter Blidah aussi longtemps qu'il aurait le malheur de déplaire à son maître. Ce qu'il désirait lui fut accordé, car Hussein

avait assez d'amitié pour lui, et répugnait un peu à le faire étrangler sur une dénonciation que rien ne justifiait. Yahia partit; ses ennemis le virent avec joie s'éloigner : il se mettait ainsi à leur discrétion. Bientôt ces perfides allèrent trouver le dey et lui parlèrent de la sorte :

« — O Effendi, Yahia t' a demandé la grâce d'habiter Blidah; il y demeure, et c'est surtout maintenant qu'il est dangereux. Personne n'ignore que toutes les tribus de la plaine et toutes celles de la montagne qui entourent cette ville, et Hadjoutes, et Beni-Salah, et Soumatra, et Mouzaïa, et toutes les autres lui sont dévouées. Que fera-t-il? pour se venger, il en formera une troupe avec laquelle il viendra vous assiéger dans Alger. Il faut qu'il meure. »

« Hussein les crut. Il fit venir son chaouch Hadj-Ali, qui avait été précédemment au service de l'agha, et lui dit :

« Prends une troupe d'hommes sûrs. Fais-toi accompagner du mezouard (officier de police faisant fonction de bourreau), et rends-toi tout de suite à Blidah, en calculant la marche de manière à arriver pendant la nuit. Tu feras cerner par la troupe la maison de Yahia, et lorsque tu seras bien sûr que personne ne peut échapper, tu entreras avec le mezouard, vous saisirez Yahia et vous l'étranglerez. Voici mon firman.

« Aussitôt Hadj-Ali, le mezouard et plusieurs chaouchs, suivis d'une petite troupe de cavaliers résolus, se mettent en route. Cependant le secret n'avait pas été si bien gardé, que les nombreux amis de l'ancien agha n'eussent pu soupçonner quelque chose. On dit que Hadj-Ali, dont la triste contenance parlait assez haut, laissa échapper à dessein quelques paroles qui, sans le comprendre lui-même, révélaient le danger de son bienfaiteur. Un

homme dévoué monta un excellent cheval, qui avait été dans les écuries de Yahia, et qui n'y avait reçu que de bons traitements; car Yahia, fidèle aux injonctions du Coran, était doux et miséricordieux envers les animaux et envers les hommes. Le cheval et le cavalier firent si bien qu'ils devancèrent la troupe d'Hadj-Ali. La funeste nouvelle est donnée. On avertit Yahia que les bourreaux sont en route, qu'ils vont arriver, et on le conjure de chercher son salut dans une prompte fuite que chacun sera heureux de protéger, car il n'est personne qui ne consente à braver pour le sauver la colère du pacha. Il ne lui faut qu'une heure pour gagner les Beni-Salah ou les Beni-Menad. Une fois là, il peut se mettre en défense et marcher sur Alger. Certainement toute la plaine grossira son monde : il lui sera aisé de prendre la ville; et, en s'emparant de la première place de l'État, il se vengera d'un maître ingrat et cruel et de tous ses ennemis. Yahia ne répond que par un refus, disant qu'il veut attendre les ordres de son prince, et que, s'il est vrai qu'on songe à le priver de la vie, ce n'est pas une chose à laquelle il tienne tant, et qu'il saura bien mourir. Ni les raisons, ni les prières ne lui sont épargnées pour l'amener à changer de résolution : tout est inutile.

« Cependant la nuit est venue. Ali, les chaouchs, le mezouard pénètrent dans la ville. Tandis qu'en silence ils cernent la maison, les fidèles domestiques de l'agha, sans consulter leur maître, s'empressent, en silence aussi, de la barricader. Cela fait, et d'autres dispositions étant prises, ils se présentent devant Yahia et tentent un dernier effort :

« Seigneur, lui disent-ils, les bourreaux sont arrivés et ils entourent votre maison. Actuellement personne ne peut sortir d'ici; mais nous avons barricadé la porte,

et personne ne peut entrer. Vous ne sauriez douter qu'on en veut à votre vie.

— Je n'en doute pas, dit Yahia.

— Vous n'avez, reprirent-ils, qu'un mot à dire pour la sauver. Du haut de la terrasse, nous avertirons un ami qui est prêt à se rendre dans les tribus : il leur fera connaître le danger où vous êtes, et, en moins de trois heures, elles seront ici, assez fortes pour vous délivrer : qu'elles puissent seulement voir un mot écrit par vous, elles vous emmèneront à la montagne. Si vous ne voulez pas faire la guerre au pacha, vous n'aurez qu'à rester tranquille chez ces amis fidèles, personne ne sera si hardi que de vous aller chercher.

« Yahia, sans changer de visage, leur répondit tranquillement : « Ici ou ailleurs, connaissez-vous un lieu où je ne doive pas mourir un jour? Mais, si je m'enfuis, je mourrai comme un lâche, puisque j'aurai craint la mort, et comme un traître, puisque je me serai révolté. Plus tard, on me fera justice, et l'on dira ce que c'était que Yahia.

« Sans permettre qu'on ajoute une parole, sans prendre garde aux sanglots et aux gémissements qui éclatent autour de lui, et qu'on s'efforce d'étouffer pour ne pas donner l'éveil aux gens du pacha, Yahia, de cette voix à laquelle nul ne pouvait désobéir, ordonne qu'on ouvre immédiatement la porte de la maison. Les bourreaux entrent et n'ont pas même la peine de frapper.

« Ali s'approche de Yahia et lui présente ensuite le firman : — Effendi, lui dit-il. Voici l'ordre de notre maître.

— C'est bien, dit l'agha, donnez-moi seulement une heure pour faire mon testament, embrasser ma famille et faire mes prières.

— Seigneur, répond le chaouch, je ne puis, l'ordre est formel, et doit être exécuté sans délai. »

« Yahia, toujours aussi tranquille que s'il s'agissait d'un autre, dit de nouveau : — C'est bien. Il donne paisiblement l'ordre à ses serviteurs de placer une natte dans la cour au pied d'un bel oranger qui étendait ses branches chargées de fleurs sur une fontaine limpide et murmurante; il fait mettre sur cette natte un tapis et, pour ne pas perdre de temps, après s'être purifié avec l'eau de la fontaine, tout en récitant la prière il ôte lui-même ses vêtements. Ayant achevé, il se place sur le tapis et dit : — Je suis prêt!

« Alors le mezouard s'avance; mais Yahia le repousse d'un geste dédaigneux : — Non, dit-il, que ce soit Ali.

« — Effendi, s'écria Ali en pleurant, comment oserais-je porter la main sur vous? Vous avez été mon maître, et vous m'avez comblé de bienfaits.

— Est-ce toi, mon fils, qui me fais mourir? Tu n'es qu'un instrument comme ce lacet. Mais puisque je meurs innocent, je ne veux pas que ce soit de la main de ce chien, habituée à ne se porter que sur de vils criminels, qui me donne la mort : je veux une main choisie par moi, la main d'un ami!

« Alors Ali, tout tremblant, lui passe le lacet autour du cou. Yahia, d'une voix ferme dit encore. « *Allah akbar!* Dieu est grand! » et meurt avec un sourire.

« Il était dans la force de l'âge, de petite taille, mais agile, robuste et majestueux. Il portait une longue barbe noire : ses traits aimables commandaient le respect et l'attachement. S'il avait vécu, les Français ne seraient pas dans le pays des Arabes, car il les aurait chassés; ou, par ses sages conseils, il aurait empêché Husseïn pacha de s'engager dans cette funeste guerre. Voilà ce que vous diront tous les Arabes à qui vous parlerez de Yahia agha. »

A travers la plaine de la Mitidja, on arrive aux gorges

de la Chiffa, qui traverse la route qui conduit à Médéah.

Ces gorges sont splendides; mais ce qui fait surtout leur beauté, ce sont moins les cascades à pic serpentant le long du roc et se perdant écumantes dans le torrent : la route suspendue sur l'abîme, dominée elle-même par les montagnes desquelles semblent se détacher des blocs énormes : c'est moins la nouveauté pittoresque du paysage, que le changement incessant d'aspect, des sites, des modifications de climats qui ont lieu sans transition aucune.

Après la plaine de la Mitidja, plaine fertile, mais nue, qui ne laisse apercevoir que de loin en loin quelques massifs d'arbres, on se trouve transporté, comme par enchantement, à travers la gorge humide et luxuriante de la Chiffa, qui paraît se resserrer sans cesse. Lorsque ce défilé anfractueux ne vous offre pas le spectacle effrayant d'un bloc surplombant la route, et qui semble prêt à se détacher pour vous écraser, il vous présente le tableau plus riant d'une cascade roulant le long des rocs, dans les interstices desquels une riche et puissante végétation s'élance vers les cieux : on dirait un gigantesque serpent d'argent courant à travers la chaîne monstrueuse de l'Atlas.

Presque à l'entrée des grottes, il en existe une où la nature a prodigué ses merveilles; les stalactites et les stalagmites s'enchevêtrent : une nappe limpide ne décèle sa présence que par le clapotement des gouttes d'eau qui glissent, scintillantes, du plafond de cristal. L'abord de cette grotte est fort périlleux.

Comme toutes les localités arabes, les gorges de la Chiffa ont leurs légendes. On en rapporte une bien originale : c'est celle de la grotte qui se trouve sur le ruisseau des Singes. En voici l'origine.

Il y a bien longtemps de cela, alors que les habitants

de l'Atlas n'étaient pas encore musulmans, un homme, venu on ne sait d'où, s'était établi à la pointe extrême du pic de Mouzaia. Les indigènes le désignaient sous le nom de Bou-Chakour, l'homme à la hache, parce qu'il avait atteint le sommet du Tamezguida en se frayant, à l'aide de cette arme, un chemin à travers la forêt, qui, à cette époque, s'étendait sur tout le pays. Cet homme était un marabout : toutes les fois qu'il récitait le Fatha, cette prière devenait pour lui une nourriture abondante, et quelques versets de la Sourate de la Vache, suffisaient pour étancher sa soif.

Un jour un Kabyle, poussé par la curiosité, alla vers lui : Bou-Chakour lui offrit une splendide hospitalité; il lui fit réciter quelques prières qui se changèrent par la puissance du Dieu très haut en un somptueux repas : et lorsque le Berbère quitta le marabout, il était rassasié et converti. Cet événement fit grand bruit et Bou-Chakour ne tarda pas par ses repas spirituels à convertir à l'islamisme toute la contrée. Seulement l'ascension du Tamezguida était rude, et ce n'était qu'au sommet qu'un Fatha pouvait se changer en un plat de couscoussou.

Les Berbères sollicitèrent en vain Bou-Chakour pour qu'il obtînt d'Allah que le miracle pût s'accomplir en plaine; Bou-Chakour resta inflexible; seulement, un jour, il descendit avec eux, et d'un coup de hache, il défricha toute la Mitidja, puis il les quitta en leur disant : « Priez et cultivez. »

Les Berbères obéirent ; mais, hélas ! le grain ne germait pas par le manque d'eau : ils retournèrent vers le marabout. Bou-Chakour les écouta, puis il prit sa hache, alla dans la montagne et la fendit dans une grande partie de son épaisseur; aussitôt des eaux abondantes jaillirent de tous côtés et allèrent fertiliser la plaine.

Bou-Chakour se tourna vers les Kabyles et leur dit : « *Rani atit koum ech cheffa* : je vous ai donné la Chiffa. » (C'est-à-dire la guérison de vos maux.)

Depuis cette époque, la prospérité règne dans tout le pays, et les Mouzaïa sont restés jardiniers émérites, croyants convaincus, et... gourmands.

Sidi Bou-Chakour est enterré au sommet du Tamezguida. Tous les ans les populations vont en pèlerinage à son tombeau, et chaque pèlerin gravit la haute montagne avec une cruche pleine d'eau : le marabout n'est plus là pour accomplir le miracle de l'étanchement de la soif par un verset du Coran, mais c'est une œuvre pie que de fournir de l'eau au voyageur croyant.

De retour à Blidah, nous nous dirigeons vers Koléah, une des villes saintes de l'Algérie. Ce n'est pas que cette cité ait actuellement une grande importance, elle n'a rien par elle-même de bien remarquable; c'est à peu près un diminutif de Blidah, moins les embellissement qui ont orné cette dernière ville; mais ce qui lui donne une certaine importance, c'est son passé légendaire.

Le fameux marabout Sidi Feredj y est né, et ses murs enferment les tombeaux de Sidi Ali-Embarek et de sa descendance. Ce dernier marabout est célèbre dans toute l'Algérie et ses miracles sont, dit-on, assez nombreux. A certaines époques de l'année, les pèlerins abondent et viennent s'agenouiller sur sa tombe, qui s'élève entre un palmier et un cyprès. Ces deux arbres ont une légende : ils proviennent l'un et l'autre des semences rapportées de la Mecque par le saint homme. Pour en hâter la germination, le marabout les a conservées dans sa bouche pendant toute la durée de ce long voyage. Les Arabes racontent encore que, pendant les nuits d'orage, on voit rôder aux alentours de la ville un lion noir

aux rugissements terrifiants. Ce lion, c'est Sidi Ali-Embarek, le protecteur de la cité bénie : il est immortel, et nul ne saurait le capturer.

« Sidi Ali-Embarek, raconte M. de Castellane, était un pauvre marabout : il renvoya ses domestiques, qui descendirent sur les bords du Chélif et donnèrent naissance à la tribu des Hachem de l'est, qu'on y retrouve encore. Sidi Ali-Embarek se rendit à Koléah, et là il s'engagea comme khramés (métayer qui cultive au cinquième) chez un nommé Ismaïl ; mais le marabout, au lieu de travailler, ne faisait que dormir. Pendant ce temps, chose merveilleuse, les bœufs, attelés à la charrue, marchaient toujours, de telle façon qu'au bout du jour ils avaient fait leur ouvrage. On rapporta ce prodige à Ismaïl, qui, voulant s'en assurer de ses propres yeux, se cacha un jour près de là, et vit Embarek couché sous un arbre tandis que ses bœufs labouraient. La tradition ajoute même que les perdrix, pendant ce temps, s'approchaient de Sidi Ali-Embarek pour lui enlever sa vermine. Ismaïl se précipitant alors à ses genoux lui dit :

« Tu es l'élu de Dieu : c'est toi qui es mon maître, je suis ton serviteur. »

Aussitôt le ramenant chez lui, il le traita avec le plus profond respect. Sa réputation de sainteté s'étendit au loin ; de toutes parts, on venait solliciter ses prières et lui apporter des offrandes. Ses richesses ne tardèrent pas à devenir considérables, mais son influence était plus grande encore, et les Turcs eux-mêmes la respectaient. Les descendants de ce saint personnage furent, à leur tour, regardés comme les protégés de Dieu ; en leurs mains habiles, cette puissance était restée considérable.

De là en passant par les deux villages de Castiglione

et de Berard, qui n'offrent de remarquable que le nom qui leur a été donné pour rappeler, l'un une victoire de l'empire, l'autre le souvenir et le nom de l'officier de marine qui a reconnu et décrit les côtes de l'Algérie, nous arrivons au tombeau de la chrétienne.

Le tombeau de la chrétienne, en arabe *Kbout-el-Roumia,* aurait été, suivant Marmot et d'autres historiens aussi mal informés, la sépulture de Cava, fille du comte Julien, gouverneur de l'Afrique. Aujourd'hui, que les moyens d'investigation historiques sont plus répandus, on sait que ce monument, dont Pomponius Mélas révélait l'existence sur la côte entre Alger et Cherchell, a servi de sépulture à toute une famille de rois maures.

Le peuple arabe, qui croit à l'existence de trésors dans tout monument extérieur ou souterrain, dont il ne peut expliquer l'origine et l'usage, a sa légende du tombeau de la chrétienne.

Un Arabe de la Mitidja, Ben-Kassem est son nom, ayant été fait prisonnier de guerre par les chrétiens, fut emmené en Espagne, où, vendu comme esclave à un vieux savant, il ne passait pas de jours sans pleurer sur la captivité qui le séparait pour jamais peut-être de sa famille.

« Écoute, lui dit un jour son maître, je puis te rendre à ta famille et à ton pays, si tu veux me jurer de faire ce que je vais te dire, et en cela il n'y aura rien de contraire à ta religion. »

Ben-Kassem, sûr de ne point perdre son âme, jura.

« Tout à l'heure, continua le savant, tu t'embarqueras. Quand tu reverras ta famille, passe trois jours avec elle : tu te rendras en suite au tombeau de la chrétienne, et là tu brûleras le papier que voici sur le feu d'un brasier et tourné vers l'Orient. Quoi qu'il arrive, ne t'étonne de rien et rentre sous ta tente. Voilà tout ce que je te demande en échange de la liberté que je te rends. »

Ben-Kassem exécuta ponctuellement ce qui lui avait été recommandé. Mais à peine le papier qu'il avait jeté dans le brasier fut-il consumé, qu'il vit le tombeau de la chrétienne s'entr'ouvrir, pour donner passage à un nuage de pièces d'or et d'argent, qui s'élevait et filait du côté de la mer vers les pays chrétiens. Ben-Kassem, immobile d'abord à la vue de tant de trésors, lança son burnons sur les dernières pièces et il put en ramener quelques-unes. Quant au tombeau, il s'était refermé de lui-même : le charme était rompu.

Ben-Kassem garda longtemps le silence; mais il ne put, à la fin, se retenir de conter une aventure aussi extraordinaire, qui fut bientôt connue du pacha lui-même.

La chronique veut que ce pacha soit Salah-Raïs, qui régna de 1552 à 1556 (960 à 963 de l'hégire). Salah-Raïs envoya aussitôt un grand nombre d'ouvriers au tombeau de la chrétienne, avec ordre de le démolir et d'en rapporter les trésors qu'ils y trouveraient. Mais le monument avait à peine été entamé par le marteau des démoliseurs, qu'une femme, la chrétienne, sans doute, apparaissant sur le sommet de l'édifice, étendit les bras vers le lac au bas de la colline, en s'écriant : « Halloula ! halloula ! à mon secours ! » Et aussitôt une nuée d'énormes moustiques dispersa les travailleurs, qui ne jugèrent pas à propos de revenir à la charge.

Plus tard, et cette fois la legende merveilleuse est muette, Baba-Mohammed-ben-Osman, pacha d'Alger de 1766 à 1791 (1179 à 1206 de l'hégire), fit démolir à coups de canon et sans plus de succès le revêtement du tombeau de la chrétienne.

Kbout-el-Roumia est un édifice rond, de trente mètres de hauteur, dont le soubassement carré a 63 mètres sur chaque face.

Le périmètre de la base du monument est orné, sur

tout son développement, d'une colonnade de soixante demi-colonnes engagées, de l'ordre ionique, divisées en quatre parties égales par quatre portes répondant à peu près aux quatre points cardinaux et d'une hauteur, chacune, de 6^{m},20. Au-dessus commence une série de trente-trois degrés, hauts chacun de 58 centimètres qui, en rétrécissant graduellement leur plan circulaire, donnent au mausolée l'apparence d'un cône tronqué. Des fouilles furent entreprises. En creusant, on pénétra horizontalement dans une galerie; au pied et au-dessous de la fausse porte, à l'est, on trouva un couloir bas en pierres de taille. En débouchant de ce passage dans l'intérieur, on arriva à un grand caveau voûté, au fond duquel apparut une excavation. A droite était la porte basse d'un nouveau couloir, porte surmontée d'un linteau où étaient sculptés en relief un lion et une lionne d'un travail assez médiocre. Ce couloir ouvrait sur une grande galerie haute de 2^{m},50 et large de 2^{m},07, par un escalier de sept marches. On trouva, dans le parcours de cette excavation, un peu plus loin à droite, l'issue ou boyau de mine par lequel on était entré. Après l'avoir dépassé, on pénétra par un second couloir dans un caveau plus grand. Caveau et couloirs ont un développement de 170 mètres.

Il ne me reste plus, de ce côté, qu'une seule localité curieuse par ses souvenirs archéologiques, c'est Cherchell. C'était autrefois une colonie phénicienne. Plus tard, Juba II l'agrandit, l'embellit et en fit, sous le nom de *Cæsarea*, la capitale de la Mauritanie césarienne. Ptolémée, fils de Juba II, étant mort assassiné, son royaume est réuni à l'empire romain. Ruinée par Firmus, relevée par Théodose, ruinée de nouveau par les Vandales, la ville reprit quelque splendeur sous les Byzantins. En 1840, elle tomba au pouvoir des Français.

Parmi les emplacements et les ruines de Cæsarea, dont l'enceinte souvent coupée aujourd'hui par des jardins et des terres en culture, enveloppait une superficie de trois cent neuf hectares, nous devons signaler : le *Palais des rois*, qui est traversé par une rue et montre une muraille d'une grande proportion; le *Théâtre*, au centre de la ville, qui avait des gradins en pierre de taille; les *Citernes*, dont la principale, contenant près de deux millions de litres d'eau, supporte une partie de la caserne, ont été réparées et fournissent à Cherchell, comme elles fournissaient à Cæsarea, son approvisionnement d'eau.

A l'est, les ruines d'un *cirque*, où, suivant M. Bérard, saint Marcian fut livré aux bêtes, et les époux saint Sévérien et sainte Aquila furent brûlés vifs, tandis que saint Arcadius était coupé en morceaux.

A l'ouest, les *thermes*, où l'on a retrouvé les statues de Neptune, de Vénus, d'un Faune; des têtes et des bustes, qui ornent aujourd'hui le musée d'Alger. De récents déblais ont fait découvrir, près de l'Esplanade, des chapiteaux, des fûts, des frises d'une dimension grandiose.

En avant du port, on suit les traces de gigantesques constructions, de bassins, de mosaïques. Dans le port même, quand on le curait, on a retrouvé, au milieu de débris confus, une statue phénicienne, une barque romaine longue de 11 mètres, large de 4^m, 50, chargée de poteries.

Au dehors, sur la route de Cherchell à Zurich, à 1,500 mètres, dans la propriété Riffard, on a trouvé un *hypogée* ou tombeau de famille, appartenant à un affranchi de Juba, et plus haut, des restes d'*aqueduc* et d'*amphithéâtre*. Enfin, le musée de la ville, dans lequel on peut voir des statues qui, comme le Tireur d'épines, un

Faune, une Diane chasseresse, une Vénus maritime, etc., sont des copies plus ou moins bien réussies des originaux conservés dans les musées européens.

On remarque encore dans ce musée, malheureusement en plein air, des inscriptions, dont aucune ne mentionne jusqu'à présent le nom de Cæsarea; des colonnes, des poteries, tuiles, briques, amphores, urnes cinéraires, vases de formes élégantes qu'imitent les potiers maures et que portent les enfants et les jeunes filles de Cherchell, avec une grâce tout à fait antique. Un riche *médailler* complète l'ensemble du musée, ouvert au promeneur comme à l'archéologue.

En somme, Cæsarca était une ville magnifique, et il suffira d'en fouiller intelligemment le sol pour y retrouver les richesses dont une partie n'a jusqu'à présent été découverte que par hasard.

Je ne veux pas quitter la province d'Alger sans vous parler de deux villes qui offrent quelque intérêt; aussi bien, à ces deux villes se rattachent deux légendes, car vous savez qu'il est convenu que je ne vous ferai grâce d'aucune. C'est d'abord Rovigo, du nom du gouverneur de l'Algérie, de décembre 1831 à mars 1833. Rovigo a de très belles orangeries; on y cultive des céréales, du tabac, des lins et du coton; le bétail y est nombreux. Il existe dans cette commune deux belles carrières de sables siliceux, propres à fabriquer du verre, du cristal et de la porcelaine.

Au delà de Rovigo se trouve le Hammam-Melouan. Au pied de l'Atlas, l'Harrach débouche des gorges de la montagne et sillonne la plaine dans une plate et rocailleuse vallée qui encadre ses capricieux détours.

En remontant ces gorges, vers le midi, le voyageur s'avance insensiblement par un chemin d'abord facile, planté d'oliviers et d'arbustes en taillis vers le fond,

la coupure de la montagne se rétrécit brusquement, au point de ne plus laisser pour chemin que le torrent, encaissé entre deux berges abruptes et d'une hauteur sombre et sévère. On peut se croire ici au milieu de certains gaves de nos Pyrénées. Bientôt vous n'avez plus d'autre ressource que de marcher dans le courant même; vous n'atteindrez le but qu'après l'avoir traversé sept fois d'une rive à l'autre, sur un parcours de huit kilomètres.

Un bouquet touffu d'oliviers dérobe jusqu'au dernier moment la koubba de Sidi-Sliman, et ce qui frappe d'abord la vue, c'est la hutte en roseaux, café maure et corps de garde à la fois du kaïd d'Hammam-Melouan. Ce nom, en arabe, signifie *bain coloré :* il provient vraisemblablement des divers dépôts blanchâtres, ocracés, que l'eau abandonne, tant sur la terre où son trop plein se déverse, que sur les débris végétaux qui flottent à sa surface. Les indigènes rapportent-ils cette coloration à quelque phénomène surnaturel? toujours est-il qu'ils attribuent à la source une grande vertu et des qualités merveilleuses. Dès que la saison des pluies a cessé de rendre impraticable le chemin de la piscine, les gens du pays s'acheminent, sur la recommandation spéciale du marabout, vers ce pèlerinage renommé. A leur point de vue, c'est faire acte de religion et de salubrité à la fois : et ce qui assure avant tout le succès des eaux, c'est le génie qui préside à leur efficacité.

Des deux constructions qui existent aujourd'hui sur les eaux d'Hammam-Melouan, la première qu'on rencontre est la koubba, la seconde un simple puisard. La koubba mesure 5 mètres environ sur chaque côté; ses murs, en pisé, sont épais. On pénètre dans l'intérieur, d'abord dans un petit vestibule, puis dans le bain, placé dans une sombre niche, à peine éclairée par

une crevasse pratiquée dans la voûte, et où on ne distingue rien d'abord. Quand l'œil s'est fait à l'obscurité, on reconnaît à ses pieds un bassin rectangulaire, de 2 mètres de longueur, sur 1 mètre de large et 60 centimètres de profondeur, rempli d'une eau chaude assez claire.

La température de la petite salle paraît élevée, la vapeur humide qui la remplit gêne un peu la respiration. Contre les murs de la pièce règne tout autour un banc de grossière maçonnerie, qui participe du délabrement de l'édifice.

Entre autres explications plus ou moins bizarres que les Arabes donnent de la construction de cette koubba, nous avons recueilli celle-ci :

Il y a fort longtemps, un bey fort riche, dont la fille était percluse de tous ses membres par suite de rhumatismes, assembla en consultation tous les savants du pays. D'un commun accord, ils prescrivirent l'immersion de la malade dans le trou fangeux où se réunissaient alors les produits de la source. La guérison ne fut pas longue à attendre. Le père, reconnaissant, édifia de ses propres deniers le petit monument que sa pieuse destination a fait jusqu'ici épargner par les générations successives, mais que le temps a moins respecté.

Des musulmans d'une foi robuste affirment que la koubba n'est pas l'œuvre des hommes. Elle serait sortie de terre miraculeusement, toute bâtie de par la volonté d'un très grand saint qui, ayant employé toute sa vie à prier et à pratiquer la vertu, voulut encore, après sa mort, être utile à ses frères en Mohammed.

Le vendredi, jour saint ponr tout musulman, est le jour qu'il faut choisir de préférence pour aller se régénérer à la source vénérée. On y rencontre alors quelques familles campées sous les oliviers qui entourent la

koubba. Les nattes et les tapis couvrent le sol, les haïks pendent aux branches des arbres séculaires, le cheval et la mule broutent à côté du bivouac, où le café s'apprête. C'est d'abord aux femmes à prendre leur bain. Entrées dans la piscine, elles s'y déshabillent et s'immergent aussitôt, ce qui se sait au dehors, par les *you, you, you, you* suraigus dont elles font retentir la montagne. Elles croient ainsi rendre hommage à la mémoire du saint protecteur de ces lieux salutaires.

La baignade ne dure pas au-delà de quelques minutes.

Alors commencent les mystères religieux. C'est le plus souvent une poule sacrifiée vivante, dont le foie et les entrailles, violemment arrachés du corps et jetés dans le ruisseau, vont se perdre au loin. Ce sont des bougies allumées et bientôt éteintes, avec énonciation de paroles cabalistiques; des morceaux de vêtements, des cheveux de personnes aimées ou haïes, des versets du Coran, de la poudre, cent objets divers et ficelés dans du papier, que l'on insère dans les anfractuosités de la vieille muraille de la koubba. Désirs de vengeance et d'amour, espoir de fortune et de santé, tout se formule ici à voix basse et quelquefois dans le silence de l'adjuration mentale. La prière et les vœux accomplis, on rajuste les vêtements, on avale le café, les femmes devisent à part, les hommes fument, et la famille reprend la route du douar, abandonnant avec confiance, jusqu'à l'an prochain, les amulettes qu'elle a offertes au génie de la source, et dont elle rêve les plus heureux résultats.

Si, la grande confiance des Maures et des juifs d'Alger dans ce moyen de traitement, découle chez eux plutôt d'une foi superstitieuse que d'une conviction scientifique impossible à exiger des *tobba* (médecins), il faut pourtant aussi, dans la célébrité des eaux de Rovigo, faire la part d'une induction réellement fondée sur une

longue série de faits pratiques. Depuis quelques années, beaucoup d'Européens atteints de douleurs, de maladies cutanées, d'affections internes ou externes diverses, s'y sont rendus et en ont obtenu des effets salutaires. Les eaux peuvent se boire et se prendre en bain, demi-bain et douches. Avis aux amateurss.

CHAPITRE XVI.

Départ d'Alger. — Dellis, le marabout Sidi Mohammed-el-Touati et Moula-en-Naceur, l'homme aux constructions; légende à ce sujet. — Bougie, je livre cette ville aux investigations des archéologues et des antiquaires. — Sidi Bou-Lapi-Ben-Sida, l'homme aux médailles. — Son portrait. — Ses exploits. — Les décorations turques. — Changement à vue. — Amère déception. — L'anathème du marabout Bou-Djemlin. — Djidjelli, son importance; elle devient possession française.

Nous nous embarquons d'Alger pour visiter tout le littoral de la province de Constantine. Le bateau à vapeur se dirige d'abord sur le cap Matifou. Pendant la première heure de traversée, on a le splendide panorama d'Alger. L'on rencontre plus loin un groupe de petits rochers, puis un autre groupe rocailleux. Au delà, c'est l'embouchure du Bomdouaou, signalée par la colline que couronne la ferme de San-Salvador et des terres basses et boisées. Nous doublons le cap Djinet, dominé par une grande montagne, et enfin nous arrivons à Dellis.

Cette première ville de la province de Constantine

n'offre rien de remarquable. Après avoir traversé plusieurs petits caps, nous apercevons l'île Pisan ou de Djeribia, l'île de Djouba d'el-Bekri. C'est un rocher de 510 mètres de longueur et d'environ 50 mètres d'élévation; ses flancs sont garnis de quelque végétation, surtout vers le sud.

On raconte à ce sujet une curieuse légende que je m'empresse de vous narrer à mon tour.

Moula-en-Naceur, le fondateur de Bougie, emmena un jour dans une promenade, au milieu du golfe, un saint personnage qui vivait dans l'ascétisme le plus absolu. Il s'appelait Sidi Mohammed-el-Touati.

« Admire, lui dit-il, les progrès de mon entreprise et la splendeur dont brille aujourd'hui Bougie. »

Sidi Touati blâma son ambition, et sa passion aveugle pour le luxe, et la manie des constructions.

« Tu oublies, disait-il, l'instabilité des choses humaines : apprends donc que les monuments que tu t'obstines à élever à grands frais tomberont en ruines, seront réduits en poussière; et la renommée que tu espères fonder sur leur durée s'écroulera comme eux, avant le temps. »

Moula-en-Naceur paraissant sourd à toute exhortation, le marabout ôte son burnous, le déploie devant le sultan, lui cachant ainsi la vue de Bougie. A travers ce rideau improvisé et devenu transparent, En-Naceur aperçut la Bougie des temps modernes, ruinée et presque inhabitée. Alors, vivement impressionné et comme frappé d'aliénation mentale, il renonça aux honneurs, abdiqua en faveur de son fils Moula-el-Aziz, et, à quelque temps de là, disparut une nuit.

On fit pendant quatre ans les recherches les plus minutieuses pour découvrir sa retraite, mais inutilement. Enfin, un jour, par hasard, une barque de pê-

cheurs aborda l'îlot de Djeribia (l'île Pisan), au nord du Gouraïa. Les marins bougiates trouvèrent sur ce rocher un anachorète presque nu et réduit à un état prodigieux de maigreur. C'était Moula-en-Naceur. Comment avait-il vécu pendant quatre ans sur ce roc aride et solitaire? C'est ce que la légende explique, en ajoutant que chaque fois que En-Naceur plongeait la main dans la mer, un poisson venait s'attacher à chacun de ses doigts.

Moula-el-Aziz et tous les grands de son empire se rendirent à l'îlot de Djeribia pour ramener le sultan fugitif. En-Naceur, inébranlable, persista dans son isolement et mourut sur son rocher.

Nous tournons ensuite le cap Carbon, qui porte un phare de premier ordre, à feu tournant, et formé, dans la partie nord-est, d'une masse de rochers presque nus, dont le sommet est surmonté de la koubba de Lella-Gouraïa. La partie extrême du cap est perforée de part en part, et pour cette raison a été appelée *Metskoub*, pierre percée. La mer y pénètre en y conservant une certaine profondeur, puisque les barques du pays passent au travers. Mais la mer n'aurait pas toujours baigné cette percée, dont la tradition a fait la retraite du fameux Raymond Lulle, quand il vint en Afrique, au treizième siècle, pour convertir les musulmans au catholicisme.

A Bone d'abord, où il ne fit point de prosélytes, on respecta du moins sa vieillesse; mais il n'en fut pas de même à Bougie, où il fut lapidé. Des Génois l'ayant accueilli la nuit, l'emportèrent sur leur vaisseau, et Raymond Lulle put vivre assez longtemps encore, pour expirer en vue de l'île Majorque, sa patrie.

Nous entrons dans le golfe de Bougie, de loin nous apercevons la ville.

Il se produit, en arrivant dans le golfe de Bougie, une illusion singulière : quelques arbres élevés, situés à fleur d'eau, s'éloignent par l'effet du mirage et prêtent à la baie une profondeur immense. Mais, à mesure que l'on se rapproche de Bougie, l'illusion se dissipe et le golfe montre, dans leur réalité, sa forme et son étendue. Enfin, on arrive au mouillage : on se trouve alors au pied des montagnes grises du Gouraïa, en face d'un groupe de maisons blanches, séparées entre elles par des massifs de vergers. C'est un des plus illustres débris de la grandeur musulmane en Afrique.

Bougie est située sur la côte nord-ouest du golfe de ce nom, à quatre kilomètres de l'embouchure de l'Adouse : elle se déploie au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraïa, masse abrupte et escarpée qui s'élève rapidement jusqu'à 670 mètres de hauteur. Cette montagne forme un promontoire rocailleux qui court de l'ouest à l'est, et se termine à la côte par le cap Carbon.

L'aspect de Bougie est des plus pittoresques ; ses maisons, plates et carrées, semblent former les gradins d'un vaste amphithéâtre, entouré de toutes parts d'orangers, de grenadiers et de figuiers de Barbarie. Les nombreuses ruines dont le sol de cette ville est jonché attestent son ancienne importance et sa haute antiquité ; elle formait probablement la limite occidentale de la Mauritanie césarienne.

S'il faut en croire quelques géographes, ce serait l'ancienne *Baga* ou *Vaga* : suivant le docteur Schaw, elle aurait succédé à la colonie romaine de *Salva ;* enfin, d'autres prétendent que Bougie occupe l'emplacement de l'ancienne *Choba*. Cela m'importe peu, et à vous aussi. Toutes ces disputes scientifiques ne servent qu'à favoriser l'amour-propre ou la vanité ; le touriste qui veut voir

s'en préoccupe fort peu, s'il n'est né archéologue ou historien, et

> S'il n'a reçu du ciel l'influence secrète,
> Si son astre, en naissant, ne l'a fait...

savant, érudit, pédagogue ou antiquaire.

Les indigènes expliquent à leur manière les causes de la décadence de Bougie. Un marabout, Sidi Bou-Djemlin, dont les Bougiotes, corrompus par un trop long contact avec les Européens, mirent en doute le pouvoir spirituel, ayant mangé d'une poule servie par eux et non égorgée selon la loi, acheva son repas, et prononça la phrase sacramentelle : « Louanges à Dieu, » en portant son doigt sur le plat. A cet attouchement, la poule apparut intacte et vivante, battit des ailes et chanta comme un coq. Après ce miracle, Bou-Djemlin lança cet anathème :

« Les vieillards et les notables d'entre vous demanderont l'aumône, et vos jeunes gens pâtiront de misère. » Et il ajouta : « Vous trairez vos bestiaux sans jamais écrémer leur lait. Vous labourerez sans jamais remplir vos greniers. »

A l'occasion de Bougie, on m'a raconté quelques anecdotes plus ou moins véridiques sur le gardien de la mosquée, où il remplit à peu près le rôle de suisse dans nos églises. Je ne garantis nullement l'authenticité de ces propos : en narrateur fidèle je redis ce qui m'a été transmis. Ce gardien s'appelle Sidi Bou-lapi-ben-Sida : c'est un Bédouin, son nom l'indique assez ; de plus, un Bédouïn autrefois apprenti marabout de son métier, et qui a conservé toute la ferveur et l'intraitabilité d'un vrai fils d'islam. D'abord, il s'était réfugié dans un couvent de Malkis; mais, se sentant appelé à une position plus élevée, et comprenant qu'il y avait chez lui l'étoffe

d'un grand homme, il accepta l'éclatante position de gardien de la mosquée de Bougie.

C'est là qu'il déploie son zèle et son ardeur. Il est très pieux, je lui dois cette justice : il est juste et droit, je le crois, mais un peu irascible, de cette irascibilité native et temporaire, qui fait d'abord beaucoup de bruit, et s'éteint sur-le-champ; et, comme dirait le bon Lafontaine :

> C'est promettre beaucoup, mais qu'en sort-il souvent,
> Du vent.
>
> La Fontaine, liv. V, fable XI.

Il faut bien le lui pardonner, il est Arabe, partant impressionnable, sans patience et à émotions vives. Il lui est, du reste, impossible de voir juste; la nature, en le faisant apparaître au monde, tout en l'ornant d'un grand nombre de qualités corporelles, lui a refusé la vue droite : l'organe visuel est chez lui un peu irrégulier, et, selon le dicton français, il regarde du côté de la Picardie si la Champagne brûle.

Quoi qu'il en soit, on doit le dire bien haut, c'est un homme de cœur et de dévouement, c'est le chien de berger fidèle à son maître. Aussi est-il apprécié, et le gouvernement français, pour reconnaître ses mérites, crut-il devoir consteller sa poitrine d'une multitude de médailles d'honneur. Il récompensait ainsi le courage qu'il sut déployer en face des deux plus terribles fléaux que l'humanité ait à redouter, le feu et l'eau. Je ne saurais dire le nombre des malheureux qu'il sauva des flammes, ou qu'il arracha à la fureur des flots. On ne peut trop exalter la gloire de ces modernes héros, qui ne calculent pas avec le péril et sont toujours prêts à sacrifier leur vie pour sauver celle de leurs semblables.

Rien ne manque à sa gloire, pas même l'envie qui s'attache toujours aux plus grandes choses : il a ses jaloux.

Comment en un plomb vil l'or pur (fut-il) changé ?

On dit qu'un jour, voyant le concierge d'une maison (le mot *portier* est démodé) profondément endormi, notre Sidi Bou-lapi-ben-Sida éprouva tout à coup le besoin de remporter une onzième médaille de sauvetage. Aussitôt fait que pensé, il se précipite dans le local, met le feu aux rideaux du lit, emporte avec empressement dans ses bras le concierge infortuné, l'arrache du sein des flammes et lui sauve ainsi la vie : la onzième médaille était gagnée! — Une autre fois, des ouvriers étaient descendus dans la crypte de la mosquée de Bougie, afin de réparer une fuite de gaz.

Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc!
LA FONTAINE, liv. V, fable VIII.

L'intrépide Bédouin avait conçu une idée : il s'élance dans le conduit ténébreux, emportant dans ses bras un pauvre ouvrier qu'il avait surpris à l'improviste et pendant qu'il était occupé à son travail. Sidi Bou-lapi-ben-Sida l'avait saisi et presque étranglé : c'était, disait-il, pour le sauver de l'asphyxie et de la mort. Je raconte, mais je suis porté à croire que ces récits m'ont été faits par des envieux qui ont voulu affaiblir sa gloire. Il n'est pas moins vrai que, pour ce fait, il reçut une douzième médaille de sauvetage.

Voulez-vous me permettre de vous raconter une dernière anecdote relative à notre héros? Une des plus grandes aspirations de sa vie était de porter sur son cœur la décoration du sultan. Une pétition fut signée, et le

père des croyants voulut bien récompenser les grands mérites de ce bon serviteur, et lui octroyer deux médailles des ordres de *Nichan-Iftikar* et de *Medjidié*, toutes les deux à la fois!

Il les possède donc, ces bienheureuses médailles, l'objet de tous ses vœux; il les presse sur son cœur, il les presse sur ses lèvres tremblantes; si jamais ardent baiser fut donné, ce fut bien celui-là! Ses yeux sont baignés de douces larmes; son cœur, dans sa poitrine, bat la générale, et de sa bouche entr'ouverte s'échappent ces paroles émues :

« Dites au chef vénéré de l'islamisme, le fils de Mohammed, que ces médailles sont le plus beau jour de ma vie; je les porterai toujours dans mon cœur avec Sa Hautesse... »

L'émotion l'empêche d'en dire davantage... ses larmes coulent avec abondance et inondent le parquet...

Avouez que cette réponse n'est pas trop mal tournée, venant de la bouche d'un Bédouin. M. Joseph Prudhomme a dû tressaillir. Il n'aurait pas mieux dit. Et ce cœur, assez vaste pour contenir tout entier le sultan et ses médailles!!!

Hélas! hélas! tout n'est pas rose dans ce bas-monde; la roche Tarpéienne est proche du Capitole; la plus belle journée peut être suivie d'un triste lendemain, et les cyprès croissent souvent auprès des lauriers... Il y avait le *revers de la médaille*. Ce revers se traduisit par cent vingt francs à verser dans le trésor de la chancellerie française; c'est ce que coûte le port d'une décoration étrangère, et il y en avait deux. Si vous aviez vu la figure qu'il a faite... Cent vingt francs! cent vingt francs! répétait-il sans cesse; maudits cent vingt-francs! Il devint maussade, bourru, et ce fut un malheur pour le troupeau musulman soumis à sa surveillance. On ne le

reconnaissait plus. Il fit rage... procès sur procès... On vit de pauvres pères de famille entraînés au poste; on vit, empoignés au collet, d'autres Arabes, dont la spécialité était de recueillir, sous le porche de la mosquée, les babouches des fidèles, et de les emporter avec eux afin qu'elles ne soient pas égarées. Chaque heure nouvelle était marquée d'un exploit nouveau. Les méchantes gens disent que Sidi Bou-lapi-ben-Sida n'agit ainsi que parce qu'il reçoit une prime sur chaque arrestation qu'il fait, et que toutes ces primes devront payer les cent vingt francs de sa médaille. Moi, qui ne suis pas méchant, je ne dis rien; j'écris naïvement tout ce que l'on me raconte...

Mais, ô malheur! au moment où je termine ces dernières lignes, un mauvais plaisant, qui avait entendu tout le récit de ces hauts faits, m'arrête :

« De qui croyez-vous avoir fait l'histoire?

— De Sidi Bou-lapi-ben-Sida, gardien de la mosquée de Bougie.

— Pauvre naïf que vous êtes, on a trompé votre simplicité et votre bonne foi; il n'y a pas de gardien de la mosquée à Bougie.

— Mais le nom!!!

— Il est arabisé; et croyant avoir orné votre récit de l'épisode d'un Suisse algérien, vous avez raconté l'histoire d'un Suisse parisien. »

Qui fut catastrophé! Ce fut moi. J'avais pris un Français pour un Bédouin... Honteux et confus, je me rappelai ces vers de La Fontaine :

> Notre magot prit, pour ce coup,
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.
> De telles gens il est beaucoup
> Qui prendraient Vaugirard pour Rome;
> Et qui, caquetant au plus dru,
> Parlent de tout et n'ont rien vu.
>
> La Fontaine, liv. IV, fab. VII.

On comptait vingt-cinq mosquées dans la ville et dans la banlieue; quatre sont encore affectées au culte musulman, parmi lesquelles je vous mentionnerai seulement la koubba Sidi Mohammed-Amokhran, au-dessus du Grand-Ravin ou du Grand-Vieillard, à gauche du chemin du fort Clausel.

Cette koubba, ruinée et abandonnée vers les premières années de notre occupation, a été restaurée en 1850. Le choléra, nommé par les Kabyles *taberrit*, faisait à cette époque de grands ravages dans les tribus de l'oued Sahel. Un des descendants du marabout eut la bonne pensée d'exploiter la situation en prétendant que son ancêtre lui était apparu en songe et lui avait dit que l'épidémie sévirait tant que son tombeau ne serait pas relevé. La nouvelle de cette manifestation ne tarda pas à se répandre dans le pays; de tous côtés arrivèrent des offrandes expiatoires, et la Koubba fut restaurée sous la direction du génie militaire. La cessation du fléau a été attribuée à l'intervention du saint marabout. Que l'on dise maintenant que les marabouts manquent d'intelligence, et qu'ils ne savent pas exploiter, à leur avantage, la bêtise et la crédulité humaines!

On a retrouvé à Bougie beaucoup de ruines romaines : de grandes citernes, des bassins-citernes, des bassins et fontaines, un cirque amphithéâtre, des colonnes, des médailles et des inscriptions romaines se découvrent chaque jour.

Nous repartons de Bougie pour Djidjelli. Cette ville, éprouvée par le tremblement de terre de 1856, s'est relevée de ses ruines et présente aujourd'hui deux aspects bien tranchés : l'un, de l'ancienne ville arabe, sur la presqu'île, devenue exclusivement quartier militaire; l'autre de la ville française, si remarquables par ses larges rues, bordées de magnifiques platanes,

s'étendant entre sa devancière et le pied des collines.

Presque tous les habitants sont originaires des contrées méridionales de l'Europe : ce sont, en général, des Provençaux, des Basques, des Espagnols, des Maltais qui ont conservé les mœurs et les habitudes de leurs pays. Les uns font le commerce ou s'adonnent à la culture des jardins; les Espagnols, et les Maltais principalement, exercent cette première industrie. Les autres vivent de travaux de constructions, où ils trouvent à s'employer comme manœuvres, carriers, mineurs et ouvriers d'art.

Igilgili, la Djidjelli actuelle, donnait son nom à un district de la Mauritanie; on retrouve des antiquités et des inscriptions qui le constatent. La colonie romaine d'Igilgili, fondée par Auguste, avait été d'abord des *Emporia,* colonies marchandes de Carthaginois. Après avoir fait partie de la Mauritanie césarienne sous Claude, elle fut rattachée à la Mauritanie sétifienne sous Dioclétien.

Les géographes arabes nous apprennent qu'Igilgili, devenue cité arabe, était toujours une place maritime et commerciale d'une certaine importance. Les habitants d'Igilgili, disent-ils, sont très sociables, amis des marchands et pleins de bonne foi dans leurs transactions. Ils s'adonnent presque tous à l'agriculture, quoique le sol qu'ils cultivent soit ingrat et ne produise guère que de l'orge, du chanvre et du lin. Les montagnes voisines, couvertes de magnifiques arbres fruitiers, leur fournissent en abondance des noix et des figues qu'ils transportent à Tunis. Ils entretiennent aussi avec les étrangers un grand commerce de cuirs et de miel. » La ville possède deux ports : l'un au midi, d'un abord difficile, où l'on n'entre jamais sans pilote; l'autre au nord, appelé Mers-Chara, parfaitement sûr, mais

qui ne peut recevoir qu'un petit nombre de navires.

Ibn-Kaldoun dit qu'en 537 de l'hégire (1143 de J.-C.), les Francs (Normands de Sicile) se présentèrent devant Djidjelli, dont les habitants s'enfuirent vers les montagnes et les campagnes voisines. Les Francs étant entrés dans la ville, la détruisirent complètement et mirent le feu au château de plaisance que l'émir Yahia-Ibn-el-Aziz s'était fait construire. Après cet exploit, ils retournrèent chez eux.

Edrissi raconte qu'à l'approche des Normands, toute la population se réfugia dans les montagnes, où elle construisit un fort. Pendant l'hiver, elle revenait habiter la côte; mais au retour de la belle saison, à l'approche de la flotte sicilienne, elle se retirait de nouveau dans l'intérieur du pays. Cela n'empêchait pas le commerce de prospérer. Les Kabyles se battaient pendant un jour ou deux et venaient échanger le lendemain, avec une extrême confiance, leurs produits agricoles et industriels contre les marchandises normandes.

Les Pisans, établis à Bougie, succédèrent aux Siciliens, et pendant plus d'un demi-siècle, Djidjelli fournit aux négociants de Pise une grande partie des cuirs crus qu'ils employaient dans leurs nombreuses tanneries. Mais bientôt la concurrence des Génois, les navigateurs les plus actifs du moyen âge, que les Pisans rencontraient partout dans les marchés de l'Orient, porta un coup fatal au commerce très lucratif que ces derniers faisaient à Djidjelli. Les Génois cependant étaient encore les maîtres de cette province avantageuse, lorsque le fameux corsaire Baba-Aroudj s'en empara, en 1554. Les habitants, qui avaient sans doute à se plaindre des Génois, avaient eux-mêmes appelé les Turcs. Aroudj assiégea le château, où la garnison s'était retirée, et l'emporta dans un assaut. Six cents Génois

furent réduits en servitude, et un butin considérable fut partagé entre les soldats et les indigènes.

Djidjelli fut incendié, en 1611, par une flotte espagnole sous les ordres de Santa-Cruz. L'expédition du duc de Beaufort, en 1664, mit un terme à sa prospérité commerciale.

La piraterie des Turcs d'Alger déshonorait depuis longtemps les nations maritimes de l'Europe. Ils croisaient sur toutes les côtes, et attaquaient tous les pavillons. Pour tenir en bride ces audacieux forbans, le gouvernement de Louis XIV résolut de tenter un établissement militaire au milieu même de leur pays. Après avoir hésité entre Bone, Stora, Bougie et Djidjelli, le gouvernement français se décida enfin, en 1663, pour ce dernier point. On avait consulté les officiers de marine les plus distingués, entre autres Duquesne, et tous avaient répondu qu'il était possible d'y établir, à peu de frais, un port excellent. Le commandement de l'expédition fut donné au duc de Beaufort. L'armée de terre, qui avait été placée sous les ordres du comte de Gadagne, était forte de 5,200 hommes de troupes régulières, y compris un bataillon de Malte avec 120 chevaliers. Il y avait, en outre, 200 volontaires et 250 valets, et, au moment du débarquement, l'armée fut renforcée de 20 compagnies des vaisseaux, formant un total de 800 hommes. La flotte, commandée par le chevalier Paul, se composait de 15 vaisseaux ou frégates, 19 galères et 20 autres petits bâtiments.

L'expédition, partie de Toulon le 2 juillet 1664, parut à la hauteur de Bougie le 21 du même mois. Le 22, a sept heures du soir, la flotte jetait l'ancre dans la rade de Djidjelli.

Le lendemain, le débarquement s'opéra auprès d'une koubba, où s'élève aujourd'hui le fort Duquesne. Les

Kabyles, qui étaient accourus en grand nombre pendant la nuit, se battirent avec courage. A trois heures, il furent obligés d'évacuer la ville. On n'y trouva que dix canons et des maisons si laides et si épouvantables qu'on pouvait à peine croire qu'elles eussent été habitées par des hommes. Les troupes prirent position dans une petite plaine qui s'étend entre la ville et les montagnes, et s'y retranchèrent comme elles purent.

Les Kabyles étaient indécis entre les Français et les Turcs. Ils n'aimaient ni les uns ni les autres. Malheureusement, le duc de Beaufort ne sut pas fixer en sa faveur les irrésolutions des tribus. Pendant ce temps, les Turcs approchaient de Djidjelli; ils arrivaient devant la place le 4 octobre, et dirigeaient aussitôt une attaque vigoureuse contre le fort de l'Ouest. Le 22, quelques renforts arrivèrent de France. Le duc proposa une attaque générale du camp des Turcs, qui venaient de recevoir de l'artillerie de siège. Le conseil était bon, mais Gadagne ne voulut pas y consentir. Désespérant du succès de l'entreprise, le duc de Beaufort mit à la voile le 27, et s'en alla croiser dans le golfe de Tunis. Le lendemain, les Turcs ouvrirent le feu sur les postes extérieurs qui furent enlevés. Les Turcs tournèrent enfin leurs pièces sur le camp lui-même.

La position de l'armée devint alors très critique. Les soldats étaient d'ailleurs complètement démoralisés. Une prompte retraite était devenue nécessaire, et, le 31 octobre au matin, l'opération de l'embarquement s'opérait, pendant qu'un jeune officier aux gardes, nommé Saint-Germain, et le comte de Gadagne, faisaient des prodiges de valeur pour soutenir la retraite.

Le mauvais succès de l'expédition de Djidjelli, qui avait si bien commencé, fut causé principalement par la négligence que l'on apporta à fortifier la place et à

y réunir tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des troupes. Cette imprévoyance était la suite naturelle de la division qui, dès les premiers jours, avait éclaté entre les chefs de l'expédition. Mais le gouvernement avait aussi à se reprocher de n'avoir pas mis à la disposition des troupes des ressources assez grandes.

La victoire que les Turcs venaient de remporter ne profita guère aux habitants de Djidjelli. Ils ne subirent pas une seconde fois le joug des chrétiens, mais ils perdirent tout ce qui faisait la richesse de leur ville, c'est-à-dire leur commerce avec l'Europe. A partir de ce moment, les négociants cessèrent de se montrer sur les marchés de Djidjelli. En 1725, lorsque Peyssonel visita cette ville, c'est à peine s'il y trouva soixante maisons. Les habitants entretenaient quelques rapports de commerce avec les comptoirs de Bone et de la Calle; mais ces relations, que les Turcs d'Alger voyaient avec mécontentement, ne prirent jamais une grande importance. Voilà ce que nous raconte, de cette ville, Élie de la Primaudaie, auquel je rapporte tout l'honneur de ce travail.

En 1803, on voit le Marokain Ben-Arach, le Derkhoua, établir le centre de ses opérations de guerre à Djidjelli. Vers la fin du mois de juin, six bateaux corailleurs, montés presque tous par des Français, furent capturés à la Calle par un de ces pirates sortis de Djidjelli; plusieurs Français furent massacrés, et cinquante-quatre tombèrent aux mains des ennemis qui les conduisirent enchaînés auprès de Ben-Arach.

En février 1839, les Kabyles des environs de Djidjelli ayant fait prisonnier l'équipage du brick l'*Indépendant*, qui avait fait naufrage, voulurent en obtenir une rançon. C'est à la suite de cet événement que Djidjelli fut prise par le chef d'escadron d'état-major de Salle, le

13 mai suivant. Mais l'occupation était restreinte, et la ville fut bloquée jusqu'à l'arrivée du général Saint-Arnaud, prise qui lui assura enfin les routes de l'intérieur.

Djidjelli possède 1,989 habitants, dont 1,380 indigènes. Elle est le centre d'un commerce assez actif de laines, tissus, cuirs, bois et graines, et deviendra sans doute une ville importante, quand elle aura un port et des routes qui faciliteront l'exploitation de ses richesses forestières et métallurgiques.

CHAPITRE XVII.

La Kabylie; mœurs de ses habitants. — Le pays offre le plus grand intérêt. — Costume des Kabyles. — Sont-ils de fervents musulmans? — On y retrouve la trace des traditions chrétiennes. — Habittaions des Kabyles et leur mobilier. — Organisation des tribus. — Organisation administrative. — La superstition et les marabouts. — La Kaouïa ou école supérieure; ce qu'on y enseigne. — Le Kabyle travailleur. — La femme kabyle. — Le Kabyle s'en va en guerre; son bagage.

Nous sommes en pleine Kabylie, et, si vous le voulez bien, nous nous arrêterons un instant pour étudier les mœurs de ce peuple, qui semble vivre à part au milieu de la grande famille arabe. Je vous ai dit précédemment de quelle espèce d'hommes se composait la population d'Oran et d'Alger, je tiens à vous faire connaître plus complètement les farouches habitants des plaines et des montagnes.

Les Berbères, appelés aussi Kabyles, Kabaïls, Amazigs,

Chellahs, forment, sous le rapport ethnographique, une race entièrement distincte de celle des Arabes, ils parlent la langue chellah, que certains orientalistes regardent comme dérivée du punique. Les Berbères ou plutôt les Kabyles, car c'est ainsi qu'on les désigne plus ordinairement, habitent les hautes vallées des chaînes et des ramifications de l'Atlas, qui s'étendent depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au-dessus de Bone, en suivant une ligne parallèle à la mer. Perdue dans la nuit des temps, l'origine des Kabyles, comme celle des Maures, n'a encore été, pour les écrivains qui ont essayé de la constater, qu'un vaste champ de conjectures et de contradictions : Numides pour les uns, Carthaginois pour les autres; Chellahs ou Berbères pour ceux-ci, antérieurs aux Arabes pour ceux-là, il serait téméraire, avec de tels éléments, d'entreprendre d'établir leur filiation. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que, retranchés dans les montagnes, et plus indomptables encore que les Arabes, leur haine contre les habitants de la plaine, leur langue particulière, divisée en autant de dialectes que de peuplades, leur industrie supérieure constatée par leur agriculture, par leurs fabriques d'armes, de poudre, etc., etc., la différence de leur physionomie, tout, jusqu'à l'étrangeté de leurs costumes et de leurs mœurs, concourt à en faire une race à part.

Les Kabyles ne sont point d'une haute stature; leur teint est généralement brun, quoiqu'il y ait des tribus très blanches, avec des yeux bleus et des cheveux presque blonds. Ils sont maigres, nerveux et très robustes : la coupe de leur visage est moins ovale que celle des Arabes; l'expression en est rude et sauvage; leurs gestes sont brusques et saccadés; tout en eux indique la cruauté de leur caractère. Le costume des Kabyles, est de la plus grande simplicité ; il se compose d'une petite

calotte rouge ou blanche en feutre, et d'une sorte de chemise à manches courtes, serrée à la ceinture au moyen d'une corde. Leurs jambes et leurs pieds sont toujours nus; les chefs seulement portent des babouches jaunes en temps de paix, et des bottes rouges armées d'éperons quand ils sont en campagne. Par-dessus la chemise de laine, ils jettent une pièce d'étoffe appelée haïk, dans les plis de laquelle ils se drapent avec plus ou moins d'élégance. Cette pièce d'étoffe est attachée à la tête par un cordon en poil de chameau qui en fait trois ou quatre fois le tour; pendant le jour, elle leur sert de manteau; la nuit, ils en font une couverture; l'hiver seulement ils endossent le burnous.

Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes; elles laissent leurs cheveux flotter au gré des vents, ou se ceignent la tête d'un cordon rouge. Elles marchent pieds nus et ne se voilent pas le visage; mais elles se tatouent le front, les joues et les membres de dessins bizarres, et portent aux bras, aux oreilles et aux jambes, des anneaux de cuivre et d'étain. Leur condition se rapproche beaucoup de celle de leur sexe en Europe. Dans la maison, elles reçoivent les étrangers; elles prennent part à toutes les fêtes, chantent, dansent, se mêlent avec les hommes, et assistent à leurs exercices, dont le principal est le tir à la cible.

Les Kabyles actuels sont les descendants des anciens chrétiens de l'Afrique. Du temps de saint Augustin, ils habitaient, pour la plupart, les plaines de l'Algérie et de la Tunisie. C'est à l'époque des invasions arabes que, pour échapper à la conquête des musulmans, ils se sont réfugiés, en partie, dans ces montagnes. Longtemps ils ont lutté pour conserver leur indépendance et leur foi; les preuves qui l'attestent sont nombreuses, tant sur le sol africain que dans les auteurs arabes.

A la longue, ils ont fini par adopter le dogme musulman, mais toujours ils ont repoussé la loi du Coran, qui régit tous les autres peuples de l'islam. Aussi, celui qui visite les différentes peuplades berbères, constate ce fait remarquable que cette race tout entière, malgré les efforts des marabouts, est restée chrétienne, sinon dans sa foi, au moins dans ses mœurs et ses usages, et même chez quelques tribus du Sahara, dans sa discipline religieuse.

Les Kabyles savent que l'islamisme leur a été imposé par force. Une vague tradition leur fait regarder les chrétiens comme leurs frères d'autrefois. Ils ont même conservé un débris authentique de leur ancien culte. La croix, objet d'exécration pour tous les peuples musulmans, a pu, malgré les siècles et les persécutions, se maintenir en Afrique partout où habite la race berbère, depuis les cimes de l'Atlas jusqu'aux limites du Soudan, que franchissent si souvent les Touaregs sur leurs maharas (chameaux coureurs), dont la selle est ornée d'une croix au pommeau.

En Kabylie, rien n'est plus commun que ce signe : les uns ont coutume de le graver sur le revers de la main, d'autres sur la joue ou les tempes, le plus grand nombre au milieu du front; et, chose remarquable, c'est qu'il est toujours isolé des autres tatouages, dont les femmes aiment à couvrir la figure, les bras et les mains de leurs enfants, surtout de leurs filles. Dans certains villages, les portes ont sur chaque battant une croix sculptée, d'autres peintes dans l'intérieur des maisons, sans aucune autre ornementation.

Doués d'un caractère belliqueux et naturellement porté à l'indépendance, les Kabyles n'ont jamais été soumis à la domination du dey d'Alger : jamais ils ne lui ont payé de plein gré le moindre tribut. Aussi ce prince et les

beys, ses représentants, recouraient-ils à la force pour les y contraindre; dès que les troupeaux étaient descendus dans la plaine, les janissaires et les makyens tombaient à l'improviste sur les gardiens, les faisaient prisonniers, s'emparaient des bestiaux, et obligeaient les propriétaires à les racheter chèrement. Usant de représailles, les Kabyles se ruaient sur les villes et les mettaient au pillage; ou bien, quand les beys portaient à Alger les tributs de eur province, ils les attendaient et les dévalisaient... Ainsi se sont maintenues jusqu'à nous les habitudes féroces qui distinguent ces indomptables montagnards.

Rien n'égale la pauvreté d'une installation kabyle. Vus de loin, leurs nombreux villages, pittoresquement assis sur les plus hauts sommets des montagnes, font bel effet. Leurs maisons blanchies à la chaux, et, pour la plupart, recouvertes de tuiles, se détachent agréablement du fond de verdure qui les entoure : l'ensemble respire même un certain air d'aisance et de coquetterie. Ces villages ressemblent assez, selon une image que j'emprunte aux Kabyles eux-mêmes, aux grappes nombreuses que leurs treilles énormes répandent et sèment sur les branches des oliviers séculaires qui leur servent d'appui.

Mais, quand on s'approche de ces centres habités, quand après avoir gravi péniblement, pendant de longues heures, les sentiers affreux qui y conduisent, on pénètre dans une de ces habitations, la surprise est grande en face du tableau qui se présente.

Chacune de ces maisons est un misérable réduit, dont on voudrait à peine en Europe pour une étable à bestiaux. Les plus vastes mesurent rarement plus de trois mètres de large sur quatre de long, et ce faible espace est encore disposé de manière à abriter à la fois hommes, femmes, enfants, bêtes de somme, poules, chèvres, mou-

tons, etc., car bêtes et gens vivent pêle-mêle sous le même toit, et nulle part on n'affecte aux animaux des habitations distinctes de celle où réside la famille.

Ces demeures n'ont point d'étage. Un homme debout n'a pas de peine à atteindre avec la main les branches d'arbres qui servent à former la toiture. Une large porte à deux battants grossièrement travaillée, mal jointe et fort basse, donne sur une cour étroite et couverte d'immondices : c'est la seule ouverture pratiquée dans ces sortes de demeures, car fenêtres et cheminées sont encore inconnues en Kabylie. Le jour doit pénétrer par cette porte, qui reste ouverte toute la journée sur la cour intérieure, et c'est encore par là que doit sortir la fumée. Aussi la maison est-elle enfumée depuis le matin jusqu'au soir, et, de toutes les maladies, les ophtalmies sont-elles, sans contredit, les plus fréquentes.

Le foyer, où l'on a soin d'entretenir constamment des tisons enflammés est un trou pratiqué dans le sol, à peu près au milieu de l'habitation. C'est là qu'on fait cuire les aliments; c'est là que, après les travaux de la journée, les membres de la famille aiment à se réunir, pour se reposer, prendre leurs repas, assis par terre, et deviser sur les nouvelles du jour recueillies à la Djemâh.

Au-dessus de ce foyer, sur des claies en roseaux suspendues à la toiture, sèche la provision de glands qui entrent, pour une très large part, dans l'alimentation des Kabyles. Les autres provisions de l'année, orge, figues, huiles, sont renfermées dans d'énormes vases en terre cuite, de la capacité de plusieurs hectolitres, et qui portent le nom de *koufis*. Derrière ces koufis est le petit réduit réservé, la nuit, aux bœufs de labour, mulets, chèvres, poules, pigeons. Quant aux moutons, ils ont le privilège de coucher avec la famille, et même souvent de prendre part à ses repas. Aucun Kabyle ne possède à

lui seul un troupeau de moutons; le territoire n'aurait pas de pacages suffisants pour les nourrir. La Djemâh règle même combien chaque maison peut en avoir : c'est d'ordinaire deux ou trois, ou quatre au plus. Ils accompagnent les travailleurs dans les champs, reviennent avec eux, le soir, et les suivent partout comme de véritables chiens. Quand ils sont devenus gros et forts, on a coutume de les laisser à la maison pour finir de les engraisser, après quoi, un jour de fête de famille, on les tuera, afin qu'une partie serve aux honneurs du festin. Le reste sera salé, exposé au soleil, et desséché jusqu'à l'état de parchemin, pour une autre circonstance ou pour la réception de quelque hôte de distinction; car, à part les jours de marché, il faut un cas bien extraordinaire pour que le Kabyle fasse usage de la viande à ses repas.

Les superstitions sont nombreuses : quiconque entreprend un voyage doit partir le lundi, jeudi ou samedi : ces jours sourient aux voyageurs. Heureux celui qui commence sa route le samedi! Le Prophète préférait ce jour aux deux autres. On voyage, il est vrai, le mercredi, le vendredi et le dimanche; mais l'inquiétude ne quitte pas le voyageur pendant toute sa course.

Ne plaignez pas celui qui meurt pendant le rhamadan; car pendant le rhamadan les portes de l'enfer sont fermées, et celles du paradis toujours ouvertes. Voir un chacal en se levant, présage heureux : — deux corbeaux au moment de se mettre en route, signe d'un voyage prospère. — Voir un lièvre le soir, mauvais augure; — apercevoir un corbeau seul avant de se mettre en route, motif d'inquiétude.

Les Kabyles sont incrédules au sujet des sortilèges, mais ils le sont beaucoup moins sur la question des démons. Ils disent qu'il y en a en toute saison, excepté dans le rhamadan, parce que Allah les force à rester en

enfer pendant le mois sacré. Ils les craignent horriblement; jamais un Kabyle ne sortira la nuit de sa maison sans les conjurer au nom de Allah le puissant, le miséricordieux. Il en fera autant quand il passera près d'un endroit où il y aura du sang versé; car les démons, qui aiment le sang, n'ont pas manqué de s'y donner rendez-vous.

Les Kabyles ont une grande vénération pour les marabouts, pieux personnages qui remplacent parmi eux les ministres et les ulémas des villes. Tout individu qui s'est rendu célèbre par ses vertus, par sa probité, par une conduite exempte de cupidité ou de violence, enfin par sa grande régularité à s'acquitter des devoirs de la religion, peut devenir marabout ou saint. Objet de l'ambition générale, ce haut titre est environné d'une espèce de culte, et devient la source de la noblesse. Si les fils sont vertueux comme les pères, la considération pour eux ne fait que s'accroître; s'ils cessent de l'être, la qualification leur reste, mais le respect s'éloigne.

Les marabouts interviennent en qualité de pacificateurs dans les querelles particulières : ils sont consultés pour les guerres de tribu à tribu; ils prophétisent, rendent des oracles, guérissent les malades, exorcisent et donnent des réponses plus ou moins satisfaisantes à ceux qui les consultent. Les plus vénérés vivent dans des espèces de retraites, au milieu des tombeaux de leurs ancêtres, réunissent autour d'eux les jeunes gens qui préfèrent le calme de l'étude au tumulte de la guerre, ils les familiarisent avec les différentes interprétations du Coran.

Au bout de quelques années d'étude, ces adeptes prennent le titre de *talebs* (savants). Les élèves qui fréquentent les écoles n'y apportent que leur linge et leurs habits, car ces écoles sont gratuites. « La science de la loi du Coran ne doit pas se vendre. »

Ils y sont nourris à l'aide de nombreux présents que le marabout reçoit en vivres, bestiaux et argent, des tribus qui protègent l'école.

L'école ou la *Zaouia* est ouverte à tous les enfants kabyles; quelques parents en envoient de très loin. L'enfant apprend d'abord la formule religieuse de l'Islam : « Il n'y a de dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète » ; puis une demi-douzaine de prières et quelques versets du Coran. La plupart des Kabyles n'en savent pas plus long; ils rentrent au sein de la famille, pour prendre part à ses travaux, dès que leur développement physique le leur permet.

Ceux qui prolongent leur éducation apprennent à lire et à écrire, à réciter le texte du Coran, etc. Après six ou sept ans, cette instruction secondaire leur permet de rentrer dans les tribus comme *tolbas,* et d'y ouvrir de petites écoles pour les enfants du peuple.

Quand l'élève quitte la zaouïa, ses maîtres se rassemblent; un d'eux lit le *Fatah* sur lui. Le jeune homme, à son tour, le remercie, et il le fait ordinairement par cette formule à peu près consacrée : « O mon maître, vous m'avez instruit, mais vous vous êtes donné beaucoup de mal pour moi. Si je vous ai causé quelque peine, je vous en demande pardon au jour de la séparation. »

Enfin, les études transcendantes réunissent, surtout dans quelques *zaouias* plus renommées, des tolbas de toutes les régions. On apprend dans les *zaouias :*

La lecture et l'écriture;

Le texte du Coran, jusqu'à le réciter intégralement, sans une faute et avec la psalmodie ou intonation convenable qui sert à maintenir la pureté du langage;

La grammaire arabe;

Les diverses branches de la théologie;

Le droit, c'est-à-dire le commentaire du Coran au point de vue légal, par Sidi Khelib, qui fait foi;

Les conversations du Prophète;

Les commentaires sur le Coran, c'est-à-dire l'interprétation du texte saint (on compte sept ou huit commentaires ayant autorité);

L'arithmétique, la géométrie, l'astronomie;

Enfin la versification. Presque tous les tolbas sont poètes.

La tribu kabyle, comme celle des Arabes, prend ordinairement son nom d'un individu qui passe pour en être la souche, ou d'un lieu remarquable près duquel elle habite. Voilà pourquoi on trouve si souvent dans les appellations qui servent à les désigner les mots *Beni* et *Ouled*, qui signifient fils, enfant : Beni-Messaoud (enfants de Messaoud), Ouled-Chareb-el-Rihb (enfants qui habitent la montagne de la Lèvre du vent.) Une tribu est divisée en plusieurs *kraroubas* ou districts, subdivisés à leur tour en *dackeras*, villages, agglomérations de cabanes, réunion de tentes. Le nombre de villages composant une krarouba varie à l'infini, mais chaque krarouba forme une unité et a un amin pour représentant.

Chaque village (haddart) s'administre comme il l'entend, sans qu'il permette jamais à un autre village, même à sa tribu, de s'immiscer en quoi que ce soit dans ses propres affaires. L'autorité réside dans l'*amin*, qui n'est, en réalité, qu'une sorte de maire, dont le pouvoir exécutif est très limité, même dans la réunion de tous les hommes en état de porter les armes et appelés à payer l'impôt. Cette réunion d'hommes appartenant non pas à une même tribu, mais à un même village, forme ce qu'on appelle la *Djemâh*. Cette djemâh juge et décide toutes choses sans appel, puisque aucun pouvoir n'est au-dessus d'elle. Elle seule est appelée à

prononcer sur la paix et sur la guerre, et à prendre les mesures qu'elle juge les plus utiles à son administration. Elle nomme ses magistrats pour le temps qu'il lui plaît, discute ses revenus, ses dépenses, l'emploi des taxes et des corvées imposées par elle.

Elle tient ses conseils en public, sous une espèce de hangar couvert, qui se trouve, le plus souvent, à l'entrée principale du village. De droite et de gauche s'élèvent de larges gradins où chaque habitant peut venir siéger, et de là prendre toute la part qu'il jugera à propos à l'administration de son pays. Tout Kabyle se considère, en effet, dans sa djemâh, comme un roi au petit pied. C'est son forum à lui; c'est là qu'il vient discuter, juger, gouverner, exercer, en un mot, tous ses droits de souverain.

La fréquentation assidue de ces conseils a développé singulièrement chez les Kabyles la soumission à l'autorité établie, le respect des lois, l'amour de la justice et de l'égalité, le sentiment des droits et des devoirs, et, en général, un bon sens naturel et pratique qu'on est surpris de trouver chez un peuple considéré longtemps comme à demi-sauvage.

La tribu kabyle, elle aussi, n'a rien de commun avec la tribu arabe; celle-ci est formée de plusieurs *douars* ou réunion de tentes qui ont entre elles des affinités, des alliances ou des intérêts communs, et qui se mettent sous la protection d'un même chef héréditaire pour les diriger ou les commander. En Kabylie, ce qui prend le nom de tribu (arch) n'a d'autre point de départ que les seuls accidents de terrain, et jamais les relations ou affinités des habitants. Il y a peu de pays dont le sol soit si tourmenté. Ce sont des montagnes nombreuses et serrées, couronnées par des pics élevés, et séparées par de profondes mais étroites vallées, torrents fangeux en

hiver et qui, en été, servent de chemin. Sur chaque piton s'élève un village, chaque massif forme la tribu et chaque chaîne de montagnes une confédération ou *kbila*, en sorte que, en suivant une de ces vallées profondes et encaissées qui sillonnent la Kabylie dans tous les sens, on peut avoir la certitude de longer les limites de deux tribus différentes.

Les villages qui, d'après la configuration du sol, appartiennent à une même tribu, sont, je le répète, tout à fait indépendants les uns des autres dans leur administration intérieure. Ce n'est qu'en face d'un danger commun ou en présence d'intérêts généraux propres à tous les villages d'un même système de montagnes, que se révèle le lien presque imperceptible qui existe entre les tribus d'une même confédération. L'intérêt propre, voilà, en effet, ce qui semble agir le plus fortement sur le Kabyle. Quant à l'esprit de nationalité tel qu'on l'entend d'ordinaire, il n'existe presque pas chez lui : il est à peu près étouffé par l'antagonisme et les divisions intestines qui, à toutes les époques de l'histoire, ont divisé profondément les peuples berbères. Le sentiment de liberté et d'indépendance le touche de bien plus près. Pour lui, la patrie, c'est son village et quelquefois son foyer; aussi, repos, fortune, vie même, il sacrifiera tout pour les sauvegarder et les défendre, tandis qu'un malheur commun à tout son pays le trouvera à peu près insensible, s'il ne l'atteint pas.

A côté d'une organisation administrative, est placée une force législative tout aussi intéressante, c'est le *Kanoun* ou code des lois non écrit, mais oral et traditionnel, dont le fond est le même partout, mais qui, dans son application, varie de village à village. Grâce à cette institution, aussi vieille que la société kabyle, il n'est peut-être pas de peuple où l'arbitraire soit plus

inconnu que parmi ces fiers montagnards. Le kanoun atteint tout le monde également. Il protège le faible contre le puissant, et le riche contre les convoitises du pauvre. Les délits, quels qu'ils soient, sont prévus et punis par ce code étrange, reçu des anciens, appris dès l'enfance, dont chaque citoyen est dépositaire, que la djemâh seule a le droit d'appliquer, et qui est également respecté de tous, grands ou petits, sous peine de mort ou de bannissement.

Toutes les affaires qui, en France, sont du ressort des tribunaux criminels ou de police correctionnelle se jugent par un comité d'amins. Le délinquant est condamné à une amende ou *grotia*, et doit, en outre, restituer au plaignant la valeur de l'objet dont il lui a fait tort. La *grotia* est fixée d'avance pour un vol de figues, de raisins, de bestiaux, etc., comme pour une dispute pour des coups de bâton, de yatagan, d'arme à feu, etc. L'homme qui s'est rendu coupable d'un meurtre n'a d'autre ressource que de s'évader sur-le-champ, car les parents du défunt peuvent le tuer sans autre forme de procès. S'il parvient à se soustraire à leur poursuite, les amins, après s'être concertés, lui infligent une amende pour le payement de laquelle ses biens mobiliers ou immobiliers, s'il est possible, sont vendus ; il est, en outre, proscrit et est obligé d'aller chercher asile dans une autre tribu. Mais le sang demande du sang, et le plus proche parent de la victime est toujours obligé de la venger ; s'il y parvient, il n'est pas expulsé de la tribu, mais il est soumis à l'amende.

L'instinct superstitieux des Kabyles se retrouve dans l'amour sauvage voué au pays natal. Chaque pic est le siège d'une légende, religieuse, qui fait de ces rochers déserts et glacés des espèces de divinités domestiques, objets d'un culte traditionnel. En voici quelques exemples :

Le sommet du Tamgout forme un long plateau inhabité, couvert d'une forêt de chênes. A l'ombre de ces bois séculaires s'élevait une petite mosquée blanche, propre, bien entretenue, seul monument qui, dans la forêt déserte, rappelle le voisinage des hommes. C'est cette petite coupole qui s'appelle Tamgout; elle donne son nom à la montagne, et porte elle-même celui d'un marabout dont elle renferme la dépouille. La forêt est la propriété commune de tous; ainsi l'a voulu Tamgout lui-même. Mais le bois de Tamgout est un objet sacré : malheur à celui qui concevrait, en le coupant, la pensée de le brûler ou de le vendre! Allah couvrirait ses yeux d'un bandeau, ou lui susciterait un lion pour le dévorer.

La dévotion pour ces dieux pénates va, dit-on, quelquefois jusqu'à balancer l'influence des prescriptions fondamentales de l'islamisme. Ainsi, dans les montagnes des Beni-Amram, en arrière du cap Sigli, remarquable par ses roches fantastiques, il existe une gorge qui a la propriété de rendre l'écho. Or, suivant une croyance qui remonte sans doute à bien des siècles, cet écho est un oracle qui manifeste les volontés du ciel. Un jour, aux approches du Ramadan, les Kabyles s'avisèrent d'aller consulter la montagne pour savoir s'ils devaient jeûner. — Jeûnerons-nous, ou non? s'écrièrent-ils. La montagne répondit : Non. — Ils s'en allèrent bien résolus à enfreindre l'un des premiers préceptes du Coran, et il ne fallut rien moins que l'intervention de tous les marabouts pour balancer dans leur esprit le crédit de l'oracle.

Chaque village possède sa petite mosquée : c'est en général, la plus belle maison. Elle est consacrée à la prière; mais comme chez les musulmans la vie civile se confond dans la vie religieuse, la mosquée a une autre destination toute terrestre; c'est l'hôtellerie des voya-

geurs. Elle est entretenue aux frais des habitants : le cheik y pourvoira sur le produit des amendes, et si ce fond ne réussit pas, il a recours aux cotisations, il commet un oukil à la garde et à l'entretien de la mosquée : c'est ce dernier qui a charge d'héberger les voyageurs, et le cheik les laisse rarement partir, sans leur demander s'ils sont contents de l'hospitalité qu'ils ont reçue.

Il est facile de reconnaître, dit un auteur, que dans les goûts kabyles, c'est le travail qui tient le premier rang : quel que soit le point qu'il occupe, il trouve à utiliser les ressources naturelles du sol. Dans les plaines étroites qui bordent le thalweg de ses cours d'eau, il est laboureur et pasteur; sur les pentes des montagnes, il est jardinier; il passe sa vie au milieu des vergers, il sait les soins que chaque espèce réclame; l'olivier forme sa principale ressource, et lui donne des flots d'huile, dont les dernières gouttes vont aboutir sous la forme de savon aux boudoirs de Paris, et sous la forme de pommade, aux huttes de Tombouctou. Le jardinier kabyle connaît très bien, quoi qu'on en ait dit, l'utilité de la greffe.

Vers le sommet des montagnes, où règnent d'immenses espaces couverts de forêts vierges, le Kabyle est bûcheron et tourneur. C'est de ces hautes régions que descend toute la vaisselle indigène de l'Algérie : c'est là particulièrement, que se fabriquent ces plats majestueux en bois de hêtre appelés gaça, où s'apprête et se sert chaque jour le mets national, le couscoussou destiné à tous les habitants d'une tente, d'un gourbi, d'une maison. Là, où domine la roche ingrate, là, où le sol ne produit ni blés, ni fruits, ni arbres, le Kabyle est orfèvre, forgeron, armurier. Ainsi la tribu de Fliça-sur-mer est une grande manufacture d'armes blanches. Elle fabri-

que de longs sabres droits et pointus que les Kabyles appellent *khedama,* et que nous appelons *fliça,* du nom de la fabrique. Ailleurs ce sont des manufactures d'armes à feu : la tribu des Beni-Abbès, par exemple, livre au commerce indigène de longs fusils, produit de ses usines, et en particulier des platines qui jouissent d'une certaine vogue.

La fabrication de la poudre de guerre constitue la spécialité des Rboula. Là, pas une maison qui n'ait son atelier d'artifice. Les procédés ressemblent beaucoup aux nôtres. Ils tirent le salpêtre des antres naturels où il se forme et se dépose par efflorescence. Le charbon est celui du laurier rose qui croît au bord de tous les ruisseaux. Le soufre est fourni par le commerce européen.

Dans les montagnes des Beni-Sliman, le Kabyle est surtout mineur. Le contrefort du Kendirou contient des mines de fer en pleine exploitation. Le minerai extrait au pic à roc est traité par le charbon de bois, dans de petits fourneaux à la catalane. Les soufflets, faits en peaux de bouc, rappellent ceux de nos étameurs forains.

Dans les régions pauvres, ravinées, impropres à la culture, incapables de nourrir tous leurs habitants, l'émigration devient une nécessité. Chaque année, chaque mois, on pourrait dire chaque jour, voit un bon nombre de jeunes Kabyles, n'ayant pour tout bien qu'un bâton, un *derbal* en guenilles et la foi dans le travail, descendre des montagnes et s'acheminer vers Alger, vers Sétif, vers Constantine, vers tous les points enfin, où la présence des Européens promet un aliment à leur activité. Amasser en quelques années un petit capital, retourner ensuite dans leur pays, y acheter une chaumière, un coin de terre cultivable, et y passer le reste

de leurs jours parmi les roches ingrates qui les ont vus naître : voilà le rêve de leur ambition.

N'omettons pas une branche intéressante de l'industrie kabyle, celle que les mœurs musulmanes réservent exclusivement aux femmes, la fabrication des tissus de laine. Dans toutes les tribus les femmes tissent la laine et la façonnent en burnous. Mais il en est deux, qui excellent surtout dans ce genre d'industrie, et dont les produits, universellement estimés, commencent à être recherchés même des Européens : ce sont les Beni-Abbès et les Beni-Ourtilan.

Dans les villes musulmanes la femme disparaît et s'annule sous le voile dont la loi, complice de la jalousie des hommes, l'oblige à se couvrir les traits, espèce de suaire qui l'ensevelit vivante.

Les femmes kabyles ne sont point soumises à cet usage : elles recherchent au contraire les occasions de se montrer : elles paraissent à toutes les fêtes, et y prennent part avec les hommes, dont elles suivent les exercices. Elles y jouent même un rôle actif par les chants et les danses auxquelles elles se livrent. Leur danse favorite s'appelle *sgara :* elles l'exécutent au son de la *zerna* (espèce de hautbois à six trous), en brandissant un yatagan ou un fusil.

Le vêtement ordinaire des femmes consiste dans un haïk, ou longue pièce de laine descendant jusqu'à mi-jambe, maintenu à la ceinture par une corde de laine.

Elles portent comme ornements d'immenses boucles d'oreilles, quelquefois en argent, le plus souvent en cuivre ou en fer, et d'autres anneaux de même métal aux pieds et aux bras.

Elles affectionnent singulièrement le collier de verroterie ou de corail, qu'elles achètent aux colporteurs forains. Mais c'est un luxe réservé aux bourgeoises et

aux coquettes. Le henné, cette teinture populaire en Algérie, fournit son tribut à la parure; il colore les ongles, la plante des pieds et la paume de la main. Enfin divers desseins tatoués sur le front et les bras complètent cette toilette assez bizarre; et ce qu'il y a de remarquable dans ce dernier ornement, c'est qu'il dessine presque toujours l'image d'une croix.

Les femmes chez les Kabyles sont entourées d'une vénération toute particulière. A l'exemple des anciens Germains, ils supposent à leur sexe une mission religieuse, une puissance d'inspiration : aussi, se gardent-ils bien de rejeter leurs avis ou de douter de leurs oracles. Ce respect pour les femmes, malgré leur état d'infériorité, est un fait très remarquable. Lorsque l'on est menacé, il fait bon se mettre sous leur protection; c'est la meilleure sauvegarde. Dans les premières années de la prise de Bougie, deux Arabes firent naufrage dans la partie la plus inhospitalière du golfe. Ils allaient être massacrés, lorsqu'une femme intervint, les couvrit de sa protection et les arracha à la mort.

Le respect des Kabyles pour les femmes se manifeste encore par les honneurs rendus à la mémoire de plusieurs d'entre elles, que la voix populaire a proclamées saintes. Une sainte fille kabyle Lella Gouraïa, fut longtemps la patrone révérée de Bougie. La chapelle qui renfermait ses restes occupait encore, au moment de l'arrivée des Français, la cime brumeuse du pic, où, s'élève aujourd'hui une forteresse qui a conservé son nom. Cette chapelle était jadis le rendez-vous d'un grand nombre de pèlerins qui venaient de fort loin, y faire leurs dévotions, attirés par la réputation de Lella Gouraïa et les miracles posthumes qu'on lui prêtait.

Il me reste à vous raconter la manière dont les Kabyles faisaient la guerre.

Les inimitiés d'homme à homme étaient moins fréquentes que les guerres de tribu à tribu : chacune avait ses ennemis et ses amis. Les alliances se concluaient par l'échange d'un gage entre les deux cheiks. Le gage était un yatagan, un fusil ou un burnou. Il porte le nom de *mezrag,* qui signifie *lance*, parce que cet usage chevaleresque remonte sans doute au temps des carrousels et des tournois. L'échange du mezrag établit entre les contractants une union étroite, une solidarité complète. Le mezrag est un gage sacré : honte à qui le laisse arracher de ses mains.

Ce culte de l'objet échangé, qui lie les tribus, lie aussi les personnes. Le Kabyle qui a échangé le mezrag avec un autre devient ce qu'on appelle son naïa, c'est-à-dire, son répondant corps pour corps : son *alter ego*. Il épouse toutes ses querelles, il doit le défendre au péril de ses jours, et s'il succombe, il doit le venger.

Le Kabyle regarde l'instrument de sa défense personnelle comme une partie de lui-même. A peine a-t-il atteint l'âge de seize ans, qui marque le passage de l'adolescence à la virilité, qu'il reçoit un fusil des mains de son père, et dès lors cette arme devient son inséparable compagne : elle le suit dans toutes ses courses, dans toutes les vicissitudes de sa vie : elle est à la fois sa protectrice et son amie.

Le paysan kabyle a pour fortune deux bœufs, un âne et un fusil. Éprouve-t-il un malheur, il vend un bœuf : un second, il vend l'autre bœuf : un troisième, il vend son âne ; jamais, quoi qu'il arrive, il ne se sépare de son fusil.

Il est de principe que tous les travaux cessent lorsque la voix de la poudre se fait entendre dans la montagne : tous les hommes doivent courir aux armes et se réunir autour du cheik : les femmes demeurées au village

abandonnent leurs occupations habituelles, et pensent à ceux qui combattent; à plus forte raison cette obligation est-elle rigoureuse lorsqu'il s'agit de la guerre sainte.

Pendant les premiers temps qui suivirent la prise de Bougie, les Kabyles paraissaient tous les jours devant la place, et tous les jours ils interrompaient leurs travaux. Bientôt fatigués de ce régime, ils laissèrent une semaine d'intervalle entre leurs attaques, plus tard un mois, puis enfin deux et même trois mois. Il suffisait alors, pour rompre la trêve, de la provocation fanatique d'un marabout. Aussitôt la coalition se formait; le plan de campagne était discuté dans l'assemblée des cheiks; on fixait le lieu et le jour du rendez-vous; c'était ordinairement au marché des Beni-Bou-Msaoud, qui se tient tous les mercredis. Les tribus qui avaient voté pour la guerre fournissaient leurs contingents. Il arrivait souvent que les cheiks ennemis se faisaient un devoir chevaleresque, aussitôt après la décision prise, de la signifier aux Français. Le commandant supérieur fut prévenu plusieurs fois par écrit du jour où il serait attaqué; jamais les Kabyles ne l'ont trompé et n'ont manqué au rendez-vous.

La campagne durait deux ou trois jours : chacun apportait ses munitions et ses provisions : ces dernières étaient d'une simplicité homérique, car elles se réduisaient à une galette cuite sous la cendre assaisonnée de quelques figues sèches.

Presque toujours les femmes suivaient leurs frères et leurs maris : on les voyait courir dans la mêlée, excitant les combattants par leurs cris, portant secours aux blessés, aidant à emporter les morts, partageant les périls de la lutte, la douleur des revers, la joie du succès.

Les Kabyles, quand ils marchent à la guerre, avancent par groupes gagnant les hauteurs pour se rapprocher du point d'attaque. Chaque tribu a un drapeau : il est porté par le plus brave. Ils ne s'engagent qu'avec beaucoup de circonspection et jettent en avant des tirailleurs pour sonder le terrain. Aux approches du point d'attaque, ils s'éparpillent : chacun cherche son rocher ou son arbre pour s'y embusquer et faire feu à couvert.

Si les cavaliers, saisissant un moment favorable, s'élancent au galop, les fantassins courent à eux se tenant à la selle ou à la queue des chevaux. On a vu jusqu'à trois hommes cramponnés au même cheval. Le drapeau s'arrête à distance, et indique le point de ralliement.

Les Kabyles attachent une certaine importance à commencer l'attaque par un feu bien nourri ; c'est ce qu'ils appellent le *taraka*. Ils accompagnent cette opération de grands cris qui durent pendant tout le combat.

Le moindre avantage leur inspire une grande audace; mais l'amour irrésistible du pillage les empêche de poursuivre un succès.

Dans la retraite, ils se retournent et font feu, se dispersant pour diviser l'attention et les coups de l'ennemi, profitant avec habileté d'une pierre, d'un arbre, du moindre accident de terrain pour recharger en sûreté leur long fusil.

Dans la déroute, ils fuient sans ordre en gagnant de toute la vitesse de leurs jambes les rochers et les broussailles. Ils s'ingénient alors, comme ils peuvent, pour échapper aux coups du vainqueur; ainsi on les voit agiter leur burnous avec les bras, pour donner le change sur la place que leur corps grêle occupe sous ce vêtement. Sont-ils serrés de près? ils se retournent, saisissent la baïonnette du fantassin, prennent le sabre du

cavalier par la lame, et le tirent à eux en se coupant les mains dans l'espoir de désarçonner leur ennemi. Parviennent-ils à trouver une cachette, ils s'y blottissent, tenant près d'eux leur fusil chargé, prêts à faire feu à bout portant s'ils sont découverts, et déterminés à se servir ensuite de la crosse comme d'une massue : l'idée de se rendre ne leur vient jamais.

CHAPITRE XVIII.

Kollo; son heureuse situation. — Stora; naufrage de la Marne. — Philippeville, Rusicadda: le Musée. — Constantine; sa physionomie. — Ancienne administration arabe. — Le bey de Constantine; il n'est pas heureux dans ses projets. — Prise de Constantine par les Français; le général Damrémont; sa mort. — Que devient le bey? — Description de Constantine et de ses édifices.

Nous arrivons en vue de Kollo : un spectacle des plus variés se présente à nous et flatte agréablement nos regards. Du bateau à vapeur nous apercevons une plaine toute luxuriante de la végétation la plus riche. Au milieu s'élève une montagne toute boisée semblable à un cône et que les habitants appellent *Roumadia*, la Charbonnière.

La ville est bâtie au pied du cap Bougaroni, derrière une petite presqu'île appelée El-Djerda, d'un aspect triste, bordée de roches droites et parallèles, disposées comme des tuyaux d'orgues. Les maisons sont bâties en pierres et couvertes en tuiles. Elle est habitée par des marins kabyles qui vivent de cabotage; on y trouve des ruines anciennes, des fragments d'inscriptions et des

médailles romaines. Les environs offrent l'aspect le plus varié et le plus pittoresque. Au sud de la ville s'étend la plaine de Tellezza, couverte d'une riche végétation.

La baie actuelle de Kollo est signalée par ces marins comme un bon port de commerce. Les petits bâtiments y trouvent un abri contre presque tous les vents, un fond d'une bonne tenue, et un débarquement facile.

Kollo était renommée, au temps des Romains, comme ville manufacturière. Elle possédait, dit-on, des ouvriers qui excellaient à teindre des étoffes en pourpre. Les Pisans et les Génois venaient au moyen âge échanger leurs draps et leurs métaux contre de la cire, des cuirs et des céréales.

Nous passons devant Stora, joli bourg près de Philippeville. Nous ne nous y arrêterons pas; cette ville n'a aucune importance. Elle est adossée à une montagne très escarpée et à pic, dominée par une église qui se détache sur le fond de la forêt de chênes lièges. On y a trouvé des restes imposants de constructions romaines, de vastes magasins voûtés et de magnifiques citernes. On m'a rappelé une affreuse tempête arrivée il y a bien longtemps déjà sur les côtes et dont je veux vous faire le récit. C'est faire acte de justice que de rappeler les principales circonstances de cette affreuse catastrophe, circonstances aussi honorables pour la population de Philippeville que pour la marine française.

C'était le 16 février 1841, dit l'auteur duquel nous empruntons ce récit, nous débarquions à Philippeville, après une traversée délicieuse, par une mer calme et un beau temps; c'était peu de jours après l'horrible tempête qui bouleversa la rade de Stora. Tout le rivage était jonché de débris. Nous trouvâmes la population de Philippeville consternée des malheurs dont elle venait d'être témoin : presque tous les navires à l'ancre avaient été

brisés contre les rochers. L'île de Sridjina, qui forme la pointe de Stora, avait, disait-on, disparu plusieurs fois sous les eaux, quoiqu'elle ait plus de vingt mètres de hauteur.

Mais parmi tant d'épisodes lugubres, il y en avait un qui dominait tous les autres : c'était le naufrage de la gabarre de l'État *la Marne.*

Dès les premiers coups de la tempête, les équipages de presque tous les navires marchands étaient descendus à terre. Il n'en fut pas, il ne pouvait pas en être de même de la marine militaire. Là tout le monde resta à son poste : plusieurs passagers des bâtiments de commerce y avaient même cherché un refuge, comme dans une arche inviolable : ils eurent à se repentir cruellement du parti qu'ils avaient pris.

Ce fut vers midi, que ce malheureux navire commença à traîner ses ancres, et vers deux heures le commandant fit tirer le canon d'alarme. Aussitôt la population et une partie de la garnison de Philippeville coururent au village de Stora, et se réunirent sur l'étroite plage qui faisait face au bâtiment en détresse. Les différents services s'entendirent pour préparer et apporter tout ce qui, dans le matériel confié à leur garde, pouvait devenir instrument de sauvetage. En même temps une ambulance fut organisée pour donner aux naufragés les premiers secours.

Le commandant de la *Marne,* reconnaissant l'impuissance de ses ancres avait fait couper les câbles, qui ne faisaient plus que gêner sa manœuvre, et il gouvernait pour s'échouer sur une plage de sable, qui aurait favorisé le sauvetage des hommes : mais par malheur il traînait encore une dernière ancre, dont il avait été impossible de rompre la chaîne.

Le navire, horriblement tourmenté par la mer, montrait alternativement aux spectateurs sa quille et son

pont : on voyait alors sur ce plancher qui allait se rompre, tout ce que peuvent la discipline et la confiance : parmi les cent vingt matelots qui composaient l'équipage, et dont plus de la moitié allait rendre à Dieu leur âme résolue, pas un cri, pas un signe d'hésitation ou de découragement. Tous, attentifs à la voix du commandant qui seule se faisait entendre, exécutaient ses ordres avec calme et précision.

Cependant la gabare chassait toujours, traînant cette malheureuse ancre, qui l'empêchait de diriger sa marche. Un rocher à fleur d'eau la séparait de la plage, et elle aurait pu facilement l'éviter si elle eût été libre; mais cela fut impossible, et elle vint le heurter de toute sa masse et de toute sa vitesse.

Ce fut un horrible moment. Le pont se rompit en trois, et il n'y eut plus pour chacun qu'une faible chance de salut.

Toute la population assistait à ce spectacle, immobile, consternée, tendant les bras à ces malheureux, plus calmes qu'elle, qui allaient mourir à vingt mètres du rivage, sans qu'il fût humainement possible de leur porter secours.

Le commandant fit jeter un câble vers la plage, pour essayer un *va et vient :* mais le câble emporté par le vent et par la mer ne pouvait être saisi par ceux du rivage. Vainement des hommes intrépides essayaient-ils de s'élancer pour saisir ce fidèle moyen de communication, quelques-uns furent emportés par la mer et disparurent.

Enfin pourtant on parvint à le saisir : cent bras s'y cramponnèrent aussitôt, et les matelots commençaient à se hisser à la force des mains : mais plusieurs, engourdis par le froid, vaincus par la fatigue, assaillis par les lames qui se dressaient contre eux avec fureur, abandonnèrent le fil de salut et furent engloutis.

Bientôt un coup de mer plus violent que les autres secoua si rudement le câble, qu'il l'arracha du rivage en blessant plusieurs de ceux qui le tenaient. Toute communication fut de nouveau rompue : on avait ainsi sauvé une dizaine d'hommes, pour vingt et plus qui avaient péri.

Le capitaine qu'on voyait toujours calme et impassible, plus glorieux, à notre sens, sur ce misérable tronçon de navire que dans le commandement d'une escadre, le capitaine donna l'ordre d'abattre le mât.

Heureusement, en accostant le rocher, le pont du bâtiment était resté tourné vers la terre, de manière que la chute du grand mât pouvait former une sorte de pont entre les débris du navire et le rivage. Les choses se passèrent ainsi, et le sauvetage s'exécuta plus heureusement que la première fois; mais plusieurs, trop confiants dans leurs forces, avaient essayé de se jeter à la mer : tous avaient péri.

Enfin sur ce débris de carcasse, théâtre d'un si horrible drame, et que la tempête menaçait encore d'enlever, il ne restait plus que deux hommes, le charpentier du bord et le commandant. Le matelot s'effaçait respectueusement pour laisser passer son chef, lorsque celui-ci, par un geste brusque et impératif, lui fit signe de passer le premier. Le soldat obéit; mais à peine descendu sur le pont fragile qu'il avait tant d'intérêt à traverser vite, il se retourna et tendit la main à son commandant pour l'aider à y descendre lui-même. Ceux qui du rivage ont assisté à cette scène si simple, si courte et si touchante, se la rappellent encore avec attendrissement.

Le commandant et tous ceux qu'on avait pu sauver étaient plus ou moins grièvement blessés; les soins ne leur furent pas épargnés. Entre des hommes que l'on est parvenu à conserver à si grand'peine, et ceux qui ont exposé

leur vie pour les arracher à la mort, il existe un lien intime de parenté. D'ailleurs l'admiration que le courage de ces braves gens et la fermeté de leur chef avaient inspiré à la population de Philippeville suffisait bien pour appeler sur eux toute la sollicitude des habitants.

Le commandant de la gabare *la Marne* était M. Gattier, qui deux ans après, devait à son tour tendre la main aux naufragés politiques de Barcelone.

De Stora à Philippeville il n'y a qu'un pas que nous franchissons rapidement. Nous voici installés dans cette ville toute française et bâtie entièrement à la française.

La partie la plus reculée du golfe est bordée par une plage de sable où jusqu'en 1838 les embarcations des navires français envoyées pour reconnaître la côte étaient accueillies à coups de fusil. C'est là que s'est élevée Philippeville qui consistait d'abord dans un débarcadère souvent submergé, c'est-à-dire inabordable. Cette cité est de création moderne, elle occupe l'emplacement d'une ville romaine, appelée Rusiccada dont le nom s'est conservé sous la forme Ras-Skikda, appliquée à un des deux mamelons entre lesquels s'étendait l'ancienne ville.

La seule chose qui présente de l'intérêt à Philippeville, c'est le musée archéologique installé dans l'ancien théâtre romain, et qui constitue à lui seul un des plus curieux monuments de Rusiccada. Il renferme des statues, celle entre autres de l'empereur Hadrien, des bustes, un scaphium ou cadran en marbre blanc très bien sculpté et auquel il ne manque que du style. Ce qui fait surtout la richesse du musée, c'est la grande abondance de médailles, d'armes et de bijoux, poteries ou fragments de poteries, et d'autres objets divers réunis dans la salle de numismatique et de céramique.

La mosaïque de la maison Nobelli est d'une très belle

exécution; le dessin représente Amphitrite ou tout autre déesse maritime, entourée de poissons aux couleurs éclatantes : les colonnes, chapiteaux et frises, déposés sur la place Corneille, et dont les dimensions énormes font supposer avec raison que ces débris appartenaient à un édifice grandiose, peut-être le temple de Bellone. La propriété Butler à 1 kilomètre de la ville, renferme une belle mosaïque décorant le plancher de la salle de bain probablement d'une ancienne villa.

Mais il me tarde d'arriver à Constantine, c'est pourquoi je vous fais grâce de toutes les localités qui nous séparent de cette ville. On rapporte quelque part dans les *Nuées* d'Aristophane, je pense, que les oiseaux bâtirent une citadelle en l'air; cette fable se trouve réalisée en partie par la position de Constantine, véritable forteresse située à 534-644 mètres d'altitude. Il est difficile d'échapper à un sentiment mêlé d'étonnement, de respect et presque d'effroi, lorsque, pour la première fois, on se trouve en face de cette ville étrange, de ce nid d'aigle, comme on l'a dit souvent. La face dirigée au sud-ouest est la seule partie de la ville que la nature ait rendue abordable. La face nord-ouest est bordée de rochers escarpés, terminés par un talus haut et raide. De ce côté la ville domine la vallée du Roumel, dont l'œil suit le cours jusqu'à six lieues environ. Les deux autres faces sont couvertes par un effroyable fossé, encaissé entre deux murailles de roches à pic, dont la hauteur moyenne est de 110 mètres.

Des hauteurs qui dominent Constantine, on peut se faire une idée de la configuration de cette ville que les Arabes comparent à un burnous étendu, dont le capuchon serait formé par la Kasba. El-Bekri l'a surnommée *Belad-el-Haoua*, la citée aérienne, la cité du ravin et la cité des passions, *haoua* signifiant également air,

ravin et passion : elle justifie la dénomination de *cirta* qui signifie en phénicien *taillé à pic.*

C'est à Constantine que l'on retrouve la couleur locale qui tend à disparaître de plus en plus des autres villes de l'Algérie. Rien n'est plus curieux à visiter que cette fourmilière qu'on appelle le quartier arabe où les rues et les impasses étroites et tortueuses, à ciel ouvert ou voûtées, font le labyrinthe le plus inextricable qu'on puisse imaginer. Un grand nombre de marchands et d'artisans occupent de petites boutiques, dans lesquelles sont entassées une grande quantité de marchandises.

L'animation que présentent les rues arabes ne forme pas un des spectacles les moins curieux. Asseyez-vous sur le banc que garnit la devanture de cette niche occupée par un cafetier, faites-vous servir une tasse de café et, tout en dégustant ce nectar selon les uns, ce brouet selon les autres, vous verrez défiler devant vous, l'Arabe drapé dans son burnous comme un sénateur romain, le Biskri avec sa koulla d'eau, la Mauresque dont le voile est bleu, au lieu d'être blanc comme à Alger, la négresse marchande de pain, le Juif colporteur, la Juive plus belle à Constantine que partout ailleurs : voici encore le kadi, grave comme la loi qu'il est chargé d'interpréter, le taleb, commentateur infatigable des commentateurs du Coran : puis enfin le spahis au burnous rouge et le turco vêtu de bleu, soldats indigènes, servant de traits d'union entre les populations européennes et indigènes. Tout ce monde, qui va et vient, se mêle et se coudoie, offre un tableau extrêmement original.

Peu de cités, dans le monde, ont subi autant de révolutions que Constantine, soit en raison de son importance politique, soit à cause des richesses de son sol.

S'il faut en croire la tradition, elle a été assiégée et conquise quatre-vingts fois.

« Constantine, dit un voyageur de la fin du treizième siècle, ressemble à une belle femme vêtue de haillons, à un homme généreux qui n'a plus d'argent, à un guerrier que des blessures empêchent de soulever ses armes... Elle renferme de beaux restes de l'antiquité et des édifices d'une structure prodigieuse, la plupart en pierre de taille. »

C'est encore l'impression que le voyageur moderne ressent en visitant Constantine. Remparts, boulevards, portes de la ville, fortifications, n'offrent rien de plus remarquable, ni de plus intéressant que ce que présentent toutes les villes principales de l'Afrique. Les places sont assez nombreuses, petites pour la plupart, peu intéressantes, si l'on en excepte la place Négrier, bordée d'arbres et ornée d'une fontaine. Elle serait une agréable promenade si l'on n'y rencontrait tous les marchands de ferrailles et de guenilles, qui en occupent l'espace avec leurs affreuses marchandises. Là encore, comme au bazar d'Oclaus, à Alger, on peut assister à la vente à la criée des bijoux, hardes et meubles arabes, qui se fait sous la surveillance de l'*amin-el-fodda*, contrôleur des matières précieuses.

Comme les rues d'Alger, d'Oran et de Tlemcen, les rues de Constantine ont été baptisées; les nouveaux noms donnés aux rues de Constantine, ont le mérite de rappeler au prix de quels glorieux et sanglants sacrifices la ville fut prise, et les noms des Damrémont, des Perrégaux, des Combes, des Serigny, des Richepanse, des Haeker, des Grand, des Sanzai, des Desmoyen, des Rouaud et des Leblanc, ainsi que les numéros des régiments qui prirent part à l'assaut, ne sont pas près d'être oubliés.

Les maisons de Constantine, généralement bâties en pisé ou en briques crues, et dont les assises sont souvent faites avec des pierres romaines, n'offrent pas de grandes différences avec celles d'Alger; ici comme là-bas, c'est toujours la cour entourée de cloîtres avec des arceaux en fer à cheval supportant un ou plusieurs étages, mais surmontés cette fois d'une toiture en tuiles, nécessité par la position élevée de la ville que les pluies torrentielles et la neige viennent visiter. Quelquefois les galeries, au lieu d'être à arceaux, sont à plates-bandes. La distribution des chambres est la même; elles sont longues et étroites, et *offrent* des retraits ou alcôves faisant saillie sur la route. Quelques maisons sont pourvues de citernes; les murs extérieurs sont décorés à la partie supérieure d'arcatures en pierres ou en briques: les balcons retombent, comme à Alger, sur des porte à faux ou poutrelles de bois de cèdre : mais, le plus souvent, ils sont soutenus par des montants en maçonnerie.

La porte d'entrée en bois, historiée de clous à grosse tête et d'anneaux, est surmontée d'un arc mauresque dans lequel sont quelquefois fouillés de gracieuses arabesques. Lorsqu'une main, pour éloigner le mauvais œil, n'est pas sculptée au-dessus de la porte, elle est naïvement peinte en rouge, à moins qu'elle ne soit l'empreinte d'une main naturelle trempée dans le sang d'un mouton ou d'un bœuf.

Le principal et le plus remarquable des monuments chrétiens, c'est l'église cathédrale de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. Autrefois c'était la mosquée Souk-er-Rezel, affectée depuis au culte catholique; elle fut bâtie en 1730 par le Marocain Abbas-ben-Allahl-Djelloul, bachkatch ou secrétaire général du gouvernement auprès du bey de Constantine, Husseïn-bou-Roumïa. C'est un assez beau spécimen de l'architecture arabe : des

colonnes en granit, hautes de 4 mètres, la divisent en trois travées : les parvis sont incrustés d'arabesques finement découpées et fouillées. Le minbar musulman transformé en chaire chrétienne est un précieux spécimen de marqueterie. Mais la mosquée a subi le sort de toutes les mosquées algériennes converties en églises. Elle a été agrandie; sa toiture est surplombée d'une coupole octogone un peu éclatante; l'église tout entière forme désormais un monument hybride.

Constantine possède plusieurs mosquées plus ou moins remarquables et intéressantes : Djama, mosquée à minbar ou chaire; *mesjeb* mosquée sans minbar : *zavïna* chapelle avec ou sans sépulture, école; *bit-es-salat,* salle de prières.

Parmi les édifices publics, nous ne parlerons que du palais d'Hadj-Ahmed, auquel il manque une façade et une entrée digne de sa destination. Ce palais a été construit peu de temps avant la prise de Constantine par le dernier bey, sur l'emplacement d'un amas de maisons particulières, accolées les unes aux autres, dans lesquelles on pénétrait par quelques ruelles étroites, avec des matériaux venus d'Italie et de Carthage, et surtout extorquées aux plus riches habitations de la ville et de ses environs. Il n'aurait rien de bien remarquable, sans les trois jardins entourés de galeries, qui en font comme une fraîche oasis, au milieu des rues européennes où alternent la poussière et la boue. On y voit des fresques naïves qui décorent les parois des galeries, et qui représentent, ici un combat naval, et là Stamboul. Ces peintures sont exécutées d'après l'orthodoxie la plus pure de l'art musulman; on n'y voit figurer aucun personnage.

Le musée est très riche en une collection de pots, seaux, lampes en terre, lampes en bronze à six becs

avec leur chaîne, tuiles et fragments de mosaïque : plats, tasses en terre vernissée, une très belle collection de lampes funéraires. On y voit aussi une magnifique collection de menus objets de verre, de bagues en or, avec ou sans pierres gravées, des colliers, des bracelets d'homme en bronze, des fibules, des boucles, des miroirs, des statuettes, entre autres, une Victoire ailée de 28 centimètres de hauteur. Une collection très riche de médailles, mais surtout un très grand nombre d'antiquités romaines, telles que inscriptions tumulaires, amphores, tuiles et tuyaux, nombreux débris de sculpture et d'architecture, parmi lesquels, une tête de Cérès ou de femme représentant Cirta, une tête gigantesque de Jupiter, des lions, un autel à Vénus, des frises et des chapiteaux, et enfin en monuments, pierres tombales ou votives qui se subdivisent en inscriptions arabes, romaines et puniques.

CHAPITRE XIX.

Montebello; monuments mégalithiques. — Aïn-Yacourt ; la fontaine du Diamant brut. — Batna; le Medr'assen. — Toujours de l'archéologie ; c'est bien ennuyeux. — *Omnibus vitium est cantoribus.* — N'gaous ; Sidi-Kassem et les sept dormants. — Biskra, la cité des palmiers. — Bône. — Ruines d'Hippone : Saint Augustin. — Le Mont Edough. — Sidi Zerdoud fait des siennes; il prêche la croisade. — Le général Baraguay-d'Hilliers (l'homme au bras) ; Sidi-Zerdoud n'a pas de chance. — La Calle. — Le corail est-il minéral, végétal ou animal?

Je vous demanderai encore un peu de courage ; c'est la dernière excursion lointaine que nous allons entre-

prendre. Faites donc vos préparatifs de voyage; je ne vous demanderai pas de faire votre testament, il est vrai, car notre excursion ne sera pas périlleuse; elle sera plus fatigante sans doute. Mais ne craignez rien, vous savez que ma maxime est celle-ci, je vous l'ai déjà dit : « Prudence est mère de la sûreté. »

En marche donc pour le midi de l'Algérie. Notre première étape sera à Montebello, village de création moderne, et qui n'offre par lui-même aucun intérêt, mais il faut bien nous reposer.

Homo sum et nil humani a me alienum puto.

Je suis homme, rien de ce qui touche à l'humanité ne saurait m'être étranger. Chaque jour j'aime à manger, boire, me reposer et dormir. N'êtes-vous pas de mon avis. Ce village est donc peu intéressant; mais dans un rayon de plus de trois lieues, sur la partie montagneuse comme dans la plaine, tout le pays est couvert de monuments mégalithiques, tels que dolmens, demi-dolmens, kromlechs, menhirs, allées et tumulus. Il faut aller dans l'ouest de la France pour les trouver en aussi grande quantité. Oh si j'avais plus de temps à dépenser, comme j'aimerais à étudier tous ces monuments d'un âge qui n'est plus depuis longtemps! Comme j'aimerais à faire revivre les générations qui les ont construits, refaire leur histoire, étudier leurs mœurs et leurs habitudes! Hélas je n'ai qu'un moment, qu'un souvenir à leur donner, et après une étude trop rapide, je continue ma route.

On a découvert dans la vallée, sur un tertre, parmi les vestiges d'une place d'armes, qui protégeait autrefois le Bou-Merzoug, une inscription de longévité extraordinaire et contrastant avec l'insalubrité naguère proverbiale du canton, celle de Pacatus, qui vécut 120

ans, belle vieillesse qui nous rappelle celle des anciens patriarches hébreux, longue vie que je vous souhaite de tout mon cœur!

A quelques kilomètres de Montebello, on voit le Medr'asen, monument qui rappelle le tombeau de la chrétienne. Les savants ont disputé beaucoup sur la destination de ce monument. Medr'asen est-il le tombeau d'Aradion, tué par l'empereur Probus, alors que ce dernier n'était encore que simple général commandant les armées romaines en Afrique? est-ce le tombeau de Syphax? Le docteur Leclerc, dans une étude sur le Medr'asen et le Kobr-er-Roumia, dit pour conclusion : « La famille de Massinissa régna pendant deux siècles sur le pays dont le Medr'asen occupe à peu près le centre; ce fut elle incontestablement qui le fit édifier. Toute autre hypothèse est interdite pour l'histoire. Mais quelle fut l'époque de cette édification? Nous en voyons deux entre lesquelles ou pourrait hésiter : les dernières années de Massinissa et le règne de Micipsa; nous admettons de préférence cette dernière. Micipsa régna trente années d'une paix non interrompue. Ne dut-il pas songer, pendant ses loisirs, à honorer dignement la mémoire de son illustre père, et ne fallait-il pas un monument tel que le Medr'asen pour aller à la taille du personnage héroïque de Massinissa... »

N'admirez-vous pas comme moi combien les archéologues sont fertiles en explications plus ou moins scientifiques; jamais ils n'hésiteront; leur imagination se donne carrière avec une facilité extrême.

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.

LAFONTAINE, liv. IV, fable X.

Si le sujet vous intéresse et peut importer à votre féli-

cité, vous pouvez former vous-même votre opinion, sans être obligé de traverser la mer. Allez à Paris visiter l'exposition des produits algériens, vous y verrez une réduction intelligente et consciencieuse du Medr'asen. Pour faciliter notre étude, vous me permettrez de mettre sous vos yeux la description du monument.

Voici d'abord ce que disait El-Bekri : « ... On passe de là au Kobr Madr'ous (le tombeau de Madr'ous), qui ressemble à une grande colline, et qui est construit avec des briques très minces et cuites au feu. Il est bâti en forme de niches peu grandes, et le tout est scellé avec du plomb. On voit sur cet édifice des figures représentant des hommes et d'autres espèces d'animaux. De tous les côtés, le toit est disposé en gradins : sur le sommet pousse un arbre. Dans les temps passés on avait rassemblé du monde afin de renverser ce monument, mais cette tentative n'eut aucun succès ... » Sauf les briques, qui sont des pierres de taille, et les bas-reliefs qui ont disparu, cette description peut à la rigueur passer pour exacte.

Mais je vous entends : assez, me dites-vous, soyez plus bref et plus concis dans vos descriptions, autrement je pourrais vous appliquer ce vers du vieil Horace.

Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos
Ut numquam inducant animum cantare rogati,
Injussi numquam desistant... (1).

HORAT., *Satyres*, I, 3.

A 10 kilomètres de Batna est Lambèse, ou Lambœsis, colonie agricole créée en septembre 1848 : c'est là que furent envoyés les condamnés politiques de la révolution de 1848. Ce pénitencier est transformé mainte-

(1) C'est le défaut de tous ceux qui savent chanter : quand on les en prie, ils ne sauraient s'y déterminer ; et quand on ne les en prie plus, ils ne sauraient finir.

nant en maison centrale de détention pour les condamnés indigènes.

Lambœsis, au pied N.-O. de l'Aurès, aujourd'hui simple village, était une ville importante fondée au commencement de notre ère, et le quartier général de la 3me légion romaine contre les incursions des Numides.

Pompéi est la ville enfouie sous les cendres et surprise dans toutes les occupations de la vie : Lambœsis est la ville abandonnée de ses habitants et dont le temps seul a rongé les pierres au milieu d'une imposante solitude. Il serait difficile de trouver une ruine plus riche et d'un aspect plus intéressant.

A l'entrée de la ville, le grand monument carré était le *prétoire* du légat; on en a fait un musée d'antiquités, renfermant des statues, des inscriptions, des objets divers trouvés dans les fouilles. Des 40 portes ou arcs de triomphe qui se voyaient, il y a cent ans, il ne reste plus debout que quatre : on retrouve les ruines du temple d'Esculape, une multitude d'inscriptions, le tombeau de Q. Flavius Maximus, un des préfets de la 3e légion, dont la conservation est complète.

Il est arrivé une bonne histoire à l'occasion de ce tombeau; je ne veux pas vous priver du plaisir de vous dilater la rate. Pour préserver ce monument d'une destruction imminente, le colonel Carbuccia en ordonna la reconstruction pierre par pierre. Il en manquait une que les Arabes avaient enlevée dans leur recherche incessante des trésors : sur celle qui la remplaça le colonel fit graver une inscription à la gloire du régiment qu'il commandait. Les cendres du général romain furent pieusement replacées dans son tombeau, et la garnison de Batna, conviée à cette conclamation d'un nouveau genre, défila devant le mausolée rétabli, en saluant le souvenir de la garnison romaine. On peut être un brave officier,

un savant général et n'avoir pas cette veine de poésie.

Nous ne quitterons pas la ville de Batna sans visiter N'gaous ou NN'gaous. Cette ville, dit M. Féraud, avec ses grands arbres et ses belles fontaines, serait une ravissante bourgade, si les habitants avaient soin de la débarrasser des décombres et des tas d'immondices qui l'obstruent sur tous les points. Quelques rigoles pour l'écoulement des eaux sont évidemment, à leurs yeux, des travaux de luxe, car j'ai remarqué que les rues étaient souvent interceptées par des cloaques infects, rendant la circulation assez difficile pour un Européen. La maison du kaïd, la seule qui soit à peu près confortable, est solidement construite en maçonnerie, sur d'anciennes voûtes romaines servant aujourd'hui d'écuries : elle est accompagnée d'un superbe jardin qu'arrose une rigole où l'eau coule en permanence.

N'gaous possède deux mosquées. La première, celle de *Sidi-Bel-Kassem ben-Djenan,* située à peu près au centre de la bourgade, est construite en matériaux antiques, pierres et colonnes. Deux coupoles blanchies à la chaux la surmontent; le reste de la toiture est en terrasse.

La seconde est celle de Sidi Kassem, beaucoup plus connue sous le nom de *Djama-Sebâ-el-Rekoub,* mosquée des sept dormants; elle est couverte en tuiles. Elle est divisée par trois rangées de colonnes, de cinq colonnes chaque et dont deux portent des inscriptions... Le tsabout ou châsse qui recouvre la cendre de Sidi Kassem, fondateur de la mosquée, est placé dans le fond à droite en entrant. Un linteau mobile également en bois, placé sur le cercueil, porte une légende en caractères barbaresques gravés en relief sur laquelle on lit que Sidi Kassem est mort au commencement de l'an 1033 de l'hégire (novembre 1623 de J.-C.)

La tradition raconte que Sidi Kassem, originaire de Hodna, était un homme pieux et très savant, ne s'occupant jamais des choses de ce monde : il s'en allait de tente en tente, stimulant le zèle des musulmans pour les œuvres pieuses. Quelques années avant sa visite à N'gaous, sept jeunes gens de la ville, jouissant d'une réputation parfaite, disparurent tout à coup, sans que l'on en eût la moindre nouvelle. Un jour Sidi Kassem arriva, et après s'être promené dans le village , alla chez un des principaux habitants et l'engagea à le suivre. Après avoir marché quelque temps, il lui montra un petit monticule formé par des décombres, en lui disant : Comment souffrez-vous que l'on jette des immondices en cet endroit? Fouillez et vous verrez ce que cette terre recouvre.

Aussitôt on se mit à déblayer le terrain où on trouva les sept jeunes gens (sebâ rekoud), dont la disparition avait causé tant d'étonnement, étendus la face au soleil et paraissant dormir d'un profond sommeil. Le miracle fit, comme on le pense bien, très grand bruit. Aussi, pour en perpétuer le souvenir, fut-il décidé que l'on bâtirait immédiatement une mosquée sur le lieu même, et qu'elle porterait le nom de Seba-er-Rekoud, des Sept-Dormants.

Il existe, en effet, dans la mosquée à gauche en entrant, une galerie en bois presque vermoulu, formant comme une sorte de chambre ou de carré réservé dans lequel on pénètre par deux ouvertures. Là sont déposés côte à côte sept tsabouts, cercueils ou châsses en bois, à peu près d'égale dimension, sans inscriptions ni légendes, que l'on m'a dit recouvrir les dépouilles mortelles des sept dormants.

Mais je n'ai point encore parlé de l'objet qui cause l'admiration des crédules musulmans, c'est-à-dire de la gigantesque guessâa (grand plat) dans lequel Sidi Kassem donnait à manger le kouskous aux cinq cents tolbas qui

vinrent s'installer à la mosquée pour y écouter sa parole instinctive. Cette guessâa est tout simplement une énorme cuve en calcaire grisâtre de 1^{m},50 centimètres environ de diamètre extérieur, profonde de 25 centimètres, épaisse de 15 centimètres, comme on en rencontre souvent en Algérie, et dont le véritable emploi était de recevoir l'huile ou tout autre liquide d'un moulin romain.

Après la prise de Constantine, El-Hadj-Ahmed bey, errant de tribu en tribu à la recherche de partisans, vint un instant s'établir à N'gaous. Pendant son séjour dans cette localité, il perdit sa mère, El-Hadja-Rekia, qui fut ensevelie dans la mosquée des Sept-Dormants. Le corps est déposé dans un angle du bâtiment, au fond, à gauche, entre les Sept-Dormants et le mur. Aucun tsabout, aucune pierre ne recouvre ce tombeau.

Les habitants de N'gaous bâtissent déjà comme les Sahariens, c'est-à-dire avec le *toub* ou grosse brique cuite au soleil. Ce mode de construction peut être très expéditif et peu coûteux, mais il n'est pas très solide. Il arrive aussi qu'après une durée assez courte, leurs maisons s'écroulent et s'effondrent. Sur l'emplacement de l'ancienne on en construit une nouvelle, sans avoir, au préalable, enlevé les décombres. C'est l'origine des énormes buttes de terre, que l'on rencontre à chaque pas, et de là vient la rareté des vestiges apparents des monuments antiques.

Nous reprenons la route de Biskra et, après nous être arrêtés à El-Kantara, le *Calceus Herculis* des Romains, où l'on voit des ruines romaines. Cette oasis devait être une position romaine très importante. On rencontre pêle-mêle dans ces bâtisses en pisé, et dans la mosquée des fragments de fûts, de chapiteaux de colonnes, des ornements d'architecture. L'oasis d'El-Kantara est formée de

trois villages, au milieu des palmiers. Les femmes tissent la laine; les hommes cultivent les palmiers et un peu de céréales, dans les jardins conquis par les irrigations sur les terrains d'alluvion des bords de la rivière, et arrosés au moyen de grossiers barrages et de canaux, *sakia,* qui portent la vie et la végétation sur tous les espaces qu'ils parcourent dans ces régions autrefois désolées. On doit admirer un ancien et magnifique pont romain maladroitement réparé. Nous arrivons à El-Outaïa à 266 mètres d'altitude. Le nom de ce pays signifie *petite plaine;* on y trouve des ruines romaines, entre autres celles d'un amphithéâtre. Le djebel *Bou-R'ezal* peu élevé, limite entièrement vers le sud la plaine d'El-Outaïa et s'étend jusqu'au bord de la rivière, que l'on traverse avant d'arriver au col de *Sfa* par lequel passe la route. Lorsqu'on arrive au point culminant de ce sol, l'œil découvre l'immense Sahara : à gauche les contre-forts du djebel Aurès : à l'horizon et à droite, le sable, toujours le sable constellé de taches noires (les oasis) : ce qui faisait dire à Ptolémée que cette contrée ressemble à une peau de panthère. En descendant vers Biskra, on retombe dans une série de collines peu variées; sur un mamelon sont les ruines de l'ancien *fort turc,* dans lequel l'Odjeac entretenait une petite garnison, chargée de recouvrer les impôts et de veiller sur les mouvements des Sahariens.

Biskra, chef-lieu d'une commune mixte et d'un cercle de la subdivision de Batna, a une population composée en grande partie d'indigènes et d'un petit nombre de Français et d'Européens. Cette ville, dit El-Békri, possède beaucoup de dattiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de différentes espèces. Elle est environnée d'un mur et d'un fossé et possède un djamê, plusieurs mosquées et quelques bains. Les alentours sont remplis de jardins

qui forment un bocage de six milles d'étendue. On trouve à Biskra toutes les variétés de la dake... Les faubourgs de Biskra sont situés en dehors du fossé et entourent la ville de tous les côtés. On trouve à Biskra beaucoup de savants légistes : les habitants suivent le même rite que ceux de la ville de Médine... La population de cette ville appartient à la race mélangée, dont le sang est moitié latin, moitié berbère... La ville renferme dans son enceinte plusieurs puits d'eau douce : il y a même dans l'intérieur de la grande mosquée un puits qui ne tarit jamais...

El-Aïachi, pèlerin marocain qui a visité Biskra en 1059 (1649 de J.-C.), dit à son tour dans la relation de son voyage traduite par M. Berbrugger... « ... La foule qui se pressait aux portes de Biskra, fut cause que je n'y entrai que le mercredi vers l'eucha (deux heures après le coucher du soleil) ; j'allai ensuite visiter Abou'l-Fadel, dont le tombeau est en dehors de la ville. A côté de ce monument est une mesdjid, autour de laquelle il y a des constructions habitées. Je pénétrai dans la mosquée, et montai dans le minaret, qui est un bel et solide édifice remarquable par son élévation et son étendue. Une mule chargée peut arriver jusqu'au sommet, où conduit un escalier de 120 marches. La mosquée est grande et d'une solide construction, mais elle est peu fréquentée et peu habitée. Personne ne vient y enseigner ni y apprendre, ce qui m'étonne d'autant plus que Biskra peut passer pour une belle ville parmi les belles villes, que la population y est considérable, le commerce actif et qu'il y vient beaucoup de monde soit du Tell, soit du Sahara... cependant elle a déchu par le mauvais gouvernement des Turcs et par les hostilités des Arabes du dehors. Quand les uns l'avaient pressurée par des incursions passagères, après leur départ venaient les Bé-

douins, qui, à leur tour, exerçaient leurs rapines, apportant tous leur tribut de malveillance envers cette malheureuse ville. Cet état de choses dura jusqu'à ce que les Turcs bâtirent un château fort à la source de la rivière qui fournit de l'eau à la ville, ce qui les rendit complètement maîtres du pays. Alors ils foulèrent et maltraitèrent les habitants tout à leur aise... Sous l'empire de cette complication de maux, la population diminua, les habitations tombèrent en ruines, et, sans le grand commerce et l'industrie dont ce lieu est le centre, ce qui est cause que les gens tiennent à y rester, Biskra eût été abandonnée.

De la ville d'El-Békri et d'El-Aïachi il ne reste que l'emplacement sur lequel on pouvait voir, il y a quelques années encore, le minaret de la grande mosquée, dans lequel un officier, qui n'avait pas lu la relation de d'El-Aïachi, monta avec son cheval qui se rompit les jambes à la descente. Au nord de cette immense place s'élevant de plusieurs mètres au-dessus du sol de l'oasis, la *kasbah,* construite en pisé, dans laquelle la garnison française résida jusqu'à l'achèvement du fort Saint-Germain.

Les Biskris, obligés, à ce que rapporte la tradition, de quitter les ruines croulantes de leur ville, se divisèrent en autant de fractions que Biskra avait de quartiers. Les villages, groupes de maisons et de tentes, dont la réunion forme la Biskra moderne, s'étendent sur une longueur de 5 kilomètres sur la rive droite de l'oued, et sur une largeur de 100 à 400 mètres. Tous ces villages sont bâtis en toub, et n'ont de remarquable que l'étrangeté de leur construction, le pittoresque de leur position au milieu d'une forêt de 140,000 palmiers, et de 6,000 oliviers entre lesquels les indigènes font du jardinage et un peu de céréales.

De retour à Constantine, après quelques jours de repos nous dirigeons notre course vers Bône.

Cette ville, fondée à une époque très reculée, était située auprès de la mer sur une colline d'un accès très difficile; elle fut une des cités les plus importantes de l'Algérie, et célèbre, non seulement par les luttes et les guerres qu'elle eut à soutenir, mais surtout par son commerce, l'un des plus importants et des plus étendus de toute la contrée.

Depuis la conquête des Français cette petite ville, autrefois pauvre, sale, misérable, dévastée et dépeuplée, a complètement changé d'aspect : à la place de ses masures se sont élevés des édifices d'un style simple, mais d'une apparence décente : les marais qui croupissaient devant ses portes et infectaient l'air de miasmes mortels ont intièrement disparu, d'abord sous des remblais informes, plus tard sous des maisons et des jardins. La population, réduite alors à l'eau malsaine de ses citernes, a vu arriver dans l'enceinte de ses murs, par les soins des ingénieurs français, l'eau pure et limpide de la montagne. Aussi l'inauguration de la première fontaine publique y fut-elle accueillie avec enthousiasme. Les indigènes de la ville et des environs se réunirent autour du réservoir d'eau vive, et témoignèrent par des danses et des feux de joie, le prix qu'ils attachaient à ce bienfait. Les travaux d'assainissement exécutés dans la plaine, les plantations faites autour de la ville, l'introduction des eaux courantes dans l'enceinte de ses murs, ont complètement changé la physionomie de Bône, qu'elles ont replacée dans des conditions normales de salubrité.

La ville actuelle est peu intéressante; on y trouve comme partout les mêmes monuments civils, militaires et religieux, théâtre, places et promenades, sans que

tout cela présente rien de remarquable, aussi je vous conduirai au cap de la Garde. C'est à ce cap, dit M. Poujoulat, que l'on visite de curieuses grottes situées au bord des pentes escarpées qui font face à la mer du côté de Stora. La première grotte que l'on rencontre semble taillée dans le roc : elle sert tour à tour d'abri et de demeures aux troupeaux et à leurs gardiens : les deux autres grottes, appelées grottes des Saints, présentent d'étranges bizarreries : cavités, découpures, rocs suspendus, formes étranges qui rappellent les effets fantastiques de certains nuages errants dans le ciel ou immobiles à l'horizon du soir... Ce nom de *grotte des Saints*, resté à ces creux de rochers, ne serait-il pas un souvenir de quatorze siècles, qui rappellerait aux fidèles recueillis un jour de malheur dans le secret de ces asiles? Plus loin on voit une profonde carrière de marbre remise en exploitation par les Français, et d'où les Romains ont tiré beaucoup de monuments pour Hippone... Dans les fentes ou les interstices des marbres de la carrière croissent le caroubier, la vigne, le figuier et le nopal : cette végétation qui se montre sur le flanc de ces masses à pic, est une surprise pour le voyageur.

Nous ne quitterons pas Bône sans saluer les ruines célèbres sur lesquelles plane le souvenir d'une des plus grandes illustrations du monde chrétien, les ruines d'Hippone, la ville de saint Augustin. Nous laisserons à en faire la description à l'auteur de la vie de ce grand docteur.

La ville d'Hippone, de trois quarts de lieue de circonférence, était bâtie moitié en plaine, moitié sur deux mamelons situés à 1,200 mètres de la ville actuelle. Elle avait pour principaux ornements la basilique de la Paix, les thermes de Sosius et le château, à la fois palais et forteresse, qui couronnait le plus important des ma-

melons. Deux rivières le baignaient, le Sébus, aujourd'hui la Seybouse et une autre moins considérable que les Arabes nomment Abou-Gemma (le père de l'église ou de la mosquée) : l'Abou-Gemma, qui fait le tour du pays d'Hippone avant de se jeter dans la mer, passe, du nord de l'ancienne cité, sous un pont romain dont les onze arches sont encore debout : les Français en réparant ce pont l'ont blanchi et lui ont ainsi enlevé la vénérable teinte des siècles. La Seybouse, aux flots jaunes comme les flots du Tibre, arrive de la plaine du côté du midi et devient plus paisible et plus profonde à mesure qu'elle approche : en face de l'antique ville, elle a 25 pieds d'eau, ce qui prouve que les Romains avaient creusé son lit pour faire de la Seybouse comme un port intérieur d'Hippone, sans compter le port de mer maintenant ensablé où n'apparaissent que de petits bateaux corailleurs. La rive gauche de la Seybouse offre de fréquentes traces du quai romain.

Les nombreux vestiges de constructions anciennes qui se montrent vers le midi, au delà de l'Abou-Gemma, attestent que la cité s'étendait sur ce point. La colline appelée par les Arabes *colline Rouge,* à cause de la couleur de quelques parties du terrain, servait de limite à Hippone du côté du midi. La nécropole s'étendait, hors la ville, sur la rive droite de la Seybouse, dans un espace où on retrouve des urnes, des vases lacrymatoires et des lampes. Hippone avait devant elle, à l'orient, la mer immense : au nord-est, les collines boisées où s'élèvent maintenant la Kasbah de Bône, le fort Génois et le phare à la pointe du cap de Garde au sud-est, la plaine, les dunes jaunes reluisent au soleil sur l'ancienne route de Carthage, jusqu'au cap Rose, le rameau de l'Atlas appelé aujourd'hui montagne des Beni-Utgin, du nom des tribus qui l'habitent. Les champs fertiles, situés au nord

d'Hippone, sont dominés par des hautes montagnes de l'Edoudgh, l'ancien Pappua dont les aspects sévères contrastent avec l'élégante et douce nature environnante. L'Edough a sur ses versants septentrionaux une forêt de chênes magnifiques et un aqueduc romain qui portait jadis à Hippone les eaux de la montagne.

Le figuier, l'olivier et l'abricotier, les prairies et les maisons, couvrent les gracieux coteaux d'Hippone et tout l'espace rempli autrefois d'habitations. La nature a étendu son manteau le plus riche sur le sépulcre de l'antique cité, la végétation a pris la place de tout un peuple.

Hippone, comme toutes les villes anciennes remplacées par des cités nouvelles, a servi en quelque sorte de carrière. Bône est sortie de ses débris. La cité antique garde peu de choses; la nature seule a survécu à la destruction de la ville épiscopale d'Augustin. En arrivant à Hippone par le pont de l'Abou-Gemma, on rencontre d'abord les restes qui ont dû appartenir à un édifice considérable; un grand pan de mur est debout, entouré de monceaux de ruines jetées violemment sur le sol, très probablement par un tremblement de terre. Ces débris en briques et en moellons sont entièrement de construction romaine. Voilà ce que les gens du pays appellent l'Église des chrétiens, *glisia roumi*, et voilà ce qu'on appelle aujourd'hui, les restes de la basilique de la Paix, mais cela n'a rien d'authentique. Ce nom, donné à ces ruines par les Maures de Bône, fut une vague dénomination appliquée à de grands débris et qui exprimait ou rappelait simplement l'ancienne domination du christianisme sur ces rives.

Les ruines désignées sous le nom de *citernes*, et situées au pied du principal mamelon, sont les plus considérables de l'ancienne Hippone; ce sont les restes de ther-

mes, vraisemblablement les thermes de Socius, fameux par la conférence de saint Augustin avec le prêtre manichéen Fortunatus. La division des salles est marquée : on reconnaît la place où furent des colonnes et des piliers : le ciel, ouvert en deux endroits, prouve que ces thermes avaient deux dômes par où entrait la lumière du jour. Une enceinte formant un carré long touche aux bains, et fait partie du même édifice.

Un enfoncement pratiqué dans le mur est devenu pour les Arabes une espèce de sanctuaire : des grains d'encens et des charbons, des morceaux de cierges et la trace de la fumée des flambeaux annoncent que la prière a passé par là. Il est une épreuve, une sorte de jugement de Dieu que le musulman doit subir avant d'aller brûler l'encens dans ce sanctuaire : un bout de mur fort étroit y conduit : celui-là seul est pur qui peut y passer sans tomber : le musulman qui tombe doit se purifier, et pour cela il immole une colombe, un coq, des oiseaux. L'immolation d'un oiseau équivaut ici à la confession catholique. Ces pratiques sont accomplies par les Arabes en l'honneur de saint Augustin, qu'ils appellent le *grand chrétien* (roumi kebir), et dont ils viennent implorer le crédit céleste. Saint Augustin est pour eux un puissant ami de Dieu; ils l'invoquent dans leurs besoins et lui demandent de détourner les maladies et les fléaux. Cette tradition arabe, qui nous rappelle l'admiration des païens de l'Afrique pour saint Augustin, est comme une grande et ancienne image de ce beau génie restée confusément dans le pieux souvenir de populations de la contrée.

A peu de distance de ce lieu, au penchant du mamelon, se voit le monument de saint Augustin élevé par les évêques de France : c'est un autel en marbre surmonté d'une statue en bronze du grand évêque, entouré d'une

grille de fer. Augustin, la face tournée vers la place où fut Hippone, semble attendre une nouvelle cité chrétienne pour la protéger et la bénir.

Le mamelon de la Seybouse est occupé par nos condamnés militaires. Un assez grand pavé de mosaïque en pierre, dans la cour de l'atelier, et sur un autre point du mamelon, quelques pieds de très belle mosaïque en marbre, donnent à penser que là s'élevaient peut-être d'importants édifices.

Arrêtons-nous un moment dans ce massif tapissé de bois veiné de métaux, qu'on appelle le mont Edough, destiné par sa proximité de la mer et les éléments de richesse industrielle qu'il possède, à devenir l'un des points les plus intéressants de notre colonie.

L'histoire place au pied de cette montagne deux des épisodes les plus importants de l'histoire d'Afrique. Lorsque le roi vandale Genséric vint mettre le siège devant Hippone, l'année même qui vit mourir saint Augustin, les habitants de l'Edough, spectateurs naturels de ce grand événement, virent s'éteindre à la fois, du haut de leurs montagnes, la domination du grand peuple et l'existence du grand homme.

Un siècle plus tard, Bélisaire ramenait en Afrique l'étendard de l'empire. Le dernier des successeurs de Genséric, Gélimer, fuyait devant lui, et, dans sa fuite, il demandait un asile aux gorges de l'Edough, appelée alors Pappua. C'est de là qu'il envoya demander à Bélisaire une *cithare, un pain et une éponge,* message emblématique que l'archéologie n'a pas encore expliqué.

Des souvenirs plus modernes, des souvenirs qui se rattachent directement à l'occupation française, ajoutent à ces traditions antiques l'intérêt d'un drame récent.

Pendant les premières années de notre conquête les

montagnards de l'Edough restèrent à peu près étrangers à ce qui se passait dans la plaine de Bône située au pied de leurs rochers.

Vers la fin de 1841, un marabout de la tribu des Beni-Mohammed, qui occupe le cap de Fer à l'extrémité de la chaîne de montagnes, s'imagina que la Providence l'avait choisi pour être le libérateur de sa patrie. Ce nouveau Pierre l'Ermite se mit donc à parcourir toutes ces tribus de l'Edough et à y prêcher la guerre sainte. De là il pénétra dans les montagnes du Zerdêza, qui s'élèvent de l'autre côté du lac, et chercha ainsi à y ranimer le fanatisme de ses coreligionnaires.

Quoique les populations de ces montagnes ne soient pas plus belliqueuses que ne le sont en général les tribus de la province de Constantine, cependant Sizerdoud parvint à trouver des auditeurs qui crurent en lui et prirent les armes.

Deux actes d'hostilité préludèrent à cette petite croisade : un officier, envoyé avec une faible escorte sur le marché des Beni-Mohammed, près du cap de Fer, y fut assassiné de la main même de Zerdoud. Peu de temps après le camp d'El-Harrouch fut attaqué par les tribus du Zerdêsa à la tête desquelles figurait encore Zerdoud. En même temps, des actes de brigandage isolés, provoqués par les prédications du marabout, furent commis dans la plaine de Bône, ordinairement si sûre et si tranquille. Dans l'espace de quelque jours Si-Zerdoud devint la terreur de toute la contrée.

Informé de ces événements, le général Baraguay-d'Hilliers, que les Arabes appelaient Bou-Dera (l'homme au bras) à cause d'une glorieuse infirmité, le général prit ses mesures pour mettre à la raison ce fanatique et ses adhérents. Trois colonnes partirent à la fois de Constantine, de Philippeville et de Bône et se dirigèrent vers

le massif isolé de l'Edough. La vigueur et l'ensemble de ces opérations combinées ne tardèrent pas à amener la soumission du Zerdêza.

Cependant Si-Zerdoud, retiré dans le djebel Edough, y continuait ses prédications et y entretenait la résistance. Mais elle ne fut pas de longue durée. Les trois colonnes pénétrèrent dans la montagne par la plaine du lac, c'est-à-dire par le sud, et, après avoir traversé la chaîne à la hauteur du port de Takkouch, finirent par acculer les insurgés dans la petite pointe de terre occupée par le marabout de Sidi Akkêcha.

Les montagnards demandèrent l'aman qui leur fut accordé ; mais pendant les pourparlers de soumission, un coup de fusil parti de la broussaille vint blesser à côté du général un de ses mkahli ou hommes d'armes indigènes. Aussitôt la trêve fut rompue : le général français, indigné d'une aussi odieuse infraction aux lois de la guerre, donna l'ordre de tout massacrer et cet ordre fut exécuté sur-le-champ. Quelques Arabes, placés dans l'impossibilité de fuir autrement, tentèrent un moyen désespéré de salut en se jetant à la mer; ils se noyèrent : les autres, au nombre d'une centaine, furent impitoyablement égorgés.

Cependant l'auteur de l'insurrection, le marabout Zerdoud, n'était point au nombre des victimes; on sut bientôt qu'au moment où les Arabes s'étaient décidés à demander l'aman, il s'était jeté dans les bois avec quelques partisans, et avait ainsi échappé au massacre. Mais l'effroi répandu dans toute la contrée par l'hécatombe de Sidi-Akkêcha devait produire ses fruits. Quelques jours après, un indigène se présentait à la porte du commandant supérieur de Philippeville, et demandait à lui parler en secret; c'était le secrétaire de Zerdoud qui venait lui offrir la tête de son maître.

Une petite colonne partit aussitôt sous la conduite de ce guide et força la marche en suivant ses traces. Elle pénétra dans les montagnes par les forêts qui en couvrent les versants méridionaux au sud de Sidi-Akkêcha. On arriva ainsi au-dessus d'un ravin profond couvert d'épaisses broussailles. Alors le guide, élevant la main dans la direction où la gorge paraissait se rétrécir et s'approfondir le plus, dit à voix basse au chef de la colonne : c'est là, alors les soldats se mirent en devoir de cerner le point indiqué : mais avant que ce mouvement eût pu s'exécuter d'une manière complète, le bruit de la marche des troupes dans le fourré s'était fait entendre jusqu'au fond de ces retraites silencieuses. Tout à coup le massif de broussailles qui cachait le fond du ravin s'agita d'une manière étrange. Un homme en sortit :
— C'est lui, dit tout bas le guide.

Aussitôt le bruit d'une décharge de mousqueterie fit retentir les échos de la montagne. Sidi Zerdoud tomba pour ne plus se relever...

Dans le cours de l'été 1845, un voyageur parcourait le théâtre des événements qui viennent d'être racontés. En passant auprès d'un ravin désert, silencieux, sauvage, les Arabes, qui l'accompagnaient, quittèrent, un moment la route, et s'approchèrent avec respect d'un petit dé en maçonnerie blanche à demi caché dans les broussailles : c'était la tombe de Zerdoud.

Quelques jours après, en descendant à la tombée de la nuit, le défilé d'Aoun, le même voyageur aperçut sur la gauche, dans une anfractuosité déserte de la montagne, une tente isolée du fond de laquelle brillait une lumière, ses regards se portèrent vers ce point; cette tente solitaire avait été celle de l'agitateur, elle abritait encore sa veuve et son fils.

Je voudrais bien terminer ici mon voyage en Algérie,

mais il reste un petit endroit peu important et peu intéressant comme ville, mais qui présente un intérêt capital au point de vue de la science et surtout du commerce, je veux parler de la Calle si célèbre par ses pêcheries de corail; je ne puis ne pas céder à la tentation de vous dire un mot de ce merveilleux polypier sur la nature duquel on a tant disputé.

L'opinion des anciens sur la nature du corail était loin d'être exacte; Théophraste le compare à l'hématite et il dit aussi qu'il est semblable à une racine qui croît dans la mer. Dioscoride penche aussi pour que ce corps soit de formation végétale. C'est, suivant lui, un arbrisseau marin, qui, tiré de la mer, se durcit aussitôt à l'air : il suffit même de le toucher vivant pour le pétrifier. Ovide avait dit à propos de cette production :

> Sic est corallium, qui primum contigit auras
> Tempore, durescit : mollis fuit herba sub undis.

Ce sont autant d'assertions erronées, mais elles furent longtemps acceptées comme l'expression de la vérité.

Le corail, depuis si longtemps recherché comme ornement à cause de sa belle couleur rouge, de sa dureté et de la facilité avec laquelle on le taille, n'est ni une pierre, comme beaucoup de personnes le croient, ni l'axe solide ou le ligneux d'une plante marine. Contrairement à l'opinion des naturalistes anciens, il résulte de l'endurcissement intérieur d'un polypier, assez voisin des Gorgones et plus encore des Isis et des Antipathes. Sa prétendue écorce en est la partie la plus récente, et comme elle n'a pas la consistance de la tige intérieure, on ne la conserve pas dans le commerce. C'est elle qui loge, dans de petits enfoncements cellulaires, les nombreux polypes dont le corail est à la fois le support et le produit. Le corail appartient au groupe des zoophytaires,

animaux rayonnés à canal intestinal sans anus et à tentacules au nombre de six et dentelés. Si vous n'êtes pas satisfait de cette définition scientifique, c'est que vous serez bien difficile.

La Calle était dès 1450 le siège d'un établissement français dont l'objet principal était la pêche du corail. Une compagnie, qui ne devait employer que des marins provençaux, avait le privilège de cette pêche, et le conserva pendant plusieurs siècles. En 1791, on supprima le privilège, et la pêche devint libre pour tous les Français faisant le commerce du Levant et de la Barbarie. Mais les Italiens s'emparèrent bientôt de presque tous les avantages de cette pêche : et, devenus maîtres de l'établissement de l'ancienne compagnie, ils furent employés par l'État, moyennant une rétribution en nature. Le 27 nivose an IV, un arrêté créa, pour la pêche du corail, une nouvelle société. D'après le nouvel arrêté, la compagnie ne pouvait avoir que des marins français, ou des marins étrangers établis ou s'établissant en France. L'armement de tout bateau devait d'ailleurs se faire dans un port français. Mais il fut à peine suivi, et, en 1802, les Anglais devinrent même possesseurs de la Calle. Ils donnèrent à la pêche un développement tel qu'ils y employèrent jusqu'à 400 bateaux. En 1816, nous rentrâmes dans nos anciens droits, mais sans que l'établissement continuât d'être aussi lucratif et les hostilités avec la régence d'Alger y suspendirent de nouveau notre domination. Depuis 1830, la pêche du corail relève de nouveau de l'administration française.

Le corail se tient fixé aux rochers par un épatement de sa base. La profondeur à laquelle on le trouve est variable dans certaines limites. On assure que plus il est parti bas, plus il est petit, et qu'on ne l'a pas encore pêché au-dessous de 6 à 700 pieds. Il est habituel-

lement d'un beau rouge : mais on en trouve de teinte plus ou moins pâle, et il y en a même qui est rose ou blanchâtre.

Le procédé pour extraire le corail du fond de la mer est fort simple et c'est toujours celui qu'on employait aux onzième et douzième siècles. On prend une croix de bois de la longueur d'environ une coudée, au centre de laquelle on attache une pierre fort pesante, capable de la faire descendre et de la maintenir au fond de l'eau; on garnit ensuite de petites bourses, faites d'un chanvre très fort, chaque extrémité de la croix, qu'on tient horizontalement au moyen d'une corde et qu'on laisse tomber dans la mer. Lorsque les pêcheurs sentent que la croix a touché le fond, ils lient la corde au bateau, puis ils rament à droite et à gauche, et circulairement sur les couches de corail. La pierre détache des rochers la substance précieuse qui tombe dans les filets ou demeure pendante aux bras de la croix.

ÉPILOGUE.

Dieu soit loué! j'ai fini mon voyage, non pas que je le regrette, mais la fatigue me saisit, la nostalgie me prend et j'aspire après la France, après mon pays :

> A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Je m'embarque donc pour la France la joie et le bonheur dans le cœur; je vais revoir mes amis, leur faire part de mes impressions; je disais à mon départ, pour calmer leurs inquiétudes :

Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai. Quiconq ue ne voit guère
N'a guère à dire aussi.

J'ajoutais :

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

J'ai satisfait votre curiosité, ami lecteur, j'ai tenu ma promesse, êtes-vous content? Hélas! pendant que je me complais dans ces idées, l'horizon s'obscurcit, le ciel devient noir, le vent souffle avec fureur, les flots s'amoncellent, une affreuse tempête se déclare : je renonce à vous dire les impressions que je ressentis; bien que j'eusse déjà appris à connaître l'amertume des flots, je ne pouvais m'accoutumer à leur rage; je tombai dans le marasme le plus grand et dans l'atonie la plus complète; je n'avais plus aucun sentiment de la vie; je m'abandonnai à la Providence, et je lui faisais, avec regret il faut l'avouer, le sacrifice de mon existence.

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause;
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

Me voici arrivé : je rentre dans ma solitude, je m'enferme dans mon fromage de Hollande avec le rat du vieux la Fontaine : j'ai voulu voir le monde, parcourir les lointains rivages, affronter les flots courroucés de la mer : grâce à Dieu, j'en suis hors. Vous pouvez maintenant me demander d'autres récits, m'engager à faire de nouveaux voyages, me supplier de vous divertir par quelque bon conte, et vous redire quelque nouvelle intéressante, je vous répondrai avec le bon la Fontaine :

Mon ami. . . . . . . ,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferme sa porte.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

PROLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

ÉPILOGUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



